

Bibl. tom. nouvelle Jérôme Tom. 3<sup>me</sup>

Fiebre & transmise par le condone électrique p. 6

Vaccin transmis de p. 7

Electricité médicale p. 13

Palpitation d'elsem - Veratrine p. 4

Fiebre intermittente testicule enfile de Sepiaquina de Hoff p. 5

Retention du placenta - Sciale - Arnica p. 6

Strabisme nodosa = Menyanthe p. 8

Toutte = Sabine p. 9 = Podagre Sabine, urine p. 16

Polype au nez = Phosph. g.?

Froid glaciaire al'ytoma et ala pituitaire veranger de Menstr. Viper p. 10

Ophthalm. palpior. Orgelele = Hep. Sulp. teinture de p. 10

suppurat. de p. pulmon. phth. pituitaire = id<sup>me</sup>

Grippe = Sabina parilla p. 11

Consp. avec le join o'uriner = Saprop p. 11

Mul'aux dents et consp. = Mercur p. 11

Dartre = Antiploine ruyiz souvent p. 12

Tophus au front. Ulceration. de = B. D. p. 12

Luphilia refractaria au merc. de = B. D. p. 13

Maladie des reins par refroidissement = Cham. et Candh. p. 14

Carie et necrose des os = ass. foet. et le phos. s. p. 15

Toux seche = Ammon. muratic 20

Rhumatisme avec consumption de Lycop. p. 20

Maladies mentales = M. V. Verd. B. D. Consp. Pul. Gra <sup>1 gram. Lycop. p. 24</sup> Conf. sur. Lee. <sup>Conf. sur. Lee. Lycop. p. 24</sup>

Luphilia psorique mercurielle = Lycop. de nitr. p. 30

Gule repoussée = Calcarea. p. 30

Etrouement Consumption = Al. b. sul. p. 31

Veterinaire

Hereditation. p. 90

Hydropisie generale. Spe - Natr. mur. Lach. Sulph. p 69

Ptyridemahnesur le dos de la main sili p 66

Pellicule Blanche sur le yeux d'un chien B.D. 9000 40 de sep 66

Verres aux mains Pithuy. 66

Gulle. Pterine 66

Jonorrhée me de peris p 67

Sanglions au carpe gauche sili 67

Phthiré pituitaire sepia repolis 68

Morve d'inspiration et de l'expiration par le conduit de l'oeil. 68

Piqure de tarantule huitte bec. 69

Hydropisie. Cortex samb. inter. 70

Hernie Coec: N. O. B. D. sulf. 70

Ulceration du rectum Plumb. acet. 71

Epilepsie. Bile de verser, Indigo Artem. vulg. 71

Asthme thymique ou spasme de la glotte. <sup>Cerey, toul.</sup> semblable au verser. 71 ac.

Metrorragie = <sup>(voir page 71)</sup> <sup>hep. sul. spog. sp. len</sup> <sup>con. mer. la de</sup> <sup>Fartony em.</sup>

Convulsion et suffocation apres le Mezeny 79

Jonorrhée consuetive = Cubebe 79

Impuissance = Conium = Sepia = Lycop. 81

Diarrhée chronique = Phag. sulf. 82

Enflent indolent considerable de la face superieure = Boory 83

Glandes du nez et du visage = Radiaz = 83

hémorrhémoïdes exaltent Non uti p. l'appendice p. 84

Cancro = Angusturas p. 84

Crampes d'estomac avec vomissement Urinai vrom p. 85

Hernie épiploïque étranglée C. locynta. 85

Crampes d'estomac, éructations, pépion boulement constipation Curo an. 87

~ Douleur sous l'aisselle = Hæmorrh. 87

Palype dure



200729/3

# **BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,**

PUBLIÉE A GENÈVE.

---

NOUVELLE SÉRIE.

TOME TROISIÈME.

---

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,  
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

---



---

GENEVE. — IMPRIMERIE CH. GRAZ,  
Rue du Puits-Saint-Pierre.



# TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

	Pages.
Extraits (par le D <sup>r</sup> CROSERIO) de l' <i>Allgem. homœop. Zeitung</i> . . . . .	1, 65, 190
Observations pratiques, par le D <sup>r</sup> DUPLAT. . . . .	45
— — par le D <sup>r</sup> DUNSFORD. . . . .	282
— — par le D <sup>r</sup> PERRUSSEL. . . . .	42, 255
Matériaux pour la pharmacodynamique, par le D <sup>r</sup> LOBE- THAL. . . . .	109, 273
Du mode d'action de toute méthode curative, etc., par le D <sup>r</sup> GASTIER. . . . .	129
Des guérisons naturelles spontanées, par <i>le même</i> . . . . .	289
Encore l'Académie, par <i>le même</i> . . . . .	193
Lettre sur le mesmérisme, par le D <sup>r</sup> CRÉPU. . . . .	209
Variétés. . . . .	48
Curiosité académique. . . . .	50
Ode saphique, en italien. . . . .	54
Mélanges. . . . .	59
Réclamation, par le D <sup>r</sup> CROSERIO. . . . .	203
Réponse, par le D <sup>r</sup> PESCHIER. . . . .	204
Récompense civique au D <sup>r</sup> DUPLAT. . . . .	272
ANNONCES, EXTRAITS ET ANALYSES.	
<i>Correspondenz-Blatt</i> . . . . .	59
<i>Denkschriften der N. Amer. Academie</i> . . . . .	60
<i>The american journal of homœopathy</i> . . . . .	<i>ibid.</i>
<i>Traitement des maladies de la peau</i> . . . . .	62
<i>Bibliographie homœopathique</i> . . . . .	350
SYMPTOMATOLOGIE, PHARMACODYNAMIQUE.	
<i>Kali chloricum</i> .	
<i>Ammonium carbonicum</i> .	
<i>Daphne Mezereum</i> .	



---

---

**BIBLIOTHÈQUE****HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Allgemeine homœopatische Zeitung, etc. Gazette générale homœopatique, publiée par G.-W. GROSS, J. HARTMANN et J. RUMMEL. T. 6<sup>e</sup>.**

(Suite de *Bibl. hom.* T. II, p. 345.)

---

P. 47. CORRESPONDANCE ET MÉLANGES. — *Transmission des maladies au moyen du conducteur électrique.*

Le Dr Smith après avoir tenu le conducteur métallique au moyen duquel on tirait des étincelles d'un fiévreux placé sur l'isolair, pendant le stade de la chaleur, se sentit incommodé, le même soir, sans soupçonner la nature de son mal; mais un véritable paroxysme de fièvre se répéta plusieurs fois de suite périodiquement; il en laissa passer sept sans faire aucun remède; alors il s'appliqua l'électricité qui le guérit immédiatement. Comme il n'avait jamais eu de fièvre, et qu'il ne s'était exposé à aucune cause capable de la produire, il ne mit pas en doute qu'elle

ne lui eût été communiquée par le conducteur électrique.

Pour constater cette propriété sur une maladie inflammatoire, il répéta l'expérience sur un vaccineux. Il vaccina un de ses domestiques ; au 7<sup>e</sup> jour, il fit une ouverture au bouton vaccin ; il fit d'autre part une piqûre au bras d'un jeune paysan ; il plaça le premier sur l'isoloir, et fit communiquer le bouton avec la piqûre du second au moyen d'un conducteur de quatre pouces placé dans un tube de verre ; il établit le courant pendant 8 minutes. Le bras du jeune garçon fut soigneusement examiné chaque jour , et l'on put voir qu'il avait été aussi parfaitement vacciné par électrisation qu'il l'aurait été par la manière ordinaire.

Le Dr Smith se proposa de rechercher si ce mode de vaccination pouvait se propager ; il établit donc un courant électrique entre le bouton ouvert du jeune garçon et des piqûres faites aux bras de deux jeunes filles. Pendant trois jours il crut que cette vaccination avait réussi ; mais le quatrième, tous les symptômes disparurent. Plus tard ces deux jeunes filles furent vaccinées par le mode ordinaire , à quatre places ; il n'en résulta que deux pustules qui ne se développèrent qu'imparfaitement.

Le Dr Woodward voulut répéter cette expérience, toutefois avec cette différence , qu'il n'établit pas le courant électrique continu, par contact, mais qu'il le termina par étincelles ; celles-ci excitèrent dans l'enfant une irritation si grande qu'on ne put faire durer

l'expérience, le temps désiré. Néanmoins il s'établit une inflammation qui fit croire à une vaccination complète, jusqu'au 6<sup>e</sup> jour; mais alors la pustule s'affaissa et disparut. (Les annales du galvanisme offrent plusieurs exemples de transport de virus par son moyen. C.)

*Addition du Rédacteur.*

Il est à notre connaissance qu'un amateur fait, en ce moment, une série d'expériences à peu près du même genre, avec cette différence que ce n'est pas dans un virus qu'il plonge l'une des boules de son conducteur, mais dans une forte dissolution métallique; par l'autre extrémité il fait tomber les étincelles dans un vase rempli d'eau; après un certain nombre d'étincelles, l'eau se trouve chargée d'une quantité de métal reconnaissable par les menstrues chimiques. Lorsque ces expériences suffisamment répétées auront été publiées, nous nous en servirons comme d'un puissant argument contre ceux qui nient la propriété médicameuse d'un globule; certes la quantité de métal que transporte une étincelle doit être bien plus petite encore que celle d'une goutte d'alcool imprégné d'un médicament. P.

Le D<sup>r</sup> Alexandre Turnbull de Londres a publié un petit écrit sur les grandes propriétés médicales de la *veratrine*. Le D<sup>r</sup> Vogel de Rostock a aussi publié quelque chose sur ce sujet. Suivant lui la *veratrine* est un alcaloïde qui s'obtient du *veratrum sabadilla*, du *colchicum autumnale*; mise en rapport avec la mu-

queuse du nez, elle produit l'éternuement; approchée des yeux, elle excite le larmolement; ingérée dans l'estomac elle fait vomir, et si elle pénètre dans les intestins, elle purge. A l'intérieur, un petit nombre de grains peuvent tuer. C'est sans doute en raison de ces propriétés énergiques qu'on n'a pas jusqu'ici osé l'employer à l'intérieur à doses allopathiques, et qu'on s'est contenté de la prescrire en frictions, dans les affections anormales du cœur et du système artériel, sans désorganisation ou vice organique, et dans certaines névralgies, comme douleurs du dos, des lombes, des reins, quelques paralysies, l'amaurose, quelques hydropisies, des gonflements osseux de nature syphilitique, et notamment dans le tic douloureux.

*Note du Rédacteur.* La petitesse convenable de la dose ne pouvant pas être un obstacle à l'emploi de cette substance, je m'en suis servi à l'intérieur, et j'ai le grand plaisir d'annoncer que j'ai retiré le plus beau succès des globules *véatrinés* contre les palpitations de cœur indépendantes de tout vice organique probable; je ne m'en suis point encore servi dans l'un des autres cas indiqués; mais dans l'emploi susdit j'ai suivi le symptôme 178 de *veratrum*. (*Mat. médic. pure.*) P.

P. 89. *Observations pratiques* par le médecin de régiment D<sup>r</sup> S. à K.

Un canonier robuste contracta une fièvre intermittente pour être tombé dans une rivière glacée en 1830. Malgré (ou peut-être à cause?) de grandes doses de kina administré sans prescription de médecin, la

fièvre, à quelques intervalles près, durait encore en 1833, excepté que de tierce elle était devenue quarte; à cette époque il offrit au D<sup>r</sup> S. pendant l'apyrexie : pâleur de visage, élancements dans l'avant-bras et les genoux, froid aux mains et aux pieds, goût fade, gonflement douloureux du testicule droit et du cordon spermatique. Pendant l'accès, entre 3 et 4 h. p. m., frissons, ensuite chaleur de 2 heures, puis sommeil et sueur froide, soit avant soit pendant le frisson, accompagnés de violents déchirements dans les extrémités; les mains et les pieds bleus, et les mains deviennent comme mortes; toux pendant le frisson, suivie de crachats. Trois doses de *sepia* x respirées après les 3 premiers accès dissipèrent la fièvre, et *china* xooo, 30 jours après *sepia*, dissipa le gonflement du testicule (sympt. 211-213 de *china*.)

Un canonier robuste, très-échauffé par la manœuvre, reçut dans le côté gauche de la poitrine un violent coup de pied de cheval qui le jeta à terre. Transporté à l'hôpital, à 4 lieues de distance, il offrit les symptômes les plus graves de lésion du poumon. Visage décomposé, regard fixe, les mains et les pieds glacés, avec le pouls faible et lent, trouble de la raison, respiration difficile, anxieuse, avec gémissements; il ne peut pas se remuer; apathique. Une saignée pratiquée de suite ne donna du sang que goutte à goutte; après avoir fait respirer l'*arnica*, ce fluide commença à couler quoique encore par goutte, mais plus vite, puis par jet; la saignée ne fut que de deux onces; immédiatement le malade demanda

boire. L'*arnica* continué de cette manière et appliqué extérieurement amena la guérison complète en six semaines.

(La saignée a été ici complètement inutile puisque la circulation ne s'est rétablie qu'après l'action de l'*arnica*. C.)

Il m'est difficile de comprendre pourquoi le praticien s'est contenté de faire flairer *arnica* dans un cas aussi grave; je ne prétends pas nier la puissance curative de l'olfaction de certains remèdes; je l'ai employée fréquemment, et elle a quelquefois produit des effets surprenants dont je parlerai ailleurs; — mais ici où l'acte important de la respiration était empêché par la lésion des muscles thoraciques (bien plus que par celle des poumons), il était, ce me semble, nécessaire de porter l'*arnica* même dans la circulation et de le faire arriver ainsi jusqu'aux artérioles de ces muscles, pour en résoudre la congestion traumatique; on se serait ainsi dispensé de la saignée dont la quantité (2 onces) était presque dérisoire, et on aurait certainement abrégé la maladie; *six semaines!!* pour un traitement homœopathique, sont un terme énorme. P.

P. 105. *Rétention du placenta* par le D<sup>r</sup> FIELITZ. Chez une femme accouchée depuis 3 1/2 h., l'accoucheuse n'avait pas pu parvenir à extraire le placenta, et ses tentatives avaient produit de fortes pertes. Les essais du D<sup>r</sup> F. pour introduire la main dans l'utérus furent inutiles; l'accouchée perdait beaucoup de sang, elle était pâle, faible, abattue; absence de douleurs,

froid et cyanose des extrémités; *secale corn.* x0000, à 7 h.; — à 9 h., quelques douleurs se firent sentir; l'hémorrhagie était arrêtée, *secale c.* x00. A 11 h., douleurs vives, et à midi expulsion spontanée du placenta; les douleurs subséquentes ont cédé à *arnica*; la couche a eu ensuite un cours normal. (Nous avons eu plusieurs cas où ce médicament a eu des résultats aussi heureux. C.)

P. 106. *Communications pratiques de la Société de la Lusace-Silésienne.*

Le Dr WEIGEL rapporte la guérison, en 8 heures, par *arnica*, d'une contusion violente de tous les doigts de la main de sa fille de 4 ans, pris dans une porte; ce remède a été appliqué à l'intérieur et à l'extérieur.

Le Dr RÜCKERT rapporte l'observation d'une femme dont les quatre premières couches avaient été très-laborieuses, avec défaillances, perte énorme et convulsions; pendant sa cinquième grossesse elle eut recours à l'homœopathie pour une constipation opiniâtre. — A la couche actuelle, les douleurs qui avaient marché régulièrement et sans défaillances depuis le matin, cessèrent vers le soir, la tête ayant déjà franchi le détroit supérieur; la femme se plaignit de vives douleurs au sacrum, et elle éprouva parfois des frissons; *pulsat.* jv détermina l'accouchement en moins d'une demi-heure, et les suites en furent très-heureuses.

Le même auteur rapporte l'observation d'un effet curatif particulier d'*euphorbium*. Une servante se

présenta à lui et se plaignit entre autre d'un mal de dents qui répondait très-bien à *nux vom.*, qu'il lui administra; le lendemain la malade était mieux, la douleur moins forte était concentrée dans un coin de la mâchoire supérieure avec gonflement et rougeur de la joue, il donna *belladonna*; le jour suivant les battements de la joue étaient plus douloureux et on sentait distinctement de la fluctuation dans la tumeur de la joue, qui était d'une rougeur érysipélateuse; il administra *euphorbium* v; demi-heure après une aggravation de trente-six heures les douleurs cessèrent instantanément, la rougeur diminua peu à peu, et deux jours après l'abcès s'ouvrit spontanément sans douleur et fut suivi d'une prompte guérison. (Si c'est là un effet d'*euphorbium*, cette expérience mérite d'être répétée. P.)

Le Dr R. cite encore l'observation d'une femme toute déformée par des nodus arthritiques, dont les membres inférieurs étaient soulevés convulsivement en l'air d'une manière très-douloureuse; il donna *belladonna* sans succès; après un parallèle attentif des symptômes il prescrivit *menyanthes* I, 2; le mal fut enlevé subitement. (Observation curieuse et intéressante par l'absence d'autres cas d'application de *menyanthes*. P.)

Le Dr TIETZE rapporte les trois cas suivants. Un homme qui avait eu tous les ans des attaques de goutte, avait le gros orteil du pied droit enflé, rouge et très-douloureux; un traitement de quatorze jours par les sangsues, les cataplasmes, etc., sembla plutôt

augmenter les souffrances; le Dr T. administra *arnica*, et après quelques jours *sabina*, qu'il répéta le quatrième et le dixième jour. Après 14 jours de traitement le malade pouvait remettre ses bottes. (Pour que cette *obs*, fût comparative, il serait nécessaire de savoir combien de temps avaient duré les accès des années précédentes. P.)

Une femme de 30 ans fut atteinte de la goutte, le gros orteil était enflé, rouge et très-douloureux au toucher et au mouvement. Des applications allopathiques ayant été inutiles, *sabina* 24/5 fut administré; vingt-quatre heures après la douleur était tellement diminuée qu'elle put se lever; le jour suivant elle fut atteinte de tranchées, nausées, borborygmes et diarrhée avec l'expulsion de 5 à 6 aunes de *tœnia*. La malade n'avait jamais eu de symptômes de la présence de ce ver; 24 heures après la diarrhée s'arrêta.

Un jeune homme de 20 ans avait un gros polype du nez. Les moyens homœopathiques intérieurs ne faisaient rien; le polype fut touché avec des caustiques; il repullula six mois après; *phosph.* 3 1 grain tous les jours fut insufflé dans le nez, il affecta beaucoup le malade; plusieurs semaines après que ce médicament fut suspendu, il s'établit une suppuration dans le polype, et en 8 jours il fut entièrement détruit; l'ouïe en partie obstruée fut par-là rétablie.

P. 110. *Mélanges pratiques communiqués par une lettre de V. du Dr —th.* Ayant été obligé de mettre des végétaux incisés frais, *ruta*, *teucrium*, *thuya*, dans une petite quantité d'esprit-de-vin, ne pou-

vant pas en exprimer le suc de suite ; les ayant soumis six semaines après à la presse, l'auteur s'est convaincu que les sucs qu'il en avait obtenus étaient plus puissants que par aucune autre préparation.

Une vipère commune mise vivante dans l'alcool, triturée, pressée, et cette teinture portée à la 18<sup>me</sup>, lui a fourni, à la dose de g<sup>tt</sup> j, un médicament spécifique chez une pauvre femme de 28 ans atteinte d'un dérangement de la menstruation, accompagné d'un froid glacial continu dans l'estomac et l'intérieur de la poitrine, et des traits défaits.

La teinture préparée avec *hep. sulf.* ʒ j alcool ʒ j qu'on décante après l'avoir laissé reposer pendant quelques jours (après l'avoir secouée) lui a paru beaucoup plus active et préférable à la 3<sup>e</sup> trit. en usage ; il remarque avec STAFF que ce médicament n'est pas assez apprécié par les praticiens. Ainsi dans l'*ophthalmie palpébrale* avec ulcération des glandes de méibomius, *orgelets* avec une suppuration abondante, etc., répété toutes les 2-3 heures, son efficacité est sûre et prompte ; dans le *croup* cette teinture a été aussi utile que la trituration. Il préfère aussi *tinct. sulph.* (surtout si l'alcool a long-temps resté sur la base) à toutes ses atténuations excepté dans les névroses ; dans les *inflammations chroniques* souvent *goutteuses* des *amygdales* et de la *luette*, cette teinture est selon notre auteur le moyen le plus puissant à la dose de g<sup>tt</sup> j, plusieurs fois par jour.

La *tinct. hep.* lui a été utile dans différentes maladies du poumon ; dans les suppurations de ce viscère

et lorsque les crachats sont très-copieux et de mauvais caractère, il l'a vu améliorer beaucoup cet état, ce qui lui mérite d'être mise à côté de *stannum* dans la *phthisie pituiteuse*. Il dit que ce médicament alterné avec *merc.* II a montré de très-grands succès dans la *suppuration du poumon* entre les mains du Docteur SCHMIDT, qui en a aussi retiré les plus heureux effets dans l'*œdème des poumons*.

*Sabadilla* lui a été très-utile dans la grippe avec *nux.*

*Sassaparilla* 3<sup>e</sup> dans la constipation avec des fréquents besoins d'uriner.

Une femme approchant de l'âge critique était sujette à une congestion continuelle de sang à la tête, avec forte rougeur du visage, et constipation pertinace; les règles très-abondantes et en avance. Les moyens appropriés à ces symptômes, *calc.*, *carb. veg.*, *bryon.*, etc., ne soulagèrent que passagèrement. Vers la fin de l'automne, elle fut atteinte par un mal de dents violent continué dans plusieurs dents cariées; la carie des dents, et le frissonnement général pendant la douleur déterminèrent l'auteur à donner *daphne* 3; ce médicament enleva le mal de dents et avec lui la constipation.

Un jeune homme robuste fut atteint à la malléole interne d'un gonflement qui s'était déjà considérablement étendu, et causait des douleurs, surtout la nuit dans le lit; *tinct. hep. sulph.* g<sup>tt</sup> j-jj toutes les 6-8 heures, lui procura un bon sommeil; et le lendemain la tumeur et la rougeur étaient presque dissipées. Il

remarque à cette occasion que la répétition des doses lui a très-bien réussi ; ainsi, dans les cas indiqués, il donna *coffea* toutes les 5 ou 10 minutes ; et il a, par ce remède, fait disparaître une violente colique dans un paroxysme de fièvre intermittente.

Il compare d'une manière spirituelle les essais avec l'*autopsorine* aux percements des puits artésiens, parce qu'ils sont merveilleux lorsqu'ils rencontrent la veine ; elle lui a été très-utile dans deux cas de *dartres*.

(Nous avons depuis quelques jours obtenu un effet si étonnant de l'*autopsorine* dans un cas de *herpes exhedens* de toute la face, que s'il se soutient il confirmera bien les immenses avantages de cette médication ; nous ferons connaître ce cas dans ce journal.)

En preuve des erreurs dans lesquelles on peut tomber en faisant de la médecine rationnelle d'après des symptômes pris en masse, l'auteur cite le cas suivant. Un militaire d'un rang élevé portait au front un tophus qui lui faisait éprouver d'effroyables douleurs ; le palais était couvert d'ulcérations grisâtres très-douloureuses ; il existait une toux avec titillation à la gorge et crachats ; on ne pouvait fixer aucune trace de syphilis ; abattement d'esprit avec émaciation. Comme le malade avait reçu déjà 30 grains de *calomel*, l'auteur lui donna *aurum* 2, dont deux doses quotidiennes n'amènèrent aucun changement ; le malade partant pour un voyage reçut *mezereum* et plusieurs autres remèdes. — *Merc.* II produisit un accès de fièvre avec quelque soulagement ; mais *bell.* VI opéra en peu de jours une guérison complète.

(Consulté par un homme atteint dès long-temps de syphilis que les remèdes communs n'avaient pas guéri, observant chez lui rougeur de la cavité buccale et de tout le gosier avec légères ulcérations; de plus, de nombreux ulcères sur les bras, avec engorgements ganglionnaires des aisselles et du cou, je me suis contenté de *bellad.* qui a amené le malade à l'état le plus satisfaisant. P.)

P. 120. *Suite des communications de la Société de la Lusace-Silésiennne.*

Cas de commotion de la moelle épinière rapporté par le D<sup>r</sup> WEIGEL. Une dame de 40 ans glissa et tomba assez rudement sur le dos pour avoir de la peine à se relever. Aussitôt, stupeur, paralysie des extrémités supérieures, céphalalgie surtout occipitale, vertige, nausées et vomissements, fort serrement de poitrine avec respiration pénible, sensation douloureuse d'une corde autour de l'épigastre avec angoisse; au rachis vis-à-vis de l'estomac, douleur vive à l'une des vertèbres, d'où lui semblaient partir toutes ses douleurs et ses incommodités. — La dame employa d'abord divers remèdes domestiques, valériane, café, etc., mais les symptômes allèrent en augmentant; toute ingestion dans l'estomac de liquides ou de solides excitait sur-le-champ le vomissement, et l'anorexie, la céphalalgie, l'anxiété de poitrine et l'angoisse en étaient accrues; la malade ne pouvait plus rester un instant tranquille dans son lit, la sensation de faiblesse était toujours plus forte, et tous les symptômes sus-énoncés empiraient. Alors WEIGEL fut

appelé; il trouva le poulx faible, filiforme, le teint pâle jaunâtre, toutes les fonctions digestives abolies. Il prescrivit d'abord  $\xi$  iv de la *potion de Rivière*, où il ajouta *æth. acet.*  $\bar{\text{v}}$  ij, des sinapismes aux mollets et près de l'estomac, et des lavements avec de l'eau salée. Environ 18 heures après il ne trouva pas le moindre changement en bien, au contraire; la *potion de Rivière*, à chaque demi-cuillerée, avait ramené le vomissement que quelques cuillerées seules de café noir avaient arrêté.

(Nous placerions ici les plus sévères reproches au sujet d'un pareil traitement, si l'auteur ne nous informait qu'il ne connaissait l'homœopathie que depuis 4 mois, et qu'il n'osa pas d'abord en faire une application dénuée de toute expérience. P.)

Alors WEIGEL chercha quel remède homœopathique était le plus convenable pour ce cas, et crut que c'était *arnica*; il prescrivit donc *tinct. rec. arnica*  $g^{\text{tt}}$  viij *aq.*  $\xi$   $\beta$ , dont il fit donner six gouttes toutes les trois heures.

Dès le lendemain, l'état s'était amélioré, tous les symptômes s'étaient amendés, la nuit avait été plus tranquille, et le vomissement n'avait pas reparu depuis plus de 12 heures. Il commença alors à ne plus faire donner le remède que trois fois par jour; et au bout d'une semaine, la guérison fut complète.

*Observation du D<sup>r</sup> NEUMANN.* Un homme de 40 ans, fort et pléthorique, après avoir été refroidi étant en sueur, fut atteint de frissons suivis d'une chaleur sèche générale, avec soif et une douleur violente dans

le rein gauche s'étendant le long de l'urètre; ensuite le rein droit fut atteint; urines très-rares et rouge foncé, soif, insomnie, pouls dur et fréquent, visage rouge, etc., le malade avait pris de lui-même sans succès *nux v.* et *chamomilla*. Le D<sup>r</sup> N. consulté le 4<sup>e</sup> jour, administra *aconit*, et 8 heures après *cantharides*. Après *aconit* les malaises généraux diminuèrent, mais *cantharides* fut suivi d'une amélioration très-prompte après une légère exacerbation des douleurs de reins, et quelques heures après le malade eut une évacuation d'urine brûlante, et comme (d'après l'expression du malade) de la pourriture; le 8<sup>e</sup> jour le malade était entièrement guéri, sauf une légère pression aux reins qui céda à *nux x.* Déjà deux ans auparavant, il avait été atteint de la même maladie, qui avait duré trois mois, quoique l'allopathie eut déployé tout son appareil antiphlogistique.

P. 127. *Correspondance*. Lettre sur les progrès croissants de l'homœopathie dans le Mecklembourg, et les tracasseries que les antagonistes exercent contre ses adhérents.

Le D<sup>r</sup> ELWERT, protomedicus à Hildesheim, rapporte les mêmes choses relativement au Hanovre, où une pétition est adressée aux Chambres pour obtenir l'enseignement public et l'examen des médecins sur l'homœopathie.

P. 136. *Communications pratiques de la Société de la Lusace-Silésienne*.

*Carie et nécrose des os*. Le D<sup>r</sup> WEIGEL rapporte l'observation d'un enfant de 12 ans, scrofuleux, ayant

une carie du tibia, gonflement spongieux des genoux et des coudes, fièvre, marasme, inappétence, etc. ; étant encore novice en homœopathie, il prescrivit *tinct. ass. fœt. scr. β* dans  $\xi$  iij d'eau, qu'il alterna de 15 en 15 jours avec *acid. phosph. scr. β* dans la même quantité d'eau ; la guérison eut lieu en quatre mois, après la sortie de plusieurs esquilles.

Par l'usage d'*ignatia* 12/00, deux doses en deux jours, sur un enfant atteint d'accès épileptiques quotidiens à la suite d'une colère et de chagrin, depuis 3 ans, il se manifesta une toux continue avec expectoration de mucosités mêlées de sang noir en abondance ; depuis ce temps les accès n'ont plus reparu.

Le D<sup>r</sup> TIETZE rapporte la guérison d'une *entérite* après un refroidissement, avec des tranchées violentes à la région ombilicale, ventre douloureux et enflé, nausées, frissons, pâleur et chaleur du visage, pouls dur, tendu, intermittent, peau chaude, sèche, soif, par *aconit* et *belladonna* en 2 jours.

Plusieurs cas de podagra ont été guéris en 3-8 jours par *sabina* et *arnica* ; les symptômes caractéristiques étaient : fièvre inflammatoire, gonflement, rougeur des articulations des orteils, grande sensibilité au toucher, douleurs déchirantes dans le repos, impossibilité de s'appuyer sur le pied.

Le D<sup>r</sup> R. cite l'observation suivante. Jeanne S., 60 ans, constitution faible, avait depuis plusieurs mois ses règles très-abondantes ; le 2 septembre elle offrit les symptômes suivants : vertiges continuels, douleur dans toute la tête, bluettes devant les yeux, tintement

d'oreilles, sécheresse de la bouche avec soif, inappétence, douleur dans le ventre depuis le sacrum jusqu'à la vessie comme pour accoucher, besoins d'uriner avec peu d'urine, constipation, perte de sang noir, abondant, par grumeaux, depuis un mois, faiblesse excessive, insomnie, rêves effrayants, palpitations, agitation, toujours froid, extrémités froides, tremblement, faiblesse de la mémoire, angoisses, crainte de la mort; *china* 16/000 deux doses fit disparaître peu à peu les accidents, et l'hémorrhagie en 15 jours. (Je viens d'avoir un cas semblable il y a quelques jours; la malade se plaignait beaucoup de douleurs brûlantes dans le sacrum et le bas-ventre; en deux heures toutes les douleurs du ventre cessèrent, et après un sommeil doux de sept heures la malade se trouva, le lendemain matin, tout-à-fait bien. C.)

P. 149. *Remarques* par le D<sup>r</sup> Th.-J. RÜCKERT. L'auteur fait quelques remarques sur le choix des observations à publier dans les recueils; il voudrait que l'on ne publiât que celles où un seul médicament a guéri ou considérablement amélioré la maladie, ou produit des phénomènes distincts et saisissables; de plus que les symptômes qui ont déterminé le choix fussent explicitement spécifiés. Nous sommes parfaitement de son avis.

P. 152. *Réflexions à la lecture de l'article du D<sup>r</sup> ÆGIDI pour l'amélioration de la technologie homœopathique*, par Th.-J. RÜCKERT. L'auteur approuve la proposition d'ÆGIDI de donner les médi-

caments en solution dans de l'eau; il dit que son ami le D<sup>r</sup> TIETZE avait proposé, pour éviter que l'eau ne se corrompît lorsqu'on devait répéter long-temps le même médicament, de le mettre dans une petite quantité d'eau avec de l'esprit-de-vin 1-2 gros de chaque, dont on ferait prendre 6-10 gouttes par jour. Il s'élève avec toute l'énergie de sa conscience pure contre la proposition de mêler plusieurs médicaments ensemble; il termine cet article par cette apostrophe chaleureuse : *Mes amis, ne marchez pas en arrière, mais en avant; veillez qu'aucun ennemi ne se cache derrière le sanctuaire, et conservons la pureté et la simplicité de l'homœopathie!*

P. 161. *Sur la vertu curative homœopathique des eaux de Tœplitz*, par le D<sup>r</sup> HROMADA. L'auteur démontre par les raisonnements les plus concluants que les eaux minérales peuvent être considérées comme des produits simples de la nature; par conséquent leur application n'a rien de contraire à la simplicité des médicament recommandés par l'homœopathie; et s'appuyant sur les guérisons nombreuses, incontestables, opérées par leur moyen, il recommande avec raison l'étude de ces puissances curatrices homœopathiques à l'expérimentation de ses confrères.

P. 168. *Sur les médicaments simples et les mélanges*, par le D<sup>r</sup> RUMMEL. L'auteur considère avec raison que nous ne connaissons pas de corps simples absolus dans la nature, mais que l'on peut admettre comme simples en thérapeutique homœopathique toutes les substances dont les principes constituants

seraient toujours dans la même proportion, en les soumettant dans cet état à des expériences pures.

P. 169. *Communications pratiques de la Société de la Lusace-Silésiennne.*

*Observation* du D<sup>r</sup> N. Un homme de 35 ans, de stature courte et forte, avait depuis quelque temps une congestion de sang à la tête; depuis huit jours il se sentait très-mal à son aise, et il offrit au D<sup>r</sup> N. les symptômes suivants : vertiges en se baissant, qui cessent en se relevant, douleur en remuant la tête dans l'appartement, moins forte en marchant au grand air; faiblesse de la mémoire; élancements qui traversent d'une tempe à l'autre; trouble devant les yeux, surtout dans l'appartement; bruissement dans les oreilles; élancements fréquents dans les deux rangées de dents; en parlant la langue lui paraît comme épaisse et le gêne à parler; le goût n'est pas naturel; il n'a ni faim ni soif; il prend beaucoup de café; nausées le matin avec désir d'eau fraîche; pression au creux de l'estomac avec angoisse excessive, plus forte la nuit; selles tous les jours avec vents et pincement dans le ventre; souvent une pression à la vessie, de manière qu'il ne peut pas uriner assez vite; souvent des rêves lascifs avec pollution; le jour suivant lassitude, élancements dans le sacrum et chaleur dans le corps, respiration courte en marchant; pression à la fossette du cou qui l'empêche parfois de respirer; sommeil mauvais, il ne peut pas s'endormir à cause d'une anxiété, surtout à l'épigastre, de manière que ne pouvant rester au lit il est obligé de se lever;

forts battements de cœur la nuit dans le lit, avec angoisse et agitation ; il est très-anxieux, au lit il veut entreprendre plus qu'il ne peut ; de mauvaise humeur, irrité contre lui-même ; il est disposé à quereller, concentré en lui-même ; *nux* xooo, avec un régime convenable, a guéri la maladie comme par enchantement.

Le Dr RÜCKERT appelle l'attention de ses confrères sur *ammon. mur.* dans les toux sèches avec irritation des voies aériennes. Un homme de 40 ans, d'apparence robuste, toussait depuis plusieurs années ; depuis quelques semaines la toux est augmentée, surtout après les repas ou après avoir bu froid, ou en étant couché horizontalement ; elle est ordinairement sèche, seulement il y a des crachats épais et insipides le matin ; le malade a des gerçures aux jambes et une éruption à la peau ; *sulph.* 24 produisit de l'aggravation de la toux en la rendant plus sèche ; *ammon. mur.* 18 amena une amélioration très-considérable en quelques jours, la toux devint beaucoup moindre et les crachats faciles.

*Rhumatisme, consommation par un vice psorique.*  
H., 24 ans, a eu la gale dans son enfance ; il y a deux ans, il eut une éruption générale de phlyctènes à la suite d'une fièvre grave, qui fut suivie d'une série de maux : mal de tête, vertiges, faiblesse de la vue, élancements dans les yeux, les tempes et le front, mal de dents alternant fréquemment avec des douleurs des membres, des points de côté, et la toux ; ensuite l'appétit, les forces et le sommeil se perdirent, il maigrit

à vue d'œil, prit un facies blême, misérable; son sommeil fut agité et troublé par des rêves angoissés; douleurs de poitrine, et toux épuisante avec crachats muqueux abondants, fièvre tous les soirs avec frissons, nausées, céphalalgie frontale, élancements dans les orbites et la racine du nez, respiration courte, serrement de poitrine, suivis de sueurs nocturnes; bâillements presque continuels, et douleurs rhumatismales générales qui ôtaient tout sommeil; *lycop.* vj g<sup>tt</sup> j le 4 avril; le 11 il n'a plus d'autres malaises que les douleurs dans les épaules, le dos et les extrémités inférieures; et avant la fin du mois toutes ces souffrances étaient aussi dissipées, et l'individu a pu reprendre ses travaux.

P. 176. *Correspondance.* On écrit du Hanovre qu'on s'y occupe de la pétition signée par 500 notables pour obtenir l'érection d'un hôpital et d'une chaire homœopathique à Gottingue.

P. 177. *Sur le potentiellement des médicaments.* L'auteur rapporte les différentes opinions émises par les écrivains sur cette matière, et conclut que des expériences devraient être entreprises pour dissiper les doutes qui obscurcissent encore cette matière. Il rapporte en outre des observations intéressantes sur la propriété enivrante de l'*amanita muscaria kamtschatica* dont les habitants du Kamtschatca font usage. *Sur la loi homœopathique: similia similibus,* il indique plusieurs circonstances dans lesquelles cette loi lui paraît en contradiction avec les faits; ces ob-

jections prouvent la plupart que l'auteur n'est pas bien pénétré de l'essence de la doctrine homœopathique. L'auteur rappelle ensuite la singularité qu'offre le hérisson d'être insensible au venin de la vipère selon l'observation du D<sup>r</sup> Lenz, qui s'accorde avec l'observation de Pallas sur cet animal, qu'il a vu dévorer des centaines de mouches cantharides sans effets nuisibles. Supposant que cette singularité est l'effet de quelques principes antidotaires du sang de l'animal, il voudrait que l'on en fit des expériences pures.

P. 193. *Sur les maladies mentales*, par le Docteur FIELTZ. L'auteur fait remarquer la dissidence des opinions des différents écrivains sur la nature et le siège de ces affections ; les uns les considérant comme une maladie de l'âme, tels que KANT, HOFMANN, PINEL, WAGNER, etc. etc., et les autres comme une affection de l'organisme, tels que ARNOLD, BONNET, MORGAGNI, HALLER, GREDING, WICHMANN et COX, auxquels on doit ajouter BROUSSAIS et son école ; il fait remarquer que l'allopathie ne possède pas de médicateurs pour la guérison de ces maladies ; les moyens moraux conseillés par PINEL et quelques autres philosophes ne doivent être considérés que comme partie du régime le plus convenable, et les moyens barbares, tels que la prison obscure, la faim, les chaînes, les ceps, la chaise des fous, les muselières, etc., ne font toujours qu'aggraver l'état du malade ; le D<sup>r</sup> F. rapporte en outre que quelques médicaments

spécifiques avaient déjà été recommandés ; ainsi, Horace a dit :

Expulit helleboro morbum bilemque meraco  
Et redit ad sese.

HIPPOCRATE avait déjà connu le *veratri pocula*, le célèbre STOËRK a dit : *Si stramonium turbando mentem adfert insaniam sanis, an non licet experiri, num insanientibus et mente captis turbando, mutantoque ideas, et sensorium commune adferret mentem sanam?* GREDING avait déjà observé les effets du *veratrum* sur l'homme sain tout-à-fait semblables à la folie, comme angoisse et vertiges, des jurements, du tapage, la fureur, des efforts pour se sauver, la rage avec ardeur, frapper du pied, déchirer ses habits, avaler ses propres excréments ; le malade ne reconnaît pas ses parents, il se prend pour un chasseur, pour un prince, il se croit aveugle ou sourd, avoir un cancer, être enceinte et au mal d'enfant, rire continuel, chant, cris, etc.

Il était réservé à l'homœopathie de trouver le moyen de guérir rationnellement cette formidable maladie ; HAHNEMANN dit dans son *Organon* : « Je puis assurer » d'après de nouvelles expériences, que l'avantage le » plus éminent de l'homœopathie sur toutes les autres » méthodes n'est nulle part mieux démontré que dans » le traitement des maladies mentales anciennes, pro- » duites par des lésions de l'organisme.

FIELITZ fait remarquer que si l'homœopathie ne guérit pas toujours les maladies mentales, le nombre de ses guérisons est fait pour encourager les recher-

ches ultérieures, et il termine par quatre observations de guérison de cette maladie.

1° Une femme de 42 ans, qui avait eu la gale dans son enfance, à la suite de sa quatrième couche, ayant perdu son enfant à 8 jours, son lait disparut promptement de ses seins; elle fut presque de suite atteinte de douleurs violentes dans le bas-ventre, embarras de la tête, perte de connaissance et délire, constipation opiniâtre, grande agitation la nuit, avec anxiété et désir de fuir de son lit. Après sept semaines de traitement allopathique infructueux, le Dr F. appelé la trouva dans l'état suivant : embarras continuel dans la tête, regard fixe, chaleur passagère du visage, inappétence avec goût aigre dans la bouche, ventre dur et gonflé, constipation, prurit à l'anus, sensation de pesanteur tiraillante vers le haut et vers le bas alternativement dans le bras, et une sensation de froid et engourdissement dans la jambe; elle est abattue et amaigrie, sommeil excessivement agité, rêves effrayants; à chaque instant elle est surprise par une anxiété excessive; elle va hors d'elle-même, elle veut fuir, elle croit qu'elle va mourir, elle ne veut pas rester dans le lit, et ensuite elle reste absorbée et croit que personne ne peut lui être utile, elle se chagrine pour des riens. *Nux vom.* ʒ000 avec l'indication de la prendre le lendemain au soir, parce qu'elle venait de prendre une médecine, le 21 novembre 1832.

Le 27, elle n'avait pas encore éprouvé d'effets sensibles, on lui donna *veratrum* ʒ000 (GROSS pense qu'on aurait dû répéter *nux vom.* ʒ à une goutte, ou

d'une atténuation plus basse). Le lendemain, la malade devint très-agitée, puis elle fut plus tranquille; sécheresse de la langue avec impossibilité d'avaler, selle quotidienne, écoulement sanguinolent fétide des parties génitales, mains et pieds froids, frissons et chaleur passagère alternativement; elle commence à s'occuper des soins domestiques; cependant elle ne peut pas se tranquilliser à cause de l'anxiété et veut fuir; *belladonna* x000.

Le 14 janvier 1833, toutes les souffrances sont diminuées, l'écoulement est devenu blanc, muqueux et acre; souvent froid aux mains et aux pieds; le soir, accès de frayeur, sommeil avec des rêves très-vifs; humeur triste, pleureuse et irritable; *conium* x000.

Le 12 février, la malade est beaucoup mieux, les règles sont revenues en petite quantité, il y a 15 jours; l'humeur est plus gaie et tranquille; les règles sont venues régulièrement le 12 mars; depuis lors la santé est parfaitement rétablie.

2° Une demoiselle de 38 ans, grêle et très-nerveuse, avait depuis quelques mois donné des signes de mélancolie et de dégoût de la vie; le 16 avril elle offrait l'état suivant: douleurs violentes de tête qui l'empêchent de se lever du lit, comme de violents battements, avec des élancements accélérés à travers le cerveau et qui semblent menacer de faire éclater la tête; la malade se lamente continuellement, disant qu'elle va mourir, qu'elle ne peut plus vivre, qu'elle doit fuir pour s'ôter la vie; visage abattu, yeux rouges et fixes, inappétence, peu de soif, les règles sont en retard

depuis six semaines ; la nuit, grande agitation et mal de tête sans sommeil ; pouls vite, petit et comprimé ; *belladonna* 30 000.

Le 5<sup>e</sup> jour, le mal de tête s'était dissipé peu à peu, et la malade n'y sentait plus qu'un vide et un embarras ; l'état moral cependant parut s'aggraver, elle gémissait continuellement, elle voulait s'ôter la vie, se jeter à l'eau ; elle avait une envie continuelle de fuir, ce qu'elle fit une fois, la nuit, pour se noyer ; la malade reçut successivement, depuis le 25 avril, *veratrum*, *arsenic*, *puls.*, *graph.*, *coff.*, *aur.*, *nux vom.*, *bellad.*, *sec.*, *hyosc.*, *sepia*. Par ce traitement, continué jusqu'au mois d'octobre, son état fut amélioré, les règles revinrent plusieurs fois, elle s'occupait à coudre, son visage reprit de la sérénité, mais elle conserva sa mélancolie, pour le traitement de laquelle elle a été reçue à la Clinique de Leipsick.

3<sup>o</sup> Un enfant de 13 ans devint tout à coup sérieux, de mauvaise humeur, se tenant souvent assis dans un coin et pleurant ; il perdit l'appétit ; lorsqu'il voyait approcher quelqu'un, il avait un désir invincible de le poignarder avec son couteau de poche, et quand il rencontrait quelqu'un dans la rue il était saisi d'une angoisse insupportable, il s'enfuyait dans la maison, se mettait dans un coin et pleurait amèrement de ce qu'il avait blessé quelqu'un dans la rue avec son couteau. Cet état durait depuis 15 jours lorsque le Docteur FIELTIZ le vit ; une dose de *belladonna* 30 00, et huit jours après une de *nux vom.* 30 00 rétablirent parfaitement la santé physique et morale du jeune malade.

4° Un garçon de 12 ans, d'un esprit très-avancé, d'un système nerveux très-irritable, fut atteint tout à coup, étant dans la salle d'étude, d'un accès violent d'aliénation mentale pendant deux heures, lequel se renouvela tous les jours en avançant d'une heure. FIELITZ, appelé au moment d'un de ces accès, observa les phénomènes suivants : à 6 heures du matin, l'enfant commença à courir vers le vase de nuit, il devint anxieux comme s'il voulait aller à la selle, il urinait souvent; après un quart d'heure de ces envies anxieuses, le malade s'arrêta debout, le visage devint rouge foncé, les yeux gros, sortant de l'orbite et brillants; il jeta des cris, frappa des mains et des pieds autour de lui, avec de l'écume à la bouche; on fut obligé de le retenir, parce qu'il se jetait sur tout ce qui était autour de lui, et cherchait à déchirer et à détruire ce qu'il pouvait atteindre; son visage était contracté, la respiration râleuse, il cherchait à mordre, à égratigner l'homme qui le retenait; en même temps il criait *meurtre, poignard, poison, mort!* ensuite il se calma pendant une minute et déclama : *écoutez, écoutez le glas de la mort!* et commençait avec de nouvelles forces la scène précédente, criant continuellement : *laissez-moi libre;* et si on le lâchait, il se jetait avec fureur sur les objets les plus proches. Cet accès dura une demi-heure, tout à coup il revint à lui et courut avec une précipitation excessive dans le jardin, qu'il parcourut pendant un quart d'heure. A la demande pourquoi il tournait ainsi, il répondait *qu'il y était obligé.* Après l'accès il redevenait tout-à-

fait calme et ne se rappelait rien ; le 30 août il reçut *veratrum* 12 000.

Le 31 août, l'accès retarda de trois heures et ne dura que 10 minutes.

Le 1<sup>er</sup> septembre, l'accès retarda encore d'une heure ; après quoi il tomba dans une tristesse religieuse et déclama le commencement de quelques chansons avec une expression si touchante qu'elle excitait les larmes ; il s'entretenait tantôt haut tantôt bas avec sa mère morte ; les couteaux et les autres métaux réveillaient sa mauvaise humeur ; on répéta *veratrum* 30 000.

Le 2, accès comme la veille ; la fureur se changea en un rire bruyant et en une espèce de danse sur la pointe des pieds ; *stramonium* 18 000.

Le 3 septembre l'accès ne parut pas. A 4 heures après midi, vertige passager, ensuite accès de gaieté avec impulsion à faire des sauts de joie.

Le 5, accès semblable à celui de la veille.

Le 8, tout-à-fait gai, seulement un peu de constipation ; *nux vom.* 18 000.

Le 13, après quelques jours d'évacuation régulière, nouvelle constipation ; le rectum fait saillie à l'anus ; *Nux* x 000.

Les 14, 17 et 20, selles naturelles.

Le 25, la constipation revint plus pénible ; *lycoperde* 30 00. Quinze jours après il eut la diarrhée pendant un jour ; depuis ce temps la santé s'est rétablie parfaitement.

P. 206. *Correspondance et Mélanges.* Lettre du

**D<sup>r</sup> STAPF**, pleine de l'émotion que lui ont fait éprouver les marques touchantes d'amitié qu'il a reçues de ses nombreux amis, le jour du vingt-cinquième anniversaire de son doctorat, 26 avril 1835; elle rend compte aussi de la fête célébrée chez le **D<sup>r</sup> M. MULLER** dans une circonstance semblable, le 19 janvier de la même année.

**P. 216.** *Sur le droit des rédacteurs et ceux des collaborateurs du journal*, par le **D<sup>r</sup> RUMMEL**. L'auteur déclare que la rédaction se croit obligée à admettre toutes les opinions des auteurs, en se réservant le droit d'exprimer la sienne sur le sujet par des notes; et nous devons dire, à la louange des honorables médecins qui se sont chargés de cette pénible tâche, qu'ils s'en acquittent toujours avec une précision et une urbanité proportionnée au haut rang qu'ils ont mérité dans la science.

**P. 225.** *Pour l'histoire de l'homœopathie dans le duché de Saxe-Missengen*. Communication du **D<sup>r</sup> EMMRICH**. L'auteur ayant été condamné à dix écus d'amende pour avoir donné gratis des médicaments homœopathiques, présenta au Duc un mémoire dans lequel la cause de l'homœopathie, et la nécessité de la libre distribution des médicaments est examinée de la manière la plus claire et la plus précise; **S. A.**, pour éclairer sa conscience, assista à une conférence entre le **D<sup>r</sup> STAPF** et le protomédicus allopathe le **D<sup>r</sup> J...n**; le résultat en fut un ordre du noble prince, du 21 octobre 1837, qui autorisa la libre dispensation des médicaments homœopathiques dans ses états, et

libéra le médecin de son amende. (Exemple à suivre par nos autorités plutôt que de s'engager dans des poursuites odieuses, dans le but de protéger le monopole des apothicaires. C.)

P. 231. *Guérison d'une affection psorique vénérienne très-enracinée.* Cette observation d'une maladie vénérienne consécutive à la gorge, traitée pendant deux ans infructueusement par des doses énormes de *liqueur de van Swieten*, des *frictions mercurielles*, et la *tisane de salsepareille*, compliquée de souffrances d'estomac, et qu'on pourrait plutôt considérer comme une maladie mercurielle, a été guérie par *lycopode* et *acide nitrique* en deux mois.

*Dérangements d'estomac, goutte, éruption urticaire après la gale.* Un homme de 50 ans, d'une corpulence musculeuse et ramassée, souffrait de l'estomac depuis 20 ans, après avoir rétropulsé la gale avec un onguent; depuis quatre ans ses souffrances avaient beaucoup augmenté, et parfois il souffrait pendant plusieurs mois de douleurs dans les articulations des mains et d'élancements dans les membres, surtout en été et la nuit, où l'articulation des mains était enflée. Dans le mois de mai dernier, il eut un accès très-violent de ces douleurs avec un excessif picotement dans la paume des mains, et un prurit dans tout le corps; le soir, après un court frisson, il se formait une éruption urticaire qui se dissipait par la chaleur du lit, il y avait en outre des mouvements fébriles, des crampes dans les mollets, les pieds et les orteils; les extrémités inférieures étaient couvertes de varices;

il avait eu autrefois des ulcères aux jambes et de la sueur aux pieds. Le malade reçut le 20 juin 1831 *calcare* 22 00. Toutes les souffrances se dissipèrent de jour en jour, et au mois d'avril il était entièrement guéri.

*Etouffements chroniques avec consommation.* Un homme de 40 ans, de taille mince et élancée, depuis dix ans était malade de la poitrine; le 14 octobre il offrait les symptômes suivants : visage pâle et défait, yeux creux, pommettes rouges, vertiges, céphalalgie, pression dans les yeux, bouche amère et pâteuse, inappétence, grande soif, selles la plupart sèches et parfois glaireuses; respiration courte, très-gênée, palpitations de cœur, points dans les deux côtés de la poitrine, jusque dans les creux de l'aisselle, toux avec points dans la poitrine, et crachats abondants, douleurs de dos; fièvre le soir, nuit agitée, très-peu de sommeil, sueur abondante le matin; parfois brûlement dans la plante des pieds. On donna *aconit* une goutte dans 5 onces d'eau.

Le 16, douleur de poitrine moindre, crachats plus faciles, sueurs nocturnes plus fortes; *tinct. sulph.* 30 000 et 30 00 une poudre le matin et l'autre le soir.

Le 22, amélioration très-considérable.

Le 27, éruption pustuleuse sur la poitrine et le dos.

Le 29, le malade est très-bien, cependant on donne encore une dose de *soufre* pour prévenir la rechute.

P. 257. *Lettre sur le choix, la préparation, la dose et la répétition des médicaments homœopathiques, par le Dr George Schmid de Vienne.* L'auteur

examine successivement ces quatre points si importants de la thérapeutique homœopathique, il démontre que quelquefois des médicaments dont les symptômes ne sont pas en rapport avec ceux de la maladie, produisent des résultats très-favorables, témoin *hépar sulph.* et *merc.* alternés dans la phthisie tuberculeuse. Il dit en outre, ce qui est connu de tous les praticiens, qu'on doit parfois avoir recours aux différentes atténuations, ainsi qu'aux différentes doses, et aux répétitions, mais sans indiquer aucune règle pour ces différentes variétés de procédés.

P. 264. *Observations pratiques relatives à la médecine vétérinaire homœopathique*, par M. H.-L. GENZKE. *Maladies des chevaux. Inflammation rhumatismale des pieds de devant.* Un cheval fin, après avoir été attelé une heure, commença à boiter; ramené à la maison, il ne mangeait pas, il avait soif, se tenait éloigné de la crèche avec la tête pendante, les deux pieds de devant écartés et les pieds de derrière avancés vers le ventre, de manière à supporter la plus grande partie du corps; la couronne des pieds de devant était brûlante, et l'animal donnait des signes de douleur quand on pressait sur le sabot; la conjonctive et les narines étaient rouges, les yeux saillants, les selles rares et sèches, urines foncées etc.; *aconit* 1 4 gouttes répétées matin et soir. Le cinquième jour le cheval était guéri.

*Gonflement œdémateux du membre abdominal.* Un cheval, après un refroidissement à une pluie battante, fut atteint d'un gonflement considérable de

toute l'extrémité postérieure depuis la hanche jusqu'au tibia, et intérieurement jusqu'à la verge; la partie était très-douloureuse au toucher, tendue et brûlante; les glandes inguinales étaient enflées; inappétence, soif, frissons le soir. Ayant égard à la cause et à la nature des symptômes, M. G. administra *dulcam.* 3 5 gouttes à prendre en huit jours; le second jour l'animal commença à remuer la cuisse, et le huitième il était tout-à-fait guéri.

*Raideur convulsive, tétanos universel.* Cette maladie si dangereuse était survenue à la suite d'un refroidissement; trois doses de *nux vom.* amenèrent la guérison complète en cinq jours; *bellad.* avait été tenté inutilement.

*Exanthème pustuleux.* Un cheval, après avoir beaucoup trotté dans un chemin gras et fatigant, fut atteint subitement au boulet d'un gonflement érysipélateux; la tumeur était tendue, chaude, sensible au toucher, couverte de petits boutons dont suintait une humeur qui se desséchait en croûtes. L'animal boitait et ne pouvait ployer l'articulation; il y avait gonflement du fourreau. *Arsenic* 6 g<sup>tt</sup> vj, tous les deux jours; le sixième jour la guérison était complète.

*Fistule salivaire avec gonflement douloureux de la glande parotide.* Un cheval de selle était atteint d'un gonflement de la parotide, à laquelle se joignit bientôt une tumeur fluctuante, correspondante au conduit de Sténon; son maître lui fit une incision,

et au lieu de pus qu'il croyait voir sortir, ce fut un liquide transparent (de la salive) inodore ; l'écoulement devint continu sans diminution de la tumeur ; l'animal perdit l'appétit, et maigrissait à vue d'œil. GUNTZKE administra *bellad.* 5 g<sup>tt</sup>, tous les 4 jours, comme essai, avant de faire l'opération de la fistule. Après la première dose, il y eut une augmentation de l'écoulement et du gonflement de la parotide, qui diminuèrent ensuite ; l'animal reprit de l'appétit, et deux jours après la seconde dose, l'écoulement avait entièrement cessé ; une troisième dose de *bellad.* acheva la résolution du léger reste de gonflement de la parotide.

*Eparvin.* C'est une affection des os de l'articulation du tarse par suite de fatigues excessives ou d'efforts. Dans les premiers temps de la maladie, lorsque la partie est chaude au toucher, douloureuse, *rhus* 6 g<sup>tt</sup>, répété à quelques jours d'intervalle lui a réussi plusieurs fois ; *arnica* intérieurement et extérieurement est aussi efficace ; mais lorsque la maladie est passée à l'état chronique, qu'il s'est formé des tumeurs circonscrites à la face interne de l'articulation, et qu'il n'existe plus ni chaleur ni douleur, ces moyens se sont montrés inefficaces sur cinq cas où l'auteur les a essayés ; dans un de ces cas, après *silicea* 15 g<sup>tt</sup> iij tous les huit jours, l'animal cessa de boiter.

*Gourme.* GUNTZKE a reconnu, par une longue expérience, l'immense supériorité de l'homœopathie sur les anciens procédés dans cette maladie.

Voici les moyens dont il se sert depuis plusieurs années, selon les différentes formes :

1<sup>o</sup> Le cheval paraît triste, la tête tombante, paresseux, appétit diminué ; la mastication se fait lentement ; il préfère le fourrage au grain ; yeux abattus, bouffis, pleurant ; glandes sous-maxillaires gonflées, mobiles, douloureuses, écoulement par les narines de mucus, d'abord clair, ensuite épais et jaunâtre ; muqueuse des narines plus rouge et gonflée ; toux creuse et grasse ; excréments souvent enveloppés de mucus ou liquides ; très-peu ou point de fièvre. La teinture de *dulcamara*, ou une des dilutions basses, à la dose de quelques gouttes tous les trois jours, suffit pour la guérison de ce degré de la maladie.

2<sup>o</sup> Lorsque des symptômes inflammatoires des membranes muqueuses se manifestent, on fera précéder *dulcam.* de quelques doses d'*aconit*.

3<sup>o</sup> Lorsque la *gourme* se manifeste par des symptômes prononcés d'inflammation du gosier, que l'animal avale difficilement, que les boissons sortent par le nez, que les glandes du cou sont douloureuses au toucher, on donnera *bellad.*

4<sup>o</sup> Lorsque les glandes deviennent dures et squirrheuses, que le mucus des naseaux devient aqueux verdâtre, que les poils perdent leur luisant, que l'appétit se perd, *pulsatilla* alterné avec *rhus* en huit jours ont guéri la maladie.

5<sup>o</sup> La *rétrocession des gourmes* donne lieu à différentes métastases qu'il faudra traiter selon la cause et la nature des symptômes.

6° *Gourmes de mauvais caractère.* Cette maladie, selon M. G., approche beaucoup de la nature de la morve; il n'a jamais pu parvenir à la guérir. (Ce doit être ici le cas d'appliquer l'*ozénine*. P.)

*Maladies des bêtes à cornes. Paralysie après avoir vêlé.* Une vache, ayant mis bas un veau très-gros, après deux heures de grands efforts, devint paralysée des membres abdominaux; le bas de l'épine dorsale était très-douloureux au toucher; la bête ne pouvait pas se tenir sur ses jambes; lorsqu'on la relevait, elle se laissait tomber comme une masse; yeux rouges, bouche sèche, palais gercé, soif, inappétence; elle n'avait pas ruminé depuis douze heures; extrémité des cornes froide; fréquentes envies d'uriner et peu d'urine; pouls fréquent; on n'entend le cœur d'aucun des côtés de la poitrine; *arnica*, répété tous les jours, fut suivi de la prompte disparition de la plupart des symptômes; mais la bête ayant bu une quantité d'eau froide, fut prise quelque temps après de frissons, et le lendemain offrait les symptômes d'inflammation du poumon les mieux caractérisés; *aconit* toutes les deux heures fut suivi, dans vingt-quatre heures, de la disparition de cet accident grave. Après quelques jours, il ne restait plus qu'une diminution d'appétit, et des selles sèches couvertes de mucus; *nux v.* fit cesser ce symptôme.

*Fièvre muqueuse.* Un bœuf refusant la nourriture depuis plusieurs jours, G. le trouva dans l'état suivant: la bête se tient loin de la crèche, avec la

tête tombante ; il coule des yeux et des naseaux un liquide muqueux ; conjonctive et membrane muqueuse des narines pâles , langue couverte de mucosité grisâtre ; pouls mou et fréquent ; borborygmes avec émission de vents fétides ; fiente glaireuse, foncée, liquide, urine foncée, maigreur de squelette ; *ars.* 4 g<sup>tt</sup> ij, deux doses, pendant 4 jours, apporta peu de changement ; mais *nux v.* 3, tous les soirs, dissipa peu à peu toutes les souffrances, et le neuvième jour la guérison était complète.

*Note du rédacteur.* Je n'ai jamais compris qu'un homme raisonnable eût pu donner à *une fièvre* (qu'est-ce qu'une *fièvre* ?) l'épithète de *muqueuse*. Qu'on qualifie une *fièvre* d'*intermittente*, bien ; le caractère de cette maladie est l'*intermittence*, et l'épithète d'un substantif doit toujours être son caractère particulier ; qu'une autre *fièvre* soit dite *inflammatoire*, passe ; son caractère est un ensemble de symptômes d'inflammation ; qu'une troisième soit appelée *pernicieuse*, ou *maligne*, ou *adynamique*, je le conçois ; elle est suivie de mort prompte, ou bien elle altère la sensibilité nerveuse, ou elle enlève complètement les forces ; je pardonne encore l'ancienne expression de *fièvre bilieuse*, dans le temps où on faisait cette fièvre ; grâce à Dieu et à quelques hommes raisonnables, on n'en fait plus ; mais dans ce temps, au moins, on croyait que *la bile* était la cause et le soutien de la fièvre ; ôtez la bile, la fièvre cesse, disait-on ; il était donc permis de qualifier, dans ce sens, cette *fièvre* de *bilieuse* ; une *fièvre* est dite *éruptive*,

parce qu'elle est inhérente à une future éruption ; elle est dite *hectique* quand l'*hecticie* en est la compagne et la suite. Mais comment, je vous le demande, une *fièvre* peut-elle être *muqueuse* ? Qu'y a-t-il de *muqueux* dans sa constitution, dans son caractère ? Comment a-t-on pu transporter à une maladie, être de raison, sorte de fiction pathologique, l'épithète d'une chose, d'un être existant, visible et palpable ? La membrane interne pneumo-gastro-intestinale est nommée *muqueuse*, en raison de l'une de ses fonctions, la production de mucosités ; lorsque cette membrane est atteinte d'un certain degré d'inflammation, cette fonction en reçoit un plus haut degré d'activité, et la quantité de mucosités produites en est accrue ; mais alors même c'est la *membrane* qui est *muqueuse*, et non la maladie à laquelle, par paresse ou par complaisance, on donne le nom de *fièvre* ; le rôle n'est pas changé.

Puisque l'usage est établi et généralement reçu de qualifier de *catarrhale* toute maladie de courte durée, dont l'un des résultats est la production plus abondante du mucus, dénomination contre laquelle je ne m'élève pas, parce qu'elle n'implique aucune contradiction, et qu'elle ne comporte point d'ambiguïté, pourquoi ne pas appliquer aussi cette épithète de *catarrhale* à la maladie dont s'agit, la *fièvre muqueuse* ? Il me paraît, à moi, que le *catarrhe* proprement dit n'est ici qu'en excès, et qu'il n'y a aucune différence *essentielle* entre la maladie dont on vient de lire une observation et une *fièvre catarrhale*.

On comprend que je ne fais ici aucune application particulière à la terminologie vétérinaire; évidemment celle-ci est tirée du vocabulaire de la nosologie humaine, lequel j'attaque. Voici, du reste, pour rentrer dans la *médecine vétérinaire*, l'opinion de l'homme qui fait loi, dans ce moment, en France et peut-être ailleurs, HURTREL D'ARBOVAL. Dans son *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, art. *Fièvre*, T. II, p. 425 et suivante, il dit :

« La doctrine des fièvres de Pinel a été non-seulement reproduite et copiée à l'occasion des animaux, mais encore enseignée, professée, et elle est plus généralement suivie qu'aucune autre. » Et ailleurs, au sujet d'une observation de *fièvre muqueuse* (p. 430) : « Quant à la fièvre muqueuse, elle n'est, dit Damoiseau, qu'éphémère, et se termine assez souvent par une affection *aiguë et catarrhale de la poitrine*. Cette maladie, d'après les symptômes qu'on y rattache, ne paraît être, dans le principe, qu'une irritation gastrique, se dissipant le plus souvent, et d'autres fois se compliquant d'une inflammation des bronches, etc. » P.)

*Hæmaturie*. Lorsque les symptômes inflammatoires qui accompagnent l'hæmaturie sont très-saillants, *aconit* 3 guérit quelquefois seul la maladie; mais le spécifique particulier est selon M. G. *cantarides* 1<sup>re</sup> dilution. Lorsque cette maladie se complique de l'évacuation de sang noir coagulé mélangé avec la fiente, *merc. sol.* 2 a fait cesser cet accident.

*Observations sur les chiens.*

*Encéphalite.* Un chien de chasse, après avoir beaucoup fatigué à la chaleur, tomba malade; traité pendant 2 jours sans succès par un allopathe, il fut soumis aux soins de M. G. qui le trouva dans l'état suivant : il était dans un coin, la tête appuyée contre le mur; quand on l'appelait il ne remuait que légèrement la queue; si on le forçait à se lever, il chancelait comme ivre, et allait se jeter dans une autre place obscure, les yeux rouges et brillants sortaient de l'orbite, narines brûlantes et sèches, pouls dur et très-acceléré, excréments rares et durs; il n'avait voulu prendre qu'un peu de lait. *Bellad.* 24 répété deux jours de suite diminua la fixité du regard et l'hébétude; ne voyant pas de changement au troisième jour, *hyoscyamus* 24. Le lendemain, amélioration considérable; l'animal entendait l'appel du chasseur, et tous ses mouvements semblaient dirigés naturellement; on répéta encore ce médicament, et après quelques jours il ne resta plus qu'une faiblesse paralytique des extrémités abdominales, et de la constipation, qui cédèrent à quelques doses de *cocculus*.

*Vomissement de sang.* Un chien de 6 mois, après avoir été poussé à l'excès, fut ramené chez lui jetant des cris continuels, ne pouvant pas se soutenir sur les pattes, et se tenant couché sur le côté; il s'écoulait de sa bouche un liquide sanguinolent, respiration très-difficile; on lui donna *arnica* 1 une goutte; après

une demi-heure l'animal rejeta les aliments qu'il avait pris, avec du sang rouge clair en partie coagulé. Dans la pensée que ces accidents étaient dus à une lésion interne, on lui donna dans le même jour une nouvelle dose d'*arnica*, et on le mit dans sa niche pour ne plus y penser, le croyant perdu ; le lendemain on fut très-étonné de le voir se traîner, quoique souffrant encore de la poitrine au toucher ; deux doses *arnica* données encore le même jour améliorèrent tellement son état que le lendemain il put courir avec son maître.

*Rhumatisme aigu.* Un petit chien fut atteint de frissons un soir, et ne pouvait même pas être réchauffé près du poêle ; le lendemain l'animal était tout contracté au dos et des membres abdominaux, de manière qu'il pouvait à peine les remuer, avec une douleur très-vive, l'animal gémissait et criait quand on le touchait ; inappétence et constipation, une seule dose *nux vom.* amena la guérison en peu de jours.

Ces observations sur l'art vétérinaire de M. Genzke sont d'un grand intérêt ; nous sommes fâchés d'avoir été obligé de les abréger, car elles prouvent les connaissances de leur auteur dans l'art vétérinaire et dans la science objet de nos travaux. C.

(*La suite au n° prochain.*)

---

---

**Observations pratiques, par le D<sup>r</sup> PERRUSSEL.**

---

**1<sup>re</sup> OBSERVATION.***Aliénation mentale guérie par opium.*

Joseph Berthollet, âgé de 16 ans, n'ayant jamais été malade et travaillant aux champs, fut un jour grandement effrayé d'un loup qui venait à lui ; il se mit à courir en tous sens et rentra sur le soir chez lui absolument fou, hébété. Il resta deux mois sans reprendre ses sens, il était triste, effrayé, ne parlait jamais, pas même pour demander à manger ; et les médecins consultés parlèrent de bains froids, de cautères, de saignées à blanc, et surtout d'une forte somme pour guérir le malade. Les parents ne voulurent rien entreprendre, ne pouvant fournir à de pareilles dépenses, et furent conseillés de m'amener le malade à mes consultations gratuites du dimanche.

Le malade consulté ou plutôt examiné, je donnai *opium* vj 000, 2 doses, à prendre en 8 jours.

La première prise procura une abondante transpiration ; la seconde amena une hémorrhagie par le nez, et le 12<sup>e</sup> jour, après plusieurs nuits de sommeil, le malade fut guéri ; il y a de cela 5 mois, et la maladie n'a pas reparu ; le jeune homme est retourné aux champs où il travaille.

2<sup>me</sup> OBSERVATION.*Tumeur lacrymale, guérie par calc. et sulf.*

Marie Berthollet, mère du dernier, était atteinte d'une tumeur lacrymale à l'œil droit, qui menaçait de s'ouvrir; la santé était du reste assez bonne, la constitution très-forte, et cette maladie n'empêchait pas cette femme de travailler. On proposa l'opération, qui fut rejetée, et avec une prise de *calc. c.* et deux de *sulf.* la malade, en deux mois, a été radicalement guérie.

3<sup>e</sup> OBSERVATION.*Catarrhe bronchique et vomique, guérison par la créosote.*

Pierre Berthollet, mari de la précédente, homme fort et robuste, âgé de 45 ans, ayant été serré entre deux portes qui le pressèrent fortement au point de lui faire cracher le sang, fut pris deux ans après d'une fièvre pneumonique avec crachats épais abondants, et devenus semblables à du pus; *bryon.* et *aconit* n'agirent que sur la fièvre; mais la *créosote* donnée à la dose de 10 gouttes de teinture, dans une once d'eau, à prendre par 10 gouttes du mélange dans une cuillerée d'eau matin et soir, amena en peu de temps une guérison rapide à laquelle je n'avais pas songé, pas plus que l'allopathe qu'à mon insu visitait le malade, auprès duquel il était envoyé par le curé de la paroisse. Son étonnement a été extrême; quand il a su

que c'était moi qui avait soigné le malade, il avoua alors que c'était un effort de la nature qui l'avait guéri, ajoutant que mes remèdes n'étaient que du sucre; et pendant ce temps-là on imprimait contre moi que j'étais un empoisonneur; cela fait pitié vraiment!

J'ai voulu citer ces trois guérisons, parce qu'elles sont arrivées dans une famille *pauvre*, que des maladies successives arrachaient au seul travail qui la faisait vivre. J'ai depuis guéri les deux plus jeunes garçons de cette même famille, d'une gale qui a disparu par *sulf*.

Je ferai remarquer, en outre, que c'est toujours dans la classe pauvre que je réussis le mieux, parce que là il y a une confiance aveugle au médecin, et que personne ne vient conseiller des remèdes ou des consultations, parce qu'il n'y a là de l'argent ni pour les uns ni pour les autres.

*Note du Rédacteur.* Les observations qu'on vient de lire sont extraites d'une lettre où le Dr PERRUSSEL expose ses idées sur trois tendances de l'esprit humain dans son état social actuel : I. *Tendance spirituelle*; II. *Tendance industrielle*; III. *Tendance harmonique*; selon lui la doctrine de Hahnemann est éminemment propre à représenter la *tendance harmonique*; le rétablissement prompt, agréable et facile de la santé tant du corps que de l'esprit, lui paraît être le moyen d'union entre les deux premières tendances, le troisième côté du triangle, le complément de la trinité humanitaire; ce qu'il termine

par ces mots : « d'où je me crois en droit de conclure que l'œuvre de HAHNEMANN est une œuvre utile, indispensable, providentielle, et sans laquelle il ne peut y avoir harmonie dans la société. » P.

---

---

**Observations pratiques, par le D<sup>r</sup> DUPLAT.**

---

1<sup>o</sup> Le sieur G...t, maître maçon à Marseille, âgé de 32 ans; constitution délicate, tempérament nerveux, cheveux blonds, teint pâle, a été atteint dans sa jeunesse de la gale qui a été traitée par les moyens ordinaires; plus tard il a eu une siphilis qui n'a jamais été bien guérie; il éprouvait depuis quelques mois des douleurs vives, lancinantes à la plante des pieds et aux talons avec gonflement, une pression douloureuse au tendon d'Achille, maladie s'aggravant par la marche et la station. Il avait sur les poignets et le dos des mains une éruption dartreuse qui lui occasionnait de fortes démangeaisons. Cette affection réagissait sur son moral qui était bien triste, puisqu'il se voyait dans l'impossibilité de travailler, et forcé peut-être d'abandonner sa profession; il s'adressa à plusieurs médecins qui le traitèrent par les sangsues, les cataplasmes, etc., sans obtenir le moindre soulagement; enfin, en dernier lieu, l'un des médecins lui conseilla de faire la *diète sèche*. Le malade s'y refusa dans la crainte de ruiner son estomac.

En dernière ressource, par les conseils de plusieurs personnes, il vint demander sa guérison à la médecine homœopathique.

Le 1<sup>er</sup> juillet, je le trouvai dans l'état que j'ai décrit plus haut ; de plus il avait une constipation ancienne et envie d'uriner fréquemment. Je lui donnai *deux doses de soufre de 3 glob.* à prendre à la distance de sept jours. Ce remède fit disparaître promptement les élancements aux talons, et peu à peu les douleurs et le gonflement cessèrent. Le 20 juillet je fis prendre *mercurius vious 1 glob.* en une dose. Cinq jours après, aggravation des dartres placées sur les mains, forte éruption de petits boutons pruriteux, puis ensuite desquamation de toute la peau malade ; et la guérison a été amenée en peu de temps. Le malade, quoique n'éprouvant plus rien, continue les remèdes *antipsoriques* pour confirmer et assurer sa cure radicale.

Il est facile de voir, par cette observation, et par d'autres que je publierai, que les maladies qui ne guérissent pas par les seuls efforts de la nature, sont entretenues par le vice psorique ou le siphilitique ; il est donc important d'aller toujours à la recherche des causes des maladies chroniques pour en extirper le germe et ses conséquences. Nous savons tous que la médecine ordinaire attache peu d'importance *aux maladies psoriques* ; aussi elle les traite légèrement, elle se contente de frictions et de bains ; la maladie disparaît quelquefois assez promptement, c'est-à-dire que la gale rentre ; et les pauvres malades se croient

guéris pour toujours, et peu de temps après viennent de nouveau réclamer les conseils de la médecine pour des démangeaisons à la peau, des éruptions de petits boutons qui apparaissent çà et là, incommode, surtout la nuit. Presque tous les malades qui m'ont consulté pour des maladies chroniques, et qui avaient eu la gale, étaient atteints fréquemment de gros furoncles, de démangeaisons incommodes, surtout aux changements de température; il n'est aucun médecin un peu attentif qui n'observe tout ce que j'avance.

2<sup>o</sup> M. V., maître porte-faix, âgé de 59 ans, tempérament bilieux, a été affecté *deux fois* de la gale dans le cours de sa vie; il est tourmenté fréquemment par une toux, surtout le matin, et il a une hydrocèle volumineuse qui l'incommode beaucoup; désirant s'en débarrasser il s'adresse à un chirurgien, M. le Dr Par....., qui après mûr examen veut lui faire l'opération, et le jour est arrêté pour cela. M<sup>me</sup> V. se présente chez moi et me rend compte de la maladie de son mari; elle me demande si la médecine homœopathique possède des remèdes capables d'améliorer ou de guérir une hydrocèle; sur ma réponse affirmative d'obtenir sa cure par des moyens qui ne le dérangeront pas de ses occupations, il céda volontiers.

Tous les mois je lui donnai *une dose* de 6 à 8 glob. de *psoricum*; à la sixième dose, la résorption a été complète; il ne reste au malade pour achever sa guérison qu'à combattre l'augmentation de volume du testicule par *pulsatilla*, *thuya* et *aurum*. Ces *trois remèdes* manquent rarement leur effet. Déjà par le

premier médicament j'ai obtenu une amélioration sensible de l'orchite, et l'on peut dès aujourd'hui considérer cette maladie comme guérie.

*Le pissement au lit*, chez les enfants nés de parents psoriques, se peut guérir par *psoricum*. J'ai traité avec succès par ce moyen plusieurs incommodités de ce genre ; on fait dissoudre de trois à six globules de *psoric.* dans 12 cuillerées d'eau, et l'on en fait prendre une cuillerée matin et soir ; quelquefois après les premières doses la maladie était arrêtée, mais on doit en continuer l'usage quelque temps pour prévenir toute récurrence.

### Variétés.

La loi de l'homœopathie, l'adage *similia similibus*, que nient obstinément les allopathes et les incrédules, reçoivent des soutiens, des renforts, et même des preuves de toutes parts au fur et à mesure que les études sont dirigées dans le sens de notre doctrine. Voici quelques passages extraits, par le docteur DUPLAT, d'un vieux livre intitulé *les Secrets de la nature*, publié en 1578.

« Jacobus Silvius, né en Picardie, nous apprend que c'est une chose merveilleuse que du trèfle, qui est une herbe semblable au jacinthe, lorsqu'il fleurit au printemps, et sa graine est fort semblable au cucus sauvage. Cette herbe fort cuite, et appliquée en façon d'étuve, sert aux morsures de vipère, et

apaise incontinent les douleurs. Que si une autre étuve de la même décoction, elle cause en partie saine semblable sentiment et douleurs pareilles à celles des morsures : par quoi elle guérit les morsures, et afflige la partie comme les vipères. *Jacob SILVIUS* (1). »

*Autres.*

« Les venins sont bien souvent remèdes à ceux qui sont envenimés, tellement que l'aconit, baillé à boire en eau tiède, est profitable à ceux qui ont été piqués de la vipère ou du scorpion, comme quelques excellents médecins l'ont expérimenté. »

*Contre les maladies de vessie.*

« Certaines choses guérissent merveilleusement par la similitude, comme trois vessies de bœuf cuites en eau, jusqu'à ce que l'eau soit consumée, séchée ; et, hue avec de l'eau, on tient que toutes les maladies de la vessie sont guéries par ce moyen, et principalement l'incontinence d'urine. (CARDAN.) »

(1) Jaques DUBOIS ou SYLVIVS fut un des plus savants anatomistes et médecins de son temps, et à ce titre ses observations pratiques méritent toute notre considération. Il naquit à Louvilly, près Amiens, en 1478, et mourut à Paris, professeur de chimie, au Collège de France, en 1555. Ses talents furent précoces, et il enseigna la médecine avant d'avoir pris ses degrés à la Faculté de Paris, qui pour ce le fit poursuivre. Il se rendit à Montpellier où il prit ses trois degrés, et revint docteur à Paris ; mais y étant de nouveau inquiet, il s'y fit recevoir bachelier. Ses talents parurent si grands que le Collège des Docteurs prit un arrêté qui permettait à lui et à FERNEL d'enseigner dans l'Université même. Jaques DUBOIS a beaucoup écrit ; ses ouvrages ont été réunis et imprimés à Genève, fol. 1635.

Les anciens employaient la *racine de persil* en décoction dans la gonorrhée ; le matin à jeun , deux heures avant de dîner.

D'après cet ouvrage, la ciguë a la propriété d'endurcir les mamelles sur lesquelles elle est appliquée.

### Curiosité académique.

On lit ce qui suit dans le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratique*, tome VIII, page 481 :

*Curieuse observation de sternutation prolongée* (1).

« M. le docteur Bawens a lu à la Société des Sciences médicales de Bruxelles *une observation fort curieuse* qui se trouve consignée dans les *Annales* de cette Société. Le sujet est une jeune fille âgée de onze ans, qui fut atteinte, le 18 novembre 1834, de sternutation. Peu fréquentes d'abord, les quintes se répétèrent bientôt presque continuellement ; et lorsque M. Bawens la vit pour la première fois, le 8 janvier 1835, à peine cette jeune fille était-elle un quart d'heure sans éternuer. Toutes les fonctions s'exécutaient bien cependant, et la malade ne se plaignait que d'un léger chatouillement dans les

(1) Cette observation dans son ensemble et dans ses détails est tellement favorable à nos doctrines, que nous la croirions une mystification si elle ne venait de haut lieu, et si elle n'avait nombre d'antécédents au milieu des publications de l'allopathie, toujours inattentive, inconséquente et frivole dans tout ce qui concerne l'homœopathie.

narines, et d'une insomnie fatigante causée par les accès qui se répétaient continuellement. Cependant les narines ne présentaient aucune trace d'inflammation, de polype ou d'un corps étranger quelconque. M. Bawens, pensant qu'il existait peut-être une inflammation des sinus frontaux, prescrivit des bains de vapeur et des émollients sans aucun avantage. Les aromatiques, les boissons sudorifiques n'eurent pas plus de succès : on en vint alors aux purgatifs, aux bains de pieds sinapisés ; puis, soupçonnant une inflammation de l'estomac, on prescrivit la diète et des sangsues à l'épigastre : la jeune malade éternuait toujours aussi fréquemment, seulement ces différentes médications la débilitèrent considérablement. On eut recours alors aux vermifuges ; puis, voyant que l'éternuement se reproduisait d'une manière intermittente, on administra le sulfate de quinine ; mais on ne fut pas plus heureux. L'émétique, la valériane, la serpentaire de Virginie, l'huile de castor, le camphre, les poudres de Dower furent successivement administrés tout aussi inutilement. On revint encore aux antiphlogistiques et au sulfate de quinine, dont on donna cent cinquante grains successivement sans produire autre chose qu'une surdité qui disparut au bout de quelques jours.

» Ne sachant plus à quelle médication avoir recours, on essaya la médecine homœopathique. La noix vomique fut donnée d'abord à la dose d'un dix-millionième de grain ; puis on augmenta successivement pendant huit jours ; mais, *comme on le pense bien*, l'effet en fut tout-à-fait inappréciable. Ce fut alors que M. Bawens eut l'idée de faire usage de tabac à priser. L'accès commençait à deux heures après midi : une petite quantité de tabac en poudre fut déposée sur la muqueuse nasale ; les secousses d'éternuement furent d'abord plus violentes, mais revinrent bientôt à leur état ordinaire. Une seconde prise de tabac fut donnée à cinq heures, et, après de

forts éternuements pendant un quart d'heure, avec écoulement muqueux, la malade se trouva en repos. Une troisième prise fut donnée à sept heures, et, depuis cette époque, les accès n'ont plus reparu, l'éternuement n'a plus eu lieu, et la jeune fille a joui d'une santé parfaite. »

Voilà certainement une observation telle que le plus ingénieux romancier n'aurait su l'inventer avec autant de bonheur pour mettre dans la dernière évidence le vague désespérant et l'infirmité radicale des vieilles doctrines; pour donner une idée parfaite de tant de prétendues expériences homœopathiques tentées par les allopathes, et invoquées contre nous par les académies; enfin, pour attirer les yeux les moins clairvoyants sur une des guérisons les plus incontestables et les plus belles que l'homœopathie puisse jamais revendiquer.

Ne voyons-nous pas d'abord, en effet, vingt systèmes, vingt billevesées conjecturales d'une médecine sans base se presser dans cet étroit champ clos pour y combattre à outrance un ennemi que l'on ne connaît pas, avec des armes que l'on ne connaît guères mieux? Emollients et aromatiques, fébrifuges, antiphlogistiques, toniques, vomitifs, purgatifs, sudorifiques, rubéfiants, vermifuges, nervins, etc., chaque supposition vient à son tour dans l'arène sans savoir de quel droit, et, comme de raison, pour en sortir vaincue.

N'est-ce pas là, et avec une admirable concision, le tableau le plus éloquent et le plus vrai de ce que

l'allopathie nous montre journellement dans la plupart de ses œuvres ?

Notre pensée ne saurait être ici d'en blâmer les essais courageux et la savante persévérance du docteur B. Dans les voies allopathiques où il se trouve engagé, il mérite au contraire toutes nos approbations ; c'est de ses doctrines et non de ses efforts pour les utiliser que nous entendons nous plaindre. A sa place, et fourvoyé comme lui, avec son Académie, nous nous croirions heureux de n'avoir pas fait plus mal que lui, peut-être même n'eussions-nous pas eu comme lui la sagesse de nous arrêter quand la malade n'était encore que *débilitee considérablement*, la sagesse de renoncer à mille autres tentatives allopathiques, ni plus ni moins rationnelles que celles auxquelles il a donné la préférence, et auxquelles il a eu la modération de se borner.

Honneur donc au praticien belge qui, sachant s'arrêter à point, et sa malade vivant encore, ne craint pas de lui administrer des remèdes homœopathiques, soit pour lui laisser quelque relâche, soit, peut-être aussi, pour donner à la diète, à l'imagination, à la nature le temps de faire ce qu'elles font si souvent et par hasard aux ordres de nos globules.

Notre confrère fait donc de l'homœopathie à sa guise, toutefois, et comme en font les allopathes qui, à aucun prix, ne veulent en faire. Il donne de la *noix vomique*, qu'il administre même d'une manière qui lui est propre, et il a grandement raison de ne point s'étonner si cette étrange homœopathie de-

meure sans résultat. ( Puisque M. B. prétendait faire de la véritable homœopathie, c'est par le nez, et en poudre, qu'il aurait dû administrer *nux*. P.)

Heureusement pour la pauvre malade que tout n'est pas encore épuisé : reste pour elle le hasard ; ce généreux inventeur de tous les remèdes héroïques de l'ancienne école ; reste l'instinct, le *je ne sais quoi*, le caprice du médecin ; ce caprice, ce je ne sais quoi fait ici merveille, et la désolante névrose qui a déjoué tant de combinaisons savantes et bravé de si diverses, de si volumineuses puissances disparaît sans retard devant UNE PRISE DE TABAC ; oui, probablement une seule, car rien n'indique l'utilité de la troisième, rien ne démontre la nécessité de la seconde. Or, dans cette admirable guérison, où tout appartient à nos doctrines, jusqu'à l'exiguité de la dose, si le D<sup>r</sup> B., si l'Académie de Bruxelles, si le rédacteur de ses Annales, si le journaliste français qui les a copiées, ne voient rien de plus qu'un fait *très-curieux*, leur sagacité ou leur bonne foi n'est-elle pas chose bien plus curieuse encore ? X.

**Ode à l'occasion de la médaille offerte au Docteur  
DES GUIDI par la Société homœopathique de  
Lyon.**

Nos lecteurs se rappellent que la Société homœopathique de Lyon a arrêté qu'une médaille serait

frappée pour constater l'introduction en France de l'homœopathie par le D<sup>r</sup> DES GUIDI, et qu'un exemplaire en or serait offert à ce médecin; le D<sup>r</sup> ROMANI, médecin homœopathe de Naples, en recevant un exemplaire de cette médaille, composa une ode saffique en italien, sur ce sujet, que nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs.

## ODE SAFFICA.

Tua vera immago, che nel fido petto  
Dolce amistade mi scolpi, mirai  
Battuta in auro, o fratel mio diletto.  
E la baciai.

E salve dissi di Lione à saggi  
Che tua pietade del tuo ingegno il chiaro  
Valor di un serto, che non pate oltraggi,  
Incoronaro.

Salve 'a te dissi ancor, salve, mio Guidi,  
Che della nuova scienza i semi puri  
Recasti à franchi dà sebezi lidi  
Con fausti auguri;

Salve tre volte al massimo Anemanno,  
Che di Epidauro e Coo rifè le scuole,  
All' età nostra e a quelle che verranno  
Provvido sole.

Di strenuo figlio esulta il padre antico  
 Al bel trionfo, e laude unisce a laude :  
 D'incólito amico à colti allor' l'amico  
 Esulta e applaude.

Ben io prediss/a te l'immortal serto, / l'  
 Chè nella terra del valor beata  
 Reddivi, φ degna a generoso merto / u'  
 Corona è data.

Deh ! perchè pari al mio giubilo intenso,  
 Che mi lampeggia in viso ed empie il core,  
 L'estro non sento, che incendea l'immenso  
 Teban cantore ?

Reggeva un Dio chi nella elea palestra,  
 Spettacol magno a popolo infinito,  
 Fulmineo piede e inevitabil destra  
 Mostrava ardito.

Un Dio reggeva il valoroso auriga,  
 Quand' in Olimpia trasvolò primiera  
 Dodici volte l'agil sua quadriga  
 L'ardua carriera.

Un Dio più grande più possente e forte  
 Sorregge il sofo, che pel ver combatte,  
 E degli errori la feral coorte  
 Disperde e abbatte.

O dei rei morbi languida e stanca *1ia 1a*  
 Disconsolata umanità languente,  
 Sorgi dal letto del dolor, rinfranca  
 L'alma dolente.

Stuolo di prodi cui pietà dè feri  
 Antichi affanni tuoi distringe e incalza  
 Per te ad Igea novelli templi alteri  
 Pugnando innalza.

E templi an l'Istro e l'Onega e la Neva;  
 Templi à il Tamigi : maestoso, illustre  
 Presso il Rodano il suo delubro eleva  
 Lione industriale.

Dissi/patrie di caligin tetra  
 La sacra fiamma arde su l'arte splende,  
 E il cor temprati a maschie opre penetra  
 Move ed accende.

*100/c*  
*1a e*  
*1e'*

Vive faville del celeste foco  
 Parigi accoglie; accoglie Elvezia; e a bella  
 Gara di onore i forti in ogni loco  
 Virtute appella.

D'inèstinguibil verità la tromba  
 Scuote l' Europa di dottrine amica,  
 E nuove scorte, nuove vie rimbomba  
 Nuova fatica.

Scuote la terra, ove primier pervenne  
 L'Italo sommo, il nauta portentoso,  
 E invita il Genio a dispiegar le penne  
 A vol formoso.

E il Genio è desto, e attende e indaga e trova,  
 L'ampio reame della scienza avanza ;  
 E dall' ardita coronata prova  
 Togle fidanza.

Chironi insigni del Sebeto, o eletti  
 Del Dio di Delo casti sacerdoti,  
 E voi solerti giovani diletti  
 A Igea devoti.

Che fate voi, voi che alla empirea sede  
 Serao levate e Cotugno e Sarcone ?  
 Calpesterete con ingiusto piede  
 Vostre corone ?

Onta e vergogna e irreparabil danno  
 Fia restar dietro a chi primier si mosse,  
 E degli errori e del funesto inganno,  
 Il vel rimosse.

Labile è il regno delle stolte fole :  
 Di cieca sorte è pur caduco il dono :  
 Seguiam Virtude e Verità, che sole  
 Eterne sono.

---

---

## MÉLANGES.

---

Le D<sup>r</sup> Berhstein, dans un voyage homœopathique, a eu l'heureuse idée de recueillir des sentences d'une quantité d'homœopathes de Pest, Raab, Vienne, Dresde, Leipsick, etc., en l'honneur de HAHNEMANN, et de les réunir en un élégant album qu'il a offert à ce dernier, dans une réunion du lundi de la fin d'août. Cet album est remarquable en ce que les épigraphes des différents auteurs expriment toutes la même idée en des termes, des langues et des rithmes différents : considération et estime pour la grande découverte, les travaux de HAHNEMANN, et les bienfaits qu'ils promettent à l'humanité, vénération et amour profondément senti pour sa personne. Ces protestations d'hommes éminents tels que STAFF, RUCKERT, ÆGIDI, STARKE, VEITH, etc., ont vivement touché le vénérable vieillard ; elles sont une puissante compensation de l'ingratitude et de la méchanceté envieuse de ses impuissants ennemis. C.

---

### Extraits et Analyses.

---

*Correspondenz blatt*, etc., journal de la correspondance des médecins homœopathes, publié par l'Académie N. A. de la médecine homœopathique à Allentaun sur la Lecha. Janvier, février et juin 1857.

Ces numéros, que nous avons sous les yeux, contiennent la pathogénésie de plusieurs médicaments nouveaux d'une très-

grande efficacité, tels que *cistus canadensis*, *mephites putorius*, *pathos fetida*, *phospas calcareum*, *sanguinaria canadensis*, *daphne indica*, et une quantité considérable d'observations intéressantes des membres de l'Académie américaine, à la tête desquels brille l'illustre et infatigable HÉRING, qui semble s'être imposé la tâche de compléter les travaux immortels du vénérable fondateur de l'homœopathie. Lorsque nous aurons reçu les numéros qui nous manquent, nous nous appliquerons à faire connaître cette intéressante publication à nos lecteurs. C. C.

---

*Denkschriften der Nordamerikanischen Académie*, etc. Mémoires de l'Académie de médecine homœopathique de l'Amérique du nord. Allentaun sur la Lecha, 1857.

1<sup>re</sup> livraison. Des poisons des serpents relatifs à l'usage médical, coordonnés par Constantin HERING, avec un avant-propos pour l'étude de la *Matière médicale* homœopathique.

Cet ouvrage d'un homme qui s'est placé si haut dans la science hahnemanienne, n'est pas de ceux que l'on peut faire connaître par un extrait, et son étendue ne permet pas de le donner dans ce journal; espérons que quelque traducteur fera bientôt jouir le public français de cet important travail sur un médicament si puissant. C.

---

*The American journal of homœopathy*, etc. Journal américain sur l'homœopathie publié par une association de médecins homœopathes. Philadelphie 1858. T. 1, n° 1. Août.

Le but de ce journal, annoncé par son prospectus, est de donner 1° de la publicité aux différentes opinions sur les sujets qui ont des rapports avec l'homœopathie, et qui n'en ont pas encore eu dans d'autres publications.

2° Les nouvelles les plus récentes sur la doctrine homœopathique soit du pays soit de l'Europe.

3° Des faits cliniques comme témoignage journalier de l'efficacité de l'homœopathie, par les médecins des Etats-Unis.

4° Une notice et une critique de tous les ouvrages nouveaux sur l'homœopathie.

5° Des traductions d'articles originaux tirés des journaux étrangers.

Dans le premier numéro, que nous avons sous les yeux, le D<sup>r</sup> NEIDHARD, dans une préface remarquable par sa lucidité, jette le gant à ses adversaires en leur désignant les points sur lesquels seuls une discussion pourra être établie concernant la justesse de l'homœopathie :

1° Le principe fondamental *similia similibus*, et son efficacité générale dans le traitement des maladies.

2° Les avantages d'administrer un seul médicament à la fois.

3° L'efficacité des petites doses, et en particulier des dilutions.

4° L'expérimentation des médicaments sur l'homme sain.

Ces principes expriment bien toute l'essence de l'homœopathie théorique et pratique; nos adversaires se garderont d'y toucher; ils aimeront mieux s'attacher à quelques détails qu'ils dénatureront encore pour se donner l'honneur d'une réfutation facile, comme M. le prof. Double et la docte Académie royale dite de Médecine, les D<sup>rs</sup> Henry, Duinge, etc.; le reste du numéro est rempli par la traduction des dix-huit thèses approuvées par la réunion centrale homœopathique de 1836.

La nomenclature de quatorze ouvrages originaux ou traductions anglaises sur l'homœopathie publié aux Etats-Unis.

La réfutation de deux brochures américaines contre l'homœopathie et la relation de la fête si touchante de l'inauguration de la couronne sur le buste de notre illustre et vénérable Maître, par un témoin oculaire.

Nous espérons que les honorables auteurs de ce recueil ne se

contenteront pas de faire connaître les travaux des autres, mais qu'ils l'enrichiront de quelque travail original que nous nous empresserons de communiquer à nos lecteurs. C. CROSERIO.

---

*Traitement homœopathique des maladies de la peau considérées sous le rapport de leur forme, des sensations qu'elles produisent, et des parties qu'elles affectent ; par le D<sup>r</sup> RÜCKERT ; précédé de notions générales et importantes sur la symptomatologie, le régime homœopathique, la force et la répétition des doses, etc. — Suivi du traitement homœopathique des maladies vénériennes, par le D<sup>r</sup> ATTOMYR ; traduit de l'allemand par Sarrasin. (Cinquième ouvrage de la collection des traductions de médecine homœopathique.) Paris, chez Bailière ; Dijon, chez Douillier, éditeur. 1858. In-18° de 424 p.*

Quoique très-succinct, le compte que j'ai à rendre de ce petit volume sera nécessairement mélangé de critique. Mais en premier lieu je donne de justes éloges au zèle de l'éditeur, M. Douillier de Dijon, qui poursuit sans se lasser l'entreprise des *traductions de médecine homœopathique*, et qui, aux ouvrages primitifs, fait faire d'utiles additions pour les personnes non encore familiarisées avec le sujet. C'est ainsi que ce petit volume contient les *notions générales* indiquées dans le titre.

Ma critique commence au titre donné par le traducteur : *Traitement homœopathique des maladies de la peau*. En toute vérité l'ouvrage aurait dû être intitulé : *Symptomatologie cutanée*, ou bien : *Pharmacodynamique cutanée*, ou bien : *Symptômes de la peau*. Le mot *Traitement* semble indiquer que l'auteur donne le résultat de sa pratique ; et il n'en est pas question.

Ce livre est donc uniquement un remaniement de la *Matière médicale pure* de HAHNEMANN et de ses disciples ; on a tiré à part les symptômes qui se rapportent à *la peau*. Mais, dira-t-on, ces symptômes occupent-ils 563 pages (en défalquant les affections

vénériennes), dans la *Matière médicale pure* ? Certes non ; et il y a ici un petit artifice de fabricant de livre qui forme le second point de ma critique. Les symptômes rangés sous la rubrique de leur *apparence* n'occupent que 107 pages in-18° ; mais en les reproduisant sous la rubrique des *sensations* ils occupent de nouveau 75 pages ; puis en les retournant sous celle des *diverses parties* qu'ils affectent, ils couvrent encore une fois 120 pages. En vérité, il y a abus ; non que ces divisions ne soient commodes au praticien ; mais il eût suffi dans les deux dernières de rappeler par un seul mot ou un chiffre la place de chaque article dans la première division.

Sur le simple titre de l'ouvrage allemand, croyant avoir affaire à un livre éminemment utile, j'ai moi-même fait faire une traduction, long-temps avant que M. Douillier y songeât. Mais ayant à cette époque lu dans les *Archives* allemandes une juste critique de cet ouvrage, où aux reproches que je viens de lui adresser on en ajoutait d'autres, j'ai confiné cette traduction dans mes cartons d'où elle sortira d'autant moins qu'elle est devenue inutile. Le critique allemand dit entre autres ceci :

« Puisque c'étaient les *maladies de la peau* et non pas seulement les exanthèmes dont ce livre devait traiter, pourquoi y cherche-t-on en vain ce qui se rapporte aux titres suivants : desquamation, rudesse, aridité, épaissement, élévation œdémateuse, tumeur, bourrelet, exostose, dragonneau, intertrigo, engelure, nævus, places rouges, gerçures, crevasses, furfur, éruptions en grappes, incurabilité, ulcères, etc. ?

» A quoi appartiennent les maladies des ongles et des cheveux, si ce n'est à la peau ?

» Où faut-il chercher les éruptions fluentes, purulentes, de *calc.*, *phosph.*, *lycop.*, *sep.*, etc. ?

» Pourquoi n'est-il fait aucune mention de la *pierre d'aimant*, de l'*électricité*, du *galvanisme*, qui produisent des envies, des places blanchâtres, pruriantes, et des places bleues ? »

*Le traitement des maladies vénériennes* justifie son titre ; ce n'est plus ici un alignement de symptômes ; c'est une thérapeu-

tique de la *syphilis* d'après la pratique habile et heureuse d'AT-TOMYR ; elle mérite toute l'attention et tout l'intérêt des praticiens. P.

---

## ANNONCES.

---

*Principles of homœopathy*, by P. CURIE, M. D. London, 1837, in-8° de 185 p.

*Pratice of homœopathy*, by P. CURIE, M. D., physician to the London homœopathic dispensary; London and Paris, by Bailière. 1838. In-8° de 366 p.

(Nous rendrons compte de ces deux ouvrages, que nous recevons à l'instant.)

---

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Allgemeine homœopathische Zeitung, etc. Gazette générale homœopathique, publiée par G.-W. GROSS, J. HARTMANN et J. RUMMEL. T. 6 et 7.**

(Suite de *Bibl. hom.* T. II, p. 345.)

---

P. 267. *Observations tirées de la pratique; extrait d'une lettre adressée au Dr GROSS.* Les classes laborieuses supportent les doses plus fortes sans aggravation et on peut les répéter plus souvent. Un homme après s'être échauffé tomba dans l'eau, fut atteint d'une fièvre nerveuse qui se changea ensuite en fièvre intermittente; les médications ordinaires le réduisirent à un état d'hydropisie générale; il ne put plus quitter le lit, avec une fièvre continue et des sueurs, de manière qu'on ne lui donna que deux ou trois semaines de vie. Après trois doses *ipécacuanha* 30, 6 glob., l'accès suivant fut un peu plus fort: une sueur abondante, beaucoup de soif, et une dou-

leur tensive aux jarrets indiquèrent *natrum mur.* 30, 00 gl., une dose dans chaque intervalle des trois accès consécutifs. Après la première dose l'accès fut moindre, et après la troisième il disparut entièrement; l'appétit revint, le gonflement diminua et se dissipa entièrement après quelques doses de *lachesis* suivies d'une dose de *soufre*.

Un homme fut atteint d'une pustule maligne sur le dos de la main; malgré les onguents cette pustule prit le caractère d'un ulcère rongeur de la largeur d'un écu; *silicea* 30, 000 gl., dans une demi-bouteille d'eau, une cuillerée tous les jours, ferma la cicatrice en 12 jours.

Un jeune chien terrier étant sorti avec son maître dans un temps froid et humide, devint aveugle; il s'était formé une peau bleu-clair sur les deux yeux; quatre doses *bell.* 6/0000 rétablirent la vue, et firent disparaître entièrement la pellicule de dessus les yeux.

Un petit garçon de 11 ans avait les mains couvertes de verrues; comme il était sain d'ailleurs, on crut pouvoir lui donner une goutte *rhus* 30; le lendemain l'enfant n'éprouva rien, mais le second jour il fut atteint d'un mal de tête qui l'obligea de se mettre au lit; après 24 heures de souffrances on lui donna 6 g<sup>tt</sup> d'*esprit-de-vin camphré* en trois doses: deux heures après l'enfant était bien; les verrues étaient tombées le dixième jour.

Avec trois doses de *psorine* on a guéri toute une famille de galeux.

Nous devons beaucoup au *choléra*, dit l'auteur;

il a fait avancer l'homœopathie de 10 ans dans le pays.

P. 270. *Du suc de persil dans le traitement de l'urétrite aiguë ou chronique, suivi de quelques autres applications des remèdes homœopathiques à la guérison des maladies syphilitiques*, par MM. G.-T. Doin, docteur en médecine, et Ch. Laburthe, chirurgien-major au 4<sup>me</sup> hussard. Paris, 1835. Le D<sup>r</sup> A. Noak reproche aux auteurs de ne pas avoir individualisé les cas particuliers dans leurs observations; le but de MM. D. et L. était de prouver par leurs expériences la spécificité du *suc de persil* dans cette maladie; malheureusement les expériences postérieures n'ont pas confirmé les espérances qu'avaient fait concevoir celles des auteurs.

(*Note du Rédacteur.* En redressement des attaques auxquelles ont été en butte les honorables docteurs DOIN et LABURTHER, je déclare que j'ai adopté *petroselinum* comme remède de l'urétrite, et que mes malades s'en trouvent très-bien. Quel que soit leur état actuel, que l'époque de l'inflammation soit rapprochée ou éloignée, qu'il y ait ou non une vive douleur, une inflammation actuelle, je fais prendre *petros.*, une goutte par heure dans de l'eau; presque toujours à leur première visite, les malades se déclarent soulagés; peu à peu chacun des symptômes disparaît, et il ne reste qu'un écoulement insensible, inodore, blanchâtre, presque nul en quantité, qui se dissipe seul. Je ne fais boire aucune tisane. En fait, je remercie MM. DOIN et LABURTHER de leur publi-

cation ; elle a singulièrement diminué ma tâche dans cette maladie. P.)

P. 287. *Correspondance et Mélanges*. M. HILMER, vétérinaire de régiment, recommande à ses confrères la publication des observations des maladies et des symptômes primitifs produits par différents médicaments, ainsi que leur expérimentation directe. On écrit de Riga que les adversaires de l'homœopathie disent qu'elle est morte ou sur le point de mourir dans les pays étrangers. (*C'est tout comme chez nous.*)

Une servante avait au carpe gauche un ganglion ; une dose *silicea* 30 000 ne produisit aucun effet pendant six jours, on en donna une nouvelle ; la fille fut réveillée à 5 h. du matin par un engourdissement de tout le bras ; levée, elle fut atteinte d'un vertige à tomber, avec un très-fort mal de tête ; l'aspiration du *camphre* fit dissiper dans la matinée ces symptômes primitifs de la *silice*, le ganglion avait aussi entièrement disparu.

P. 319. *Observations* du D<sup>r</sup> EHRHARDT. *Phthisie pituiteuse avec vomique*. L'auteur a vu le plus grand succès suivre l'usage de *sepia*, plusieurs fois répété.

P. 328. *Quelques remarques ex usu*, par le D<sup>r</sup> BETHMANN. Le D<sup>r</sup> B. a observé qu'il était nécessaire d'employer différentes atténuations selon la susceptibilité de l'individu et la nature de la maladie ; il a employé quelquefois une atténuation basse, 3 p. ex., et une haute, 30 un glob. de chaque mêlés ensemble, avec succès.

P. 336. *Correspondance et Mélanges*. Une femme, en traversant une forêt de l'Amérique du Nord, fut mordue au pied par un serpent à sonnettes ; son mari tua le reptile, et en appliqua les entrailles autour du pied mordu. La femme put retourner chez elle, et le pied se guérit sans autres accidents. (*Alexander's Transatlantic Sketches.*)

Contre la piqûre des tarentules et des araignées noires, les Calmouks emploient ces mêmes insectes broyés dans de l'huile ou du beurre dont ils se servent pour frotter l'endroit blessé ; cette opération doit être faite immédiatement après la piqûre.

P. 337. *Ueber die Wasser Heilanflatt etc. Sur la maison de santé de Gräffenberg, et l'administration de l'eau froide en général, avec quelques observations de maladies, et des explications*, par le Dr STARKE. C'est un développement de l'article sur le *Wasser Cur*, inséré dans notre sixième volume page 303 de la 1<sup>re</sup> série ; nous ferons seulement remarquer avec le Dr RUMMEL que la perturbation puissante produite par cette médication doit nécessairement déranger l'action des médicaments homœopathiques ; par conséquent le mélange de ces deux agents est contraire à la simplicité essentielle à l'homœopathie.

*Note du Rédacteur*. Il y a déjà un nombre d'années que j'administre l'eau froide aux malades atteints des plus violentes inflammations, et j'ai toujours eu lieu de me louer de cette thérapie ; comme traitement unique d'une maladie soit aiguë, soit chronique, je ne l'ai pas encore employé ; toutefois, j'incline fort à

le faire, ne fût-ce que comme confirmation des nombreux succès qu'en obtiennent les Allemands, non-seulement à Græfenberg, mais encore ailleurs. Cette méthode si simple mériterait d'être employée dans les grands hôpitaux; certainement elle réussirait beaucoup mieux que les traitements allopathiques; elle aurait de plus le très-grand avantage de réduire considérablement les frais de séjour à l'hôpital; il serait facile de dissimuler la fadeur de l'eau en la rendant légèrement savoureuse par quelque infusion non médicamenteuse. *Beaucoup boire et très-peu manger* doit être une recette excellente dans une foule de maladies.

P.

P. 343. *Aphorismes*, par le D<sup>r</sup> KURTZ. L'auteur propose pour être ultérieurement expérimentés *cortex int. sambuc.* dans l'hydropisie, compliquée de lésion du poumon; *prunus laurocerasus* lorsqu'elle est compliquée de maladie du foie, et *cantharid.* lorsqu'elle l'est d'une affection des reins. Il demande en outre si l'*anasarque* qui vient subitement après un refroidissement ayant eu chaud, que l'on pouvait attribuer à un état sub-inflammatoire du tissu cellulaire sous-cutané, ne pourrait pas être guéri par *aconit.* Le D<sup>r</sup> GROSS dit que *rhus* et *dulcamara* lui ont réussi dans ce cas.

Le D<sup>r</sup> K. a observé que dans la hernie *coccul.* convient lorsqu'elle est due à un relâchement comme paralytique du canal inguinal; *nux v.* dans ses étranglements qui semblent produits par une sur activité des intestins, et *bellad.* lorsque la cause est un éré-

tisme des fibres musculaires de la paroi abdominale. Il a oublié *sulph.* qui a une action si puissante sur ces sortes de maladies.

Ces divisions étiologiques n'existent-elles point uniquement dans la tête de l'auteur, et n'aurait-il pas dû nous donner le moyen de les reconnaître? P.

KURTZ cite le cas d'un homme atteint d'une notable ulcération du rectum, qui paraissait sans espoir de guérison, et qui avala par mégarde une gorgée d'eau de goulard, à dater de laquelle son état s'améliora jusqu'à guérison complète. Il demande, à cette occasion, et en se rappelant les succès de *plumb. acet.* dans les ulcérations des poumons, s'il ne conviendrait pas d'appliquer cette substance aux ulcérations des muqueuses. — Nous croyons que sa proposition serait très-utilement applicable.

Il cite encore des guérisons d'épilepsie obtenues avec le mélange de *bile de vipères* et d'une cuillerée d'eau-de-vie. Ce remède est suivi de tranchées et d'une forte sueur.

Il signale contre la même maladie l'*indigo*, qui d'abord l'aggrave, puis la diminue, ce qui paraît réunir les caractères d'homœopathicité. Enfin il recommande aussi la *racine d'armoise* (*artemisia vulgaris*) dans le même cas. Il n'est pas le seul qui y ait entrevu un remède contre l'épilepsie.

KURTZ décrit ainsi qu'il suit la maladie nommée *asthme thymique* de Kopp (*spasme de la glotte* de Clarke). « Tous les enfants que j'ai traités avaient une diathèse évidemment scrofuleuse, jointe à un carac-

tère en général irritable ; le plus âgé n'avait que quatre ans. Souvent l'éruption de la maladie est précédée d'une très-grande excitation des organes de la respiration et d'accès répétés de catarrhe sans fièvre avec respiration ronflante. Quelquefois il se forme, immédiatement avant l'apparition de l'asthme, une sorte de bronchite avec une fièvre violente accompagnée d'une toux semblable à celle du croup, ou bien surviennent subitement de fortes convulsions alternant avec une raideur tétanique du corps, ou avec une rémission de l'une et l'autre, suivie de l'attaque de l'asthme. Ces prodromes n'ont pas toujours lieu ; alors le tableau de la maladie est le suivant : râle muqueux constant, surtout dans l'expiration, avec toux convulsive croupale, ou alternativement avec raucité profonde : tandis que l'inspiration, pendant plusieurs traits de suite, est saccadée, spasmodique, sifflante et pénible, suivie de la toux ci-dessus décrite, avec suffocation, accompagnée de hauts-de-corps, sans vomissements. Au plus haut degré du mal on observe : regard hagard avec yeux fixes, face décomposée, bleue, avec expression de la plus haute angoisse ; immobilité des muscles pectoraux, tension des bras, contraction des pouces vers la paume des mains ; convulsions générales, opisthotonos. J'ai aussi observé qu'avant chaque accès la tête se fléchit sensiblement en arrière. KOPP donne comme un symptôme fréquent la présence de la langue entre les dents. L'accès revient au commencement au bout de 8 à 15 jours, et même davantage, puis les intervalles vont en dimi-

nuant ; la toux se récidive d'abord toutes les dix minutes, puis de 6 à 12 heures ; les sauts et les cris ne l'excitent guère, mais bien les pleurs et le froid de la température ; elle a surtout lieu la nuit, avec réveil subit, besoin d'air et léger cri ; le réveil du matin, le décubitus, le sommeil paraissent en favoriser le retour, quoique le lever ne l'adoucisce pas ; et les enfants, aussitôt qu'elle a cessé, s'endorment tranquillement. Entre les accès, il y a quelquefois perte de respiration, mais, à mon avis, comme complication dépendant d'autres causes. La dentition empire le mal s'il existe déjà. Les enfants ont ordinairement la peau délicate, et il s'y forme subitement des taches rouges, les veines de la tête deviennent apparentes, les ganglions s'engorgent, le ventre se gonfle ; puis, survient émaciation, diarrhée, qui alterne avec l'asthme, exanthèmes de la tête ; disposition d'esprit tantôt pleureuse, tantôt gaie. Cependant tout cela peut être renversé par diverses modifications. Dans un cas, j'ai vu la maladie, qui était revenue fois cinq en 15 mois, disparaître après l'éruption d'une énorme teigne de la face et de la tête.

» Quant au traitement, les symptômes servant de prodromes peuvent, suivant les circonstances, requérir *acon.*, *hep. sulf.*, *spongia*, *ipécac.*, *senega*.

» D'après l'expérience d'un collègue, *tartar. stib.*, puis *veratrum* se sont montrés efficaces contre la toux. Pour moi, je me suis surtout servi de *bellad.*, alterné avec *hep. sulf.* ou *merc.*, puis *conium* ; *zincum* mérite aussi beaucoup d'attention. Je ne puis

rien affirmer de *phosphor.* et d'*antimon. carb.*, bien que l'un et l'autre aient eu du succès au commencement de la maladie. HERING emploie *lachesis*. LEY a recours surtout à *conium, natr. carb.* et *hydrarg.* avec *calc.*, et il recommande *cuprum*.

» Je n'adopte point sa proposition de pratiquer la trachéotomie lorsqu'il y a privation de la respiration, car des affusions d'eau froide sont beaucoup plus efficaces à cause de la promptitude de leur action. »

P. 346. *Effets nuisibles de substances vaporisées.*  
 Un homme vigoureux, qui n'avait jamais été malade, sentit, en rentrant chez lui, l'odeur d'une essence à parfumer dont la base était le baume du Pérou ; on en avait répandu quelques gouttes sur le poêle ; il fut atteint presque à l'instant d'une tension douloureuse au visage, surtout au côté gauche qui gonfla beaucoup ; le lendemain, l'œil était entièrement caché par le gonflement qui était dur, un peu rouge, tendu et douloureux ; il sortait d'entre les paupières une espèce de sac plein de sérosité ; céphalalgie, vertige, anorexie, soif, humeur chagrine, avec vésicules des mains jusqu'aux aisselles, et rougeur des lymphatiques ; lorsque ces vésicules se rompirent, il en sortit tellement de sérosité qu'on put à peine suffire à l'étancher avec force linges ; les douleurs interrompirent tout sommeil, et rendirent l'état général très-malade ; ensuite les mains et les bras furent entrepris de la même manière ; ce gonflement ne se dissipa qu'après 12 jours, et tout l'épiderme se détacha. Quinze jours après, ayant essuyé ses mains avec une serviette dont s'était servie la

domestique après avoir employé l'essence, il les vit se couvrir de nouvelles vésicules.

La domestique de cet homme avait appliqué du baume du Pérou sur son genou deux ans auparavant, à la suite d'un coup qu'elle s'y était donné; il avait aussi produit un gonflement considérable de cette partie qui l'avait forcé à garder le lit plusieurs semaines.

Un peintre avait laissé sur une fenêtre, où quatre enfants étaient placés, une soucoupe contenant depuis trois mois une solution de vert-de-gris dans de l'alcool; une demi-heure après ils se plainquirent de vertiges, mal de tête, ils furent atteints de vomissements violents; ces accidents cessèrent d'eux-mêmes après avoir duré quelques heures.

## T. VII.

P. 8. *Aphorismes du D<sup>r</sup> Kurtz.* Pour prouver que le mauvais choix des médicaments homœopathiques ne nuit pas seulement par la perte du temps, il cite l'exemple d'un cas de phthisie qui, ayant été sensiblement amélioré par des médicaments homœopathiques, fut ramené à son premier état de gravité, et terminé par une mort prompte, par une dose de *sulphur* donnée mal à propos.

Il rappelle les deux observations extraordinaires des effets du sang publiées par le D<sup>r</sup> Gross (les guérisons d'une congestion sanguine à la tête et à la poitrine, et d'un crachement de sang). A cette occasion, ce même auteur, dans une note, pour prouver que

le principe homœopathique est répandu dans toute la nature vivante, cite l'observation d'une fièvre rebelle, dans laquelle, pendant le paroxysme, le malade répétait une certaine phrase avec une célérité étonnante; se rappelant que la somnambule de Prevost avait une accélération remarquable de la parole après avoir mangé du coq d'Inde, il fit administrer du sang de ce volatile dynamisé à son fiévreux, et la fièvre disparut.

Ce long article du Dr K., si prétentieusement et mal à propos intitulé *Aphorismes*, se termine par une discussion sur une théorie des maladies d'après la philosophie dite naturelle, et par le vœu que tous les praticiens communiquent par le moyen des journaux les observations qu'ils auront eu occasion de faire sur les effets des différentes substances médicamenteuses; nous nous unissons de grand cœur au vœu de l'auteur.

P. 9. *Der Sachsen Spiegel, etc. Le miroir de Sachs. Franc-parler sur la médecine de M. le chevalier Sachs, à Nuremberg, et de Hahnemann; avec une lettre à M. le chevalier Sachs*, par le Dr Griesselich. Carlsruh, 1835. Le Dr GROSS, en rendant compte de cet ouvrage, défend de la manière la plus convenable la personne et la doctrine de Hahnemann des attaques grossières de l'auteur; pour prouver l'efficacité des doses infinitésimales, il cite l'effet de *sepia* qu'il a portée lui-même à 1500; ayant fait respirer à sa femme, qui souffrait d'une douleur de dents répondant à ce médicament, un flacon de globules qui

avaient été mouillés avec cette atténuation, elle eut une exaspération instantanée si violente qu'il fut obligé d'avoir recours à un antidote. Il démontre que les doses de la 1500 peuvent toutes trouver des circonstances dans lesquelles elles doivent être préférées, ce qui dépend de l'idiosyncrasie du malade et de la nature de la maladie, mais que malheureusement l'état actuel de la science ne permet pas encore de reconnaître *à priori*.

P. 16. *Correspondance et Mélanges*. Le Dr Rummel rapporte que le 18 juin a eu lieu une réunion des principaux homœopathes du Nord à Magdebourg, dans laquelle on a discuté les points les plus importants de la pratique homœopathique, et a fini par un dîner auquel les laïcs et les dames même ont assisté. Quand aurons-nous des réunions semblables qui auraient une si grande influence sur la propagation de l'homœopathie? C.

P. 21. *Observations par N.* L'auteur a observé dans un cas que l'effet de *dulcamara* n'avait pas été détruit par une tasse de café. (Nous sommes tous les jours témoins de faits semblables. C.) Dans la dysenterie de l'automne de 1834, *dulcamara*, d'autres fois *pulsatilla* se montrèrent les plus efficaces, surtout lorsque les selles étaient très-muqueuses; *colocythis* et *merc. subl.* n'avaient aucun effet. Dans les ténèsmes violents, *hepar sulph.*, 2 1/2 gr. toutes les deux heures, faisait le plus grand bien. Lorsqu'à la fin de la maladie des selles diarrhéiques continuaient, la nuit dans le lit, sans douleurs de ventre ni ténèsmes,

*nux* 30 0 faisait des merveilles. *Sec. cornut.* est merveilleux pour exciter les douleurs et arrêter la métrorrhagie. Une femme de 40 ans, après une fausse couche de 4 mois, avait une hémorrhagie qui mettait sa vie en danger ; les douleurs avaient cessé depuis long-temps ; la femme était dans des défaillances continuelles et avait l'aspect d'un cadavre : *sec. corn.* 30 0 sur la langue ; une demi-minute après, des douleurs se manifestèrent, avec la diminution de la perte ; un quart d'heure après le sang était arrêté.

Une autre femme de 30 ans, qui avait déjà eu plusieurs couches heureuses, eut une grossesse dans laquelle, sans cause apparente, elle avait des hémorrhagies utérines que *sabina* calmait toujours. Ce phénomène fit supposer au Dr N. l'insertion du placenta sur l'orifice de l'utérus, ce que la suite constata ; car vers le milieu du neuvième mois elle fut de nouveau atteinte d'une hémorrhagie très-violente ; M. N. reconnut au toucher cette disposition vicieuse et pratiqua de suite la version de l'enfant. Après l'accouchement, le placenta n'ayant pas suivi le fœtus, et l'hémorrhagie continuant avec force et sans douleurs, il donna *sec. corn.* 30 0 ; deux minutes après les douleurs se réveillèrent, expulsèrent le placenta, et l'hémorrhagie s'arrêta d'elle-même.

Il rapporte un autre cas de grossesse semblable au précédent, dans lequel les douleurs d'accouchement cessèrent après une hémorrhagie foudroyante, déterminée également par l'insertion du placenta sur le col de l'utérus ; la tête était arrêtée dans le bassin ;

il administra *sec. corn.* 30 10 gl. ; cinq minutes après les douleurs se réveillèrent et aidèrent beaucoup l'action du forceps dans l'extraction de l'enfant ; le placenta se détacha et l'hémorrhagie s'arrêta naturellement. Cette femme était hydropique ; elle fut guérie par *china* et *digitalis*.

Une jeune fille de 13 ans, après la guérison de coliques par *rheum*, conservant toutefois de la diarrhée, fut atteinte de convulsions ; elle devenait subitement raide, tournait les yeux, avec des secousses dans le visage, fermait fortement les poings pendant qu'elle paraissait étouffer, la respiration s'arrêtait, le cou se gonflait, elle faisait tous ses efforts en ouvrant la bouche, renversant la tête et le corps en arrière pour respirer ; les accès se répétaient toutes les demi-heures, ou toutes les heures et duraient un quart d'heure ; la malade conservait sa connaissance et criait pendant l'accès : *C'est fini ! la respiration me manque !* Elle pressentait les accès par une strangulation dans le cou, une pression, un serrement de la poitrine ; le froid lui faisait mal, la chaleur la soulageait. *Hyosc.* 9 ne fit rien ; *ignatia* 15 produisit un soulagement passager. La crainte et l'inquiétude de la malade étaient excessives. *Moschus* 3, cinq doses à prendre toutes les deux heures. Les convulsions s'arrêtèrent à l'instant même, et ne sont pas revenues.

P. 26. *Expériences pratiques relatives à l'homœopathie. Sur la gonorrhée consécutive*, par le Dr HIRSCH de Prague. L'auteur rapporte trois observations dans lesquelles par *cubebe* 6/000 tous les 4-6

jours, la gonorrhée chronique a été guérie en 15-20 jours. Dans l'état aigu il a plutôt aggravé l'inflammation. Il ne peut donner d'autres indications pour ce médicament qu'une constitution bilieuse et une disposition à la constipation.

P. 30. *Réponse sur un sujet déjà discuté plusieurs fois* (le mélange de deux médicaments), par le docteur ÆGIDI. L'auteur avance que ce ne doit être qu'une très-rare exception, et seulement lorsqu'on ne peut pas guérir par la méthode ordinaire.

P. 41. *Communication pratique* du Dr EHRHARDT de Mersebourg. *Impuissance*. Un jeune homme de 26 ans, épuisé par la masturbation, était réduit à l'état d'impuissance : absence absolue d'érection et de désir vénérien, avec des pollutions nocturnes fréquentes ; *conium* 30 0000, les 13, 17, 21, 25, 29 mars, et 3, 8, 12 et 16 avril, diminuèrent les pollutions et rendirent quelques désirs vénériens, et des érections quoique de trop courte durée. Du 23 avril au 27 mai, tous les deux jours, *sepia* 1500 000, améliora son état, de manière que dans les 5 semaines il n'eut que deux pollutions, et qu'il put exécuter le coït complet pour la première fois ; *lycop.* 30 000, le 30 mai, pendant les quatre semaines de son action, rétablit entièrement les fonctions génitales du jeune homme, qui put se marier le 12 juillet ; trois doses consécutives de ce même médicament, et une dose de *soufre*, complétèrent la cure ; au 1<sup>er</sup> septembre, les règles de la femme ne parurent pas, et sa grossesse fut confirmée par la suite.

P. 57. *Empoisonnement avec le précipité rouge.*  
Les symptômes développés furent : peau froide et gluante, surtout dans les extrémités ; stupeur ; les pupilles, un peu dilatées, n'étaient pas tout-à-fait insensibles à la lumière ; pouls fréquent, petit et faible ; renvois ; écume à la bouche et vomissements ; la pression sur le bas-ventre et l'épigastre ne causait pas de douleurs. Ces symptômes sont précieux dans une substance si active qui n'a pas encore été expérimentée suffisamment.

*Empoisonnement par la céruse.* Une femme de 35 ans prit deux onces de cette substance à trois jours d'intervalle, dans l'intention de se suicider ; le médecin appelé la trouva levée, sans fièvre, avec pouls faible, lassitude, inappétence, mauvais goût dans la bouche, douleurs à la langue et aux lèvres avec salivation ; le bout de la langue parsemé d'une quantité de petites taches noires bleuâtres semblables à des ecchymoses ; dans la face interne des joues, plusieurs ulcères avec l'aspect mercuriel ; odeur fétide de la bouche ; la malade avait vomi plusieurs fois, et se plaignait de brûlement dans la bouche et le cou ; elle souffrait de douleurs violentes dans le ventre, surtout autour du nombril, avec rétraction du ventre vers la colonne vertébrale, qui n'étaient pas augmentées par la pression ; constipation de plusieurs jours. Ces symptômes s'accordent avec ceux rapportés dans la *Matière médicale* de HARTLAUB dans le *plomb*.

P. 65. *Communications pratiques du D<sup>r</sup> FIELITZ.*

*Diarrhée chronique.* Cette maladie qui durait depuis 15 mois, sur un homme de 40 ans, qui avait eu la gale, des fatigues et beaucoup d'affections morales, le 16 août 1832, offrit au docteur F. les symptômes suivants : le matin de bonne heure, borborygmes ; serrement autour du ventre comme par un lien, suivi de quelques selles liquides et muqueuses avec brûlement à l'anus, qui se répétaient encore l'après-midi ; pendant l'évacuation, douleur tirillante au front au-dessus du nez. Embarras de la tête et pulsations au vertex ; serrement des deux côtés de la poitrine qui ôtent la respiration ; battements dans le cœur comme s'il y avait afflux de sang vers ce viscère avec le pouls à peine sensible. Le bas-ventre est froid et couvert de sueur. Il est toujours très-fatigué ; appétit très-variable ; goût pâteux, langue couverte d'un enduit épais ; l'estomac très-faible, il ne peut supporter ni lait, ni légumes ; et après les repas se développent de suite les malaises précités. Serrement de poitrine en mangeant ; brûlement dans la vessie et l'urètre en urinant ; pollutions fréquentes ; les pieds suent beaucoup. Il s'endort difficilement à cause de serrement et de bouillonnement de sang dans la poitrine. L'humeur du malade est toujours inquiète et mécontente, irritable, colère et emportée, alternant avec la gravité et la tristesse. M. F. prescrivit une légère nourriture animale, avec défense de lait, légumes, fruits, vin et bière ; lait de poule pour boisson ; lotions froides sur tout le corps et le mouvement au grand air, et administra *phosphore* 30 000, trois doses, une tous les

quatre jours. Le 30 octobre, la maladie s'est améliorée successivement et offre l'état suivant : parfois des borborygmes dans le ventre après les repas, et une espèce de râclément dans les intestins ; selles ordinairement régulières, parfois encore molles, avec ténésmes et points passagers à l'anus ; douleurs de luxation dans les coudes et les poignets ; parfois douleurs de dos et serrement de poitrine ; après s'être lavé à l'eau froide, le malade éprouve un picotement dans la peau et une démangeaison insupportable au bras, avec une éruption de petits boutons ; *sulph.* 30 000, quatre doses, une tous les quatre jours. Le 11 janvier 1833, le malade est encore affecté par les temps d'orage, il est atteint alors d'un serrement de poitrine angoissant ; les changements d'atmosphère rappellent quelques-unes de ses anciennes souffrances, mais à un degré beaucoup moindre. Le malade boit à présent du vin avec modération ; *phosphore* 30, 4 doses, une tous les 8 jours. L'amélioration continue, et dans le mois de mars le malade est entièrement guéri.

*Bovista* 30 000 guérit un gonflement indolent considérable de la lèvre supérieure, qui avait résisté à d'autres médicaments en apparence convenables pendant une année, chez une fille de 24 ans, qui avait été scrofuleuse dans son enfance. Le Dr RUMMEL dit dans une note avoir observé des cas semblables. Nous avons aussi eu l'occasion de constater cet effet du *bovista*.

*Badiaga* 30 0000, répété fréquemment, a diminué sensiblement le gonflement des glandes du côté gauche du cou et du visage.

*Uva ursi*. Un ancien soldat, d'une constitution pléthorique, est atteint d'une rétention d'urine : violents ténesmes, il fait des efforts continuels avec les douleurs les plus effroyables pour uriner sans le pouvoir ; il avait eu un refroidissement quelques jours auparavant ; *nux vom.* et *cannabis* ne produisirent aucun effet ; la cathétérisation évacua une quantité médiocre d'urine, et fit reconnaître la présence d'un calcul dans la vessie. Le malade se trouva très-soulagé, mais quelques heures après, malgré *cannabis*, les accidents se renouvelèrent, et une nouvelle introduction de la sonde procura l'évacuation d'une urine sanguinolente, avec très-peu de soulagement ; *uva ursi* 3, une goutte. Une demi-heure après, forte envie d'uriner, et en poussant, quelque chose frappe avec bruit la paroi du vase de nuit et l'urine coule à plein jet. Un calcul de la grosseur d'un haricot avait été expulsé. Les accidents disparurent pour toujours. Le D<sup>r</sup> GROSS ajoute dans une note que ce médicament n'a pas toujours d'aussi heureux résultats, et qu'il en a obtenu plus souvent avec *salsaparilla*, bien entendu lorsque le calcul n'était pas trop gros. (Évidemment l'un et l'autre de ces remèdes n'a agi qu'en augmentant et la quantité d'urine, et la force expulsive de la vessie agissant sur le liquide, lequel a entraîné accidentellement le calcul. P.)

*Angustura* recommandée par ÆGIDI dans la carie n'a pas réussi dans un cas que le D<sup>r</sup> F. rapporte. (J'ai employé récemment *angust.* à grandes doses contre une nécrose des os métacarpiens ; le malade en âge de

raison, a cru reconnaître à ce remède une efficacité plus grande qu'à aucun de ceux que j'avais employés. P.)

P. 73. *Observations*, par N.-G. *Colocynth.* calma les douleurs dans un cas d'hernie épiploïque étranglée.

La décoction d'*urtica urens* prise pendant deux jours, dans une crampe d'estomac, ne fit que calmer les vomissements.

Une toux sèche, fatigante, dont les accès se terminaient toujours par un vomissement, et qui épuisait les forces d'une jeune fille de 11 ans, fut guérie par une dose de *conium* 30 00000 le matin. Une seconde dose fut répétée le jour suivant pour empêcher la rechute. (Cas exceptionnel. P.)

Lorsque *colocynth.* ou *arsenic* sont répétés fréquemment dans les maladies douloureuses, comme les coliques, s'ils ne sont pas utiles, ils produisent le vomissement avec un soulagement de courte durée. Ordinairement ces phénomènes arrivent après la troisième dose. (Je n'ai jamais observé cet effet. P.)

*Carbo animalis* est utile dans les crampes d'estomac chez les deux sexes. Sur douze cas de cette maladie caractérisés par pression, brûlement dans l'estomac, éructation acide avec constipation, qui se renouvelaient de temps en temps, pas un n'a résisté à ce médicament.

Une loupe sous l'aisselle gauche de la grosseur d'une noix, sur un enfant de 13 ans, se dissipa après une dose de *baryta carb.* 30 10 gl.; cette dose fut répé-

tée 15 jours après, seulement comme préservatif.

Un polype du nez sur un garçon, fut guéri par *sulphur.*; *teucrium marum* n'a pas eu de succès dans cette maladie entre les mains du Docteur N. Le Docteur GROSS l'a guérie en très-peu de temps en faisant aspirer la poudre de *teucrium*.

P. 81. *Sur la guérison des plaies considérables par les moyens homœopathiques et les fomentations froides*, par le D<sup>r</sup> STARKE. L'auteur rapporte la guérison d'une plaie considérable à la joue, et d'une extirpation d'une glande considérable au col par l'*arnica* int. et ext.; les cas semblables sont si fréquents, que nous croyons superflu de rapporter ceux du D<sup>r</sup> G.

P. 95. *Correspondance*. On écrit de Leybach, que l'homœopathie fait de grands progrès en Illyrie; une société, à la tête de laquelle se trouvent le gouverneur et le président du tribunal, a fait venir le D<sup>r</sup> MAIERHOFER, de Vienne, etc. Suivent les noms d'un nombre d'homœopathes hongrois.

P. 97. *Sur la manière de guérir et de préserver les bovinés de l'épizootie (milz brand)*, par le D<sup>r</sup> G.-A. WEBER, de Lich. — V. t. 8, p. 167 de la 1<sup>re</sup> série de la *Bibl. hom.*

P. 101. *Effets de nux vom, sur plusieurs animaux domestiques*, par le même. V. *ibid.* p. 170 et 221.

P. 108. *Le venin des serpents comme médicament*. Par C. HERING. V. *ibid.* t. 5, p. 129 et 160.

P. 113. *Guérisons homœopathiques*, par D<sup>r</sup> HIRSCH de Prague. *Inflammation chronique du larynx*. Un enfant de 18 mois, scrofuleux, après avoir été traité

sans succès pendant 20 jours par un médecin allopathe, pour une inflammation de poitrine qu'il déclarait sans ressources, offrit au Dr H. les symptômes suivants : aspect très-blême et affaissé, yeux ternes et abattus ; les angles des lèvres ulcérés, lèvres sèches, fendues et saignant facilement ; répugnance pour les boissons et les aliments qu'il avale avec peine ; selles muqueuses, vertes, fréquentes avec ténésme. L'enfant contracte le visage comme pour pleurer, les yeux pleurent. Cependant, malgré ses efforts, il ne rend qu'un son de voix très-enroué et à peine perceptible, la respiration est siffiante avec le mouvement continuel des narines ; accès de toux sèche sonore, avec anxiété, se terminant par des efforts de vomissements ; la trachée paraît douloureuse au toucher ; réveils fréquents, effrayés, avec angoisse, à cause du manque d'haleine, la chaleur de la peau est diminuée, surtout aux joues et aux genoux. Ces symtômes, et la considération que l'enfant avait pris beaucoup de *calomel*, déterminèrent le Dr H. à donner *hepar sulph.* 12 000000 dans six cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les deux heures. Le lendemain, la toux et la diarrhée étaient diminuées. *Spongia* 18 000, trois doses une toutes les 4 heures ; 3 jours après il ne restait plus de maladie qu'un râlement muqueux que *senega* 18 00 fit disparaître entièrement en deux jours.

*Hæmoptisie.* Chez un phthisique, cet accident avait résisté à plusieurs médicaments, et céda à 3 doses de *ledum* 18 000 à 8 heures d'intervalle, qui fit disparaître en même temps la fièvre et les autres accidents.

*Gonflement œdémateux des paupières avec toux le matin chez un enfant scrofuleux.* Un enfant de 3 ans, d'une constitution très-molle, blême et maigre, depuis 14 jours était atteint d'une toux violente qui le réveillait de bonne heure, et durait pendant 3 heures, avec expectoration d'une mucosité abondante, efforts de vomissements et vomissements même ; depuis deux jours il lui était survenu un gonflement des paupières. L'enfant avait perdu l'appétit ; son ventre était gros et dur ; les selles étaient parfois dures et parfois diarrhéiques. *Iodium* 24 000. Les accidents diminuèrent peu à peu, et une seconde dose du même médicament, répété trois jours après, fut suivie vers le cinquième jour de la guérison.

*Hypochondrie.* Un homme de 48 ans offrait depuis 14 mois les symptômes suivants : vertiges fréquents le matin et après les repas, ainsi qu'après les travaux d'esprit ; tête embarrassée et pesante ; inappétence ; goût désagréable à tous les aliments ; après les repas, renvois acides avec nausées ; pression et brûlement à l'estomac, qui s'étendent vers la poitrine, gênent la respiration et rendent l'humeur excessivement triste et fâcheuse ; le ventre tendu et sensible à la pression ; selles rares, ce qui augmente la mauvaise humeur ; pollutions nocturnes suivies de faiblesse ; brisements et sensation de paralysie dans le sacrum et les membres ; répugnance au grand air et au mouvement ; il aime le repos et la solitude, n'aime pas à parler, est d'une humeur excessivement triste et chagrine ; sommeil mauvais, court, et non réparateur. Pendant le

traitement qui dura 4 mois, le D<sup>r</sup> H. commença par 3 doses *nux vom.* 54 0000 qui soulagèrent en 10 jours les malaises de l'estomac. *Sulph.* 30 améliora un peu l'état de la tête et la santé générale sans cependant faciliter les selles, *conium* 18 000, répété à 6 jours d'intervalle, régularisa presque cette fonction et améliora sensiblement le désordre moral qui fut entièrement rétabli par deux doses de *natrum muriat.* Quelques vents que le malade éprouvait encore après le repas cédèrent à une dose de *lycopod.*

P. 129. *Vertiges chroniques, avec lésion des viscères abdominaux.* Une femme de 48 ans, faible, de constitution nerveuse, était souffrante depuis 18 mois; voyant toujours augmenter ses maux avec les traitements allopathiques, elle se présenta au D<sup>r</sup> H. pour tenter les effets de l'homœopathie; ses symptômes principaux étaient : très-maigre, bleue, yeux creux environnés d'un cercle bleu; la malade se plaint de très-fréquents vertiges, avec obscurcissement de la vue, et perte de connaissance; ces accès viennent le jour et la nuit, en se remuant et en se relevant du siège; en se baissant ils se manifestent toujours; dans les derniers 6 mois ils étaient si fréquents et si forts, que la malade n'osait plus marcher seule, parce qu'elle était tombée en marchant dans sa chambre; afflux violent de sang à la tête fréquent avec gonflements, pression douloureuse et sensation de plénitude dans le front, chute des cheveux, mauvais goût dans la bouche, renvois fréquents avec le goût des aliments, précédés de gonflement, et compression à l'épigastre,

ainsi qu'un serrement de poitrine; épigastre tendu et douloureux au toucher; selles muqueuses, diarrhéiques, accompagnées de ténésmes, de borborygmes et de pincements du bas-ventre, et suivies d'abattement; lassitude générale, faiblesse paralytique des membres, surtout des bras, avec tremblement; elle s'endort tard, et le sommeil est dérangé fréquemment par des rêves et des vertiges qui lui donnent une angoisse inexprimable avec frayeur; humeur très-irritée et sensible; *phosph.*  $3\%$ . 28 jours après, la maladie, après trois jours d'exaspération, surtout dans les vertiges, s'était tellement améliorée, que la malade restait des journées entières sans vertiges; l'estomac était mieux, les selles encore copieuses; éruption de petits boutons derrière l'oreille; et au-dessous des genoux, places qui suintaient et démangeaient beaucoup; *petrol.*  $3\%$  répété le sixième jour; une légère amélioration survenue après la première dose s'évanouit après la seconde; il revint des vertiges surtout en regardant en haut; tension de l'épigastre, constipation, leucorrhée âcre; *silicea*  $3\%$ . Dès le lendemain, les vertiges étaient soulagés; le mieux continua jusqu'au dix-huitième jour où se manifestèrent de nouveau souffrances de la tête, prurit derrière les oreilles et au pubis; *silicea*  $3\%$ . 15 jours après, la malade était entièrement rétablie, sauf un peu de leucorrhée âcre qui fut dissipée par deux doses de *sepia*  $3\%$  à dix jours d'intervalle.

*Céphalalgie chronique.* Une fille de 29 ans, brune et pléthorique, sujette à des rhumatismes, avait, depuis plusieurs mois, des violents maux de tête; pesan-

teur et embarras de la tête au réveil ; les accès de migraine consistent ordinairement dans de forts élancements, et térébration avec des points sensibles ordinairement dans le côté droit de la tête ; le repos et la pression de la partie douloureuse avec la main soulagent : l'air âpre, les temps humides et froids déterminent souvent les accès qui n'ont pas d'époques régulières ; *sepia*  $\frac{30}{100}$  répété à 2 jours d'intervalle firent disparaître la céphalalgie ; un léger accès qui revint après 5 semaines nécessita l'administration d'une nouvelle dose *sepia*  $\frac{30}{100}$  dans 4 cuillerées d'eau, une cuillerée tous les deux jours.

*Ophthalmie arthritique.* Une fille de 32 ans, sujette à des rhumatismes depuis plusieurs années, fut atteinte d'inflammations violentes à l'œil gauche après avoir passé plusieurs nuits ; photophobie, surtout l'après-midi et le soir ; larmolement, cornée terne, conjonctive très-rouge et boursouflée, pupille resserée, cils plus foncés, la glande lacrymale plus rouge et enflée ; chaleur brûlante dans l'œil, sensation de gonflement de l'œil ; douleur violente qui part du trou sus-orbitaire comme des élancements, des térébrations se répandent sur le front et la tempe. Ces douleurs sont surtout fortes et insupportables le soir et la nuit ; pesanteur de la tête, pulsations et battements comme des coups de marteau dans la tête ; constipation ; abattement, lassitude et quelques douleurs rhumatismales dans les extrémités inférieures qui semblent alterner avec la douleur de l'œil ; humeur angoissée, surtout le soir où il se manifeste

une chaleur fébrile ; *aconit*  $\frac{30}{1000}$  matin et soir pendant 9 jours. Les symptômes fébriles et la violence des douleurs cessèrent ; *bellad.*  $\frac{30}{1000}$  2 doses, et ensuite  $\frac{12}{1000}$  2 doses dans 12 jours ne produisirent aucune amélioration ; *sulph.*  $\frac{30}{100}$  dans l'eau une cuillerée tous les jours fut également sans utilité sensible ; pendant 7 jours, *arsenic*  $\frac{30}{100}$  fut suivi dès le second jour d'une diminution notable de tous les symptômes ; le treizième jour une seconde dose acheva la guérison dans l'espace de 9 jours ; le Dr GROSS accuse l'auteur d'avoir insisté trop long-temps sur *bellad.* qui n'était pas très-bien indiquée ; il croit que *spigelia* aurait mieux réussi.

*Diarrhée chronique avec chute du rectum.* Une femme de 32 ans, après un accouchement laborieux, fut atteinte de dévoiement avec ténesmes et brûlement à l'anus ; après 4 semaines de durée de cette maladie, elle présentait les symptômes suivants : teint très-blême, sensation de brisement général avec frissonnement continu, le ventre gonflé sensible à la pression ; forte chaleur brûlante dans tout le bas-ventre, avec des tranchées et des pincements fréquents ; gargouillements dans le ventre ; violents ténesmes presque continus dans lesquels, avec les douleurs les plus violentes, elle évacue seulement une petite quantité d'excréments pultacés et parfois aqueux, avec chute du rectum où la malade éprouve une douleur violente comme une plaie. Elle est atteinte d'une sensation de froid général avant et après les selles, accompagnée du désir de boissons froides ; perte

d'appétit, éructation des aliments ; le sommeil n'a lieu que tard, il est très-agité, l'humeur est très-triste et irritable. Deux doses *mezereum* 18 000 à l'intervalle de 4 jours furent suivies de la guérison de tous ces symptômes le huitième jour, excepté un peu de faiblesse et une sensation de frissonnement le soir, qui furent guéris avec deux doses de *china*.

P. 150. *Question*, par le D<sup>r</sup> BACKHAUSEN ; le D<sup>r</sup> B. demande quel est le médicament qui répondrait spécifiquement à l'âge de retour, appelé *critique* des femmes.

Le D<sup>r</sup> RUMMEL répond que les indispositions qui atteignent ordinairement le sexe à cette époque, ne peuvent être guéries par un seul médicament, qu'il faut les approprier aux symptômes ; ceux qu'il a employés le plus souvent sont : lorsqu'il se manifeste fréquemment des congestions sanguines vers les ovaires et l'utérus, *platina* et parfois *sabina*, et il pense que *secale cornut.* conviendrait aussi souvent ; *calcareea carb.* lui a réussi lorsqu'il revenait fréquemment un éréthisme avec un dérangement notable du système nerveux ; il le faisait suivre par *acid. nitric.* ; *causticum*, déjà recommandé par d'autres médecins dans cette circonstance, lui réussit dans les dérangements de l'humeur et la mélancolie. *Ammonium carb.* lui fut utile contre l'agitation de la nuit, l'angoisse, le désespoir et les hémorrhagies du rectum ; *magnesia mur.* dans la constipation et la strangulation hystérique. Il cite aussi avec éloges *nux vom.*, *pulsatilla* et *aconit* ; il a aussi eu besoin

d'*ignatia*, *sepia*, *phosphor.*, *moschus*, *anacardium*, *china*, *ambra* et *lycopodium*, sans pouvoir dire avoir guéri radicalement la maladie par un de ces médicaments seul.

Le D<sup>r</sup> GROSS répond aussi sur le même sujet qu'il confirme les opinions du D<sup>r</sup> R., mais il fait remarquer que *calc. carb.* convient surtout chez les personnes qui n'ont pas été mariées, ou qui du moins ont eu peu d'enfants, et qui avaient des règles abondantes. Il ne doute pas que l'on ne doive attendre beaucoup dans cette époque de la vie de la femme de *secal. corn.* ainsi que de *lachesis* et *theridion*.

Le D<sup>r</sup> HARTMANN répond à son tour que l'on doit surtout employer les médicaments qui ont rapport aux organes sexuels de la femme, comme *nux*, *bellad.*, *coccul.*, *crocus*, *platina*, *sabina*, *secal. corn.*, *hyoscyamus*, *stramonium*, *cinam. vanilla*, *viola odorata* et *valeriana*. Selon son expérience, les maladies de cette époque ne peuvent être guéries que d'une manière indirecte, et non par un médicament spécifique qui reponde à la maladie entière. Il est indispensable, selon lui, de commencer par des doses répétées de *nux vom*; dans les congestions vers la tête, on donnera *crocus*, *bellad.*, *bryonia*, *opium*, à doses répétées; dans les congestions vers le bas-ventre, *bryonia*, *cinam. vanilla*; dans une grande excitation nerveuse, lorsque l'humeur est très-irritable, *valeriana*, *ignatia*, *viola odorata*; dans les spasmes du bas-ventre, avec ou sans relâchement de ventre *cocculus*, *chamomilla*, *phosphor.* et surtout *causticum*, etc.

P. 161. *Solennité du 10 août à Brunswick.* C'est le procès-verbal de ce qui s'est passé à ce 56<sup>me</sup> anniversaire du doctorat de l'illustre fondateur de l'homœopathie, célébré par les principaux de ses disciples, réunis en société centrale homœopathique.

P. 166. *Acis* du président de la société c. h. à toutes les sociétés nationales et étrangères à se mettre en relation avec elle, et à serrer ainsi les liens qui doivent unir tous les homœopathes.

P. 177. *Extrait du discours du D<sup>r</sup> MUHLENBEIN* pour l'ouverture de la séance précitée. Le D<sup>r</sup> M. proposait l'immobilisation de la société centrale à Leipsick (1).

Il termine son discours par quelques notes sur la pratique. *Nux* alternée avec *sulph.*, a été trouvée très-utile dans les maladies des voies digestives, surtout lorsqu'elles sont unies à la psore et à la constipation. *Tinct. boracis* dans les aphtes les plus graves avec perte complète de l'appétit à la suite d'abondantes hémorrhagies. *Stannum* dans la phthisie pulmo-

(1) Cette proposition a été faite presque au même instant où nous faisons celle de fixer le siège de la Société gallicane à Paris, du moins pendant la vie de notre illustre Maître, mesure qui aurait certainement empêché l'extinction si prompte de cette Société. C.-- Cette proposition était directement propre à détruire, anéantir les bons effets qu'avaient eu en vue les fondateurs de la Société gallicane, savoir : de propager et encourager l'homœopathie dans la province, en y multipliant les assemblées solennelles ; suivant les prédictions unanimes des fondateurs, une fois la Société gallicane entrée dans Paris, elle y est morte. P.

naire; *plumbum aceticum* s'est montré utile dans une maladie de la vessie rebelle, un brûlement et besoin continuel d'uriner, excrétion continuelle d'une urine blanchâtre avec écoulement muqueux, gluant, presque comme du pus blanc et des ténèbres au rectum.

L'observation d'une tumeur spongieuse de l'œil gauche chez une fille de 10 ans, guérie dans trois années de traitement homœopathique. (Cette observation, publiée en entier dans le dernier numéro des *Archives* de STAPF, sera traduite plus tard.)

M. M. termine son discours par l'observation de l'expulsion de 3 calculs biliaires obtenue par 15 jours de l'usage du baquet magnétique.

P. 182. *Quelques mots sur l'hydrocéphale aiguë des enfants*, par C. HARTLAUB. L'auteur cite les avantages que lui ont procuré dans la seconde période de cette maladie *arnica* surtout, et *hyosciamus*, il recommande aussi *acid. phosph.*; mais il ne donne pas les symptômes qui doivent déterminer ce choix. Les deux premiers médicaments nous ont rendu de grands services dans ces circonstances.

P. 193. *Guérisons et remarques* du D<sup>r</sup> BEHSE-MEYER. *Hémiphlégié faciale* guérie en 8 jours par *caustic*. 30 000.

*Aphonie* complète à la suite de convulsions sur un enfant de 10 ans; depuis un an le petit malade était tout-à-fait aphone et comme muet, il manifestait ses volontés par signes; *antim. crud.* et *phosph.* furent sans résultat; *caustic*. 30 000 rendit la voix et la pa-

role à l'enfant en 3 jours ; cette seule dose suffit pour la guérison. L'auteur ajoute que ce médicament a une grande action sur les affections du larynx ; il l'a employé souvent dans l'extinction de voix qui approche de l'aphonie, en le faisant respirer plusieurs fois, avec le plus prompt succès ; lorsqu'il n'y a que de l'enrouement, ce médicament ne convient pas. *Caus-tic.* lui a aussi réussi contre un athérome de dix ans d'existence ; 2 doses, à 4 jours d'intervalle, déterminèrent une inflammation de la tumeur, et la suppuration fut amenée par la continuation de ce médicament.

*Glossitis* avec inflammation des amygdales et du voile du palais, afflux de salive dans la bouche, chez une femme de 54 ans. *Bellad.* 30/000 et *merc.* 12/000 n'empêchèrent pas la maladie de faire des progrès ; *merc. solub.* 3<sup>e</sup> trit. gr. j, toutes les heures, fut suivi d'une prompte résolution ; le soir même la malade pouvait avaler sans douleur.

Le D<sup>r</sup> B. ajoute que dans un cas de céphalalgie approprié à *bellad.*, la 30<sup>e</sup> attén. resta sans effet ; la 12<sup>e</sup> gtt. j produisit une amélioration très-légère ; *tinct.* 0 gtt. j, après une très-courte aggravation, fut suivi d'une amélioration passagère ; il tritura gtt. j de teinture 0 dans un gros de sucre de lait pendant 1/2 heure ; un grain de cette trit. produisit une exaspération très-violente du mal de tête pendant 2 jours, et un gonflement des parties génitales qui au 6<sup>e</sup> jour avaient acquis le volume d'une tête d'enfant ; ces phé-

nomènes se dissipèrent sans autre médicament, et avec eux la céphalalgie.

P. 225. *Demande de conseils pour un cas difficile.* Un jeune médecin nouvellement adonné à l'homœopathie, prie ses confrères de lui indiquer un médicament spécifique pour une dame de 34 ans qui a une répugnance excessive pour les hommes qui l'approchent, et même pour tout ce qui a été touché par eux; elle est mariée, a eu des enfants qu'elle a perdus, elle est très-douce et aimante, et du reste est très-bien portante.

Le D<sup>r</sup> GROSS dit qu'il serait très-difficile de désigner un spécifique pour ce cas si singulier, qu'il essaierait à des doses suffisantes *ignat.*, *bary.* et *lycop.*

Le D<sup>r</sup> RUMMEL dit qu'il ne faudrait pas oublier *platina.*

Le D<sup>r</sup> HARTMANN ayant égard à la cause présumée du mal (le chagrin), voudrait qu'aux médicaments indiqués par ses collègues on ajoutât *acid. phosph.*, *ignat.* et *sepia.*

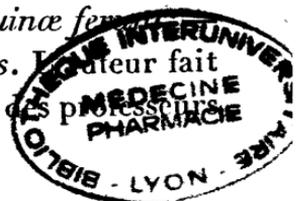
P. 230. *Observations sur les sept espèces de croup rapportées par le D<sup>r</sup> Griesselich dans le 1<sup>er</sup> cahier du 2<sup>e</sup> vol. de l'Hygea, par le D<sup>r</sup> WAHLE.* L'auteur critique, avec toute la supériorité que lui donne sa connaissance approfondie de la *Matière médicale pure*, les observations rapportées par Gr. dans lesquelles les doses énormes, les répétitions et la multiplication des médicaments mal choisis sont portées à l'excès. L'auteur n'a pas de peine à démontrer que ce n'est pas à l'insuffisance, mais à l'ignorance de la

vertu des médicaments homœopathiques que doivent être attribués ses insuccès. Le D<sup>r</sup> W. termine son article par deux observations d'urétrite consécutive dans lesquels *petrosel.* o gtt. ij tous les deux jours n'a produit aucun effet, et 30 gtt. 1/2 a guéri la maladie en quelques jours. Il rapporte en outre une observation d'une femme de 50 ans, devenue folle à la suite de rétropulsion d'ulcères aux jambes, chez laquelle *sulph.* 20 resta sans effet, et quelques mois après 30 fut suivi d'amélioration, et 60 de la guérison complète.

P. 235. *Homœopathische Heilverfahren etc. Traitement homœopathique dans les maladies chirurgicales, avec les effets pathogénétiques d'un puissant antipsorique*, par le D<sup>r</sup> J.-Th. Hofbauer. Le livre et le nom de l'auteur, tout est faux. La turpitude dans laquelle le D<sup>r</sup> Fickel est tombé dans cette publication, n'avait pas encore été égalée ; c'est une espèce toute nouvelle créée dans les annales du crime. C.

P. 272. *Correspondance et Mélanges*. Sous le titre *Indices du temps*, on cite plusieurs thèses soutenues à l'Université de Munich entièrement homœopathiques, par exemple : *Morbi locales non existunt. — Per similia morbi fiunt, per similia curantur. — In qua dilutione, seu comminutione medicamenta in organismo agere desinant? Nescimus. — Cura inflammationum sanguinis destructione non indiget.*

— *Contagia in se germen propriæ ruinæ ferunt. — Emetica gravidis, cymba achærontis.* L'auteur fait observer que cette tolérance de la part



vient de ce qu'ils n'ont pas cru au-dessous d'eux d'examiner un sujet qui s'offre comme une amélioration de l'art de guérir; et que par contre, la persécution contre l'homœopathie de l'Université de Vienne vient de l'ignorance où sont les professeurs de cette doctrine. C'est tout comme chez nous : le plus ignorant de tous sur cette matière, le doyen Orfila (nous en avons la preuve en main) lui a voué une haine implacable; nous avons sous les yeux le procès-verbal de ce doyen sur l'analyse qu'il a faite des médicaments homœopathiques; c'est le certificat le plus positif de l'ignorance et de la mauvaise foi de son auteur; nous communiquerons cette pièce curieuse à nos lecteurs aussitôt que les circonstances nous le permettront. C.

P. 273. *Extrait d'une lettre du D<sup>r</sup> STENDER, de Koowno, communiquée par le D<sup>r</sup> HERMANN.* Après quelques détails sur l'extension que prend l'homœopathie dans la contrée, il cite les guérisons suivantes : un hydrothorax avec hydrocardite probable très-avancée, et visage hippocratique, guérie en 4 semaines avec *pulsat.* et *calc. carb.*

Une cataracte sur un garçon de 12 ans, scrophuleux, guérie en deux mois et demi par quelques doses de *sulph.* 30/000, et deux de *pulsat.* intercalées.

Une phthisie tuberculeuse avec sueurs colliquatives excessives, guérie en 3 semaines par *sambuc.* 2/000 tous les soirs.

Deux cas de sycosis ont été guéris par *sulph.* seul, et d'autres où les condylomes étaient unis à des chan-

ces, ont cédé à *merc.* seul. Ces faits ont conduit l'auteur à croire la sycosis le produit d'une altération de la psore par la siphilis, ou de ce virus par le premier.

Une dartre croûteuse d'une ligne et demie de hauteur, couvrant tout le corps, avec teigne sèche, sur un garçon scrophuleux, qui avait résisté à tous les remèdes allopathiques, a cédé en 6 mois à *sulf.* I gt. j, *calc. carb.* gt. j, tous les deux ayant été vainement employés à x.

Un homme, par une affection siphilitique, avait perdu la cloison du nez, avec tout le nez attaqué, quatre énormes tophus au front, des ulcères chancreux au palais, une carie de la voute palatine, une hydrocèle gauche, une hernie inguinale droite, une dartre humide au coude gauche et des hémorrhoides; *aur.*, *silic.* et *merc.* avaient considérablement amélioré son état lorsque l'auteur écrivait.

Il avait guéri en 4 semaines avec 3 doses *silic.* x 000, un trichiasis avec ectropion.

P. 320. *Nécrologie* du D<sup>r</sup> Antoine VIEST, jeune médecin homœopathe Wurtembergéois de très-grandes espérances, envoyé en Egypte pour l'étude de l'histoire naturelle, où il est mort de la peste, le 9 mars 1835.

P. 326. *Correspondances et Mélanges.* Une jeune fille, après avoir eu plusieurs fois des fièvres intermittentes, fut atteinte d'une éruption de phlictènes au visage et au bras droit. Ces phlictènes, blanches d'abord, se couvrent ensuite d'une croûte jaune, sous

laquelle un pus jaune, âcre et brûlant cause beaucoup de douleur. Cette éruption revient tous les printemps. Cette année elle l'a eue d'une manière très-violente aussi en automne ; le 10 octobre elle prit *rhus*. 30/0, le lendemain les douleurs se dissipèrent, mais il survint une plus grande quantité de phlictènes. Cette dose fut répétée les 12, 14, 18 ; la maladie a été entièrement guérie en 3 semaines, et n'est pas revenue.

L'orgeolet se guérit en 2-3 jours par *pulsatilla* et *sulph*.

Un journalier avait plusieurs tumeurs rondes noires et luisantes à différentes parties du corps, une à la cuisse gauche, l'autre entre la hanche et la fesse, le 3<sup>me</sup> au jarret ; *arsen*. 30/0 fut suivi d'une augmentation de douleurs des tumeurs ; celle de la cuisse s'ouvrit bientôt en donnant lieu à l'évacuation de pus mêlé de sang, ensuite se cicatrisa promptement ; l'abcès de la hanche s'ouvrit quelques jours après. Deux doses d'*arsen*. furent encore données, et quelques doses de *sulph*. 30 achevèrent la guérison.

La fièvre quarte avec frissons, chaleur, peu de soif, ensuite sueur, cède le plus souvent à *puls*. 30 répété plusieurs fois.

Une violente fièvre vermineuse chez une petite fille de 6 ans, blonde et délicate, céda à quelques doses de *chin*. 30 0 ; pendant 3 jours l'enfant rendit 16 gros lombrics, dont le dernier était couleur de sang.

Un jeune homme, après un refroidissement par un vent perçant, fut atteint d'une violente névralgie au visage ; la douleur commença au menton, s'étendit à

travers les mâchoires jusqu'à l'oreille avec sueur au visage; le grand air augmentait la douleur; la nuit elle ne laissait aucun repos. *Rhus* 30 0 le débarrassa promptement de cette douleur qui revint 6 semaines après. *Rhus* 30 00 la dissipa en 10 minutes sans retour.

*Hepar.* 30 00 répété, s'est montré promptement utile dans les toux anciennes avec crachats.

Une jeune fille de 19 ans, qui avait conservé une toux sèche et creuse à la suite de la rougeole qu'elle avait eue dans son enfance, fut guérie en quelques semaines, après *sulph.* 30 0, *spong.* 30 0 et *drosera* 30 0.

Une meunière était atteinte continuellement d'accès subits de forts déchirements qui partaient de la dent vers les mâchoires et les oreilles, s'étendaient jusque dans la tête, et se terminaient par un prurit à la tête; elle fut guérie très-promptement par *rhus* 30 0.

Les aphtes de la bouche chez un enfant de 6 jours ont été guéris promptement par l'aspiration répétée de *mercur. viv.* et *sulph.* Un abcès qui survint à la tempe fut guéri promptement par l'aspiration de *silicea* 30.

Un chevrier souffrait depuis long-temps d'un mal d'estomac, suite de l'usage de bière aigre; il éprouvait une douleur et une pression à l'estomac, renvois et inappétence; quelques doses de *nux* 30 le guérirent promptement.

Un enfant à la mamelle fut atteint de teigne et de

diarrhée verte; celle-ci céda à l'aspiration de *camomill.* 30; la nourrice fut guérie promptement d'une éruption brûlante au sein par *sulph.* 30 00. L'éruption de la tête de l'enfant devint plus forte et s'étendit sur le front jusqu'au nez, près des yeux; elle fluait et s'était couverte d'une croûte jaune verdâtre. L'aspiration de *sulph.* fut peu utile; *rhus* 30 0 augmenta les cris de l'enfant, mais produisit peu à peu la guérison des croûtes de la tête; celles du front devinrent plus fortes; après l'aspiration de *calcar.* 30 elles se séchèrent, et furent entièrement guéries en 8 jours.

Une douleur rhumatismale tirillante dans l'épaule gauche et entre les omoplates, surtout la nuit, de manière qu'elle ne peut pas plier le bras qui est engourdi avec des fourmillements, revenait souvent depuis plusieurs années, surtout en hiver, chez une femme de 40 ans, blonde et délicate; après plusieurs doses de *nux* 30 00 elle se dissipa entièrement.

P. 329. *Pharmacotechnique*, par A. TRUNESSEK. Sous ce titre, l'auteur expose d'une manière très-ingénieuse des opinions adoptées par un grand nombre de médecins, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de différence entre les propriétés de la 1<sup>re</sup> à la 30<sup>me</sup> et même 400<sup>me</sup> dilution. (S'il avait dit *différence déterminée*, nous aurions été de son avis, mais on ne peut pas nier que souvent cette différence se remarque dans la pratique. C.) Appuyé sur des arguments mathématiques, il veut que l'on appelle *infection* et non dilution, ou potentiellement les atténuations homœopathiques, etc. (Véritablement ce ne sont ni des dilutions ni des po-

tentiellements, puisque la puissance des médicaments n'est ni diminuée, ni augmentée, en proportion du nombre des atténuations, etc.).

P. 361. *Expériences homœopathiques*, par BERNSTEIN. Un bubon fistuleux avec les lèvres décollées et enflées qui durait depuis 4 mois, fut guéri par quatre doses de *acid. nitr.* 30/0 en six semaines; une dose *silicea* consolida la cicatrice.

La femme du sujet de cette guérison avait été soumise à un traitement mercuriel pendant sa grossesse, pour une leucorrhée, sans autre effet que de lui donner des douleurs dans les membres et des maux de tête effroyables; elle mit au jour un enfant hectique, avec l'aspect d'un vieillard très-faible, maladif, la tête couverte de croûtes, la respiration difficile, etc.; *acid. nitr.* 30/0 donné à la mère les guérit tous les deux en quelques semaines.

M. B. a administré plusieurs fois avec succès *acid. nitr.* dans les maladies syphilitiques altérées par les mercuriaux, ainsi que dans les maladies psoriques, comme stomacace, les ulcères syphilitiques du gosier, de la bouche, les angines habituelles, les leucorrhées, les uréthrites, dont deux cas, traités inutilement par l'alopathie depuis deux ans, ont été guéris par une dose seule de ce médicament, les affections rhumatismales et gouteuses. Une sciatique, qui avait ce caractère particulier que la voiture diminuait sensiblement les douleurs, et que l'agitation dont le membre était affecté s'augmentait après l'usage du vin et par la rétention des vents, fut guérie en deux

mois par ce médicament alterné avec *carbo veget.*

*Aconit.* lui réussit presque toujours dans les ophthalmies, répété trois ou quatre fois par jour; une fois seulement dans un cas de complication de dentition et de vers, il fut obligé d'administrer *bellad.* et *hepar* après *aconit.*; il a aussi trouvé utile ce médicament chez les pléthoriques, dans les maux de tête, vertiges, et autres souffrances produites par des congestions sanguines, ou par la colère. Dans une fièvre vermineuse, *aconit.* a procuré l'expulsion de lombrics avec soulagement. Il a vu une fois un érysipèle du visage, chez un enfant, guéri en 30 heures par une dose d'*aconit.* donnée à la nourrice; la fièvre avait disparu au bout de quelques heures. Il a observé qu'*aconit.* jouait le principal rôle dans les maladies des enfants, ou que du moins il calmait le trouble principal, et mettait à même de choisir après le spécifique le plus approprié.

M. B. a observé les effets d'*aconit.* dans les points de côté; alterné avec *acid. phosph.*, ce médicament a eu le plus grand succès dans une *pneumonie nerveuse*. Une femme de 35 ans, à son sixième jour d'une inflammation du poumon offrait les symptômes suivants: Serrement de poitrine, respiration difficile, douleur obtuse de la poitrine, toux violente avec crachats parfois sanguinolents, augmentant à chaque mouvement, et surtout en étant couché sur le côté, ce qui obligeait souvent la malade à se mettre sur son séant, position qu'elle ne pouvait garder à cause de la faiblesse et des vertiges; yeux fixes, du-

reté de l'ouïe, perte de connaissance, bouche et nez secs, langue aride, soif violente et pouls petit et inégal. Six doses d'*aconit*. 30,00 en deux jours, et une dose d'*acid. sulph.* le troisième; au cinquième jour, la malade se promenait guérie dans sa chambre.

*Acid. phosph.* a fait dissoudre plusieurs fois le gonflement des joues et des gencives dans les maux de dents, qui avaient résisté à *merc.*, *chamom.* et *bell.*

Dans un cas de fièvre intermittente quotidienne sur un jeune homme pléthorique, qui avait pris *aconit.* au moment de l'accès, il a observé une aggravation terrible (vomissement de sang, agitation, etc.), et il conseille de donner ce médicament, comme les autres fébrifuges, le plus loin possible du commencement de l'accès, lorsqu'il est indiqué dans les fièvres intermittentes. Cette précaution ne lui a pas paru nécessaire pour *ippecac.*, que l'on doit répéter toutes les deux ou trois heures pendant l'intermittence. Dans les cas où cette médication et les médicaments choisis selon les symptômes individuels ne lui avaient pas réussi, il administre avec le plus grand succès *arsenic*. Un jeune homme était atteint depuis 8 ans, tous les ans au printemps, d'une fièvre intermittente qui durait jusqu'à l'automne, se dissipait en hiver, pour reparaitre au printemps, *malgré l'allopathie, la sympathie, et l'antipathie qu'il avait conçu pour tous les moyens curatifs*. M. B. eut beaucoup de peine à le déterminer à essayer un globule d'*arsenic* 30; les accès de 24 heures se manifestaient par des

lassitudes, somnolence, soif, et pouls petit et accéléré; il prit le médicament après un accès, et la fièvre disparut pour toujours.

M. B. trouva l'*arsenic* utile dans les pustules gangreneuses. Dans deux de ces cas, il administra *silicea*. 30 00 deux jours après *arsenic*, à cause d'ulcères profonds qu'avaient laissés les pustules après la disparition des autres accidents, et la guérison fut plus prompte que dans ceux plus légers, traités par l'*arsenic* seul.

M. B. a eu une trentaine de panaris à soigner; tous ont guéri avec *silicea*; les cas légers en 24 heures, et ceux plus profonds de 3-5 jours, excepté lorsque la maladie avait été maltraitée par les traitements allopathiques, et qu'il y avait carie des phalanges; dans ces cas, la guérison se faisait attendre 5-6 semaines, et il en cite une observation.

*Silicea* lui a aussi réussi dans les abcès et les inflammations des seins des femmes. Une jeune fille de 18 ans, bien réglée, avait un abcès au sein depuis quelque temps, qui offrit au D<sup>r</sup> B. un ulcère fongueux, sécrétant une matière ichoreuse brunâtre, fétide, de la largeur d'un écu, sur le sein gauche, enflé, dur, et douloureux; il donna *silic.* de suite; la nuit suivante fut meilleure, et le huitième jour les fongosités, la dureté, la douleur et la mauvaise odeur étaient déjà beaucoup diminuées; il répéta *silic.* les huitième, quatorzième et vingtième jour. La malade se trouva sans douleur, et l'ulcère était réduit de moitié; il donna *phosph.*, et le vingt-troisième jour

*silic.* de nouveau, qu'il répéta tous les cinq jours ; la septième semaine la maladie était guérie.

Un jeune homme avait reçu un coup de corne de taureau dans la cuisse, près du trochanter, qui avait fait une plaie considérable et profonde. Après quelques jours d'applications empiriques, il réclama les soins de M. B., qui administra *arnica* et le répéta le troisième jour. Voyant que la cuisse continuait à être douloureuse dans toute son étendue, et que la plaie fournissait une suppuration ichoreuse, il supposa que l'os ou du moins le périoste avait été lésé, et donna *silicea* qu'il répéta le cinquième jour ; le dixième le malade était guéri. L'intéressant article du docteur B. est fini par une observation d'une plaie très-dangereuse guérie par *arnica*. C.

(*La suite au n° prochain.*)

---

---

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. II, p. 328.)

---

**ARSENICUM.**

L'*arsenic* a une sphère d'action si étendue en homœopathie, qu'on ne peut que difficilement énumérer toutes les maladies où il est utile. Je l'ai trouvé efficace contre les maux suivants :

1. *L'atrophie des enfants* dans son degré le plus

confirmé, avec extrême amaigrissement, face cavée et diarrhée copieuse. L'*arsenic* ne saurait être suppléé ici par aucun autre remède; il guérit toutes les fois que c'est encore possible. La 30<sup>e</sup> a été suffisante dans ce cas et dans tous les autres où *arsenic* se trouvait indiqué; cependant GRIESSELICH cite dans son *Hygea* le cas d'un enfant tout-à-fait atrophique, rétabli par plusieurs doses 1/100 (1). Les grandes personnes affectées de *tabes nervosa*, sans *labes organorum*, de fréquentes palpitations de cœur, de sueurs nocturnes et de grande faiblesse, éprouvent souvent une amélioration notable après une seule dose.

(L'auteur renvoie ici à l'*observation* suivante qu'il a publiée dans un autre ouvrage.

Une dame d'environ 50 ans, constitution faible, tempérament cholérique, n'ayant eu dans sa vie d'autre maladie que des crampes d'estomac et des douleurs de tête, fut atteinte, en mars, d'une fièvre traitée allopathiquement par *china* et *chinine*; sans autre conséquence qu'un amaigrissement graduel de la malade, l'appétit se perdit, les jambes enflèrent, la face devint terreuse, il survint des sueurs nocturnes, des crachats purulents et une émaciation hectique; ce fut dans cet état que je la trouvai, et mon pronostic dut être fâcheux. Je donnai une dose *arsenic* x que je laissai agir, et j'eus la joie, dans l'espace d'à peine

(1) J'ai cherché vainement cette observation dans *Hygea*; mais j'y en ai trouvé plusieurs autres où *ars.* 50 ou 24, répété plusieurs fois, a guéri. P.

15 jours, de voir disparaître les plus fâcheux symptômes. Bientôt cette femme s'est trouvée assez bien pour être en état de se remettre à ses affaires.)

La plupart des fièvres quartes, ainsi que toutes les fièvres intermittentes devenues chroniques trouvent dans *arsenic* leur principal remède curatif, et je me souviens d'un cas où par une dose *arsenic* x 000, j'ai guéri radicalement une fièvre quarte qui durait depuis neuf mois. Ce sont surtout les *fièvres intermittentes*, qui se manifestent par une chaleur ardente, une grande faiblesse dans l'apyrexie et une tendance à passer à l'hydropisie, en partie *quotidiennes*, en partie *quartes*, chez les jeunes personnes dont tout le système nerveux souffre ordinairement plus que les organes de l'abdomen par l'opiniâtreté de la fièvre, contre lesquelles *arsenic* se montre surtout efficace, qu'il soit porté à une haute dynamisation ou à une très-basse.

#### *Addition du Rédacteur.*

(Le Dr MUHLENBEIN a guéri avec une seule dose *arsenic* XII gr<sup>tt</sup> j, une fièvre d'abord quotidienne puis tierce, compliquée d'hydropisie, qui durait depuis deux mois, d'une heure à cinq après midi, chez un enfant de 9 ans. — Ses symptômes caractéristiques étaient : élancement au côté gauche de la poitrine, pendant la fièvre ; toux sèche et brève ; palpitations de cœur en marchant vite ; sous les fausses côtes droites, sensation désagréable se portant vers l'estomac et la poitrine, impossibilité de se coucher sur le côté

droit, lequel était douloureux en se couchant sur le gauche, ventre tendu et ballonné; jambe gauche œdémateuse; les deux jambes faibles; pieds et mains chauds; peau très-pâle et flasque. — Après la cessation de la fièvre, l'enflure céda à *hellebor. g.* (*Arch. VI, 3, 76.*)

Le D<sup>r</sup> ROMANI ayant à traiter une fièvre tierce, dont le symptôme spécial était un fourmillement des mains, avec froid et engourdissement des doigts, et qui avait résisté à *ignat.*, *nux* et *sabadilla*, donna *arsen. 30*, la 4<sup>e</sup> partie d'une goutte, qui fut suivi de guérison complète. — Cette thérapie eut pour base les symptômes 624, 626, 628 d'*arsen.* (*Mat. méd. pure*). Ce traitement fut opéré sur le père del Zio, signataire de la relation authentique des expériences cliniques opérées à Naples par l'ordre du roi, expériences dont M. Jules Pelletan a rendu le compte le plus erronné, dans un feuilleton de *la Presse*. P.

ROMANI a traité et guéri de la même manière un autre cas de fièvre tierce offrant à peu près les mêmes symptômes, dans le même temps. Ce malade-ci a offert la circonstance particulière que, porteur d'une grosse hernie fémorale droite, il a vu cette infirmité disparaître avec la fièvre, laquelle il remerciait de ce bienfait; mais ROMANI lui fit observer qu'il fallait peut-être aussi en attribuer le mérite à l'emploi des remèdes, en particulier de *nux*, efficace en pareil cas. — Le compilateur de la *Clinique homœopathique*, qui rapporte cette *observation*, a omis d'y insérer la remarque très-juste de ROMANI. P.

Le même habile praticien dit avoir réussi avec le même remède sur une trentaine de fiévreux qui faisaient macérer du lin dans une petite rivière; quelques symptômes secondaires exigèrent parfois l'addition de remèdes appropriés. *Ars.* se montra surtout favorable sur trois forestiers montagnards chez lesquels à la fièvre quotienne se joignait un engorgement du foie et de la rate, que ROMANI n'eut pas le temps de traiter et dont il ignora l'issue.

SEIDEL appelé auprès d'un soldat qui avait été traité pendant trois semaines par de fortes doses de *kina* pour une fièvre quotidienne, le trouva atteint d'accès de fièvre quarte et de symptômes qu'il attribua à l'abus du *kina*, savoir : céphalalgie et odontalgie déchirantes, anorexie, pression à l'estomac après les aliments; lassitude et dyspnée au moindre mouvement; face terreuse, yeux caves, cernés; langue blanche, odeur putride, bas-ventre tendu, œdème des pieds, pouls petit, fréquent. — Il donna d'abord comme antidote du *kina* une goutte de *teinture d'ipécacuanha*, répétée le troisième jour. Un grand nombre des accidents se perdirent, mais les accès de fièvre persistèrent. Le dixième jour, le malade reçut *arsen.* 18 gr<sup>tt</sup> j; l'accès de fièvre ne revint plus, tous les symptômes disparurent et le malade fut rendu à la santé.

GASPARY guérit avec une seule dose *arsen.* une fièvre qui de tierce était devenue quotidienne, puis quarte, puis de nouveau quotidienne, et enfin quarte; elle durait depuis neuf mois, et avait été traitée inu-

tilement par divers remèdes allopathiques. Voici ses principaux symptômes : céphalalgie étourdissante, sorte de perte de connaissance pendant l'accès; vertige au moindre mouvement avec bourdonnement d'oreilles; sécheresse de la bouche, sans soif; peu d'appétit; pression et malaise gastrique après avoir mangé. L'accès se manifestait par bâillements, sensation très-désagréable, frissons, dyspnée, froid au bas-ventre; après deux heures chaleur, rougeur de tout le corps, jusqu'au soir; alors, sommeil, réveil au milieu de la nuit dans des angoisses, et des sueurs abondantes jusqu'au matin; puis abattement, mauvaise humeur, inquiétude, tristesse. Après deux accès très-faibles, le malade se rétablit. Un an après, la fièvre revint; une seule dose *arsen.* la guérit de nouveau.

Le Dr SEIDEL guérit aussi avec une seule dose *arsen.* une fièvre quarte caractérisée par les symptômes précédents, en particulier par la tension des hypochondres, l'oppression dès qu'il s'exposait au froid, les yeux ternes et l'anxiété.

Une fièvre tierce, avec faiblesse, abattement, céphalalgie, dégoût, enflure des lèvres garnies de croûtes, fut guérie par le même médecin au moyen de trois doses *arsen.* données en 24 heures.

Un autre cas, où il y avait entre autres, respiration rapide, oppressée, faiblesse extrême avec tremblement des membres, fut guéri par deux doses *arsen.* données aussi par SEIDEL, qui a publié un nombre de succès pareils.

A l'Institut clinique de Leipsick, un cas de fièvre quotidienne, qui se faisait remarquer, entre autres symptômes, par toux sèche, oppression, respiration haletante, fut guéri par une seule dose *arsen.* suivie de trois accès, dont la force diminua graduellement.

Dans le même établissement, un garçon de 18 ans, qui, neuf mois auparavant, avait été pris d'une fièvre quotidienne, guérie au bout de treize semaines par *chinine*, avait conservé des douleurs lancinantes et tensives toujours plus intenses à l'estomac, dont la région était enflée et douloureuse à la moindre pression ou en marchant. Ces symptômes augmentaient pendant les accès de la fièvre qui se montrait de nouveau, avec bas-ventre gonflé et tendu. Une seule dose *arsen.* fit cesser les accès, mais non les douleurs. On répéta *arsen.*; quatre jours après tous les symptômes avaient diminué; le malade quitta l'Institut cinq jours plus tard.

Au même lieu fut guéri par une seule dose *arsen.* un malade, 33 ans, atteint de fièvre tierce, entré après le cinquième accès. Céphalalgie déchirante, soit pendant le frisson; croûtes autour de la bouche; autres symptômes communs aux fébricitants.

Un autre malade, âgé de 20 ans, y fut aussi guéri de la même manière, pour une fièvre tierce qui, l'année précédente, avait exigé six semaines d'usage de *kinine*.

Une femme de 47 ans éprouvait depuis environ trois ans les symptômes suivants: Vers les trois heures après midi, froid, douleur brûlante au thorax,

frisson au dos ; éructations avec soulagement ; — vers les 8 heures du soir, renouvellement de l'accès qui durait jusque vers minuit ; tristesse et sursauts assez fréquents.

Le D<sup>r</sup> SEGIN lui donna *puls.* 6 gtt. j ; un mois se passa sans soulagement (ce n'est point étonnant, puisque les symptômes ne correspondaient pas. P.) ; — il donne *arsen.* 3/00 ; en six semaines il ne resta que faiblesse, le matin, avec malaise et disposition au vomissement, que *nux* 3/30 fit disparaître.

Le D<sup>r</sup> SCHULE fut consulté par un jeune homme de 20 ans, qui avait été atteint de fièvre quarte en Pologne, et auquel étaient restés : vertiges et embarras de la tête, face gonflée et jaunâtre, goût putride, régurgitations et haut-le-corps à vide ; soif vive, région épigastrique gonflée, anasarque, diarrhée, urine rare, brûlante, peu de sommeil. — Il lui donna *arsen.* 30 une portion de goutte qui procura une amélioration de neuf jours ; après quoi, l'état restant stationnaire, il administra *antim. crud.* 4/9 qui avança la guérison ; quinze jours après, comme il y avait encore pression à la région du foie, battements de cœur, prostration de forces, enflure des membres, sueurs nocturnes, le malade reçut *kal. carb.* 2/30 qui amena santé complète.

Un autre jeune soldat, revenu de Pologne, où il avait été atteint de fièvre quarte, souffrait d'un anasarque avec toux violente, sèche, oppression de poitrine, suffocation nocturne, qui empêchait le décubitus et le sommeil ; diarrhée, urine rare. SCHULE lui

donna *arsen.* 4/30 qui rendit la respiration libre et diminua l'œdème. Au bout de 15 jours, l'oppression ayant reparu, avec toux nocturne, crachats salés, sueur le matin et froid des pieds, le malade reçut *se-pia* 3/30 qui le guérit.

Un jeune homme de 20 ans vint consulter THORER pour une fièvre quarte qu'il n'avait combattue, depuis quelques semaines, que par des remèdes domestiques. — Horripilation d'une heure, commençant par tiraillements aux pieds; forte chaleur et soif pendant une heure; sueur modérée; *arsen.* 2/30 après l'accès, répété chaque jour jusqu'à l'accès suivant; le second paroxysme fut très-faible; encore une dose *arsen.* 3/30, l'accès ne revint pas; on continua *arsen.* quelques jours.

Le Dr STRECKER dit avoir obtenu la guérison de fièvres intermittentes au moyen d'*arsen.*; il oublie la seule chose essentielle, la désignation détaillée des symptômes.

Le cas suivant est des plus frappants et honorables pour l'homœopathie. Le Dr SEGIN fut appelé auprès d'une pauvre femme qu'il trouva faible, émaciée, yeux troubles et cernés, pâle, aspect cachectique, œdématisée; ces symptômes étaient le produit d'une fièvre intermittente de longue durée, d'abord tierce, puis quotidienne. Après quelques jours de bon régime, SEGIN donna quelques globules d'*ars.* 3 qui n'amènèrent aucun changement; alors la malade reçut *kal. carb.* et *ars. alb.*  $\bar{a}a$  gr.  $\frac{1}{4}$ , aq. *distill. alcool*  $\bar{a}a$   $\frac{3}{4}$  iij, dont elle devait prendre 20 gouttes par jour.

Dès la seconde dose, la fièvre passa. Le malade continuant son remède, reçut l'ordre de le cesser; la fièvre ne reparut pas, et le rétablissement s'opéra lentement.

Un homme souffrait depuis douze jours d'une fièvre tierce, inutilement traitée par un allopathe. — Vertiges, battements dans le front, frissons de trois à quatre heures de durée, sans soif, mais avec vomissement de bile, puis de sang; puis chaleur brûlante au dos, sèche, avec soif, puis sueur; grand abattement, toux sèche, même pendant l'apyrexie, cruelle le soir. — *Arsen.* 6/30, tous les matins à jeun; l'accès manqua et les douleurs cessèrent; — *arsen.* 30 quatre doses, une tous les deux jours; il n'y eut pas de récidive, et la santé se rétablit.

Une femme de 30 ans avait depuis quelques semaines une fièvre quarte; léger frisson, puis chaleur brûlante avec céphalalgie et soif inextinguible, suivie d'une forte sueur, ardeur continuelle à la région de l'estomac. *Nux* 2/30 ne produisit point d'effet; *ars.* 1/30 enleva sur-le-champ la fièvre qui ne revint plus.

Une femme de 50 ans était attaquée d'une fièvre quarte depuis trois semaines: léger frisson, puis forte chaleur avec délire et violente céphalalgie, et enfin légère sueur; soif ardente avant et pendant le frisson; douleur au-dessus de la région de l'estomac; éructation à vide avant le frisson. *China* 3/9 deux doses n'amena rien; *ars.* 1/30, deux doses guérirent.

Un jeune homme de 15 ans avait, depuis 7 mois, une fièvre quarte; soif pendant le frisson et déchirement dans les doigts; *bry.* 2/30 et *arsen.* 1/30, de

chacun deux doses, enlevèrent la fièvre en huit jours.

Dans un cas de fièvre quarte, l'accès arrivait à cinq heures après midi, par frissons d'une heure, puis chaleur entrecoupée de frissons, avec soif modérée; pas de sueur; vers la fin du frisson, élancements, pressions et tiraillements dans le front jusque dans les yeux, qui obligent le patient à les fermer, avec exacerbation s'il les ouvrait ou s'il se remuait; soubresauts en s'endormant qui interrompent le sommeil; enflure œdémateuse des pieds. *Ars.* 2/30, deux doses données par NEUMANN emportèrent la fièvre.

Dans un cas de fièvre tierce observé par le même, l'accès commençait par des bâillements et des pandiculations; déchirements avant et pendant le frisson, qui durait une heure et demie, sans trembler; frissonnements au commencement de la chaleur qui est suivie de sueur; soif nulle; pendant l'accès, crampes de poitrine menaçant de suffocation; angoisse agitante; la fièvre avance tous les jours de deux heures; pendant l'apyrexie le malade se trouve bien, mais faible. — Une dose *ars.* 1/30 fit tout disparaître.

Un jeune homme de 25 ans avait été réformé en raison d'une fièvre intermittente déclarée incurable après avoir été inutilement traitée pendant un an. Présenté à TIETZE, il lui offrit les symptômes suivants: fièvre quotidienne; frissons par tout le corps, avec tremblement et malaise le matin; prostration extrême des forces, durant toute la journée; soif extraordinaire après le frisson et avant l'accès de chaleur, qui est d'une ardeur extraordinaire avec trans-

piration, et dure fort avant dans la nuit; — douleur continuelle dans le front, comme si le cerveau se remuait; goût amer. — *Nux* fit cesser la fièvre pour quelques jours; mais elle revint aussi violente que jadis.

TIETZE donna *ars.* 3/30, le 31 mars et le 1<sup>er</sup> avril. Le 5, le malade vint le voir, marchant plus facilement; dès la seconde dose *ars.* la fièvre n'avait plus reparu; il se trouvait bien et avait bon appétit; il reçut pour le lendemain *ars.* 3/30; dès-lors la fièvre ne revint plus.

Un chirurgien, âgé de 25 ans, avait été attaqué, en septembre, à la suite de fréquents refroidissements, d'une fièvre quotidienne matutinale avec frisson, chaleur et sueur prédominante; toux brève, sèche, oppression de poitrine avant et pendant le frisson, soif dans les trois périodes, douleur pressive dans la partie frontale pendant l'apyrexie; dégoût. Deux doses *ars.* 1/6 le guérèrent en quatre jours.

Un canonnier de 23 ans fut attaqué au mois d'août d'une fièvre tierce rétrograde, le premier accès eut lieu l'après-midi avec maux de reins, puis frissonnements, avec mains et pieds froids et bleus, toux brève et sèche, gonflement du creux de l'estomac, cuir chevelu douloureux au toucher; deux doses *ars.* 1/30 le guérèrent en huit jours.

Ce ne sera, je pense, qu'en rassemblant, comme je le fais ici, un nombre d'*observations* sur l'emploi d'un seul et même remède, qu'on viendra à bout de former une sorte de tableau des symptômes contre

lesquels ce remède peut être donné avec une certitude à peu près complète de le voir réussir. P.

Beaucoup de maladies asthmatiques, continue LOBETHAL, surtout si elles proviennent d'une disposition purement nerveuse ou hydrothoracique, sont fort souvent guéries radicalement, ou du moins considérablement soulagées par l'usage de l'*arsenic*; dans l'hydrothorax confirmé, c'est un remède fort captieux, qui rend souvent aux malades la respiration presque immédiatement libre, quoique long-temps gênée et anxieuse; mais ils meurent d'ordinaire subitement, sans souffrances, tandis que leurs alentours et le médecin se livrent à de trompeuses espérances. Il m'a même semblé dans ces cas qu'en répétant l'*arsenic* on enlevait le bon effet de la première dose.

#### *Addition du Rédacteur.*

Les observations d'*hydrothorax* guéris par *arsen.* sont jusqu'à ce moment très-rares. Nous en avons donné une (*Bibl. hom.*, 1<sup>re</sup> série, I, 317, 1833), où ce remède, il est vrai, a reçu postérieurement l'aide d'*helleb.* et de *digital.*

TIETZE l'a appliqué avec succès dans un cas très-grave où les symptômes d'hydrothorax étaient unis à un anasarque complet; trois jours après *arsen.* 3/30, l'enflure avait fort diminué aux extrémités, le bas-ventre seul offrait un peu de développement; urine copieuse, selle quotidienne, céphalalgie, douleur au cou. Trois jours encore après, répétition d'*arsen.*

Au bout de 10 jours, respiration encore courte,

crachats épais, muqueux, blancs; gosier rouge, amygdales gonflées; éruption pruriente habituelle à la malade qui peut maintenant marcher et entreprendre quelques ouvrages.

Ce jour-là et huit jours après, *sulfur* 1/30 qui active visiblement l'amélioration, amène la guérison, et rend à la malade un teint fleuri; elle ne se plaint plus et se trouve complètement rétablie.

GRIESELICH ayant à traiter un hydrothorax confirmé, déjà fort anxieux, avec œdème des pieds, toux brève, urine rare, impossibilité de se coucher, la nuit, teint blême; — après avoir fait prendre pendant huit jours la *teinture de digitale* qui diminua l'œdème, observant que les symptômes pectoraux augmentaient, que l'oppression nocturne était fort violente, au point que la malade ne pouvait entrer dans son lit, il donna *arsen. gr.* 1/24 chaque jour. Après la sixième dose, les nuits devinrent bonnes, les maux de poitrine cédèrent, l'urine augmenta, et la malade put quitter son lit. Sur quoi il fit prendre les six dernières doses de deux jours l'un; l'œdème des pieds disparut et la malade se trouva tout-à-fait bien.

Un homme de 45 ans était depuis long-temps atteint de brachypnée et d'anasarque. SCHULZE consulté trouva bourdonnement, pression sur la poitrine, toux sèche, douleurs asthmatiques si fortes que le malade était obligé de rester assis, car le décubitus lui causait des accès de suffocation; œdème des mains et des jambes avec douleur brûlante, bien que froides au toucher; peau jaune, urine rare, jaune foncé, soif ardente, peu de sommeil.

Il donna, le 4 mai, *arsen.* 4/30; le 27, on lui manda que l'état s'était fort amélioré, l'enflure avait disparu, la sécrétion était plus copieuse, les accès de suffocation presque nuls, la peau moins jaune; — douleurs déchirantes entre les épaules et aux reins; gonflement du bas-ventre, soulagé par l'émission de flatuosités; *carbo veg.* 2/30 acheva promptement de le guérir.

Une femme de 60 ans se présenta à RÜCKERT avec manque de respiration en montant, oppression plus forte dans le lit, qui oblige à s'asseoir; quelquefois suffocation dans le jour; œdème des jambes et des pieds.

Deux doses *arsen.* 3/30, à huit jours de distance, diminuèrent l'oppression la nuit et firent disparaître la suffocation le jour. Trois doses *caïnca* 2/30 de huit en huit jours parachevèrent la guérison. P.

Dans les *diarrhées profuses*, surtout si elles sont aqueuses, et que les forces aient déjà beaucoup souffert, l'*arsenic* est souvent le remède le plus efficace; mais dans les diarrhées colliquatives des phthisiques seulement, il est d'une action aussi brève que tout autre médicament.

#### *Addition du Rédacteur.*

LOBETHAL ne parle pas de l'effet curatif merveilleux de l'*arsenic* dans les cardialgies très-invétérées, avec débililité complète; je l'ai employé fréquemment et l'emploie journellement dans ce cas, avec le plus grand succès; il est presque incroyable à quel point

cette substance destructive et désorganisatrice agit en sens inverse de ces propriétés-là, lorsqu'on l'amène à un haut degré d'atténuation et qu'on l'applique précisément sur l'organe où une dose un peu forte produit les plus terribles effets.

Dans la *diarrhée*, je m'en suis souvent servi aussi avec succès ; faute de me rappeler nominativement les cas où j'en ai fait heureusement usage, je vais recueillir ceux où il a réussi en d'autres mains.

Le Dr WOLF rapporte (*Arch.* XII, 2, 19,) le cas de son enfant âgé de 8 ans, atteint depuis le mois de novembre d'une diarrhée, dont voici les symptômes : évacuations précédées de tranchées, glaireuses, pul-tacées, brunâtres, la nuit et surtout vers le matin ; maux de ventre violents pendant des heures, remplacés par des douleurs à la tête et à la nuque ; émaciation, insomnie, exaltation, idées sombres, ventre mou, sensible au toucher. Pendant trois mois, WOLF administra vainement les médicaments divers qui lui parurent indiqués ; les selles redevenaient consistantes, mais au bout de deux jours, la diarrhée reparais-sait. L'enfant dépérissait à vue d'œil, et WOLF en prévoyait la mort prochaine, lorsque étudiant avec encore plus de soin tous les symptômes, il les trouva correspondre à *arsenic*. qui avait été déjà donné sans succès ; il essaya d'en soutenir l'action par des doses répétées, et en donna, le 12 mars, 3/30, le 13, 2/30, et le 14 1/30. Les deux premiers jours l'enfant ne se trouva pas bien, mais il se déclara bientôt un mieux sensible sous tous les rapports ; selles consistantes et

régulières, moins de faiblesse et de langueur; — le 28, la diarrhée reparut dans la nuit, et dura tout le jour. WOLF fit prendre trois nouvelles doses comme la première fois. La guérison fit des progrès jusqu'à la fin d'avril où la diarrhée reparut; trois nouvelles doses la firent cesser et elle ne revint plus.

Un médecin militaire fut appelé auprès d'un soldat qui avait été subitement pris dans la nuit de tranchées violentes, accompagnées de selles fréquentes et liquides; dans la journée, ayant voulu faire son service, il était tombé sans connaissance, le corps couvert de sueur froide; le soir, à la visite, il était au lit, poussant des gémissements, replié sur lui-même, avec tête lourde, lèvres bleues, traits contractés, se plaignant de défaut d'appétit, de maux de cœur au moindre mouvement, de tiraillements et de tranchées violentes dans la région épigastrique; le bas-ventre ballonné, peu dur, douloureux au toucher; selles peu fortes, glaireuses, se renouvelant à chaque instant, avec tranchées de plus en plus intenses; forte pression vers l'anus; soif ardente, langue sèche et blanche; angoisses, froid aux extrémités et à la face qui était couverte de sueur; pouls faible à 80.

Le malade reçut aussitôt *arsenic* 30 gtt. j; bientôt après il fut délivré de ses douleurs, n'alla qu'une fois à la selle, s'endormit et se réveilla le lendemain ne se plaignant que de lassitude.

Le médecin observe qu'*arsenic*. s'est toujours montré efficace lorsque le mouvement aggravait les accès, qu'il y avait soif ardente et froid accompagné

de sueur à la figure. (*Annal. homœopath.* III, 16.)

SEIDEL dit qu'*arsenic.* lui a rendu de grands services dans les diarrhées autumnales, avec cuissons à la région ombilicale, évacuations très-fréquentes et muqueuses; malaise, grande soif d'eau froide, frisson, sueur abondante par tout le corps, angoisses extrêmes, agitation continuelle; elles arrivaient après minuit et duraient jusqu'au matin. (*Arch.* XII, 3, 140.)

TIETZE traitait son enfant, âgée de 18 mois, atteinte de diarrhée avec fièvre de dentition très-aiguë; *pulsat.* ne fit cesser que la fièvre; *dulcam.* et *phosphor.* mirent momentanément fin aux douleurs; la faiblesse devenait générale, l'affaissement rapide; *china, acid. phosph.* ne produisirent aucun effet; deux fois par jour la petite avait de violents accès d'angoisse, des douleurs, et une évacuation aqueuse, blanchâtre, d'un seul jet; elle était presque à l'agonie, lorsque *arsenic.* 2/30 répété douze et vingt-quatre heures après, améliora promptement son état; quarante-huit heures après, le danger avait disparu. L'enfant se rétablit promptement.

Le Dr SCHROEN se loue beaucoup d'*arsen.* 30 gtt. j, dans des diarrhées négligées pendant la première période de la dentition; cinq ou six évacuations par jour, d'une eau brune, d'un seul jet; maigreux extrême; peau jaune; défaut d'appétit; pleurs continuels; abdomen tuméfié; face blême et flétrie. Dans quelques cas, une dose a suffi; dans d'autres il a fallu la répéter tous les huit jours; jamais il n'a été besoin

de plus de trois ; la santé des enfants ne tardait pas à être florissante. P.

Dans le cancer, les ulcères phagédéniques, surtout le cancer à la peau, au nez, aux joues, l'*arsenic* souvent répété, est très-efficace.

Par l'*arsenic* x employé intérieurement, et la graisse de porc avec *arsenic*. x pour l'extérieur, j'ai guéri, à une femme de 71 ans, un ulcère cancéreux à la face, au point d'en faire disparaître complètement le caractère carcinomateux, et j'achevai de la rétablir par *silicea* employée à l'intérieur et à l'extérieur.

(J'ai peu d'expériences d'*arsen.* dans ce cas ; je l'ai donné, sans aucun succès, pendant le traitement d'un horrible cancer du sein, qui s'est porté, d'un côté, jusqu'au dos, de l'autre, par-delà le sternum jusqu'à l'autre sein ; aucun remède n'a pu suspendre, un seul instant, la marche de ce mal affreux. P.)

J'ai presque toujours employé *arsenic.* à la 30<sup>e</sup> dynamisation, et souvent trouvé nécessaire de répéter cette dose dans tous les cas.

(*Arsenic.*, à grandes doses, m'a souvent réussi dans la débilitation qui suit de longues maladies ; je l'ai vu agir comme calmant contre les angoisses qui accompagnent la fin des phthisies pulmonaires. P.)

#### ASSA FOETIDA.

Ce remède est un bon curatif dans mainte maladie asthmatique. J'en ai observé une fois l'heureux résultat chez un homme d'une trentaine d'années, chasseur de faisans de son métier pour un comte du

voisinage, faisant remonter le principe de son asthme à ses premières années, provenu de maux plus ou moins scrophuleux, ainsi que d'un habitus scrophuleux confirmé, et désespérant de se rétablir, vu l'insuccès des nombreuses cures tentées en divers temps. Les accès avaient lieu au moins une fois par jour, quand le patient, encouragé par la guérison d'un asthme chronique, opérée sur l'un de ses amis, eut recours à moi ; ils étaient provoqués par chaque effort physique, chaque coït, mais surtout par un repas copieux ou même simplement pris à satiété. Après plusieurs remèdes restés inefficaces, je guéris complètement le malade de ses accès, par *assa foetida* 9, répété 2, 4, 5 à 7 fois par jour. Au bout d'un an, il eut une assez forte récidive de ses maux, pour n'avoir pas observé sa diète, et je réussis bientôt à calmer le mal par le même remède.

Dans le *Journal de Græfe et de Walther*, tome 24, cahier 3, page 506, Michaelis vante l'usage interne de petites doses d'*assa foetida* contre les *palpitations* du cœur, soit qu'elles se manifestent dans les maladies de cet organe, soit qu'elles dérivent de l'éréthisme des nerfs, et considère ce remède comme un lénitif admirable dans toutes les *maladies du cœur*.

Contre le rachitisme des os, j'ai trouvé *assa foetida* moins actif que *acid. phosph.* et *calc. carb.*

(*La suite au numéro prochain.*)

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Du mode d'action de toute méthode curative en général, de la méthode homœopathique en particulier, et de la concordance d'action des diverses méthodes curatives.**

....Servare modum, finem que tenere,  
Naturamque sequi, Veroque impendere vitam.

LUCAIN, *Phars.*, liv. 2.

Il faut pouvoir dire à son maître : tu t'es trompé  
et non pas toujours : tu l'as dit.

ZIMMERMANN, *Traité de l'expérience.*

Par le D<sup>r</sup> GASTIER de Thoissey.

---

Dans les derniers cahiers de la première série des *Archives* de la médecine homœopathique, établissant les bases du travail que nous nous proposons de continuer ici par abrégé, nous avons montré dans la loi générale de conservation, le *fait-principe* vers lequel convergent tous les moyens, toutes les facultés départies aux différents êtres, le but, la fin auxquels ils tendent tous par un mouvement naturel et en quelque sorte irrésistible ; l'objet essentiel de leur

existence enfin, qui détermine et fixe leurs relations dans le monde, auquel se rapportent tous leurs actes, et à l'accomplissement duquel chacun, selon les organes ou les puissances qui sont en lui, fait servir tout ce qui l'entoure comme autant d'éléments réparateurs ou constituants créés pour lui à cet usage.

De ce fait général, universel, nous avons été conduit à la considération d'un autre fait qui se lie au premier par une conséquence rigoureuse, et sans lequel il ne saurait être compris ; savoir l'état de lutte nécessaire et forcée dans lequel chaque être vit à l'égard des corps qu'il fait servir à ses besoins, lesquels, dans le but de se conserver eux-mêmes, ont aussi nécessairement une résistance à lui opposer. Nous avons dit comment tout cela s'opérait.

C'est dans ce conflit et dans cette alternative d'attaque et de résistance, d'action et de réaction qui au fait constitue le mouvement perpétuel dont nous voyons le monde agité ; c'est dans ce mouvement incessant de composition et de décomposition ou de transformation, où chaque être a un rôle également important à remplir, que tous les physiologistes ont vu plus ou moins explicitement, plus ou moins exclusivement la vie. C'est là que l'y voyait surtout notre immortel Bichat quand il en a donné cette définition si souvent critiquée, et pourtant si juste et si vraie, au point de vue d'où il l'a considérée : « La vie, dans un être, est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Comme dans le monde en général, la vie est ce mouvement sans terme d'action et de

réaction, d'attaque et de résistance qui en embrasse et en remplit l'espace et la durée. Telle était aussi sur ce sujet la pensée d'Hippocrate, dans sa comparaison de la vie à un cercle où l'on ne peut trouver ni commencement ni fin, à cause de l'entrelacement des phénomènes vitaux *qui sont tour à tour effets ou causes* dans la production des mêmes résultats. Ainsi, l'habile écrivain dont la *littérature médicale* déplore la perte récente, a-t-il dit avec raison (bien que sa thérapeutique ne soit qu'une longue inconséquence ou déviation de ce principe qu'il y exprime) : « Rien » n'existe ici-bas d'une manière indépendante ; et une » nécessité impérieuse semble avoir assujetti tout ce » qui respire à un combat éternel : cette loi est im- » muable et elle embrasse l'universalité des êtres vi- » vants. » Les faits mêmes ne déposassent-ils pas de cet état de choses, comme ils le font avec la plus grande évidence, on serait conduit à le supposer comme conséquence forcée de l'*état actif* de chaque être dans l'accomplissement de la loi de conservation. Mais ce perpétuel combat qui est pour chaque être une condition forcée de son existence, nous indique à son tour la nature des rapports des différents êtres entre eux, rapports hostiles d'être à être, quels que soient leur apparente affinité et le but final de conservation que chacun, en soi et pour soi, se propose. La mort qui entre, comme la vie, dans le plan général de la nature et qui y est comme elle une nécessité ; la mort qui, par une admirable combinaison dont on rencontre partout des analogies dans l'étude de la créa-

tion, se réalise et s'effectue par la vie, comme la vie par la mort, ne nous permet pas de donner aux faits une autre interprétation. Ce serait se refuser à l'évidence que de ne point reconnaître la prédilection, la préférence naturelle, le charme inné, le penchant irrésistible, exclusif même de chaque être pour se perpétuer dans la forme qui est propre à son espèce et qui lui appartient. Tout en lui est ordonné pour cela, et ses tendances ou instincts, comme ses organes ou moyens, conspirent ensemble vers cette fin. Or, le moyen de concevoir un tel état de choses sans admettre la lutte incessante qui en est la condition obligée!

Il y a donc pour chaque être créé un besoin qui domine tous les besoins, ou auquel tous les autres se rapportent; c'est d'*être*, c'est de se maintenir dans les conditions d'existence les plus conformes à sa nature propre, c'est de se *conserver* enfin; et, s'il y a, pour nous, *une loi primordiale*, évidemment c'est celle qui se lie à ce besoin et qui en est l'expression, c'est la *loi de conservation*.

Or, la vie est *une* en maladie comme en santé; et le mode d'action des moyens par lesquels elle se conserve ou tend à se conserver dans ses deux états, ne saurait différer. Ces réflexions nous ramènent au fait-principe d'où je procédais, il y a vingt ans, lorsque je considérais comme *nocive* l'action primitive de tout agent curatif dans ses effets secondaires ou de réaction. Maintenant par l'induction la plus immédiate de ce fait considéré dans ses rapports avec la thérapeutique spéciale, nous trouvant amenés à chercher

dans l'action nocive la plus directe, la plus spéciale à l'état morbide actuel ou présent, la *condition de spécificité* de l'agent le mieux approprié, le plus sûrement curatif dans l'espèce, nous voilà dans la pleine voie de l'homœopathie, puisque aucune action nocive ne saurait être plus directe, plus spéciale, mieux appropriée par conséquent à un état morbide quelconque que celle qui résulte d'un agent dont les effets sont semblables ou le plus analogues possible à l'action du mal lui-même.

Tandis que nous cherchions ainsi à établir la réalité du fait de l'action curative homœopathique en le rattachant à la loi générale d'où il émane, notre savant confrère Léon Simon, qui a compris comme nous que pour une science exacte et positive, telle que la médecine l'est devenue par la PATHOGÉNÉSIE, le meilleur moyen d'en hâter le progrès et d'en préciser l'application est une bonne théorie, a, dans ce but, publié il y a quelques années, en des termes qui m'avaient d'abord paru obscurs, ses idées, aujourd'hui beaucoup plus élucidées, sur l'appropriation, qu'il présente comme la loi suprême et primordiale par laquelle tout être vivant se reproduit, se développe, se conserve et se transforme. Mais le Dr Léon Simon me paraît dans la même erreur où m'a semblé être HAHNEMANN en considérant comme loi primordiale, universelle, la simple généralisation d'un fait particulier, ou en voyant dans la raison immédiate de ce fait une loi générale de la nature ; ce qui conduit dans les applications à un système de restriction et d'exclusion

également contraire à la vérité et au progrès de la science ; comme je l'ai fait remarquer au sujet de ce qu'on a qualifié de *loi des semblables*. Complètement d'accord au fond avec le D<sup>r</sup> Léon Simon, je ne discuterai point dans sa manière de voir une opinion que j'adopterais volontiers. Mais, entre l'*harmonie* d'où il déduit le fait curatif, et la *résistance* à laquelle je le rapporte, il y a une différence apparente si grande, qu'un mot d'explication devient au moins nécessaire avant de passer outre. Placé pour observer à une certaine distance du fait curatif, il me paraît difficile qu'on puisse le voir autrement que moi, et je le conçois moi-même fort bien, comme le D<sup>r</sup> Léon Simon, du point de vue rapproché où il l'observe. Seulement, considérant les choses d'un peu plus haut, j'y trouve l'avantage d'un horizon plus vaste, sans que de ce point de vue plus éloigné les phénomènes m'apparaissent moins nets et moins vrais. En appliquant sa loupe *dessus* l'objet même qu'on veut observer, on peut le voir fort bien, mais on ne voit que lui ; et c'est là la condition où s'est placé le D<sup>r</sup> Simon pour observer le fait curatif, et c'est de ce point qu'il a dû n'y voir qu'un *acte* d'appropriation, comme HAHNEMANN, du même point, n'y a vu de même que le *fait* homœopathique, acte et fait *qu'ils ont érigé en loi* tout naturellement. Mais en éloignant un peu la lentille de l'objet, sans en changer d'ailleurs la position, on voit peut-être mieux cet objet, et avec lui surtout on en voit d'autres encore ; tel est, je le suppose du moins, mon cas particulier. Tout en rapportant à un

état *de lutte* le mouvement dont le monde est agité ; à un état *de résistance* la position de chaque être vis-à-vis l'un de l'autre ; en considérant comme nécessairement nocive toute action qui, dans un être, appelle la résistance et qui éveille en lui sa force de conservation, cette puissance constitutive nécessaire et inhérente à la nature de chaque être comme les éléments matériels dont il se compose ; en ne voyant, dis-je, qu'à ce prix, qu'à cette condition, l'accomplissement de la loi de conservation, je n'en reconnais pas moins, lorsque je me rapproche du fait thérapeutique, le rapport harmonique entre les effets pathogénétiques des remèdes et les symptômes morbides, l'analogie, l'appropriation enfin, comme une condition obligée de toute action curative spécifique. L'homœopathie ou l'appropriation de la puissance dynamique d'un agent à un état morbide est, en thérapeutique, la conséquence rigoureuse de *la loi de résistance*. Telle que je la conçois, c'est le moyen spécial par lequel cette loi s'accomplit, c'est le dernier anneau de la chaîne qui lie la théorie au fait ; c'est, si l'on veut, la condition absolue, le *sine quâ non* de l'action curative spécifique, la plus directe et la plus complète, comme nous l'expliquerons plus loin, mais *non de toute action curative*, ce que j'espère démontrer par l'examen et l'appréciation des guérissons spontanés. Or, le bénéfice que je trouve à considérer les choses du point de vue où je les envisage, consiste précisément dans l'avantage de pouvoir, sans dévier des traces de la nature, suivre une voie

thérapeutique tout aussi sûre, mais plus libre et plus large que celle qui n'aurait d'espace que pour le char de l'homœopathie.

Tout en conservant donc pour mon opinion une préférence que je crois justifiée, je vais rechercher ce qu'on entend par *loi d'appropriation*, tâcher d'apprécier son mode d'opérer dans la production du fait curatif, objet de nos recherches, et déterminer s'il se peut, à l'égard de la thérapeutique, le rapport des idées sur lesquelles cette loi repose véritablement, avec celles d'après lesquelles nous procédons dans l'appréciation de l'action curative homœopathique.

Si nous cherchons dans l'observation des faits et dans les réflexions les plus simples que les faits suggèrent, le mode par lequel s'accomplit la loi de conservation, nous trouvons que l'*harmonie* entre les êtres est pour l'accomplissement de ce fait la condition la plus favorable ; et le mot *appropriation*, malgré la double acception qui en diversifie le sens, ou peut-être à cause de cette double acception, désigne assez bien la condition de rapports des êtres entre eux et la fin où ils tendent, pour devenir tout à la fois l'expression de ces rapports et de cette fin. Le Dr Léon Simon aurait donc bien vu et bien apprécié toutes ces choses, lorsqu'il a désigné par le mot *appropriation* le fait ou l'acte par lequel tout être vivant applique à sa conservation, s'*approprie* dans le milieu qui l'entoure, les éléments le mieux en harmonie avec sa nature, comme les plus convenables à la satisfaction de ses besoins. L'*appropriation* pourrait donc bien

être l'expression générale de ce fait, de ce moyen d'accomplissement de la loi de conservation. Ainsi, l'attraction newtonienne n'est-elle non plus que l'expression d'un fait général et constant, *du moyen* par lequel s'accomplit la conservation des masses planétaires, c'est-à-dire, du moyen qui assure l'équilibre, le maintien des rapports harmoniques nécessaires à la conservation de ces masses. Mais Newton n'a jamais vu une loi primordiale dans ce fait dont il a formulé les conditions, et que son génie a si heureusement fécondé.

Maintenant, comment entend-on que l'appropriation puisse s'opérer? quelle est la position respective de deux corps dont l'un va s'approprier l'autre? voilà le nœud de la question et le point dont la solution importe surtout à l'exactitude et à l'utilité des conséquences que nous pourrions en tirer pour la thérapeutique. Ici comme partout les faits seuls peuvent nous éclairer : or, que nous disent les faits? d'abord qu'il est certaines conditions de rapports entre les êtres pour que l'appropriation ait lieu convenablement; que, hors de ces conditions nécessaires, l'appropriation se fait mal, sa fin, son but conservateur ne sont point atteints. L'un d'eux alors est altéré dans sa constitution, dans sa vie; il n'éprouve plus, de ses rapports, l'action réparatrice qu'il en attendait; il souffre, il dépérit; son bien-être, comme sa conservation en ont reçu une atteinte fâcheuse; et ces mauvais effets de l'appropriation pourront être le résultat *d'un simple changement de proportion* dans la con-

stitution de deux corps *de nature d'ailleurs parfaitement harmonique*.

En second lieu, les faits nous apprennent encore qu'au terme d'une activité dont une multitude de circonstances peuvent varier l'état et la durée, nous voyons les formes constitutives des êtres, *sans quitter le milieu où ils avaient jusque-là puisé tous les éléments appropriés à leur conservation*, cesser d'être ce qu'elles avaient été ; et, par opposition à l'état de *vie pleine* où nous considérons l'être qui jusque-là avait trouvé dans l'exercice de sa puissance d'appropriation, le moyen de se conserver dans sa forme primitive, nous appelons, selon le degré d'altération qu'il a subie, *consomption, décrépitude, mort*, l'état qui lui succède. L'appropriation n'a donc rien d'absolu dans ses effets. Elle est absolue, au contraire, dira-t-on, dans les conditions qu'elle exige pour se faire convenablement ; et les désordres signalés plus haut en seraient même la preuve, puisqu'ils pourraient être considérés comme le résultat d'un rapport vicieux dans les conditions d'appropriation, et non d'une appropriation exacte et rigoureuse. Cela peut être ; mais le fait des changements successifs dans les formes de la dégradation progressive par le temps, c'est-à-dire, par les actions diverses qui en remplissent la durée, ce fait subsiste ainsi que celui de la mort ou de la transformation complète. Or, ne perdez pas de vue cette marche et cette fin de toute chose, si vous ne voulez pas vous faire illusion sur la nature et les propriétés réelles de l'appropriation. Les atteintes

progressives que reçoivent dans leurs formes constitutives les corps dans la condition d'appropriation la plus parfaite qu'on puisse concevoir, de même que l'aggravation d'un état morbide par l'effet primitif de l'agent curatif le mieux approprié à cet état, vous ramèneront toujours à la vérité sur la nature des rapports par lesquels l'appropriation s'effectue. De quelque manière que nous considérons et que nous interprétions les choses, du point de vue où nous nous sommes placés pour les observer, nous nous trouvons constamment entraînés à cette conclusion, savoir, que ce n'est point par une vertu plastique que les éléments conservateurs les mieux appropriés à notre conservation agissent sur nous ; que chaque être est actif dans le travail d'appropriation par lequel il tend à se conserver ; qu'ainsi le système de la réaction avec son principe et ses conséquences est le seul vrai, le seul admissible, le seul qui offre dans les faits sur lesquels il est fondé, le type d'imitation que nous puissions nous proposer pour suivre la nature dans ses procédés ; le seul enfin que, pour cette raison, on puisse invoquer en thérapeutique. Or, le principe comme les conséquences de tout système de réaction est, de la part des corps entre eux, *une action nocive*. Cela est évident, nécessaire. Cette action nocive qui fait le fond des rapports des êtres entre eux, est en nous une notion tellement liée à l'observation des faits, qu'elle est supposée telle dans les mots *instinct de conservation* par lesquels nous exprimons la tendance égoïste de chaque corps au milieu de ceux aux dépens desquels il vit.

Comment concilierions-nous la contradiction apparente entre nos idées sur la loi de résistance ou de réaction avec l'*harmonie* dont on a fait la condition de toute appropriation conservatrice? En admettant une loi d'appropriation, comment la concevons-nous? Fondée sur l'analogie, l'appropriation, pour être conséquente au principe d'où elle dérive, doit voir la condition de son existence varier selon l'état de santé plus ou moins parfait. Ainsi dans l'état de santé parfaite (s'il existait un tel état), pour le maintien de l'harmonie ou équilibre parfait, la condition d'appropriation des corps propres à conserver un être en cet état, étant entre eux et lui une similitude aussi exacte que possible, c'est dans les corps dépourvus de toute action nocive que cette condition d'appropriation se trouverait; car l'état de santé parfaite étant l'absence ou la négation de tout symptôme morbide, ne peut évidemment être maintenu ou conservé que par des corps absolument incapables d'en produire; c'est-à-dire, absolument dépourvus de toute action pathogénétique; une action nocive, si ces corps en étaient susceptibles, ne pourrait que rompre l'harmonie qui constitue l'état de santé. Tandis qu'en état de santé, au contraire, l'équilibre ou le retour à la santé qui est alors le but, la fin auxquels tendent toutes les puissances de l'être en cet état, la condition de rapports entre les corps pour que ce but soit atteint, étant toujours que les propriétés de l'un soient semblables à l'état de l'autre, c'est-à-dire, susceptibles de produire un état semblable, c'est dans un corps ca-

pable de produire la lésion dont il est atteint, qu'un être malade trouvera la condition d'appropriation qui convient à son état. Cet état d'oscillation calme qui constitue la santé n'aura besoin que d'un peu de substance assimilable sans aucune propriété active ; tandis que pour l'être troublé dans ses fonctions, une telle substance sortirait des conditions d'appropriation. Les propriétés nocives ou pathogénétiques dans les substances alimentaires proprement dites, seraient aussi fatales au maintien de l'équilibre d'une santé parfaite, que leur absence au rétablissement de cet équilibre détruit. De là la division toute naturelle que l'expérience, à défaut de principes qui l'aient signalée, a établie entre les substances purement alimentaires et les médicaments proprement dits, entre les sources de l'hygiène et celles de la *Matière médicale*.

C'est ainsi que dans son application à l'objet de nos recherches, je conçois la loi d'appropriation ; mais je ne sais pourquoi, malgré l'impossibilité pour moi de la comprendre autrement, il me semble que ce n'est point ainsi qu'on l'entend ; ou du moins cette interprétation que je lui donne ne me semble-t-elle pas nettement ressortir des expressions de M. Léon Simon. On dirait que l'action primitive ou immédiate des agents médicamenteux est confondue par lui avec leur effet secondaire, ou bien l'on ne sait à quoi rapporter l'*homogénéité* dont il fait la condition de l'appropriation.

N'aurait-on voulu exprimer par ces mots *loi d'appropriation*, que la nécessité d'un rapport ou conve-

nance entre les divers êtres pour l'accomplissement de leur destinée, sans préciser davantage quelles sont ou peuvent être les conditions de ces rapports? qu'ainsi les êtres s'approprient, dans le milieu où ils sont placés, ce qui leur convient, et ne vivent et se conservent que de cette manière? Oh ! alors, je conviendrais avec l'auteur lui-même qu'ainsi présentée une telle loi paraît bien triviale ; elle ressemble un peu à une mystification.

Le mot *harmonie* placé en quelque sorte comme synonyme à côté du mot *appropriation*, sans doute pour éclairer le sens de ce dernier, nous conduit à penser que cette convenance nécessaire au succès de l'appropriation est, dans l'esprit de l'auteur, exclusive de toute idée de lutte ou combat, et par conséquent de tout système de thérapeutique où l'action du remède étant considéré non comme homogène, mais comme tout-à-fait contraire ou opposée à l'action vitale conservatrice, c'est par la réaction de l'organisme que s'effectue l'action curative.

« L'équilibre de la santé une fois détruit, dit » M. Léon Simon, ne peut être rétabli qu'à l'aide » de moyens agissant *conformément aux lois de la* » *vie*; car si l'action des agents thérapeutiques était » contraire aux lois de la vie, le trouble amené par » la maladie s'accroîtrait incessamment. D'où, comme » conséquence, il n'y a de bonne thérapeutique » que celle qui agit dans le sens des lois physiologiques. »

Ceci ne me semble-t-il pas confirmer l'interpréta-

tion que nous donnions à la loi d'appropriation selon son auteur? Toutefois, il y a ici un terme de la question mal défini et cause pour cela de la confusion qu'elle peut présenter : qu'est-ce que les lois de la vie à l'action desquelles l'auteur assimile celle de tout agent curatif? en quoi consistent ces lois? Il faudrait absolument nous expliquer ce qu'on entend par là pour que nous pussions comprendre « *le sens physiologique* dans lequel seul toute bonne thérapeutique doit agir. » Il y a dans cet énoncé quelque chose de fort vague ou de fort obscur pour moi. En effet, l'auteur, dans le même discours d'où j'ai extrait la citation précédente, parle de *réaction nécessairement sollicitée par toute action un peu vive*. Comment concilier cette loi véritablement universelle avec cette manière d'entendre et d'expliquer l'action curative par le rapport d'homogénéité existant entre les propriétés du médicament et les symptômes de la maladie à guérir, à moins de voir dans cette action curative elle-même une conséquence de cette loi universelle, c'est-à-dire, le fait thérapeutique qui l'atteste et qu'elle régit? si par l'homogénéité, condition de toute action curative, vous entendez autre chose, expliquez, commentez, appliquez votre pensée, autrement je ne la comprends plus. Que si, entendant autrement l'effet de l'homogénéité, on prétendait, par exemple, que l'appropriation pût s'effectuer simplement et en quelque sorte passivement, sans tenir compte dans cette opération de l'état actif où, nous, nous voyons les corps entre lesquels l'appropriation n'a lieu qu'au

terme d'un état de lutte dont elle est le résultat, et qu'on supposât que la guérison fût l'effet d'une sorte de neutralisation du mal par la rencontre de deux conditions homogènes, *virtuellement propres* à produire ce résultat, que l'on veuille ne point perdre de vue que chaque être étant animé d'un égal désir de se conserver, c'est-à-dire, d'une même tendance à se perpétuer dans la forme qui est propre à son espèce, et étant pourvu des moyens de s'y maintenir contre les efforts des autres êtres auxquels il pourrait convenir de se *l'approprier*, on ne saurait concevoir le fait de l'appropriation en dehors d'un état de lutte toujours nécessaire, toujours réel, quelque faible et peu sensible que soit la manifestation extérieure par laquelle il se révèle à notre observation.

Dans l'hypothèse où l'on considérerait l'effet curatif des médicaments ou le succès de leur action, comme le résultat de la similitude et d'une sorte de parallélisme existant entre l'action de leur puissance dynamique et celle des propriétés vitales, cette puissance dynamique de l'agent médicamenteux, supposée homogène à la puissance vitale elle-même, passerait donc simplement de l'agent remède au tissu vivant et malade dont elle seconderait les efforts conservateurs en ajoutant à la force défaillante, à peu près comme on voit une nouvelle quantité de matière inflammable ranimer un flambeau près de s'éteindre? Cette manière d'interpréter l'action curative, conséquente, à bien des égards, aux procédés thérapeutiques des anciennes écoles, ferait en homœopathie

une supposition tout-à-fait gratuite, exclusive des faits patents, et, à la rigueur, une abjuration des principes de cette science, bien éloignée sans doute de la pensée de l'auteur; j'aime mieux voir la *loi physiologique*, dans le sens de laquelle il pense que toute bonne thérapeutique doit agir, dans l'état perpétuel de lutte, d'action et de réaction qui est la condition d'existence de tout ce qui a vie ici-bas. La loi physiologique invoquée n'est plus dès-lors que la loi générale de résistance dont nous avons fait l'application à la thérapeutique. Ainsi, l'*homogénéité* présentée comme condition de l'action curative, se trouve ramenée à la spécificité, je veux dire à l'action nocive spéciale; et nous voilà complètement d'accord sur le principe de la science qui a notre foi commune, principe qui, interprété différemment, nous placerait pour les conséquences pratiques à une immense distance. En effet, si, au lieu d'agir dans le sens des modificateurs actuels de la vie, pour exciter une réaction convenable, un agent curatif agissait dans le sens de l'action vitale elle-même et pouvait être considéré ainsi comme un auxiliaire pur et simple agissant parallèlement avec elle, comme une puissance homogène ajoutée simplement à celle qui est en défaut dans l'organe malade, pour aider celui-ci à recouvrer l'équilibre qu'il a perdu, indépendamment de la difficulté de concevoir le *commodo* d'une semblable transmission de puissance, la conséquence d'une telle manière de voir serait que la puissance dynamique de tout agent curatif dut être proportion-

nelle à la lésion à laquelle on veut qu'il remédie ; et qu'ainsi exprimant, je suppose, par le mot *faiblesse*, *irritation* ou tout autre, l'ensemble des désordres qui caractérisent la lésion ou le mal à guérir, la puissance dynamique de l'agent médicamenteux, pour être curative, devrait être *en raison directe* de la *faiblesse* ou de l'empêchement qui constitue l'état morbide ; tandis que, conformément à la doctrine homœopathique, telle qu'on peut la voir dans les écrits de Hahnemann, telle que les faits et les pratiques consacrés par l'usage, sanctionnés par les succès, nous la montrent, l'effet curatif de toute puissance dynamique *est en raison directe de la spécificité de l'agent médicamenteux* et aussi *de la faiblesse de son action*, comme j'espère le faire voir dans l'examen des guérisons spontanées ; et, par conséquent, *en raison absolument inverse de la somme employée de cette puissance* ; ou, ce qui revient au même, la somme de cette puissance appliquée à la guérison d'un état morbide, nullement proportionnelle à la gravité de cet état, doit être au contraire en raison absolument inverse de la faiblesse organique, exprimant conventionnellement cette gravité.

Ainsi donc, qu'on adopte ou non la loi *d'appropriation*, ce n'est pas dans le sens physiologique, c'est-à-dire, dans le sens de l'action des organes, du travail ou des efforts conservateurs de la nature, qu'on doit concevoir l'action des médicaments, mais au contraire dans le sens pathologique. Leur action doit être homogène à l'action du mal, de la cause ou de

l'agent morbide actuel, non à celle des propriétés vitales. Ils n'ajoutent directement rien à la somme des forces de l'organe malade, mais à la lésion dont il est atteint. Le bénéfice que les forces peuvent en recevoir pour leur retour à l'état normal est un effet secondaire, résultant de l'action organique sous une influence spéciale ou appropriée ; et si, comme on l'a opposé au système de la réaction, la considération de l'impuissance du mal à produire toujours la guérison, et le fait également réel de non guérison, par l'aggravation pure et simple du mal, résultant de son progrès naturel ou de quelques accidents survenus pendant son cours ; si, dis-je, la considération de ces circonstances qui, bien souvent n'améliorent pas plus l'état d'un mal qu'elles n'en abrègent la durée, paraît impliquer contradiction à notre manière de concevoir l'action curative des médicaments, et apporter quelque difficulté à son admission, ce ne doit point être, ce nous semble, une raison de se refuser à l'évidence du fait général d'où nous croyons qu'on peut déduire le mode d'action des agents curatifs. La détermination exacte et précise des conditions dans lesquelles ce fait général devient applicable à la thérapeutique et peut rendre raison du mode d'action de ses procédés curatifs, est une question à part, en quelque sorte, et c'est à la solution de cette question que nous venons apporter ici le tribut de nos recherches.

J'avais besoin, avant de reprendre le fil de mon travail, de présenter, au sujet de la loi d'appropriation

proposée par notre savant confrère, ces réflexions auxquelles j'ajouterai en terminant, que cette loi d'appropriation comme la loi des semblables, me semble non une loi générale, mais particulière, et toute spéciale à l'hygiène et à la thérapeutique. Elles sont l'une et l'autre l'expression d'un fait général dans l'existence des corps doués de vie, savoir, que la condition de spécialité ou d'appropriation d'un agent thérapeutique, pour solliciter le plus sûrement la réaction convenable à la guérison, est la plus grande similitude possible entre les effets pathogénétiques de cet agent et les symptômes morbides qu'il est appelé à guérir ; comme en hygiène, conséquemment pour maintenir le plus sûrement l'état harmonique ou d'équilibre parfait dans lequel nous faisons consister la santé, si rare à cette condition, serait l'usage de substances purement assimilables, exemptes absolument de toute propriété pathogénétique.

Je reviens à la doctrine homœopathique telle que son auteur et ses premiers disciples nous l'ont présentée. Il nous a paru, tout en tenant compte de la part qu'ont dû avoir au rejet obstiné d'une telle doctrine également recommandable par l'incontestable certitude du fait qu'elle signale, qu'elle invoque, et sur lequel elle repose inébranlablement, et par l'enchaînement naturel et logique de ce fait, avec les notions les plus claires et les plus positives que la physiologie nous fournit pour son interprétation ; il nous a semblé, dis-je, tout en tenant compte de la part qu'ont dû avoir au rejet de cette doctrine les nombreuses

mais pitoyables considérations nées de l'état de servilisme moral où nous tiennent les mille raisons sociales qui se résument dans le *vil moi* de l'égoïsme, que les malencontreuses explications par lesquelles les disciples de Hahnemann semblent avoir pris à tâche de fausser sa doctrine, de la travestir en donnant à la vérité qui lui sert de base, toutes les apparences d'une fiction, de même que les proportions étroites auxquelles ils l'ont réduite en rapportant le fait curatif qui en procède à une loi particulière jusque-là inconnue, à une loi toute spéciale et presque exceptionnelle dont l'étrangeté des dogmes en opposition avec toutes les idées reçues en thérapeutique, joint à l'absolutisme de ses prétentions comme seule en possession du privilège de guérir, donnant ainsi par ce démenti solennel à tout le passé l'exemple d'une mauvaise foi dont on pouvait user contre eux, ont puissamment contribué à éloigner de l'étude de l'homœopathie une foule de médecins, amis pourtant de la science, et de bonne foi dans leur opposition à ses progrès, et justifie en quelque sorte les oppositions diverses dont cette admirable doctrine a été l'objet. En effet, quelque fondés que nous puissions être à rapporter toute guérison au principe sur lequel repose la doctrine homœopathique, n'y a-t-il pas pour nous nécessité de modifier au moins la forme de nos dénégations à l'égard du succès des méthodes allopathiques, en présence de tous les faits qui chaque jour les constatent, et de tant de réputations historiques et contemporaines nées, ou censées nées de ces

succès? Est-il un plus mauvais moyen pour amener nos confrères dissidents à la reconnaissance des faits évidents que nous leur signalons, que de nier nous-mêmes la réalité de ceux qu'ils nous opposent? Et la voie la plus sûre pour concilier les hommes entre eux n'est-elle pas de concilier les faits qui les divisent?

En érigeant en *loi* le fait thérapeutique homœopathique, si l'on reconnaissait l'ordre de considérations plus élevé qui le domine et d'où il procède, l'erreur serait de peu d'importance, puisque cette manière de considérer le fait n'excluerait pas son interprétation dans le sens large de la loi générale qui le régit et dont il est la preuve spéciale la plus directe. Mais, dans l'esprit de son auteur, comme dans celui des disciples qui l'ont commentée, la *loi des semblables* est une loi à part et distincte de toute autre loi, qui ne relève que d'elle-même, et à la découverte de laquelle, par une singulière méprise ou illusion de l'amour-propre, on semble attacher assez de prix pour y voir le plus beau titre de gloire de son auteur, qu'à meilleur droit sans doute revendiquent ses expériences sur l'action pathogénétique des substances médicamenteuses. Dès lors on ne voit plus simplement, on ne voit plus nettement dans l'action curative homœopathique, l'effet plus certain de la réaction organique sous l'influence de l'action nocive plus spéciale de l'agent pathogénétique approprié. Si parfois on ne méconnaît point absolument ce fait dans le langage des explications, où il vient se placer tout naturellement, on ne le reconnaît pas du moins

explicitement, et, tout en parlant de la réaction organique qui vient *contrairement à l'effet primitif du remède*, ramener à leur état normal des fonctions perversies, on n'en attribue pas moins la guérison à *l'analogie d'effets* constatée entre le médicament et la cause morbide. C'est cette *analogie* comme puissance spéciale dont on a fait un *être curatif* en dehors et au-delà duquel on n'a rien vu, et on semblerait ne rien vouloir voir, dans la crainte toujours de porter atteinte au futile honneur d'une découverte, qui pourtant ne saurait rien perdre à la rectification de cette erreur. De là, ce combat gratuitement supposé entre la *cause* de la maladie artificielle et la *cause* de la maladie naturelle; entre les *symptômes* de l'un et les symptômes de l'autre; combat dont j'ai rappelé ailleurs l'exposé sommaire, auquel je n'ajouterai ici qu'une seule réflexion, non pour en signaler le ridicule trop apparent, mais pour mieux faire remarquer l'erreur d'une théorie qui place l'action ou la lutte d'où doit résulter l'effet curatif, en quelque sorte en dehors de l'organe malade, et fait de la similitude ou de la plus grande analogie possible entre les symptômes morbides et les effets pathogénétiques du médicament qu'on doit leur opposer, *une condition absolue* pour la guérison : en effet, s'il est vrai qu'un symptôme ne peut être que la manifestation plus ou moins sensible d'un état intime de l'organisation, et que cette manifestation extérieure de l'état de nos organes, étant pour nous le seul moyen de saisir et d'apprécier cet état, peut seul nous fournir l'indication

de l'agent propre à y remédier, il n'est pas moins vrai également que, pour atteindre à ce but, l'agent-remède n'a rien à démêler avec le symptôme proprement dit, mais avec la modification organique génératrice de ce symptôme. Or, comme une lésion organique primitive peut produire par enchaînement de fonctions, rapports d'organes, continuité de tissus, sympathie, etc., une seconde lésion, celle-là une autre et celle-ci une autre encore, etc., lésions plus ou moins profondes qui toutes se manifesteront par des symptômes spéciaux à l'altération particulière dont ils émanent, il en résulte ce que j'ai vu ou crois avoir vu souvent, ce que d'autres ont observé sans doute aussi, et ce qui deviendra un sujet de remarques journalières pour qui y apportera une attention particulière, qu'à défaut d'agent homœopathique embrassant dans sa sphère d'action *tout* l'ensemble de symptômes nés de ces diverses lésions successives, on peut réussir à les faire cesser, pour la plupart du moins (1), par un

(1) Si, dans quelques cas rares, quelques symptômes ne disparaissent pas avec le symptôme générateur de la lésion dont ils dépendent ou dont ils ont dépendu, c'est que, plus profondément ancrée dans le tissu où elle siège, la lésion d'où naissent ces symptômes a cessé d'être purement dynamique ou vitale; de sympathique qu'elle était d'abord, devenue idiopathique, l'affection que ces symptômes représentent constitue elle-même alors un centre d'action qui réclame pour agent curatif un modificateur immédiat et direct. Dans ces cas-là même toutefois, la guérison du symptôme générateur primitif produit un amendement réel dans ces autres symptômes, et leur guérison en devient évidemment plus prompte et plus facile.

médicament qui, n'embrassant qu'une portion de ces symptômes, atteint la lésion ou modification organique génératrice de tous ou des plus importants d'entre eux. Que devient alors cette condition rigoureuse et absolue pour toute guérison : « que les symptômes artificiels, dont la similitude avec les naturels » fait qu'ils ne peuvent occuper les uns et les autres » que le même siège, chassent ces derniers et s'emparent de leur place, etc. etc. ? »

Il y a donc moins à s'étonner peut-être qu'une doctrine dont le dogme, les moyens et les faits sont déjà par leur étrangeté l'objet de tant de défiance parmi nous, ajoutant aux difficultés qu'offre son admission sous ces rapports et à tous les motifs d'éloignement nés de l'aridité de son étude, de la difficulté de sa pratique, des sujétions qu'elle impose, etc. etc., ce nouveau sujet de dégoût dans la théorie du mode d'action de ses agents ; il y a moins à s'étonner, dis-je, qu'une telle doctrine, s'annonçant toutefois avec cette assurance que lui donne le sentiment vrai de sa supériorité sur toutes les autres, et avec une confiance pleine et entière dans les épreuves ou essais pratiques qu'elle sollicite, reçoive un accueil si peu empressé de la part de l'école physiologique si vaine de ses prétendus progrès et si éloignée d'ailleurs des idées auxquelles on lui demande de sacrifier les siennes ? Ajoutât-on même aux milliers d'histoires connues de ses cures étonnantes d'autres milliers encore de faits non moins réels et tout aussi surprenants, on n'aurait que peu fait pour la propagation de la doctrine homœo-

pathique, si l'on n'indiquait point, et d'une manière à contenter la raison, le mécanisme d'action par lequel ses moyens opèrent. Ce n'est qu'à cette condition qu'on pourra rallier à cette méthode curative les masses encore dissidentes ou indifférentes, faute d'être suffisamment éclairées; et ce n'est qu'ainsi que les faits, à mon avis, pourront acquérir toute leur force et leur complément d'utilité. Or rien, je le répète; n'était moins fait pour atteindre à ce but que la reconnaissance, comme *loi des semblables*, du rapport entre les effets pathogénétiques des médicaments et leur action curative homœopathique, et que l'espèce de galimatias surtout par lequel on s'est efforcé de faire cadrer avec une telle loi les faits qu'on voulait en voir découler.

Franchissons donc les bornes étroites du cercle dans lequel on a resserré l'interprétation du fait curatif homœopathique; ne voyons dans ce fait que ce qui y est réellement, c'est-à-dire, que l'effet secondaire ou de réaction vitale, résultat naturel et nécessaire de l'action d'un agent ou modificateur organique approprié à une disposition morbide actuelle et spéciale. Donnons à la méthode qui règle et consacre les conditions thérapeutiques de ce mode curatif le nom de *méthode curative spéciale* ou de *thérapeutique spéciale*: ce nom lui appartient et lui convient à tous égards; mais élevons nous plus haut pour découvrir la loi générale d'où l'action curative procède. Que si l'on souhaite par égard pour l'immortel auteur de la *Pathogénésie*, conserver à cette méthode le

nom d'*homœopathie*, que cette dénomination n'exprime que le fait de la curation d'une maladie par un agent thérapeutique propre à en reproduire les symptômes sur l'homme sain, et qu'elle ne devienne point l'expression de la loi générale à laquelle on rapporterait l'action des médicaments ; car là commencerait l'erreur de principe et les fausses conséquences pratiques.

Voyez comme, soit par voie d'analyse, soit par voie de synthèse, on peut naturellement s'élever du fait homœopathique à la véritable loi générale d'où il découle, comme de cette loi arriver à l'explication du fait qui en procède, sans s'écarter même des idées avancées par ceux qui semblent méconnaître cette loi générale comme principe de ce fait. Un fait ne se prouve pas, il se vérifie ; mais on peut donner la raison d'un fait. Or, nous que l'observation a éclairé et convaincu à l'égard du fait de l'action curative homœopathique, procédant de ce fait comme certain, nous sommes heureux de pouvoir fortifier par le raisonnement la foi que nous avons puisée dans l'observation, comme de confirmer par l'observation une croyance à laquelle d'abord le raisonnement seul nous avait conduit, et nous disons : Pourquoi la condition la plus favorable à l'effet sûrement curatif d'un agent thérapeutique est-elle que cet agent puisse produire sur l'homme sain tous les symptômes de l'état morbide auquel on l'applique ? Il n'y a à cela qu'une réponse possible, c'est que cette condition de la part de l'agent, véritable garantie de sa spécialité, le met

mieux dans le cas d'imiter dans ses effets le principe des désordres qui constitue la maladie dont il est curatif, de faire vibrer chacune des fibres organiques dont l'ensemble des lésions constitue cette maladie. Et frappant ces fibres dans l'*état actuel* où le mal les a mises, quelle action, quel genre d'action peut-il exercer sur elles? Evidemment *le même* que celui que l'augmentation de sa dose eût opéré, si l'on eût poursuivi ses épreuves pathogénétiques au-delà du terme où l'on s'est arrêté en se bornant à constater ses effets semblables à la maladie actuelle dont il est curatif. Or, l'action pathogénétique d'un agent, action qui fait passer l'organe où elle a lieu de l'état de santé à un état de maladie, est, comme toute cause de maladie, une action essentiellement nocive. C'est donc d'une action nocive que procède la puissance curative spéciale ou homœopathique. Or, un agent nocif, une puissance destructive dont les résultats sont curatifs ou conservateurs, suppose la rencontre dans l'organisme d'une autre puissance opposée que le danger de sa présence ou la manifestation de ses effets a éveillée dans l'intérêt de la conservation de l'organe en qui elle réside. La lutte entre ces deux puissances, c'est la réaction vitale; l'objet de cette lutte, la conservation. Au-delà, rien. Donc l'action curative, comme tous les actes ou phénomènes des corps, procède et ne peut procéder que de la loi de conservation, dernier degré où l'on arrive en remontant des faits ou phénomènes à leur cause. C'est ainsi qu'on peut arriver par l'analyse, du fait curatif homœopathique à la

loi générale de conservation auquel il se rapporte.

Maintenant, en admettant comme incontestable cette force de réaction dans laquelle nous avons vu le moyen ou la condition d'existence de tous les êtres organisés; puissance admirable également prouvée et par la nécessité qui la suppose et par les faits qui la démontrent; puissance que rien ne peut suppléer pour l'intelligence des phénomènes organiques et qu'il faudrait créer enfin (1) comme en physique on

(1) Lorsque mu, sollicité, attiré par un besoin à satisfaire, par un danger à éviter, en un mot par l'éveil du sentiment instinctif ou réfléchi de sa conservation, un être cède à cette irrésistible impulsion, qu'arriverait-il si la réaction ne venait modérer l'action des corps avec lesquels il se trouve ou se met en rapport à cet effet? L'être perdrait ses propres attributs et deviendrait matière. De même que le chaos et la confusion des corps naîtraient de la loi d'attraction, si, comme on l'a supposé pour l'intelligence des effets rapportés à cette loi, il n'était une force de répulsion nécessaire. Ainsi voyons-nous encore au moral le dégoût qui naît à un certain degré d'action des corps sur nous, nous faire alors repousser ces corps ou nous en éloigner, et prévenir ainsi le dommage qu'au-delà de ce terme ils eussent apporté à notre conservation. Or, le dégoût n'est évidemment qu'un sentiment de répulsion dont l'effet conservateur n'est pas douteux. Au physique, l'augmentation de mouvement dont est agité chaque organe entrant en fonction, c'est-à-dire, éprouvant le contact d'excitants sur lesquels il est appelé à agir, n'a-t-il pas pour effet aussi de modérer l'action de ces excitants sur lui en leur opposant la sienne propre? Il y a même à cet égard une remarque qui tend à rendre plus évident le rapport de la réaction chez les êtres organisés, avec la répulsion; c'est que, pour préciser et spécifier le mouvement dans lequel gît la réaction des corps or-

a admis la répulsion, si tout ce qui respire ne déposait de sa réalité ; en admettant, dis-je, cette force et l'influence qui seule peut la mettre en jeu, il faut, par une conséquence immédiate et toute naturelle, reconnaître que plus cette influence sera certaine, spéciale, directe, plus ses effets seront assurés. Or, quel moyen plus certain, plus spécial, plus direct de porter atteinte à un organe souffrant, que celui qui imite dans ses effets sur l'organisme la cause actuelle de ses souffrances, qui agit par conséquent sur le tissu même dont l'affection produit les symptômes qu'on veut

ganisés, nous observons attentivement en quoi consiste ce mouvement, et que nous voulions interpréter notre observation à cet égard, nous verrions peut-être qu'à bien prendre, cette contraction, ce mouvement considérés dans les phénomènes vitaux où ils sont évidents, et supposés par analogie dans le travail intime de l'organisation, sont véritablement répulsifs. En effet, depuis le rejet par les organes de la volition, des corps dont l'action accrue, répétée ou prolongée, deviendrait incompatible avec l'ordre régulier des fonctions de nos organes, jusqu'au mouvement expulsif et répulsif des organes non soumis à la volonté, mais à mouvements apparents, lorsqu'ils se trouvent accidentellement en butte à l'action d'excitants également incompatibles par leur masse ou leur propriété, avec la conservation des organes ; depuis le mouvement d'ondulation, d'oscillation et finalement d'expulsion ou de répulsion dont sont agités pendant l'exercice même régulier de leurs fonctions, les organes à mouvements sensibles par lesquels s'opèrent l'exhalation, l'absorption et le cheminement des fluides dans les vaisseaux capillaires, l'action de tous nos tissus organiques, dès lors qu'ils sont en contact avec un excitant quelconque, semble être répulsive. On dirait que les mouvements instinctifs ou réfléchis par lesquels nos organes sont attirés vers les objets

guérir, et fait vibrer enfin la fibre même où gît la lésion, cause actuelle de ces symptômes? Il n'en est point, il ne saurait y en avoir; de là la nécessité de chercher le remède spécifique de chaque maladie dans la substance qui, sur l'homme sain, est susceptible de produire des symptômes, *autant que possible*, semblables à ceux dont l'ensemble constitue la maladie à guérir; et voilà la doctrine de HAHNEMANN synthétiquement démontrée.

Maintenant, voyez, quant aux règles ou préceptes relatifs au mode de préparation et d'administration des médicaments d'après la connaissance de leur mode fondamental d'action, comme toutes ces règles

de leurs rapports fonctionnels ou les attirent à eux, sont pour eux ou de leur part l'effet d'une perpétuelle déception, puisqu'à peine le rapport est-il établi que le mouvement de l'organe est presque immédiatement répulsif, en ce sens que celui-ci semble n'aspirer qu'à se dégager de l'excitant avec lequel il est en contact, et que c'est même dans cette réaction que consiste le travail organique, et par elle qu'il s'opère et s'accomplit. Voyez en effet ce qui se passe dans le poumon par rapport à l'air; dans le tube digestif par rapport à la matière alimentaire; dans les systèmes artériel, veineux, lymphatique; dans le cœur lui-même, relativement aux divers fluides sur lesquels leur réaction s'exerce; dans la matrice par rapport au fœtus qui s'y développe, etc. etc., de même que dans l'ordre physique le phénomène de la repulsion se suppose dès l'instant où l'attraction pourrait n'être plus compatible avec la conservation ou l'intégrité des corps entre lesquels elle s'exerce, de même aussi là où la puissance qui, dans les corps organisés, s'exerce *aux dépens de la conservation* des organes, là, dis-je, commence leur réaction répulsive ou la repulsion.

se déduisent naturellement par le raisonnement fondé sur les vrais principes de la physiologie, et de la condition d'action de ces médicaments relative à leur spécialité, et de l'extrême susceptibilité vitale développée dans l'organe malade par l'ensemble des causes qui l'ont amené à l'état où il est actuellement. Nest-il pas évident, en effet, que la spécialité d'action du remède, dans le sens où nous l'avons expliquée, que la réceptivité de l'organe pour cet agent spécial et l'irritabilité qu'y a exalté l'état morbide, commandent l'emploi de cet agent à la plus *faible dose possible* comme condition de son action curative? Il y a, comme nous l'exposerons au § suivant, une autre raison encore de la nécessité des petites doses tirée de l'observation de ce qui se passe dans les guérisons spontanées, et de la condition dans laquelle celles-ci s'opèrent. On n'y remarquera pas sans admiration que la division de la puissance à l'effet d'en atténuer l'action, fondée sur l'expérience, non moins que sur la considération toute physiologique de l'extrême susceptibilité ou réceptivité d'un organe, en état de maladie, pour un agent spécial ou approprié à cet état, est, en outre, *la condition absolue, rigoureuse de tout effet curatif*; et qu'ainsi nos procédés homœopathiques, imitation fidèle des conditions dans lesquelles s'opèrent les guérisons spontanées, se trouvent pleinement justifiées par la nature livrée à ses propres ressources et triomphant du mal sans les secours de l'art. Je ferai observer ici, pour confirmer le mode d'action des agents homœopathiques tel que

nous le concevons et l'avons exposé, qu'il n'y a guères que dans cette manière de voir qu'il soit possible de considérer la ténuité de la dose médicamenteuse comme une condition de succès. En effet, si, procédant de la *loi d'analogie* pour concevoir l'action curative homœopathique, vous n'admettez pas cet effet nocif primitif dans lequel je reconnais le principe de cette action, et que vous ne voyez dans l'effet curatif d'un médicament que le fait d'une puissance que son harmonie, son analogie avec les symptômes morbides rend *virtuellement* propre à produire la guérison; l'atténuation du médicament cesse dès lors d'être une condition de succès; car ce n'est pas employés, à l'état de division extrême où nous administrons les agents homœopathiques dans les maladies, que ceux-ci ont développés les effets pathogénétiques où nous puisons leur indication homœopathique. Ils seraient donc également et même plus homœopathiques à un état plus concentré de leurs principes actifs ou constituants; et, par conséquent, ils devraient dans cet état de plus grande concentration, être également et même plus sûrement curatifs. Or, nous savons qu'il n'en est rien.

L'atténuation des doses n'est donc, comme on voit, conséquente qu'avec le système de la réaction envisagé sous le point de vue où nous l'avons présenté. Dans ce système seul, en effet, on comprend la nécessité de modérer l'activité de nos médications, et le danger même qu'il pourrait y avoir à ne point se renfermer à cet égard dans les justes bornes que l'expérience,

d'accord avec la théorie, nous a marquées. C'est en ce sens qu'en 1816, dans l'essai précédemment cité, considérant sous le rapport où je le fais ici la condition respective de l'agent médicamenteux et de l'organe souffrant auquel nous l'adressons, je signalai, page 304, l'importance, pour le succès de nos médications, « que l'atteinte que l'organe souffrant en reçoit, suffisante pour développer en lui l'activité qui lui manque, ne soit pas assez forte pour absorber le peu qui lui en reste, puisque ce n'est, si l'on peut ainsi dire, qu'aux dépens d'une portion de la puissance qu'un organe malade possède encore qu'on lui fait recouvrer celle qu'il a perdue. »

Cette remarque aujourd'hui, moins importante sans doute, et qu'on pourrait même croire tout-à-fait inutile avec la division extrême à laquelle l'homœopathie réduit les agents préparés pour son usage, ne laisse pas de trouver encore ici son utile application. Cet état de division extrême des mollécules constituant tout agent préparé pour l'homœopathie, offre à la vérité, sous le rapport de la légèreté d'action nécessaire, comme nous le verrons, à la réalisation de l'effet curatif, toutes les garanties désirables; mais il est quelques circonstances de leur préparation qui n'ont point été élevées à leur importance dans l'appréciation des effets qu'on peut leur rapporter; c'est l'absorption plus facile et plus complète des mollécules de ces agents; l'imprégnation, la pénétration plus entière et plus intime du tissu malade par la substance médicamenteuse en cet état d'extrême di-

vision ; circonstance dont il est difficile de mesurer l'influence dans la production du phénomène curatif, mais dont il est aisé de concevoir la grande importance et la part évidente qu'elle a à cet effet. Tandis que les atômes homœopathiques pénètrent nos tissus dans leur composition la plus intime, s'y infiltrent par toutes les voies, y réveillent, y stimulent par une excitation légère, *mais spéciale ou spécifique*, toutes les fibres déjà irritées qu'ils appellent ainsi à une réaction curative ; les médicaments sous la forme matérielle où l'allopathie les emploie au hasard, bornent en quelque sorte leur action à la surface des organes où on les applique, et y déterminent une stimulation dont les effets presque toujours révulsifs, ou dont le retentissement dans l'organisme pourront éventuellement amener en un espace de temps variable ou une aggravation purement nocive, ou une palliation, ou une curation tardive par voie homœopathique indirecte, comme nous l'expliquerons plus tard. Dans cet état grossier et tout-à-fait brut où l'allopathie emploie ses agents, ils glissent, si l'on peut ainsi dire, sur la surface des organes, et n'y produisent qu'une impression plus ou moins irritante qui, *extérieure* comme l'action qui l'a produite, n'a rien d'intime et se résout et s'éteint le plus souvent dans l'excitation locale qu'elle y détermine, ou dans la sécrétion qu'elle y sollicite sur ce point ; tandis que par le fait même de leur ténuité, nos préparations homœopathiques pénètrent dans nos tissus par une absorption facile et prompte, s'y infiltrent,

se confondent, s'identifient avec nos humeurs, et, comme la portion la plus assimilable de nos fluides, s'appliquent à nos tissus auxquels ils s'incorporent, et aux mouvements intimes de composition et de décomposition desquels ils s'associent et participent ; d'où cette action si prompte, si énergique, si sûre, si tenace, si longue et si disproportionnée avec l'action éphémère des agents matériels qu'emploie l'allopathie ; action toujours si mal appréciée par ceux, dont l'attention superficielle s'arrêtant aux apparences et la comparant à la ténuité de l'agent auquel on la rapporte, n'y trouvent rien et se croient ainsi fondés à la nier. Or, ces circonstances importantes à considérer, réunies aux considérations que nous avons rappelées plus haut, relatives à la spécialité des agents homœopathiques, à la réceptivité, à la susceptibilité des organes à l'état desquels ils sont appropriés, sont autant de motifs d'être on ne peut plus circonspect dans leur emploi. Cette réserve, comme on voit, loin d'être moins nécessaire aujourd'hui avec les médicaments atténués pour l'usage de l'homœopathie, est au contraire une conséquence de la juste appréciation de l'action des agents à cet état de division, comme cette division elle-même est une conséquence des principes de la doctrine qui la recommande.

Le rapport logique que nous venons de montrer entre les principes de la doctrine homœopathique et sa pratique que l'expérience a déjà sanctionnée, se remarque dans toutes les autres parties du même système : à savoir de n'administrer ces remèdes que seuls

et dans leur plus grand état de pureté et de simplicité afin d'en assurer les effets et de ne point fausser ou détruire à leur source les trésors de l'expérience, en réduisant celle-ci à un fait isolé ou à une nullité de résultat, soit que la confusion de deux actions simultanées ne permette pas de distinguer ces deux actions, de préciser et d'utiliser l'observation du fait qu'on en recueille ; soit que, contrariées ou dominées l'une par l'autre, ces deux actions s'altèrent ou se neutralisent réciproquement. Ainsi le régime ou les soins hygiéniques recommandés pendant l'usage des agents homœopathiques, se trouve-t-il dégagé de tout ce qui, parmi les choses avec lesquelles nos besoins ou nos habitudes nous mettent ordinairement en rapport, pourrait avoir sur nous une action médicinale et pourrait par-là altérer, troubler ou annuler l'action des agents homœopathiques, de la même manière et par le même motif que nous venons d'exposer à l'occasion de l'inopportunité de la simultanéité de deux actions médicamenteuses différentes. Cependant, bien que ce précepte conséquent au principe doive former la règle pratique, nous devons dire que l'intimité de l'action des agents homœopathiques, la certitude de cette action, sa ténacité ordinaire, sa durée, nous l'ayant fait présumer capable de s'accomplir même au milieu d'influences différentes et plus ou moins opposées, nous avons vu à peu près constamment l'expérience confirmer cette nouvelle déduction théorique, savoir : qu'au bout d'un temps plus ou moins long, selon la promptitude d'action

du médicament, on peut, sans rien perdre de son efficacité, se relâcher un peu de la rigueur des soins hygiéniques recommandés. Les trafics clandestins des malades de mon hôpital, et les erreurs de régime auxquelles ils s'exposent volontairement chaque soir, en dépit de la surveillance dont ils sont l'objet sous ce rapport, m'ont souvent offert l'occasion de constater ce fait.

Mais il est une autre série de conséquences tout aussi rigoureuses, bien qu'en apparence moins directes et moins évidentes que celles-là, qu'il faut déduire du mode fondamental d'action que j'attribue aux médicaments; conséquences des plus importantes en ce qu'elles se rattachent aux doses et à leur répétition, à leur alternation et aux chances de succès plus ou moins certaines, plus ou moins durables qu'on peut s'en promettre; et qu'il me semble que sous ces rapports si la théorie a quelques préceptes déduits de l'expérience ou de l'observation à étayer ou corroborer, elle a encore plus d'illusions nées d'une fausse appréciation des choses à dissiper, d'erreurs nées de fausses expériences à détruire, et de fâcheuses déviations à prévenir par ses lumières.

En effet, dans le traitement des maladies chroniques en général et surtout dans le traitement de celles qui constituent une altération profonde de la substance même des organes, et en particulier chez les sujets cachectiques, usés, tout praticien homœopathe ne saurait perdre un instant de vue les trois circonstances inhérentes à toute médication homœopathi-

que, savoir, d'être *directe, spéciale, nocive comme la cause morbifique* elle-même qu'elle doit imiter dans ses effets; circonstances qui sont comme autant de conditions nécessaires à la réaction curative que doit secondairement développer l'agent homœopathique. En ayant toujours présent ce mode d'action du remède, il évitera cet abus de la répétition des doses qu'on semble à l'envi s'efforcer de répandre et de généraliser aujourd'hui, tandis qu'il faudrait, au contraire, restreindre et préciser avec le plus grand soin le mode et les cas où cette répétition peut être sans danger ou même utile, de ceux, tels que les maladies chroniques où une douleur persistante, vive ou sourde s'allie à une altération profonde des tissus, cas où la répétition des doses, toujours fâcheuse et souvent funeste, ne saurait être tentée qu'avec la précaution d'atténuer dans une grande quantité d'eau la puissance dynamique du globule médicamenteux, ou, sinon, devrait être tout-à-fait abandonnée. Fort de l'expérience des faits étayée et confirmée par la théorie, il rejettera dans ces cas, comme une déviation réelle et funeste des véritables principes de l'homœopathie, cette répétition des doses dont le pire inconvénient, sous le vain prétexte de hâter la cure, n'est point de manquer le but qu'on se propose, mais de le dépasser; car ici, dépasser le but, c'est irrévocablement consommer la ruine du malade. Pourquoi tenter l'impossible et ne point reconnaître qu'il est un certain degré d'altération et de dégradation physique et vitale de la trame organique tout-à-fait irréparable,

et au-dessus de toute puissance humaine ; et que, lorsque dans ces cas on est assez heureux par la rencontre d'un médicament homœopathique exactement dosé dans la proportion des forces de l'organe auquel on l'adresse, de développer dans celui-ci une réaction salutaire sinon absolument curative, il faut s'en tenir là, quelque faible ou éphémère que soit l'amendement, sous peine de voir ses forces s'épuiser par la répétition du même remède. Que si alors, dans l'espoir de compléter la guérison, on juge devoir répéter la dose, que ce ne soit qu'une dose *considérablement atténuée* par le procédé aussi simple que précieux du Dr AEGIDI (1). Indépendamment de ce motif qui justifie la réserve à apporter à la répétition des doses dans certaines maladies chroniques, il est un autre ordre de considérations d'où se déduisent l'inutilité

(1) Nonobstant quelques faits contraires, en apparence du moins, faits où certains médicaments étendus dans un véhicule aqueux abondant m'ont paru dans cet état développer une action *plus* énergique qu'à l'état sec, je pense avoir constaté par une expérience certaine que les médicaments homœopathiques administrés de cette manière perdent considérablement de leur énergie ; qu'ainsi il n'y a pas à comparer la violence d'action d'un globule sec d'*arsenic* qui ne représente que la 2 ou 3/00 partie d'une goutte de teinture homœopathique de ce métal, à l'action d'une cuillerée d'eau dans cinq à six onces de laquelle on aura opéré le mélange d'une goutte entière de cette même teinture, et dans ce cas pourtant, c'est un dix ou douzième de goutte, au lieu d'un deux centième qu'on administre. Prévenu que je suis contre les effets toujours trop énergiques des médicaments lorsqu'ils sont administrés dans les cas de maladies chroniques il m'arrive d'en répéter

et bien souvent même les dangers de cette répétition dans ces maladies en général. Dans les maladies chroniques, maladies fort complexes et dont les symptômes ont une source multiple procédant d'affections successivement nées les unes des autres, et formant au bout d'un certain temps un ensemble qu'il est rare de pouvoir atteindre d'un seul coup, même par un remède antipsorique (1), quelque bien choisi que celui-ci paraisse être dans l'espèce, l'amélioration résultant du premier remède administré ne

les doses, non-seulement je fais dissoudre quelques globules dans 4 à 5 onces d'eau, mais j'opère encore le plus souvent la division de cette première solution en mêlant une demi-once de celle-ci dans cinq à six onces d'eau pure. L'atténuation de nos remèdes au moyen de l'eau, quand on les emploie de suite et qu'on ne se propose pas de les conserver, m'a paru préférable à celle par l'esprit de vin, dans les cas de profonde altération chronique où l'on croit devoir répéter les doses; et je me suis souvent trouvé fort bien dans ces cas de revenir à un procédé qui m'était familier en général lorsque je débutai dans la pratique homœopathique, lequel consistait à opérer la division pure et simple d'une solution, infusion ou décoction médicamenteuse quelconque, par son mélange par dixième dans l'eau pure, et à faire prendre par cuillerées plus ou moins éloignées le remède à cet état dans les maladies où son homœopathicité était positive.

(1) Je crois à la psore, non comme cause unique de la prolongation des maladies au-delà du terme assigné vulgairement à l'état aigu, mais comme principe de la chronicité des maladies en général; je crois à la puissance attribuée à quelques remèdes de la rappeler à son origine; je crois même à la vertu *dépuratoire antipsorique* de certains agents; je crois, et j'en ai dit ailleurs la raison, à la puissance plus spécialement curative, des agents dits

porte *presque toujours* que sur quelques symptômes plus ou moins pénibles et dont la disparition amène un soulagement plus ou moins marqué ; on sent que dans ce cas, qui est le plus ordinaire, la répétition du remède dont on a obtenu ce bon effet, sans rien changer à l'état des symptômes subsistant après la première dose, ne pourrait que remettre en question ce qui était jugé et reconstituer le malade dans son premier état, ou dans un état pire, en lui faisant perdre le bénéfice d'un traitement bien commencé. Dans ce cas il est évident que ce n'est point par une répétition de la dose du même remède quelque efficace qu'il ait semblé, qu'il convient de continuer le traitement, mais par l'administration d'un autre médicament parfaitement homœopathique au symptôme générateur de tous les autres symptômes persistants, si on peut le reconnaître, ou au groupe le plus nombreux, sinon à la totalité de ces symptômes, à l'exclusion rigoureuse toutefois de ceux qui ont disparu par le premier remède, en supposant même qu'on en trouvât un qui renfermât également ces symptômes disparus.

Tels sont du moins les résultats de ma propre expérience ; résultats déduits des insuccès comme des succès de ma pratique, et auxquels ajoute un nouveau

*antipsoriques*, dans les affections chroniques en général ; mais, quant à la propriété absolue de guérir virtuellement un ensemble de symptômes attribués à la psore ou entretenus par elle, je n'ai jamais rien observé de semblable et je ne saurais y croire. L'action curative d'un agent quelconque dans ces cas rentre dans la condition commune et procède de la loi générale de réaction.

degré de certitude leur rapport avec la théorie dont ils me semblent la conséquence naturelle et vraie.

Un autre abus que relèverait encore la théorie si les faits, de jour en jour plus explicites dans leur langage, ne le signalaient suffisamment, c'est celui de l'alternation de remèdes différents, selon divers modes et administrés à des intervalles plus ou moins éloignés ; espèce de jeu de hasard qui n'est point sans analogie avec le mode de mixtion ou mélange de diverses drogues, familier aux allopathes qui s'en promettent une combinaison ou entre-croisement d'effets thérapeutiques, comme disent aussi certains homœopathes chez lesquels une si étrange conception, un si grand rapprochement d'idées a tout l'air d'une réminiscence. Ce mode, dont le plus grave inconvénient consiste dans le vague et l'incertitude où il jette le médecin qui perd dans une telle pratique le fil conducteur de l'homœopathie, m'a réussi pourtant dans quelques cas mêmes où le rapport homœopathique entre le remède et la maladie n'étant point exact, j'ai dû n'attribuer l'effet curatif qu'à la rencontre fortuite dans l'une des substances alternées d'une action ou propriété non encore révélée par les épreuves pathogénétiques auxquelles ces substances avaient jusque-là été soumises. Mais il n'est pas moins vrai qu'un tel mode nous mettant le plus souvent dans le cas d'administrer un second remède sans la connaissance acquise des effets du premier, nous pouvons ou empêcher leur développement ou l'accroître dans une proportion dangereuse dans quelques

affections chroniques spécialement où je regarde comme une attention de la première importance de ne point dépasser le but précis qu'on se propose. D'ailleurs quelque succès qu'on ait obtenu, ou qu'on pût se promettre d'une telle administration des agents homœopathiques, c'est à l'empirisme qu'il faudrait en faire honneur, et rien qu'à l'empirisme. Or, j'ai peine à comprendre qu'un médecin versé dans la pratique homœopathique comme le docteur Hering, sente assez peu le bonheur d'être délivré par l'homœopathie du vague des doctrines anciennes, pour propager ce mode bâtard de médication homœopathique qui nous rejette au milieu des chances de l'empirisme; mode dont l'admission momentanée s'explique peut-être par les difficultés actuelles de la pratique homœopathique pure, mais au progrès de laquelle certainement il ne survivra pas. En effet, comment mettre en parallèle l'incertitude et la confusion des résultats par l'alternation des doses avec la précision rigoureuse à laquelle la pratique perfectionnée de l'homœopathie peut prétendre? Autant que nous le pourrons, n'accordons rien au hasard, et travaillons à rendre chaque jour plus pure et plus complète l'histoire pathogénétique des médicaments, c'est le meilleur et le plus sûr moyen de faire avancer la science médicale et de rendre sa pratique plus précise dans son mode et plus heureuse dans ses résultats.

Il n'y a qu'une sorte de répétition des doses dont je sois certain d'avoir tiré un avantage réel et dont

j'use en conséquence en toute occasion dans le traitement des maladies aiguës et chroniques principalement, c'est celui-ci : lorsqu'un remède dont l'homœopathicité a été parfaitement établie, donné à dose extrêmement faible dans une maladie chronique n'a produit aucun effet ; les symptômes restant les mêmes, j'étends une dose semblable ou une fraction de la dose entière du même remède dans un véhicule aqueux plus abondant encore et la fais prendre par cuillerée de deux en deux heures ou à des intervalles plus éloignés, jusqu'à réaction, non au-delà. Ce procédé, conforme d'ailleurs aux principes de l'homœopathie pure et franche, est fondé en outre, 1<sup>o</sup> sur la nécessité d'un mouvement réactionnaire quelque faible qu'il puisse être, pour compter sur l'effet curatif ; 2<sup>o</sup> sur l'assurance d'obtenir cette réaction plus ou moins manifeste quand on a celle d'avoir bien choisi le remède ; 3<sup>o</sup> sur l'utilité de n'obtenir juste que l'effet désiré, ce qui est le point capital dans le traitement des maladies chroniques où la vitalité comme la trame organique a subi une profonde altération, et ne supporterait pas sans dommage une ou plusieurs répétitions de *l'action totale* de la dose médicamenteuse primitivement administrée.

Pour tout médecin aux yeux de qui le fait curatif d'une médication homœopathique est indépendant de toute réaction organique, et ne suppose ou ne révèle point dans l'agent qui l'a produit une action *nocive comme la cause* de la maladie qui sollicite cette réaction ; pour tout médecin qui ne voit dans

le remède homœopathique qu'un agent plastique qui produit *virtuellement* l'effet curatif ; ou dans la guérison que l'effet du déplacement de la *cause* morbifique naturelle par la cause morbifique artificielle, comme disent les uns ; ou qu'un produit éphémère de l'union harmonique de la maladie naturelle avec la maladie artificielle semblable , comme d'autres semblent l'avoir imaginé ; toutes conceptions qui font s'opérer l'action curative en dehors de l'organe et ne supposent pas nécessaire pour atteindre à ce résultat que l'organe par sa réaction *réponde* à l'action du remède ; pour ces médecins, dis-je, les abus que j'ai dit résulter de certaines répétitions et alternations des médications homœopathiques paraîtront sans fondement ; le préjudice que peut en recevoir l'organe profondément blessé dans sa vitalité et dans sa substance sera de ma part une pure imagination. Pour eux encore un organe délivré homœopathiquement d'une maladie chronique fort ancienne, pourra sans nul inconvénient être immédiatement soumis à l'épreuve de son action normale ; car toutes ces choses s'allient fort bien avec leur opinion et leurs préceptes dont elles sont comme autant de conséquences ; or, l'expérience, si j'en juge par la mienne, est l'écueil où viendrait échouer les enseignements d'une telle doctrine.

Nous avons expliqué par la spécialité de leur action nocive, la puissance curative des agents homœopathiques. Cette théorie me paraît évidente dans l'universalité des cas pathologiques consistant en des lé-

sions simples de l'action vitale, et dont par conséquent la guérison peut être le résultat pur et simple d'une modification de cette action. Alors elle en explique le mécanisme curatif avec toutes les circonstances qui accompagnent ou suivent la guérison. C'est ce que nous démontrerons bientôt lorsque, donnant à notre proposition toute l'extension que réclame l'intelligence du mécanisme d'action des divers procédés thérapeutiques que l'expérience a démontrés curatifs, nous en ferons l'application à certains cas où l'emploi de ces procédés n'est point fondé sur la connaissance de leurs effets pathogénétiques, et où leur succès dès lors semblerait devoir ou pouvoir du moins être rapporté à une action autre que l'action homœopathique. Mais avant de poursuivre, nous devons reconnaître qu'il est des cas où évidemment la guérison ne saurait être le fait d'une action homœopathique seule : ceux, par exemple, qui résultent d'une action physique qui a changé le rapport des parties où siège le mal, et ceux produits ou actuellement entretenus par une cause mécanique contre laquelle la puissance dynamique des agents homœopathiques doit nécessairement échouer ou se montrer insuffisante. Ainsi un membre fracturé ou luxé trouvera bien dans l'action de quelques substances homœopathiques une puissance propre à hâter la formation du cal et la résolution des contusions diverses siégeant autour du point fracturé ou luxé, comme à modérer le mouvement de fluxion et d'inflammation dont ces parties doivent devenir la proie ; mais ces substances seront

évidemment impuissantes dans la pluralité des cas de cette nature, pour opérer la réduction de l'une ou l'autre de ces lésions physiques. Ainsi encore un corps étranger insoluble dans nos humeurs ou inaltérable par l'action de nos organes, introduit ou accidentellement développé dans l'intérieur de l'un d'eux où sa présence en trouble l'action normale et y fait naître divers symptômes morbides, tant qu'on n'en aura pas débarrassé l'organe, sera constamment un obstacle à la guérison complète qu'on voudrait tenter au moyen d'agents seulement homœopathiques. Pour ne pas reconnaître dans ces cas et autres analogues, l'insuffisance de l'action homœopathique, il faudrait faire abstraction de toute participation de l'organe à l'action curative, et ne considérer celle-ci que comme un effet merveilleux et presque magique d'une puissance occulte et surnaturelle ; parce qu'on peut tout aussi bien par l'effet d'une telle puissance opérer la guérison d'une lésion physique que celle d'une affection purement vitale, et que la foi est là, comme à l'égard des miracles, toute l'intelligence que réclame l'intellection de son mode d'opérer. En vérité, il semble bien que ce soit là le fond de la pensée de ceux qui ont considéré *la loi des semblables* dans le sens où je l'ai réfutée, comme aussi de ceux qui en ont fait une loi d'harmonie. Du moins serait-ce une conséquence de leurs théories qui seules peuvent étayer l'idée d'une puissance curative plastique inhérente au médicament où elle résiderait tout entière.

Cependant tout praticien conviendra que les agents

homœopathiques dans ces cas ne sont point curatifs, mais seulement palliatifs, et je trouve même admirable qu'ils le soient. Donnez à un homme, porteur d'un calcul dans la vessie, un remède homœopathique aux symptômes nés de la présence irritante de ce corps étranger sur la muqueuse des voies urinaires, vous procurerez un calme assuré mais peu durable, et plusieurs fois vous reproduirez par la répétition du même remède cette même action palliative. Mais, sans la disparition de la cause actuelle des symptômes, ceux-ci reparaîtront constamment; et l'action curative dans ce cas ne sera complète qu'autant qu'au préalable on aura délivré la vessie de ce corps étranger (1). On ne saurait de bonne foi nier la part évidente qu'a dans ces cas à la guérison, la soustraction de la cause actuelle des désordres pathologiques, et son concours nécessaire dans ces circonstances où l'homœopathie seule est réellement insuffisante.

Toutefois, comme l'atténuation ou la soustraction de cette cause d'un mal ne peut qu'en préparer, en

(1) Il est encore d'autres cas où les agents homœopathiques ne sont que palliatifs, en ce sens que leur effet curatif n'est pas durable; ce sont ceux que j'ai signalés ailleurs, où l'enraiment de certaines fonctions, ou la concentration de l'action vitale sur un point de l'organisme, oppose momentanément un obstacle au complet développement de l'action homœopathique sur un point, tel que l'absence ou la présence des règles, l'existence d'un exutoire en pleine activité, une irritation subsistant sans symptômes manifestes, occupant et absorbant l'activité vitale pendant l'action de l'agent homœopathique.

faciliter la guérison, mais non l'opérer; dans les cas même où l'art a fait disparaître cet obstacle à la complète efficacité de toute puissance dynamique quelque spéciale qu'elle puisse être dans l'espèce, il reste encore la lésion vitale, condition qui fait le fond de tous les états morbides quelconques. Il résulte de là que l'action d'une puissance dynamique spéciale est la seule voie possible de guérison effective; car on ne saurait concevoir que celle-ci pût définitivement s'opérer sans cette action. Or, l'agent exciteur *spécial* de cette puissance dynamique, est l'agent homœopathique. Ceci, en vérité, est incontestable. Mais, je le répète, conclure de là l'inutilité de tous autres moyens ayant un autre mode d'action, tels que ceux qui agissent sur la cause du mal ou font cesser un obstacle actuel quelconque au libre exercice de l'action vitale excitée par l'agent homœopathique, ce serait aller contre l'évidence : la plupart du temps, l'incomplète efficacité des agents homœopathiques tenant à la persistance de cette cause visible ou cachée dont la soustraction ou la cessation donne à la guérison, jusque-là palliative et momentanée, un caractère de durée qui la rend complète et réelle.

Nous avons noté comme les plus évidents parmi les obstacles au libre développement de l'action curative, et dont la soustraction doit constituer *un genre de médication subsidiaire* dont l'utilité ne saurait être constatée, la présence de quelques corps étrangers ou anormaux; il est encore une cause bien plus fréquente d'empêchement au succès de toute médication

spéciale, c'est la persistance d'action sur l'organe actuellement malade, de ses excitants habituels, de ceux surtout dont l'excès a amené les désordres existants. Ainsi les symptômes d'indigestion chez une personne dont l'estomac est actuellement gorgé d'aliment, auront peine à disparaître sous l'action homœopathique de l'agent le mieux choisi, à moins qu'un vomissement n'ait, au préalable, débarrassé l'estomac; de même une ophthalmie résistera quelquefois longtemps à l'agent homœopathique le mieux approprié à l'espèce, si l'œil demeure pendant le traitement soumis à l'action d'une lumière trop vive, etc. etc., et, comme nos organes sont naturellement en rapport avec divers genres d'excitations : excitation particulière résultant de l'action sur chaque organe d'un agent spécial, tel que la lumière pour l'œil, les sons pour l'ouïe, les aliments et les boissons pour l'estomac, etc. etc.; excitation commune : le *sang* pour tous les organes. Produit final de la fonction de tous les organes dont il devient à son tour l'excitant général, le *sang* est à ces titres tout à la fois et l'agent immédiat de la vie par la nutrition dont il est l'élément nécessaire, et un agent morbide soit par l'augmentation anormale de son volume ou de son action; soit surtout par l'effet d'une lésion quelconque qui a rendu l'organe qui en est atteint plus sensible à l'action de cet excitant général dont la persistance, même à l'état normal, devient alors un empêchement à l'action radicalement efficace des agents homœopathiques spéciaux les mieux appropriés; tout comme nous

le disions à l'instant, à l'égard des excitants particuliers de nos organes qui, même dans leur condition normale, devenaient souvent un obstacle à la guérison par les agents curatifs spéciaux, si, pendant l'action de ces agents curatifs, l'organe malade demeurait soumis à la *totalité* de l'action ordinaire de son excitant particulier habituel. Il résulte de là que, nonobstant les bons effets des agents homœopathiques en rapport avec les symptômes nés de cette cause d'excitation ou entretenus par elle, la soustraction d'une petite quantité de sang, dans quelques cas, est également un auxiliaire précieux à l'action homœopathique qu'on oppose ensuite avec plus de succès à l'état morbide existant. J'ai dit une petite quantité, car rien ne saurait justifier une forte saignée pratiquée pour seconder l'action d'un agent homœopathique; elle nuirait à l'efficacité de cette action en affaiblissant la puissance vitale, et aurait alors le même inconvénient que la soustraction complète ou trop abondante de l'excitant particulier d'un organe dont il suffit de modérer seulement l'action.

Considérée de ce point de vue, il me semble difficile de refuser à la saignée, sujet de discussion et de division entre les homœopathes eux-mêmes, la part d'utilité qui lui appartient évidemment dans certains cas, non à titre de puissance dynamique mais de *modératrice de l'excitant général* ou du sang. Je vais expliquer ma pensée par quelques détails, parce que c'est un point sur lequel nous ne devons pas revenir.

Sûre de l'action de ses agents spéciaux dont le prin-

cipe d'action lui est connu, et dans le choix et l'emploi desquels elle est dirigée par des données susceptibles de toute la certitude qu'il est possible à l'homme faible et mobile d'imprimer à une science dont il est à la fois l'investigateur et l'objet, l'homœopathie n'admet pas de médication simultanément multiple; et d'ailleurs la forme sous laquelle la spécificité de ses agents lui commande de les administrer, suffirait seule, à défaut d'autres raisons, pour justifier le soin qu'elle prend d'éviter qu'aucune action dynamique autre que celle qui constitue sa médication actuelle, ne vienne en divertir ou en troubler l'effet. Il est facile de concevoir que dans un tel système le régime du malade doit être simplement alimentaire ou conservateur de l'état de santé, à l'exclusion de tout agent dynamique toujours pathogénétique et modificateur, à ce titre, de l'état morbide. Ce qu'une telle doctrine peut emprunter à la diététique comme auxiliaire de sa médication spéciale, c'est une diminution, et même la plus restreinte possible, afin de concilier avec la nécessité qui la réclame, une autre nécessité non moins impérieuse, celle de conserver à l'action vitale l'énergie indispensable à l'efficacité de sa réaction, c'est, dis-je, une diminution modérée de l'excitant ou des excitants habituels plus ou moins directs de l'organe actuellement malade, lesquels, eu égard à l'état morbide qui constitue l'organisme dans un état de faiblesse, de susceptibilité ou d'excitabilité plus grand qu'en santé, et *en attendant qu'un agent homœopathique l'ait rétabli dans l'état normal*, cessent dès

lors et jusqu'alors, d'être avec cet organisme ainsi modifié, dans cette mesure exceptionnelle aussi utile, alors, pour le rétablissement de la santé que pour sa conservation, dans l'état normal. Or, c'est à ce titre et dans cette proportion que la saignée peut être admise et même recommandée avec l'homœopathie.

A ceux qui comme moi, avant que l'expérience et la réflexion fussent venues modifier mon opinion à cet égard, étaieraient leur opposition absolue à la saignée sur ce que le cours du sang était paisible chez l'individu que l'on a saigné, et que sa machine allait bien avec *la totalité* de son sang, un instant avant qu'on ait cru devoir lui en soustraire une portion, nous ferons remarquer que leur objection est exacte et juste contre *la saignée de précaution* que l'allopathie oppose abusivement à un état morbide *à venir* que, dans ses suppositions ordinaires, elle croit plus ou moins probable et plus ou moins prochain; mais que généralisé et étendu à la pathologie, ce raisonnement pèche par l'omission d'une circonstance tout-à-fait essentielle qui est la considération de l'état morbide qui non-seulement peut justifier une légère soustraction de sang pour diminuer la somme d'excitation que l'organe malade en reçoit et qu'on juge disproportionnée et incompatible avec son état actuel, tout comme on retranche une portion de l'alimentation habituelle à un malade qui vient d'être atteint d'une gastrite, mais en rendre le besoin d'autant plus impérieux que, par le fait même de l'irritation qui a pu déjà motiver la saignée, dans le principe, un afflux incessamment

croissant de cet excitant général qu'on diminue par la saignée, a lieu sur le point irrité lui-même.

Qu'on ne confonde point, toutefois, ces déductions toutes physiologiques qui expliquent, restreignent et précisent la mesure d'utilité de la saignée dans le traitement des maladies, avec les pratiques de la thérapeutique allopathique. L'homœopathie, science exacte et vraie, si positive et si fixe dans son principe, si exacte, si précise et si nette dans ses règles, ne saurait sans compromettre sur quelques points l'ensemble harmonique de son admirable doctrine, rien imiter d'une pareille thérapeutique. L'analogie des pratiques qu'elle semble lui emprunter ou retenir d'elle, n'est qu'apparente : le but qu'elle se propose, les résultats qu'elle attend, le motif qui la dirige dans de tels emprunts, tout montre la différence essentielle qui caractérise les deux systèmes dans les points mêmes par lesquels ils semblent se rapprocher ou rester unis. Les qualifications de *rationnelle*, de *physiologique* dont l'allopathie se pare, sans doute pour en imposer ou se faire illusion à elle-même sur son dénucement réel à cet égard, ne sont en vérité qu'un voile menteur jeté sur l'effroyable chaos de la thérapeutique. Sans règle fixe, comme sans principe arrêté, elle confond l'hygiène avec la thérapeutique, les matériaux de l'une avec ceux de l'autre, et emprunte indifféremment de toutes deux ses agents diététiques ou médicamenteux. Ainsi la saignée, moyen purement hygiénique que l'homœopathie emploiera au besoin avec la diète pour modérer ou calmer la vio-

lence des symptômes morbides *en attendant* l'effet de l'agent curatif spécial, la saignée est, avec la diète, en aliopathie, le moyen *picotal*, la médication qui répond à tout. Conséquente en cela dans l'erreur qui lui montre dans la puissance vitale, la source de tous les maux, l'allopathie doit poursuivre, attaquer partout les éléments de cette puissance; et c'est pour cette raison qu'elle prodigue la saignée à ses malades, en même temps qu'elle leur retire tout aliment. L'hygiène, de cette façon, transformée en matière médicale, reçoit en échange de celle-ci quelques matériaux qu'elle unit aux substances alimentaires. Ainsi, outre qu'à titre de condiment ou de matière alimentaire, elle associe au régime qu'elle prescrit ou qu'elle tolère diverses substances qui figurent dans ses prescriptions thérapeutiques, on lui voit encore mêler le remède proprement dit aux *aliments*; comme *la poudre de rhubarbe entre deux soupes, les pilules d'avant, les pastilles d'après le repas*; les eaux médicinales et les cordiaux au milieu et pendant le repas lui-même, pour conforter cette même économie que plus tard on ne trouvera pas le moyen d'affaiblir assez!... S'il était permis de voir dans ces absurdes pratiques de l'allopathie autre chose qu'un fait ou qu'une conséquence de ce bouleversement de toute idée juste, qui fait le fond ou le caractère des doctrines médicales allopathiques, nous ferions remarquer ici cette collusion perfide, ce funeste et déplorable concert entre la thérapeutique procurant à l'hygiène les moyens de consommer la ruine des malades. Mais je borne là

ces réflexions qui pourraient sembler ici une digression, et je rappelle, en terminant, ce genre de médication subsidiaire sans rapport d'action, il est vrai, avec la médication homœopathique, mais réelle et utile cependant, laquelle, dans le but de hâter et d'assurer l'efficacité de l'agent homœopathique toujours indispensable pour *effectuer* la guérison, consiste à modérer sur l'organe malade l'action de ses excitants particuliers; genre de médication d'où la saignée, je le répète, ne peut pas plus être exclue par l'homœopathie que les autres soins diététiques qui ont un but semblable et un résultat analogue.

Comme on voit, nous ne rejetons rien en thérapeutique d'après un système d'exclusion arrêté : tout ce qui s'offre à nous comme déduction pure d'une physiologie positive, est conservé avec une franchise et une indépendance d'idées égales à celles que nous mettons à l'adoption des réformes utiles. Or, cette médication subsidiaire, comme nous la concevons, est à la fois utile et vraie; elle est physiologique, toute physiologique, et n'est que cela. Fidèle à la maxime de Bacon ou du bon sens qui nous montre dans l'observation des faits le fondement de toute science vraie, nous n'allons point chercher dans des théories psychiques et mystiques les bases étroites et frêles d'une doctrine à laquelle la physique animale peut en fournir de si larges et de si solides. Qu'avec un peu moins d'égoïsme et de prévention, et avec plus d'indépendance qu'ils n'en ont montré jusqu'ici, les allopathes animés d'une bonne foi semblable à la nôtre

accueillent, apprécient et jugent les vérités que leur offre l'homœopathie, ils verront que la plupart des homœopathes à l'opinion desquels ils reprochent un exclusivisme ridicule, méritent moins qu'eux-mêmes un pareil reproche.

La distinction de ces deux genres de médication bien établie et convenue, l'une directe, dynamique ou vitale, dont l'action homœopathique est le seul moyen possible, l'autre matérielle et le plus souvent presque mécanique dans ses moyens, consistant dans la soustraction de l'obstacle de quelque nature qu'il puisse être, au libre exercice et au succès de la première; procédons à la recherche de la puissance homœopathique dans les diverses médications curatives susceptibles d'être rapportées au mode homœopathique; et, pour procéder avec méthode, commençons par rechercher l'agent homœopathique dans les guérisons spontanées, et le mécanisme par lequel elles s'opèrent (1). Ensuite dans l'examen du mode d'opérer des

(1) Je rappelle ici une considération qu'il est important de ne point perdre de vue; c'est que l'aggravation homœopathique d'un mal n'est point, comme feignent de le comprendre nos *facétieux* adversaires, *une augmentation de mal* pure et simple: une telle aggravation ne serait le plus souvent qu'une complication du mal existant, une addition de symptômes nouveaux à ce mal, et non cette aggravation spéciale et mesurée selon l'esprit et les principes véritables de l'homœopathie, laquelle seule peut être curative: l'atteinte ou excitation homœopathique curative doit être le fait d'un agent approprié capable de produire pathogénétiquement les symptômes qu'il est appelé à guérir, et spécialement propre dès lors, quelque faible que soit la dose à laquelle on l'administre,

méthodes curatives que j'appellerai indirectes ou *non spéciales* pour les distinguer du mode curatif homœopathique que je nomme *spécial* ou direct, je dirai comment, à mon avis, on eut dû interpréter ces procédés si mal imités de la nature.

à porter une atteinte suffisante aux tissus organiques d'où surgissent actuellement les symptômes morbides. Ainsi pour guérir le *torticolis* résultant, je suppose, d'un courant d'air frais souffert dans un moment de transpiration, vous n'irez point vous replacer au courant d'air auquel vous le rapportez, pas plus que vous gorger de nouveaux aliments semblables à ceux auxquels vous devez une indigestion, pour remédier à celle-ci ; parce que l'irritation qui constitue le *torticolis* résulte d'un enchaînement de phénomènes qui eussent pu amener tout aussi bien une fluxion dentaire, une ophthalmie, une angine, une pleurésie, un catarrhe pulmonaire, une colite, etc. etc., tous maux qui, le cas échéant, eussent exigé un remède différent, homœopathique aux symptômes qu'ils eussent offerts. Le courant d'air qui a produit le *torticolis*, comme la masse alimentaire qui aurait provoqué une indigestion dont les symptômes peuvent être si divers, n'est déjà plus, alors que nous sommes appelés à donner nos soins au malade, que la cause fort éloignée des symptômes dont nous sommes témoins ; or, c'est à la cause *prochaine, présente, immédiate* de ces symptômes, à la modification organique *actuelle* qu'ils réfléchissent ou représentent à nos yeux que doit se rapporter le choix de l'agent propre à guérir homœopathiquement ces symptômes. L'air frais alors comme toute cause perturbatrice ne ferait que compliquer le mal en l'aggravant.

---

---

**Allgemeine homœopathische Zeitung, etc. Gazette générale homœopathique, publiée par G.-W. GROSS, J. HARTMANN et J. RUMMEL. T. 8.**

(Suite de *Bibl. hom.* T. III, p. 109.)

---

P. 4. *Remarques tirées de la pratique du docteur BURDACH, à Triebel.* L'auteur a employé avec succès *caustic.* dans les enrouements, et il croit avoir remarqué que ce médicament a une action spéciale sur le beau sexe, surtout dans les spasmes produits par le dérangement de règles.

Il pense que *silicea* n'a pas été assez employé dans les duretés d'ouïe ; une goutte de la 30 att. de ce médicament a guéri entièrement une ancienne surdité.

Dans un cas grave de dartre générale sur un enfant d'un an, plusieurs doses répétées de *psoricum* 30/000 procurèrent la chute des croûtes et la diminution du prurit ; *lycopod.* 30 gtt. j répété acheva la guérison. Après la première dose le prurit diminua considérablement, et l'épiderme tomba en écailles furfuracées.

P. 49. *Observations pratiques, par le Dr H....NN. Carbo vegetabilis.* Dans les inflammations nerveuses du poumon, ainsi que dans plusieurs hydropisies, la mort est ordinairement précédée par une excessive difficulté de respirer, râlement, crachats difficiles de mucosités gluantes rouge-noirâtre, brûlement et pres-

sion à la poitrine, etc. Cet état paraît dépendre d'une atonie des vaisseaux sanguins qui permet l'infiltration du sang dans les cellules pulmonaires, et qui se termine par la paralysie du poumon, et la suffocation. L'homœopathie possède dans *arn.*, *chin.*, *bar.*, *scilla*, *tart. stib.*, *rhus* des moyens assez efficaces mais qui laissent encore beaucoup à désirer dans cet état. *Carb. veget.* semble surpasser de beaucoup en puissance tous ces médicaments, autant que l'on peut en conclure par l'observation suivante : un homme de 85 ans était atteint depuis longues années, d'ascite et d'anasarque, avec endurcissement du foie, d'ulcères aux jambes, et d'une toux habituelle avec crachats muqueux et respiration difficile. Après l'emploi infructueux de plusieurs médicaments, *lycop.* avait augmenté sensiblement les urines ; quelques jours après, une attaque violente d'asthme, avec strangulation, respiration sifflante, et diminution des crachats : quelques doses d'*ipecac.* diminuèrent promptement l'état spasmodique ; mais il se manifesta brûlement et pression à la poitrine, respiration stertoreuse, toux avec efforts et expulsion de crachats mucoso-sanguinolents brunâtres, en grosses masses, pouls petit, intermittent, sueur froide, visage très-décomposé, et la mâchoire inférieure pendante, de manière que le Dr H. croyait la mort imminente ; *carb. veget.* 3 gtt. 1/2, quatre fois par jour, diminua d'abord le brûlement, le râlement et les crachats sanguinolents ; en 8 jours tous les phénomènes morbides nouveaux furent dissipés, et l'augmentation de l'urine, déterminée par *lyco-*

*pode* continua et amena la guérison de l'hydropisie.

*Acid. nitr.* Dans des ulcérations aphteuses du voile du palais, du gosier, et des amygdales, M. H. a répété ce médicament souvent avec succès, même lorsqu'elles occupaient l'intérieur des lèvres; quelquefois *nux v.* a bien réussi dans des cas semblables, surtout lorsqu'il y a des phlictènes sur la langue; d'autres fois il a été obligé d'avoir recours au *calomel* gr. 1/2 par jour, surtout lorsqu'il y avait des excroissances au scrotum ou aux grandes lèvres, avec ou sans leucorrhée.

*Aurum.* Une jaunisse qui avait résisté à tous les autres moyens homœopathiques les mieux indiqués (en apparence) céda à ce médicament 3 gtt. 1/2 m. et s.

*Silicea* et *mezereum.* Les plaies, et ulcérations fistuleuses avec lésion des os, ou de leurs annexes, ou des tendons cèdent ordinairement, selon le Dr H., à ces deux médicaments alternés; il en administre un à la dose de gtt. j d'une atténuation quelconque, tous les soirs, tant qu'il observe de l'amélioration; ensuite il passe à l'autre, et alterne de la même manière jusqu'à la fin.

*Aconit.* et *bellad.* Dans le gonflement érysipélateux du genou, *aconit.* d'abord, et ensuite *bellad.* ont mieux réussi à M. H. que *puls.* et *chin.* qui paraissent plus homœopathiques d'après leur pathogénésie.

P. 75. *Guérisons homœopathiques*; par le docteur ELWERT. (Voyez *Bibl. hom.*, VII, 342, VIII, 40 et 89.)

P. 97. *Remarques pratiques sur l'usage externe*

*des médicaments homœopathiques*; par le Dr GROSS. (Voyez *Bibl. hom.* VIII, 82.)

P. 146. *Guérisons homœopathiques de fièvres intermittentes*; par J. K...., à L. (Voyez *Bibl. hom.* VIII, 65, 139 et 193.)

P. 96. *Correspondances et Mélanges*. Sous ce titre, on rapporte que l'*ortie* est un moyen puissant contre l'hydropisie; *phosphor.* dans la paralysie des membres abdominaux des vaches après le vêlement, ainsi que les douleurs des reins, même chez les hommes.

P. 161. *L'épidémie du choléra de 1835 à Venise*, par le Dr BAERTL. L'auteur a vu que, malgré *camphor.* et *ipécac.*, ses malades mourraient (ce n'est pas étonnant! ces médicaments ne conviennent que dans les cas peu graves. C.) Ayant remarqué que les malades rendaient des lombrics par les vomissements, et les selles; et attendu les selles blanches, les congestions sanguines qui se manifestaient souvent chez les malades, il eut recours à *aconit.*, et dès-lors tous les malades guérirent (probablement l'épidémie était arrivée à son déclin, alors les symptômes inflammatoires et les congestions sanguines vers les principaux viscères prédominent. C.)

P. 106. *Un polype*. Sous ce titre, un anonyme demande des conseils pour un de ses malades, atteint d'un polype vésiculaire, sortant par les narines postérieures, que *teucrium mar.* n'a fait disparaître que passagèrement. Le Dr Gross cite la guérison prompte d'un cas semblable par l'aspiration de la poudre de

*teucrium*, et d'un autre par *ozænina equi*; d'autres cas ont résisté à tous les médicaments, ce qui le fait conclure que la guérison des polypes est encore difficile; il conseille d'essayer *silicea*.

P. 289. *Un polype*, par le D<sup>r</sup> SÉGIN. Un maçon de 40 ans, qui n'avait jamais souffert dans sa jeunesse que d'érysipèles et de rhumes, avait eu la gale; longtemps après il avait le nez un peu plus ou un peu moins louché; embarras de la tête, vertiges, humeur dérangée; il a de la peine à comprendre quelque chose, sa mémoire devient de jour en jour plus faible; depuis  $\frac{1}{4}$  à 5 mois il mouche parfois des fragments de membranes; depuis 3 mois il sort des deux narines les extrémités d'un polype vésiculaire: *phosphor.* 10/4 gtt. répété tous les jours. Après  $\frac{1}{4}$  semaines: rougeur et gonflement du nez et du visage, le polype était le même; le D<sup>r</sup> G. attribuant ce phénomène à *phosphor.*, pour en soutenir l'action il le continua, et il fit prendre de la 18<sup>me</sup> atténuation 10 gouttes tous les 3 à 4 jours. Après 8 semaines, le malade vint lui montrer sa parfaite guérison.

P. 292 et 310. *Communications pratiques* du D<sup>r</sup> E. J. RUCKERT. (Voyez *Bibl. hom.* VIII, 105.)

P. 371 *Communications pratiques*, par le docteur SYRBIUS. (Voyez *Bibl. hom.* VIII, 118.)

P. 376. *Mélanges*. On écrit au D<sup>r</sup> Gross que *arsenic.* est le médicament le plus convenable dans la brûlure, que de suite après la prise les douleurs brûlantes cessent. Le D<sup>r</sup> G. annonce que *urtica urens* dynamisé a aussi été utile dans cette lésion employé

ext. et int. Le D<sup>r</sup> RUMMEL dit que d'autres ont trouvé *carb. veg.* spécifique dans ce cas. Nous employons avec succès le savon extér. et intér. C.

(*La suite au n<sup>o</sup> prochain.*)

---

### Encore l'Académie.

---

On lit dans plusieurs journaux de médecine les lignes suivantes, que nous extrayons de *l'Hygie* :

« M. Orfila a communiqué à l'Académie *un cas fort remarquable* de médecine légale. Il s'agit d'une suspicion d'empoisonnement chez un malade auquel un médecin homœopathe de Dijon avait administré un assez grand nombre de globules de diverses substances, et qui est mort *presque subitement*. L'exhumation du corps fut ordonnée, et des experts commis déclarèrent que la mort avait été déterminée par des sels de plomb et de cuivre, *dont ils constatèrent la présence*. M. Orfila, consulté à cette occasion, *pense contrairement à l'opinion des experts* que le malade a succombé à une fièvre typhoïde, dont il retrace le tableau avec une grande précision, et qui n'aurait pas été combattue par des moyens convenables. Il saisit cette occasion pour flétrir la pratique de l'homœopathie, qui, ne reposant que sur des idées spécieuses, prive l'humanité des secours qu'elle recevrait d'une médication positive et consciencieuse. »

La passion mauvaise qui a dicté cette opinion de M. Orfila et qui a inspiré les journaux qui l'ont reproduite, est ici si évidente qu'il semble que la meilleure critique qu'on pût en faire serait de la reproduire telle qu'elle, et de la livrer sans commentaire au jugement de tout médecin praticien honnête homme, dont une aveugle prévention n'altère point à la fois le caractère et la science. Mais nous aurions regret d'avoir cédé au mouvement de dégoût qui nous aurait fait repousser, sans y répondre, un tel article, si, par un motif semblable, dédaignant aussi de relever ce qu'il renferme d'odieux à tant d'égards, nos confrères le laissaient passer sans flétrir du nom qu'ils méritent et leurs auteurs et surtout leur héros. Nous y répondrons donc. Mais à quoi répondre? C'est toujours l'embarras de notre situation vis-à-vis d'adversaires dont les attaques n'ont jamais rien de net, de précis, et ne font ou ne constituent guère, à notre égard, qu'un déni de justice, qu'une violation de tout droit, de toute espèce de raison, qu'un perpétuel et honteux illogisme uni à la plus audacieuse mauvaise foi. A défaut d'attaque vraie et franche, où ils ne sauraient et n'oseraient jamais s'engager, nous serons donc réduits ici, comme toujours, à signaler l'indignité de leur conduite dans tout ce qui touche à la doctrine médicale que nous professons. Tâche ingrate et pénible, s'il en fut, mais que nous commande aujourd'hui la gravité de l'injure, l'élévation ou l'influence de celui de qui elle nous vient. En effet, qu'un docteur *per diploma*, qu'un déplorable enchaînement

de circonstances n'aurait point élevé au plus haut degré de la hiérarchie médicale, et qui, obscur par sa position sociale, comme par la médiocrité réelle de sa science, ne serait susceptible d'exercer aucune influence; qu'un tel docteur se répande en outrages contre nous et notre doctrine, il y aurait peu à s'étonner, à s'indigner, à s'alarmer de ses paroles qui seraient sans retentissement, et par-là même, sans importance. Mais de la part d'un *professeur, doyen de l'Ecole de Médecine de Paris, parlant dans sa spécialité présumée*, c'est autre chose; et l'on a peine à contenir l'indignation qu'inspire en lui l'oubli de tout ce que devraient lui commander de réserve, de prudence, de bonne foi, de dignité enfin, l'élévation de sa position et la responsabilité morale attachée à ses jugements. A la vérité, M. Orfila ne pratique point la médecine; et sa nullité connue comme praticien pourrait peut-être suffisamment prémunir contre l'autorité de son opinion à ce titre; mais ses qualités de *doyen* et de *professeur de médecine légale* pourraient en imposer sur la valeur morale et scientifique de son opinion sur un cas de médecine légale. Tâchons donc de prévenir toute espèce de fascination à cet égard, par l'examen de la communication du *cas fort remarquable* qu'il a faite à l'Académie.

Il y a, dans le fait qui est l'objet de cette communication de M. Orfila à l'Académie de Médecine, une circonstance omise dans l'article du journal cité; c'est que l'accusé s'est pendu dans la prison, avant le prononcé du jugement. Or, admirez la loyauté et la mo-

destin du docteur, qui, en face du rapport d'experts dont rien ne l'autorise à suspecter la science et la probité, ne tient compte ni de l'une ni de l'autre, et en dépit du fait matériel de l'empoisonnement, des sels de plomb et de cuivre recueillis dans le canal digestif de la victime, et malgré la catastrophe accusatrice qui est venue à la fin des débats de l'affaire arrêter le cours de la justice, ose, contrairement à l'opinion des experts qui ont constaté l'empoisonnement après la mort, et du médecin qui l'a assisté pendant la longue durée de ses souffrances, soutenir qu'il n'y a point eu empoisonnement; que le jury, au verdict duquel l'accusé s'est soustrait par le suicide, a été, dans cette affaire, la dupe d'experts ignorants ou parjures; que *le malade*, l'infortuné Schneider, est tout simplement mort d'une fièvre typhoïde dont *il eut guéri, si, sans perdre un temps précieux à lui donner des globules homœopathiques*, on l'eût traité par la méthode ou les méthodes familières aux médecins de l'École dont il a l'honneur d'être le doyen. Qui ne croirait, à entendre un tel langage, qu'on guérit dans cette École toutes les fièvres typhoïdes? Il n'en est rien pourtant; et l'on serait beaucoup plus près de la vérité en disant, absolument parlant, qu'on n'en guérit point par ces méthodes. Mais laissons, pour y revenir tout-à-l'heure, cette absurde supposition d'une fièvre typhoïde évidemment imaginée pour se procurer l'occasion de renouveler contre les agents homœopathiques la ridicule accusation d'impuissance que leur adressent à l'envi les prétendus *esprits-*

*forts* de la science; et voyons d'où le docteur Orfila fait provenir les sels de plomb et de cuivre trouvés dans l'intestin de la victime. Oh ! je le donnerais bien à devenir en mille à celui qui ne saurait pas à quel degré d'absurdité consent quelquefois à descendre et à se ravalier l'homme même qui a une réputation de savant à soutenir, lorsque la passion le domine et l'entraîne. Les sels de cuivre et de plomb, dit le docteur Orfila, peuvent avoir été introduits par le terrain dans lequel le cadavre a été inhumé!!! Ainsi ces sels qui se trouvaient là à point se sont glissés de la terre qui les contenait *peut être* (je dis *peut-être*, car il n'est pas question, dans le rapport du docteur, qu'il ait soumis à son expérience le sol où était inhumé le cadavre, et qu'il y ait constaté la présence de ces sels), à travers les parois du cercueil, puis à travers les tissus extérieurs, jusqu'à l'intérieur de l'intestin où ils devaient se rendre et s'arrêter. Si vous n'étiez pas contents de cette ingénieuse explication, vous seriez bien difficiles assurément; mais dans ce cas, le docteur Orfila en a une autre toute prête au besoin: Est-ce que l'eau dont on s'abreuve, le pain dont on se nourrit, ne peuvent pas contenir quelques sels de cuivre et de plomb? Pourquoi dès lors ne pas admettre que le pain dont a pu manger Schneider pendant sa maladie, l'eau dont il a pu boire, contiennent ces sels qui ont ainsi naturellement été déposés dans l'intestin. La nature est prodigue *au besoin* de ces sortes de produits. Lisez plutôt, si vous en doutez, à l'article *Toxicologie*, placé, et pour cause, immédiate-

ment au-dessous du compte-rendu de la communication de M. Orfila, l'annonce de la découverte, par MM. Duvergie et Henry, de la *présence* de sels de plomb et de cuivre dans la structure intime de nos organes.... Pourquoi dès lors ne s'en trouverait-il point à leur surface?... C'est devant un corps savant qu'on a osé débiter ces platitudes scientifiques ! et ce corps n'y a pas vu pour lui une offensante mystification ! et pas une voix indépendante ne s'est élevée de son sein pour en combattre l'erreur, pour en signaler l'odieux ou le ridicule ! Toutes ces billevesées ont été prises au sérieux et sont passées sans objection ; tous, tous en ont accepté la solidarité !!.... oh ! honte ! Mais poursuivons. Après avoir admiré ce côté moral du rapport de M. Orfila, considérez-en le côté scientifique et pratique, et vous complétez par cette nouvelle considération la mesure de confiance à accorder à l'opinion d'un tel homme. Le malade, dit-il, auquel ont été administrés, par un homœopathe de Dijon, un grand nombre de globules de diverses substances, a succombé *subitement* à une fièvre typhoïde. Dans le fait, il est faux que le malade soit mort subitement ; et cette *mort subite dont on le fait mourir* n'a pour but évident que de faire ressortir davantage les torts de la doctrine impuissante dans ses moyens dont l'emploi aurait privé le malade des bienfaits d'une médecine plus puissante. Mais s'il était vrai que le malade fût mort subitement, cela impliquerait contradiction et démentirait le genre de maladie auquel on prétend qu'il a succombé ; car il n'est

pas besoin de beaucoup de pratique médicale pour savoir qu'on ne meurt pas subitement d'une fièvre typhoïde. D'ailleurs, dit-on, le docteur Orfila aurait, pour confirmer son opinion, retracé avec une grande précision les symptômes de la prétendue fièvre typhoïde dont il fait mourir le malade; or, une fièvre dont on indique avec détail les symptômes, dont on décrit le cours, n'est point une maladie qui se soit terminée subitement. Mais quels sont ces symptômes de la fièvre typhoïde dont il retrace le tableau? J'ai bien regret de n'avoir point ce tableau sous les yeux; il me fournirait, par sa comparaison avec les effets pathogénétiques du plomb et du cuivre surtout, la matière d'une belle mystification. A défaut de ce tableau, qui est demeuré dans le registre de l'Académie, ou que du moins je n'ai pu lire sur aucun des journaux qui ont rendu compte de la séance, qu'il me soit permis de retracer à mon tour quelques-uns des effets pathogénétiques du plomb et du cuivre surtout. Les symptômes de la fièvre sont assez connus de tous les médecins, de ceux mêmes qui n'ont pas eu l'avantage d'en entendre l'énumération de la bouche du docteur Orfila, pour que chacun puisse en faire le parallèle. Vertiges dans toute position, comme dans un état permanent d'ivresse; douleurs pressives, tensives à la tête; perte des sens; égarement de l'esprit; découragement; indifférence pour tout, pour l'existence même; répugnance à toute espèce de mouvement; sensibilité extrême au froid; yeux rouges, animés; soif extrême; vive appétence des boissons.



tout : langue blanche ; envies de vomir ; vômissements ; fréquentes nausées ; douleurs d'entrailles à la moindre pression, et même sans pression ; météorisme ; déjection de selles liquides abondantes, d'odeur cadavéreuse, ou comme provenant d'un ulcère intestinal ; déglutition difficile et bruyante, ou sonore ; urine rare ; hoquet ; toux ; oppression ; crachement de sang ; tremblement des mains ; soubresaut des tendons ; pouls en général déprimé, mais souvent et ordinairement plein et accéléré pendant le fort de l'accès ; rougeurs à la peau accompagnées de petites pustules dans ses diverses régions ; état habituel de stupeur, quelquefois de torpeur ; mouvements convulsifs ; délire ; gesticulations incohérentes hors le temps du sommeil proprement dit ; rêves sans dormir ; typhomanie ; carphologie ; délire poussé quelquefois jusqu'à la frénésie ; respiration précipitée, quelquefois ronflante ; crampes ; douleurs crampoïdes, soit aux membres, soit à la région épigastrique ; paralysie des membres ; pression crampoïde à l'épigastre ; convulsions suivies de paralysies dans les régions où elles se répètent ; alternative de perversion et de régularité dans les diverses fonctions, etc. etc.

Dans ce tableau, que je borne à ses principaux traits de ressemblance avec les principaux symptômes des fièvres typhoïdes, on voit la preuve que ces symptômes remarquables et signalés par le docteur Orfila, sans infirmer aucun des faits qu'il nie, les confirme tous admirablement, puisque sa fièvre typhoïde qu'il avoue et dont il retrace les symptômes, n'est que

l'expression, la manifestation extérieure ou les effets sensibles du poison qui a consumé l'existence du malheureux Schneider, et que les experts ont recueilli dans ses entrailles après sa mort. C'est ainsi que nos adversaires, en dépit d'eux, viennent quelquefois déposer aux pieds de la vérité qui a notre culte le tribut forcé de leurs propres hommages. Pour un savant consciencieux, pour un franc ami de la vérité, cette coïncidence de ses observations pathologiques avec les effets pathogénétiques des substances vénéneuses trouvées dans l'intestin du cadavre plusieurs mois après son inhumation, devrait fixer avec intérêt son attention sur l'homœopathie, en même temps que lui faire rétracter son injustice à l'égard des experts qui ont été dans leur rapport, aussi probes et éclairés qu'il se serait montré lui-même partial, absurde, inconséquent dans le sien. Mais non ; M. Orfila est de l'Académie de Médecine ; il voudra demeurer fidèle aux erreurs de *ce corps illustre* dont il est digne et auquel il appartient à si bon droit ; et, plutôt que de reconnaître un fait évident, d'avouer une vérité palpable, il aimera mieux fermer obstinément les yeux pour ne point voir, ou, au besoin, nier envers et contre tout, ce qu'il aura évidemment vu.

Ainsi, pour résumer, M. Orfila voit extraites du cadavre d'un homme soupçonné mort empoisonné, les substances qui déposent du fait de l'empoisonnement ; il connaît les charges qui pèsent sur l'accusé de ce fait ; il sait la catastrophe par laquelle celui-ci, sans doute pour échapper à la honte d'une condam-

nation, s'est en quelque sorte fait justice lui-même. Il sait encore que des experts, dont il n'a aucune raison de suspecter la probité, ni la science, ont vu, dans le poison découvert par eux, la preuve de l'empoisonnement de l'homme des entrailles duquel ils l'ont extrait. Il sait encore ou doit savoir, en sa qualité de professeur de médecine légale, que les symptômes de l'empoisonnement par le cuivre imitent, dans ses diverses périodes, les symptômes de la fièvre typhoïde qu'il a lui-même reconnus dans ceux que la victime a présentés, pendant la durée du mal auquel elle a succombé..... Mais il sait aussi, d'autre part, que la doctrine homœopathique est celle du médecin qui a assisté le malade dans cette maladie..... Dès lors, il nie le fait patent de l'empoisonnement; il n'y voit plus qu'une fièvre typhoïde dont le malade eut aisément guéri par toute autre méthode de traitement que celle qui lui a été appliquée. Rien ne lui coûte pour arriver à cette conclusion : ni l'atteinte que peuvent en recevoir son honneur et la dignité attachée à son caractère et au rang qu'il occupe; ni l'humiliation que peut en recevoir sa réputation, ni l'appui qu'il fournit au crime et qu'il retire à la justice... En vérité, il y a dans une telle conduite quelque chose qui tient du délire. Ce procédé inique laisse si loin derrière lui tout ce qu'on a pu dire ou faire jusqu'à ce jour, en haine de l'homœopathie, que, dans la difficulté que nous éprouvons à concilier tant d'égoïsme ou de turpitude avec ce que nos souvenirs nous rappellent du Dr Orfila, nous aimons mieux

nous en prendre à l'origine mauresque du docteur, ou à l'esprit du corps académique auquel il appartient, et nous écrier dans les transports de notre indignation : *O punica fides! ô consciencia academica!....*

G. de Th.

### Réclamation.

*A M. le Docteur Peschier.*

La manière positive dont vous démentez mon observation, sur ma proposition de fixer la Société gallicane à Paris, au moins pendant la vie de Hahnemann, en présence du fait qui la constate avec autant d'évidence, doit étonner tous ceux qui ont pu apprécier l'intégrité et la justesse de votre jugement; car si l'adoption de cette proposition devait amener la destruction de la Société, pourquoi ce résultat a-t-il eu lieu de suite après son rejet? Quoi que vous en disiez, ce n'est pas à Paris que la Société gallicane est MORTE, mais bien à Dijon où elle a été envoyée, et où elle ne pouvait pas vivre, faute de l'élément nécessaire (des membres), puisqu'il n'y avait qu'un homœopathe. C'est à Paris où elle a jeté l'éclat le plus brillant qu'elle ait eu pendant son existence; et cet éclat ne se serait pas éteint si subitement, si on l'avait laissée se développer dans une ville qui réunit tant d'éléments de succès; quand elle n'aurait pas possédé tant d'objets

qui excitent l'admiration des étrangers et les appellent dans son sein, la présence seule du vénérable Hahnemann n'aurait-elle pas suffi pour réunir dans cette ville un nombre suffisant de partisans de la médecine nouvelle, pour donner un aspect imposant aux réunions annuelles de la Société? Et comme les provinces imitent toujours la capitale, cet éclat aurait nécessairement réagi bien plus vivement sur elles qu'une scène qui aurait pu se passer à Bourges ou à Dijon.

Je vous prie, pour l'amour de la vérité, de rendre publique cette réclamation, et d'agréer l'expression de mon entier dévouement.

C. CROSERIO.

---

### Réponse.

---

Mon honorable collaborateur vient remettre sur le tapis une question déjà surannée, et chercher à réveiller les mânes d'une Société, hélas! bien morte. Mais il ne s'aperçoit donc pas que ce n'est ici qu'un des actes de la guerre qui existe et existera perpétuellement entre la province et la capitale; celle-ci tendant à centraliser tout, à monopoliser tout; celle-là cherchant à rattraper quelque bribe, au moins! de la science. La *Société homœopathique gallicane* a été fondée dans le but exprès qu'elle ne se fixât pas à Paris; ses fondateurs réunis à quelques autres disciples de

Hahnemann auraient manqué à ce but, et, dirai-je, à leur mandat en ne luttant pas de toutes leurs forces contre la prétention de garder *le lieu* de cette Société à Paris; ils ont *dû* voter contre la proposition du Dr Croserio, quelques bonnes que pussent être, d'ailleurs, ses vues personnelles.

Mon honorable ami se plaint du *démenti* (comme il l'appelle) que je lui ai donné, et prétend que j'erre sur les faits ou sur leurs conséquences; ce qu'il appelle *démenti* est tout simplement une autre manière que la sienne d'envisager les choses; il croit que la Société aurait vécu à Paris; c'est possible, mais problématique; je dirai tout à l'heure pourquoi; moi je dis qu'elle y est morte; et j'ai en ma faveur le fait, la réalité. Il dit que ce n'est pas à Paris qu'elle est morte, mais à *Dijon où on l'a envoyée*; moi je dis qu'elle est morte à Paris parce qu'on ne l'a pas envoyée à Dijon; et ici j'ai en ma faveur le fait, la réalité, car LA SOCIÉTÉ N'A PAS ÉTÉ ENVOYÉE A DIJON; à la vérité, les homœopathes de province avaient voté pour qu'elle s'y transférât; mais Paris, d'où devait partir l'appel, la convocation, a gardé le silence, et ce silence a été, pour la Société, LA MORT.

Mon ami dit qu'à Dijon *il n'y avait qu'un homœopathe*; en vérité, c'est abuser des termes; lorsque M. Laville-Laplagne sollicita, à Genève, l'envoi de la Société à Dijon, il présenta une liste nominative de 15 membres de la Société de la Côte-d'Or; est-ce que dans l'espace d'un an 14 en auraient disparu? je me flatte qu'il n'en était rien. D'ailleurs la réunion de

Dijon se serait composée des homœopathes de la Suisse qui s'étaient promis de s'y rendre, de ceux de la Savoie, de la Franche-Comté, du Lyonnais, du Dauphiné, peut-être même de la Provence et du Languedoc. Jointes aux laïques du pays, ces hommes zélés auraient formé une assemblée de 40 personnes au moins; celle de Paris n'en a pas offert davantage. Et cependant cette réunion provinciale, c'est Paris qui a empêché qu'elle n'eut lieu, Paris qui aime à tout recevoir et à ne rien rendre.

Mon ami appelle en cause les monuments et les établissements scientifiques de Paris, comme motifs à la continuité des réunions dans la capitale. Mais qui ne voit que c'est le grand attrait de ces éléments de curiosité qui a fait statuer par les fondateurs de la Société qu'elle ne se tiendrait pas deux années de suite au même lieu? La province aussi mérite quelques égards; et les malades de la province ne sont pas moins précieux à leurs médecins que le sont respectivement ceux de la capitale. Ne jamais se déplacer, voilà qui aurait fort convenu à nos collègues de Paris; et ils l'ont suffisamment prouvé en ne faisant aucun acte de présence, même par délégation, aux sessions de Lyon et de Genève. N'ont-ils pas dû s'attendre à ce que leurs confrères de ces villes s'en souviendraient?

Et puis, Paris avait-il donc tant fait pour le bien-être de la Société, qu'il méritât des égards de la part de la province? Mon collaborateur a-t-il oublié dans quel lieu *ignoble* la réunion s'est tenue, comme s'il

manquait de salles vacantes dans la capitale? A-t-il oublié avec quelle incurie les préparatifs en avaient été faits? A-t-il oublié que ce ne sont pas les Parisiens, que ce sont les provinciaux qui en ont dû prendre la peine, que c'est *moi-même* enfin qui ai vaqué pour cet office tout matériel? Et après tant de manifestations du peu d'intérêt que les médecins parisiens mettaient à une réunion aussi solennelle, eu égard à la première apparition publique que faisait notre vénérable Patriarche et digne Chef, comment mon ami n'a-t-il pas compris que le dégoût nous a saisis au cœur, et que nous n'avons pas trouvé Paris digne de recevoir encore une fois la Société! D'ailleurs par quels travaux scientifiques les médecins de Paris ont-ils alors mérité les louanges et les applaudissements de leurs confrères? La Société parisienne a-t-elle offert des actes, des recueils de mémoires, des mémoires individuels? A-t-elle fait faire un pas à la science? Et la session de Paris n'a-t-elle pas été remplie par la lecture de mémoires pratiques venus tous de la province? Puis donc que c'est la province qui alimente Paris, mieux ne vaut-il pas qu'elle garde et réserve ses provisions scientifiques pour elle-même?

J'ai dit et je soutiens que la Société est morte à Paris; en effet, on argue contre son transfert que le Président et le Secrétaire nommés pour l'année suivante sont venus, dans l'année, s'établir à Paris. Dans ce cas, le Bureau avait sa marche toute tracée dans le Règlement, art. 12 et 17; il devait informer les *Commissaires* de la circonstance imprévue, leur pro-

poser une solution quelconque et leur demander leur avis. La majorité aurait alors décidé le lieu de réunion pour l'an 1836 ; et si elle avait statué qu'en raison de l'embarras susdit, il devait être encore une fois Paris, la session y aurait été aussi légale qu'en 1835 ; que si la majorité avait demandé que la Société fût transférée tout autre part, là elle aurait dû se réunir.

Mais le Bureau a manqué à son mandat, et la Société est morte.

Maintenant que la tête forte et l'esprit judicieux qui l'avait fondée, Pierre DUFRESNE, a quitté cette terre, nul espoir qu'il se retrouve un homme assez zélé, doué d'assez d'abnégation pour consacrer son temps à l'instruction des autres, pour se déplacer aussi souvent que besoin serait, et pour transplanter la science de lieu en lieu comme DUFRESNE le faisait, et comme l'atteste sa nombreuse correspondance.

Je regrette que mon honorable ami m'ait mis dans le cas de dévoiler toutes ces tristes vérités ; mais je suis obligé de terminer par où j'ai commencé la phrase qui a, entre autres, excité la réclamation ci-dessus. Lorsque la votation faite à Genève a accordé à Paris la session de 1835, il a été prononcé en pleine séance.  
*La Société n'en sortira pas.*

Ch.-G. PESCHIER, Dr.

---

ERRATA. P. 65, l. 10, donna, lisez donnait.

P. 77, l. 4, lisez de la 0 à la 1500.

---

---

**BIBLIOTHÈQUE****HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Correspondance.**

---

*A M. le Rédacteur de la Bibliothèque homœopathique.*

Très-cher et très-honoré confrère,

Il a fallu vos pressantes et affectueuses sollicitations pour me décider à prendre la plume dans l'intérêt du *mesmérisme*, cet art mystérieux et salutaire, que nos pauvres savants français repoussent aveuglément, et sur le compte duquel grands et petits depuis 50 ans émettent de si sottes et si incohérentes opinions.

Je sens très-bien, en effet, que nous sommes encore fort éloignés de l'époque où, toute prévention venant à cesser, on s'inquiétera sérieusement de l'importance d'une pareille découverte. Cependant, puisque vous le désirez, je consens à prêter à rire aux *hommes graves*, et à scandaliser les *esprits forts*, en déployant sous les yeux du public mes pensées et mes convictions, qui ont le malheur de ne s'appuyer que sur

des faits réels, scrupuleusement observés, et plus faciles à nier qu'à reproduire.

Il y a plus de 15 ans que des circonstances particulières purement fortuites, ont contraint ma raison à fléchir devant la vérité des phénomènes exorbitants que présente le magnétisme animal. Et ce fut avec un plaisir extrême que, plus tard, étudiant les œuvres immortelles de notre vénérable maître, j'y trouvai ces propres paroles : « Il faut être insensé pour ne » point reconnaître, après expérimentation suffisante, l'éner- » gique influence du mesmérisme sur l'organisation. » Et vous n'ignorez pas aussi que le savant HAHNEMANN, mettant à profit tout ce qui peut être utilisé dans la pratique médicale, recommande expressément l'emploi des grandes passes magnétiques, avec intention bienveillante, pour tempérer chez certains sujets la trop violente exaspération soulevée par les doses homœopathiques.

Pendant, il est bien vrai qu'épouvanté de l'état prodigieusement inconcevable dans lequel tombent, par l'action répétée des passes, beaucoup d'organisations sans doute prédisposées, état qu'on a nommé *somnambulisme* ou *extase magnétique*, il dissuade ses disciples d'arriver jusqu'à ce point extrême, où le malade est livré à d'effroyables perturbations et aberrations de tous les sens ; il exige qu'on évite soigneusement de provoquer ce développement cataleptiforme avec transposition des sens et lucidité intellectuelle ; de telle sorte que, tout en admettant l'action bienfaisante, entre certaines limites, d'un principe plein d'énergie, il le restreint à un emploi très-borné, lui assignant, à force de circonspection, un rôle secondaire de pure et simple sédation.

Long-temps la parole vénérée du profond et habile praticien m'a détourné d'appliquer dans toute son énergie l'action puissante et évidemment salutaire du *magnétisme*. Mais il eut

été peu sage de ne pas aller au-delà des prescriptions imposées, dans une foule de cas où les susceptibilités nerveuses se prêtent difficilement à l'administration des doses homœopathiques, toutes les fois que l'organisation, épuisée par l'action des drogues massives de l'aveugle allopathie, subit passivement la surexcitation homœopathique, et se refuse à toute espèce de réaction curative. Aussi, depuis trois ans, ai-je constamment étudié sur les malades réputés incurables, sur les femmes éminemment nerveuses, sur les sujets frêles atteints d'affections organiques, le principe étonnant du *mesmérisme*, non pas seulement en pratiquant quelques légères passes, scrupuleusement ménagées, mais bien plutôt en insistant avec vigueur, et déployant par la continuité toute la force magnétique, jusqu'à production de phénomènes saillants ou de *somnambulisme*.

Aujourd'hui l'examen calme et attentif d'un assez grand nombre de faits magnétiques, l'appréciation judicieuse des résultats thérapeutiques obtenus en grande partie sous leur influence, me permettent d'arriver à cette conséquence directe, non assez explicitement énoncée par Hahnemann, savoir : Que la guérison des cas graves doit être effectuée par le concours de l'*homœopathie* et du *magnétisme* réunis et habilement combinés.

I. Pourquoi le *mesmérisme*, si ardemment étudié à diverses époques, est-il toujours retombé des hauteurs de la science aux mains obscures d'hommes sans mandats, de praticiens sans titres, d'ignorants émerveillés de leur pouvoir surnaturel, de personnages ascétiques illuminés, et même de misérables charlatans qui convertissent cet art merveilleux en un vil instrument d'exploitation humaine? Serait-ce que l'anathème lancé par les corporations savantes contre la découverte de Mesmer l'aurait à tout jamais perdu dans l'opinion publique,

ou seulement dans l'esprit des hommes sages et réfléchis ? Je ne le pense pas. L'influence des académies, corporations, congrégations savantes, fut toujours à peu près nulle pour enrayer le développement des innovations utiles. Tout au plus a-t-elle dû quelquefois fatiguer par la persécution ou la calomnie les intelligences vigoureuses et opiniâtres qui se consacrent à la recherche des grandes et fructueuses vérités. Il faut donc chercher ailleurs la raison du sommeil dans lequel languit depuis long-temps l'art du *magnétisme*.

Remarquons, en premier lieu, que les hommes instruits et méditatifs obtiennent bien rarement, par leurs propres forces organiques appliquées aux malades, les phénomènes saillants du *magnétisme*, soit parce qu'ils ne possèdent que faiblement l'énergie vitale nécessaire, soit plutôt parce que la disposition au scepticisme paralyse en eux les efforts d'une volonté active et d'une bienveillance soutenue. Placés ainsi en dehors des conditions morales de toute expérimentation magnétique, ils ne pourraient que difficilement réussir. Et lorsque des personnes simples ou des enthousiastes produisent sous leurs yeux les incroyables phénomènes de la catalepsie magnétique, leur raison se révolte, leur orgueil s'irrite de ne point trouver l'explication de ces faits incroyables. Alors, craignant d'être dupes de quelque adroite supercherie, ils se renferment dans l'inertie du doute, ou bien ils négligent avec une coupable légèreté la vérification attentive des faits qui leur sont soumis, et s'acharnent à ne voir là que des *charlatans* et des *compères*.

Il faut remarquer, en second lieu, que l'application consciencieuse du *mesmérisme* à la guérison des maladies, exige de la part du magnétiseur des efforts physiques et moraux, qui, se répétant plusieurs fois dans un jour, finissent par porter atteinte à sa santé et le jeter dans un état de fatigue et d'épuisement presque impossible à éviter. Les adeptes

de Mesmer doivent donc être contraints le plus souvent à abandonner un mode de traitement qui, singulièrement avantageux pour les malades, peut devenir fort nuisible aux magnétiseurs trop zélés. Après chaque séance magnétique, j'ai toujours éprouvé une lassitude beaucoup plus prononcée que celle qui devrait naturellement succéder à un simple exercice musculaire de longue durée. J'ai ressenti maintes fois aussi un abattement et une débilitation analogues à ceux qui suivent ordinairement les excès vénériens. Il n'est pas douteux que l'action des passes, long-temps continuées, ne provoque l'émission abondante d'un fluide éminemment subtil, faisant partie du principe vital, et qui se porte de celui qui donne ou du magnétiseur, à celui qui reçoit ou au magnétisé. Cet agent impondérable se dégage sous l'influence d'une forte volonté; il est transmis principalement par l'extrémité des doigts, par l'insufflation et par le regard. Tous les somnambules magnétiques sentent et voient ce fluide, qui leur apparaît tantôt comme une vapeur azurée, tantôt comme une flamme blanche et jaunâtre de variable intensité selon eux, il émane de la surface du magnétiseur et compose autour de lui comme une atmosphère lumineuse dont il enveloppe le magnétisé. Bien plus, on peut communiquer ce fluide à une foule d'objets qui s'enaturent très-bien et deviennent alors capables de produire des effets magnétiques fort extraordinaires. La laine, le coton, l'ivoire, le verre s'imprègnent de ce principe subtil, et font sentir une action vive impossible à méconnaître, toutes les fois qu'on les tient appliqués sur la peau de la personne avec laquelle on a été mis en rapport. L'eau ordinaire, que les passes et l'insufflation ont suffisamment magnétisée, acquiert pour les somnambules, alors même qu'ils sont hors de l'état extatique, des qualités sédatives admirables. Ils lui trouvent dans tous les cas, endormis ou éveillés, une

odeur et une saveur très-prononcées, qui la leur font reconnaître immédiatement, quelque moyen qu'on emploie pour les induire en erreur. De pareilles expériences ne me permettent plus maintenant aucun doute, parce que je les ai cent fois répétées en me garantissant de toute espèce d'illusion. Ainsi, le magnétiseur, par le fluide qu'il émet, livre réellement au magnétisé une partie de son existence ; et ce qu'il a prodigué, il ne le recouvre qu'avec peine et lenteur sous les influences combinées des rayons solaires, du grand air, d'une bonne nourriture, et enfin de toutes les conditions rigoureusement hygiéniques. J'ai connu plusieurs personnes qui, dans l'intérêt de leur santé, ont dû renoncer à la pratique du *magnétisme*.

Remarquons, en troisième lieu, qu'avec les préventions de tous genres qui existent parmi les gens du monde contre le *mesmérisme*, il est extrêmement difficile d'amener les malades à recevoir l'influence magnétique, parce que tous apportent à cet égard une répugnance très-grande, et souvent invincible. Les femmes surtout, préoccupées de cette fausse idée que dans l'état de sommeil artificiellement imposé, elles resteront livrées, corps et âme, à la toute puissance du magnétiseur, repoussent opiniâtrement le moyen de guérison qu'on leur propose. Quelle que soit la confiance qu'on ait su leur inspirer, il en est peu qui ne redoutent qu'un secret profondément enseveli dans leur cœur ne soit arraché pendant le somnambulisme, ou du moins ne se dévoile de lui-même par les réponses inévitables à des questions indiscretes. D'ailleurs, chez le plus grand nombre, il faut combattre long-temps pour vaincre des scrupules soulevés par une pudeur exagérée, ou par une religion mal entendue.

Ainsi, 1<sup>o</sup> la difficulté de faire accepter aux familles le bienfait du *magnétisme* ; 2<sup>o</sup> l'épuisement dans lequel se trouve tôt

ou tard plongé le médecin trop zélé qui veut donner à l'application du *mesmérisme* son plus haut degré de développement; 3° la faiblesse d'organisation et la tendance à l'incrédulité des hommes méditatifs qui expérimentent dans de mauvaises conditions; 4° enfin, la qualification mal sonnante de *magnétiseur*, ou celle bien plus choquante encore de *charlatan*, imprimée par l'ignorance et l'improbité au front de l'homme qui se dévoue à la pratique consciencieuse d'une médecine extraordinaire; voilà certainement les causes compliquées de l'engourdissement dans lequel semble s'éteindre aujourd'hui le *magnétisme animal*.

Pourtant il ne mourra point, soyez-en persuadé, parce qu'une vérité mise en lumière ou seulement pressentie, ne doit plus retomber dans le néant. Cet art réellement merveilleux, offre à l'étude des hommes sages et non prévenus, la solution future des problèmes les plus intéressants de psychologie, de physiologie et de thérapeutique. On peut donc aisément prévoir que lorsque la médecine, élevée à la dignité d'un sacerdoce, n'admettra dans son sein que des hommes moraux, portés activement à la bienveillance, à la philanthropie, j'allais dire à la *charité*, des hommes animés du désir ardent de connaître *ce qui est*, s'entre-aidant fraternellement pour concourir, sans se mépriser les uns les autres, à la rénovation de la science médicale, alors le *mesmérisme*, réhabilité, prendra rang à une grande hauteur parmi les autres branches de la philosophie générale.

Les médecins homœopathes qui ont eu le courage, en se dégageant de l'ornière commune, d'affronter les sarcasmes de leurs confrères et les quolibets des gens du monde, ne craindront pas de consacrer aux recherches magnétiques une partie de leur utile existence. Dévoués aux progrès de la science médicale et au soulagement des maux qui dégradent l'humanité,

il n'est pas de sacrifices auxquels ils ne veuillent consentir pour tenter l'heureuse alliance des principes de HAHNEMANN avec ceux bien peu connus encore du *magnétisme animal*.

II. Toutes les assertions que je vais dogmatiquement présenter, mon très-honoré confrère, sont, je vous prie de le croire, les conséquences immédiates de mon expérience personnelle; et bien que le plus souvent elles n'aient que le faible mérite de confirmer les idées ou opinions énoncées déjà par Deleuze, Puysegur, Foissac, etc., il est certain, cependant, que je ne les ai empruntées ni aux uns ni aux autres. Car c'est surtout en de pareilles matières que l'autorité des écrivains est de peu de valeur, et qu'il faut savoir, tout en se laissant conduire à la rigoureuse vérification des faits, généraliser soi-même les données de sa propre expérience et repousser toute idée préconçue ou imposée d'autorité, lorsqu'elle ne se déduit pas nettement des recherches auxquelles on s'est assidûment livré.

*Volonté ferme et calme, confiance en ses forces et en son pouvoir, bienveillance active et soutenue*, telles sont les conditions essentielles pour modifier magnétiquement par sa propre organisation, avec ou sans contact, l'organisation d'autrui. Les procédés pratiques de manipulation, d'attouchement, d'insufflation, de passes grandes ou petites, longitudinales, obliques ou transversales, ne sont point sans importance, quoique cependant secondaires.

*La foi* dont on a fait tant de bruit et qui a donné matière à d'interminables plaisanteries, n'est chez le magnétiseur que la confiance en soi-même, et chez le magnétisé que la confiance en un autre; elle n'est point indispensable et ne saurait être exigée dès le commencement; mais on peut la regarder comme une circonstance heureuse qui accélère beaucoup le développement des phénomènes.

Tout esprit d'opposition raisonneuse et systématique de la part du magnétisé trouble l'action mesmérique, et peut même donner lieu au déploiement de crises dangereuses, qui ne sont ensuite calmées qu'insensiblement et avec grande difficulté.

Une puissante volonté fait subir aux enfants, et même aux hommes simples de la campagne, l'influence magnétique, sans qu'ils s'en doutent et sans qu'on les prévienne qu'ils sont soumis à cette action énergique. J'ai vu les animaux eux-mêmes ressentir évidemment les effets du *mesmérisme*.

À volonté et à croyance égales, le magnétiseur robuste et peu ou point psorique, développera des effets bien plus prononcés que l'homme qui est d'une constitution faible et délicate. Par l'exercice et la pratique, selon de bonnes directions, on peut d'ailleurs acquérir une force tous les jours plus considérable.

Une personne atteinte d'une maladie plus ou moins grave, aiguë ou chronique, doit s'abstenir de magnétiser; elle se nuirait à elle-même, tout en faisant beaucoup de mal à celle qui subirait son influence.

Les hommes débiles, ceux qui portent une affection organique, et par-dessus tout les femmes faibles, nerveuses, irritables, celles qui sont affectées de névralgies, d'hypertrophie ou d'anévrisme du cœur, de rhumatisme, etc., les jeunes filles chlorotiques, etc., sont infiniment plus faciles à impressionner que les gens vigoureux et bien portants. Cependant il existe à cet égard d'assez nombreuses exceptions.

Toutes les personnes qui ont éprouvé souvent le somnambulisme *naturel* ou plutôt *spontané*, sont vivement affectées par le *magnétisme* vigoureusement déployé; il y a de leur part prédisposition. Les vêtements de soie nuisent au *magnétisme*. Le contact des métaux, et principalement du fer, doit être soigneusement évité pendant l'action mesmérique. Il ne faut

point magnétiser une femme à l'époque menstruelle, on l'exposerait à une métrorrhagie.

Je suis persuadé que les savants, même les plus sceptiques, obtiendront des résultats satisfaisants et propres à faire pénétrer dans leur esprit un commencement de conviction, toutes les fois qu'au lieu de dicter eux-mêmes les conditions de l'expérience, ce qui est absurde, ils voudront s'assujettir scrupuleusement à celles que je prétends être liées à la réussite de l'expérimentation magnétique.

Les procédés d'après lesquels on *établit le rapport* (termes consacrés), et l'on imprègne l'organisation d'autrui de son propre fluide, varient selon les magnétiseurs. Chacun a, pour ainsi dire, sa manière; l'un se tient à distance et souffle souvent à chaud ou à froid; un autre touche sans cesse les pouces, le front, les yeux, la région épigastrique, etc. Mais ceux-là seuls tirent le meilleur parti possible des passes, de l'attouchement, de l'insufflation et du regard, qui ont été souvent dirigés par des somnambules lucides.

Les passes sont effectuées avec les mains étendues que l'on promène sans raideur de haut en bas ou du vertex aux orteils, soit en touchant légèrement, soit à petite distance, soit même en se tenant très-éloigné.

Les grandes passes sur tout le corps, dites à *grands courants*, étendent à tous les organes le fluide magnétique. Les passes courtes le concentrent sur quelque partie qu'on a intérêt d'influencer plus particulièrement. On les fait lentes ou rapides suivant l'indication à remplir et la force dont on est doué.

L'attouchement consiste à appliquer sur une région quelconque la paume de la main, le bout des doigts réunis, l'extrémité des pouces, ce qui établit comme une espèce de douche magnétique sur les points en contact.

On donne l'insufflation à chaud, au contact ou à distance,

quand on veut augmenter l'intensité du fluide et le rendre plus pénétrant.

Le regard contribue beaucoup à imposer l'extase. C'est une fascination magnétique qui a chez quelques personnes une grande puissance.

Les passes obliques de haut en bas *dégagent* (expression consacrée), c'est-à-dire, entraînent vers le sol une partie du fluide accumulé. Les passes transversales de dedans en dehors, enlèvent et jettent au loin le fluide dont on veut dépouiller le magnétisé.

L'insufflation à froid se fait en serrant les lèvres et émettant un jet mince et rapide. Elle a pour but le plus souvent de *dégager* ou d'établir un courant d'air qui entraîne le fluide au dehors.

Les passes de bas en haut ou des pieds à la tête sont, dit-on, très-dangereuses. Je n'ai jamais osé les employer que faibles et partielles, dans le cas seulement où je voulais ouvrir à distance les paupières d'une somnambule que je faisais rentrer dans son état naturel.

III. L'examen attentif de ce qui se passe chez l'homme sain ou à l'état physiologique, lorsqu'on lui fait subir une influence magnétique intense, dans de bonnes conditions morales, fait bientôt reconnaître les symptômes suivants :

Sensation à la peau d'une légère horripilation, comme si on promenait sur elle une toile d'araignée.

Sensation de chaleur très-prononcée, ou au contraire de froid avec frisson, le long de la colonne vertébrale, froid aux pieds.

Accélération des mouvements du cœur. Pouls beaucoup plus élevé.

Respiration précipitée, anxieuse, oppressée. Soupirs profonds qui se répètent souvent. Bâillements.

Sensation d'un poids et d'une pression au devant de la poitrine et sur les côtés.

Pression au creux de l'estomac.

Engourdissement de la tête ; pesanteur au-dessus des yeux.

Paupières lourdes, qu'on ne peut plus relever qu'avec effort.

Frémissement dans les lèvres.

Envie de dormir, abattement sans douleur, tel qu'on n'a aucun désir de faire des mouvements.

Le magnétisé est comme cloué sur sa chaise, et s'il fait des efforts pour se lever, il se sent engourdi.

Il marche en chancelant. Besoin de repos. Apathie.

Il est probable qu'en insistant fort long-temps et très-vivement, on obtiendrait sur différents sujets sains une bien plus longue série de symptômes.

IV. L'application du *mesmérisme* à une personne malade ou dans l'état pathologique développe avec tout ou partie des phénomènes sus-mentionnés, beaucoup d'autres encore infiniment plus saillants et qu'une sotte prévention peut seule nier.

Ainsi, toutes les douleurs, tous les symptômes quelconques éprouvés habituellement par le malade, sont toujours immédiatement surexcités, soit les uns après les autres, soit simultanément. Et alors tantôt l'exaspération est faible, peu remarquable (c'est le cas le plus rare), tantôt elle est bien vive et de courte durée, tantôt elle est extrêmement violente, insupportable, et persiste encore après la séance magnétique. Mais dans tous les cas, cette exaspération fait place, plus tôt ou plus tard, à une amélioration prononcée ; tant est réelle cette loi méconnue jusqu'à HAHNEMANN, qui veut que tout agent approprié à la curation commence toujours par frapper de surexcitation les douleurs et autres symptômes existants avant de les atténuer ou de les anéantir.

La surexcitation se fait d'ailleurs *dans le sens même* du mal, c'est-à-dire qu'elle ne substitue pas vers le lieu affecté une douleur d'une espèce à une douleur d'une autre espèce, un symptôme quelconque à un autre différent. Mais elle augmente simplement leur intensité, ajoutant la rougeur à la rougeur, la tumeur à la tuméfaction, la sensation d'élanancement à celle d'élanement, la pression à la pression, le déchirement au déchirement, etc. Sans changer de nature, les phénomènes morbides deviennent plus étendus, plus profonds, plus apparents. Quant à l'amélioration qui succède, elle n'est ni en raison directe, ni en raison inverse de l'exacerbation éprouvée. Variable selon la quantité de fluide imposé, suivant l'âge et la constitution du malade, elle se montre en général plus faible et de moins longue durée, lorsque l'affection combattue est fort douloureuse et invétérée.

On remarque très-souvent que les passes à grands courants déplacent la douleur tout en l'exaspérant, et l'obligent à descendre peu à peu, lui imprimant la direction de ces passes elles-mêmes. Une douleur dite rhumastimale, par exemple, ayant siège à l'épaule, pourra être entraînée jusqu'à la malléole ou jusqu'aux orteils. Quelque temps après elle se rétablit dans le lieu qu'elle occupait. Cette mobilité de la douleur qui obéit au mouvement des passes est souvent de bon augure.

Les écrivains magnétiseurs qui ignoraient la loi du double effet nécessairement produit par le *mesmérisme* sur toute organisation malade, voyant la surexcitation long-temps persister et ne remarquant pas l'amélioration qui ne lui succédait que plus tard, ont dû croire et affirmer que cet agent ne convenait pas à un grand nombre de maladies tenaces et plus ou moins compliquées. D'ailleurs, Deleuze, magnétiseur consciencieux, mais timoré dans l'expérimentation et pusillanime en face du

public et des médecins, a voulu rester en-deça de la vérité lorsqu'il a restreint l'emploi du *magnétisme* à quelques affections d'une nature particulière, lorsque de même il a déclaré légèrement et sans preuve, qu'il pouvait être nuisible en certaines maladies. Les raisonnements sur lesquels il s'appuie pour faire préjuger le succès de l'application mesmérisme dans tel ou tel cas morbide, sont tout aussi ridicules, ni plus ni moins que toutes les considérations émises par la vieille médecine à l'époque où il écrivait et même postérieurement à l'égard des *saburres*, des *humeurs*, de la *bile*, du *sang* et des *nerfs*.

J'affirme ici, jusqu'à nouvelles déductions de faits plus nombreux et plus explicites, que le *magnétisme*, administré dans de bonnes conditions, est toujours salutaire, mais à des degrés variables comme l'intensité du mal combattu ; que son action, trop faible et insuffisante quand le somnambulisme ne vient pas s'y ajouter, réclame les secours efficaces de remèdes homœopathiquement appropriés pour déterminer une cure complète et solide.

J'ajoute encore qu'il faut, dans les cas difficiles, ne pas craindre de saturer l'organisation de son malade et la tenir sans cesse imprégnée de fluide magnétique, ce qui s'obtient non-seulement par les passes nombreuses tous les jours répétées, mais encore au moyen de plaques en verre, en ivoire, en peau munies de leurs poils, en tissus épais de coton, de laine et surtout par l'emploi de l'eau ordinaire ; toutes substances qui doivent être magnétisées par l'insufflation et les passes, avec intention bienveillante, pour être ensuite appliquées et maintenues sur les parties où siègent les principales douleurs. Messieurs les professeurs réunis de toutes les Académies existantes pourront-ils jamais expliquer pourquoi une peau en poil du diamètre de quelques pouces, une petite

plaque d'ivoire, placées sur le siège d'une névralgie, vont y exciter rapidement d'affreuses douleurs auxquelles ne tardera pas à succéder le calme le plus profond? Et concevront-ils aussi que de l'eau magnétisée, dont on mouille le front, enlève une céphalalgie après l'avoir violemment exaspérée? Une ophthalmie aiguë, une odontalgie intolérable, sont calmées en peu de minutes par l'eau magnétique en lotion ou en gargarisme. Rien n'est plus étonnant que l'action de cette eau précieuse sur les malades mis en rapport. Par elle les vomissements s'arrêtent, les indigestions cessent, les crampes d'estomac s'éteignent, et le malade la boit avec bonheur, lui trouvant presque toujours une saveur particulière et à peu près invariable. Pour l'un, cette saveur est sucrée et aromatisée; pour l'autre elle est amère; pour un troisième elle est douce et suave comme celle d'une émulsion; au quatrième elle rappelle le vin de Champagne ou l'eau distillée de roses, etc. Beaucoup, après l'avoir bue, éprouvent des bâillements, l'envie de dormir, une toux sèche et anxieuse, ou enfin un redoublement général de leurs douleurs habituelles.

V. Y a-t-il une grande analogie entre le *mesmérisme* et les médicaments homœopathiques dynamisés? Je n'en vois pas d'autre que celle-ci : 1° dans l'effet primitif, surexcitation des symptômes, et dans l'effet secondaire, qui est en sens inverse, leur diminution ou leur abolition; 2° subtilité presque immatérielle de ces deux ordres de modificateurs qui se mettent immédiatement en rapport avec le système nerveux.

Mais il existe entre eux des différences essentielles. Ainsi, les doses homœopathiques sont encore de la matière jusqu'à un certain point appréciable à nos sens; tandis que le fluide magnétique, faisant partie en quelque sorte du principe vital, semble n'avoir plus aucune des propriétés connues de la matière, et paraît même plus subtil que le calorique, l'électri-

cité, le galvanisme, quoique d'ailleurs analogue à ces impondérables.

De plus, le *magnétisme*, agent toujours *identique* à lui-même, comme la *panacée* que cherchait Paracelse, s'applique avec succès, sinon à tous les cas pathologiques, au moins à leur immense majorité, tandis que les remèdes homœopathiques diffèrent les uns des autres quant à leurs propriétés, et doivent être employés chacun dans son rapport particulier avec un groupe déterminé de symptômes. On dirait que le magnétisme agit en augmentant la somme des forces organiques, par addition au principe vital, ce qui rendrait la réaction plus énergique, au lieu que les doses homœopathiques provoquent la réaction curatrice sans pouvoir ajouter à la somme des forces existantes.

Au reste, cette question ne saurait être aujourd'hui complètement résolue. En effet, à ne considérer que le résultat, c'est positif que si, dans les maladies légères, le *mesmérisme* guérit rapidement, son action se montre cependant moins pénétrante, moins profonde et moins durable que celle des remèdes homœopathiquement appropriés. Il est certain qu'il n'apporte souvent qu'un calme passager, qu'une amélioration temporaire, et qu'il faut répéter bien long-temps les séances magnétiques pour obtenir définitivement une cure complète. Je doute même beaucoup que le *mesmérisme* puisse suffire employé seul à la guérison d'une maladie grave, s'il n'est point poussé jusqu'au somnambulisme lucide.

Bien que le fluide magnétique doive être regardé comme identique chez tous les individus sains, animés de bonnes intentions, puisque ses effets sont généralement les mêmes chez tous ceux qui en subissent l'influence, on peut croire pourtant qu'il existe quelques différences, non essentielles au fond, entre les fluides divers émis par plusieurs magnétiseurs.

En effet, tel malade se trouve beaucoup mieux de l'action de l'un que de celle de l'autre; il désire l'influence magnétique du premier et répugne à subir celle du second. Si tel le réchauffe, tel autre le glace; si l'un l'endort, l'autre le tient éveillé, etc. Bien plus, un traitement entrepris par tel magnétiseur ne peut sans trouble évident être continué par un nouveau. Enfin, les somnambules successivement mis en rapport avec plusieurs personnes, aperçoivent des différences prononcées entre leurs fluides respectifs. Ils disent souffrir d'un pareil changement, et réclament avec instance qu'on les remette immédiatement sous la puissance du fluide auquel ils ont été accoutumés.

Il est présumable que ces modifications présentées par le fluide magnétique, tiennent à des différences dans le degré de santé des magnétiseurs eux-mêmes. On sait, en effet, que l'état sain n'est jamais absolu. On peut donc soupçonner avec raison que le fluide émis est rarement pur, et qu'il doit entraîner souvent lors de son émission, quelques atômes de principes morbides, qui sont ainsi communiqués aux malades. D'autant plus que tous les somnambules s'accordent à reconnaître qu'un magnétiseur, portant une affection grave, peut la transmettre ou l'inoculer à son magnétisé.

Au reste, rien n'empêche de croire aussi que ces différences dans les fluides des uns et des autres, sont dues simplement à des différences dans l'intention, la volonté et la bienveillance des magnétiseurs.

VI. Puisque le *mesmérisme* et l'homœopathie agissent en surexcitant les symptômes des malades par leur effet primitif, et en les réduisant ou les abolissant par leur effet secondaire, il semblerait qu'on ne doit pas les employer simultanément dans le traitement d'une affection quelconque, et que procéder par ces deux modes combinés revient à administrer en

même temps le remède et l'antidote. Pourtant, l'expérience, qui est supérieure à tout raisonnement, prononce que l'homœopathie et le *magnétisme*, ni ne se contre-indiquent, ni ne se contrarient en aucune manière; que l'un aide puissamment à l'action de l'autre, loin de la gêner ou de la restreindre; que l'un augmente l'intensité de la force vitale, tandis que l'autre stimule cette force et l'oblige à une réaction salutaire. Et si l'on a droit, en s'appuyant sur les faits, d'affirmer que l'homœopathie a raison d'exclure les procédés palliatifs de l'allopathie, on est heureux en compensation de la montrer s'associant avec un avantage décisif à un agent impondérable, éthéré qui lui ajoute une nouvelle énergie, tout en revêtant l'organisation de la force nécessaire pour faire supporter d'inévitables exaspérations.

Les somnambules qu'il faut toujours interroger dans les questions embarrassantes, parce que leur lucidité les met à portée de *voir clairement*, là où nous sommes réduits à douter, déclarent formellement et à l'unanimité, que ces deux grandes puissances se prêtent un mutuel appui, sans jamais se heurter ou se neutraliser. Leur double influence devient surtout indispensable quand le pauvre malade est épuisé par une affection chronique invétérée, ou qu'il succombe aux maux développés par les procédés homicides de l'allopathie. En supposant l'impossibilité d'administrer l'un et l'autre concurremment, il faudrait donner la préférence à l'homœopathie, à moins que le malade, trop profondément débilité, ne pût supporter l'action des plus faibles doses à de très-hautes dynamisations.

VII. Toutes les fois que j'invoque l'autorité des somnambules, je vois d'ici les incrédules sourire de pitié et se demander s'il est possible qu'un homme de science, ou seulement de sens commun, veuille sérieusement imposer de pareilles rêveries. Et puis, imperturbablement, je me remets à

développer pour ceux que le présent n'aveugle pas trop, la série des idées et des opinions que j'ai long-temps mûries, après avoir attentivement étudié des faits qu'ils n'ont jamais vus, et analysé des phénomènes auxquels ils ont tourné le dos de peur d'être pris pour dupes. Je sais bien que beaucoup de personnes ont la prétention de connaître le *magnétisme*, parce qu'elles en savent le nom, exactement comme les médecins de la vieille Ecole affirment avoir connaissance de l'*homœopathie*, parce que les gens du monde les ont contraints à retenir au moins l'étymologie du mot qui semble résumer la science tout entière. Mais je n'accepte pour juges parmi les hommes qui seraient tentés de m'accuser d'enthousiasme que ceux qui ayant obtenu les mêmes résultats magnétiques signaleront clairement la cause des prétendues illusions auxquelles se seraient laissé entraîner jusqu'à ce jour les magnétiseurs consommés. En attendant, calme dans ma conviction, je continue à dire ce que je crois fermement être la vérité.

Si quelque chose a droit de confondre la raison humaine et d'humilier l'orgueil des savants, c'est sans doute l'état prodigieusement incompréhensible qui s'empare d'un grand nombre de malades sous l'influence magnétique. Ils s'endorment d'un sommeil profond, bien différent de celui qui est naturel à l'homme, et déploient alors un ensemble de phénomènes qui jettent les spectateurs attentifs dans une indicible stupeur.

L'expression de *somnambulisme* adoptée pour indiquer cet état merveilleux, est tout aussi peu convenable que celle de *magnétisme animal* pour désigner le principe qui le met en jeu. Cependant il faut accepter ces dénominations, quelque impropres qu'elles soient d'ailleurs, puisque les inventeurs les ont consacrées, tout en se rappelant néanmoins que de même que le fluide magnétique a très-peu d'analogie avec celui de l'aimant, de même aussi le somnambulisme artificiel ne

ressemble guère au somnambulisme spontané, tandis qu'il se rapproche beaucoup de la catalepsie.

Les somnambules magnétiques diffèrent tous les uns des autres et offrent des phénomènes variés à l'infini, depuis le simple engourdissement des sens jusqu'au plus haut degré de l'extase cataleptique.

Il en est qui dorment et sont complètement *isolés*, c'est-à-dire, qui ne voient ni n'entendent le magnétiseur, et restent étrangers à ce qui se passe en dehors d'eux-mêmes. Ni la lumière la plus vive, ni le bruit le plus violent, ni les sons aigus qu'on fait inopinément éclater à leurs oreilles, ni le chatouillement, ni l'action de piquer, de brûler leur peau ne sauraient ou les faire tressaillir, ou seulement déterminer sur leur impassible physionomie une contraction quelque peu perceptible : leur insensibilité est absolue.

Quelques-uns ne sont isolés que pour ceux qui ignorent les phénomènes de la transposition des sens ; car insensibles dans toutes les autres parties de leur corps, ils entrent en rapport avec le magnétiseur ou les assistants par les doigts, par la région épigastrique, par l'occiput, etc. Une relation inconcevable s'établit entre eux et le monde extérieur au moyen d'organes qui selon l'ordre de nos idées et suivant toutes les lois de l'anatomie et de la physiologie, semblent devoir être incapables de remplir des fonctions pareilles, mais qui pourtant, à n'en point douter, concentrent et accumulent en eux les facultés perceptives des cinq sens réunis. J'ai vu les doigts de ces cataleptiques magnétiques entendre des sons, voir des objets, déguster, savourer des aliments, sentir des odeurs. On comprend bien pourtant que dans ces cas rares, les doigts ne sont point transformés en des appareils anatomiques de vision, d'audition, d'olfaction, de dégustation. Mais ils deviennent les uniques conducteurs des impressions reçues, et les

transportent avec le fluide magnétique jusqu'aux organes des sens, qui par leurs nerfs les transmettent eux-mêmes au cerveau, centre sensitif. Car l'œil et l'oreille, quoique fermés alors, sont évidemment attentifs; et de plus, lorsque vous déposez une prise de tabac sur les doigts investis de fonctions si nouvelles, des étournements répétés se déclarent qui sont en tout semblables à ceux développés dans l'état ordinaire. Et de même encore, si vous placez entre ces doigts une pastille de chocolat, la bouche se livre à un mouvement rapide de mastication; et quand même elle mâche à vide, la cataleptique enchantée trouve la pastille fort bonne, disant qu'elle en voudrait encore.

Le plus ordinairement les somnambules sont très-imparfaitement isolés et sans aucune transposition des sens. Les uns voient leur magnétiseur, quoique les paupières restent *hermétiquement closes*, car le fluide magnétique traverse aisément ce voile translucide. Ils répondent à ses questions et conversent avec lui, sans s'apercevoir de ce que font ou disent les étrangers placés tout auprès d'eux. D'autres, spontanément et sans la volonté du magnétiseur, se mettent en rapport avec les spectateurs, les voient, leur parlent ou leur répondent. Tous s'énoncent avec concision, laconisme, et lient volontiers conversation, tantôt sur une matière grave, philosophique, religieuse, tantôt sur un sujet gai, plaisant ou bouffon, au gré du magnétiseur ou même des interlocuteurs. Leur intelligence est beaucoup plus éclairée que dans l'état de veille. Ils ont souvent de la tendance aux idées mystiques, et dans tous les cas ils se montrent pénétrés des sentiments moraux les plus purs et les plus élevés. Leurs discours sont empreints d'une sagesse calme et réservée; il n'y a plus en eux de sollicitude pour les intérêts de la vie positive. Leur âme, dégagée pour ainsi dire du monde matériel, plane au-dessus des viles passions qui agi-

tent l'esprit humain. Ils condamnent alors les inclinations mauvaises ou vicieuses auxquelles ils se laissent entraîner dans l'état ordinaire, et ils prient le magnétiseur de les détourner de pareils penchans, en interposant sa forte volonté et les environnant des soins et des précautions qu'ils dictent eux-mêmes avec l'autorité d'une haute raison. Et comme une fois réveillés, ou rendus à leur existence habituelle, ces malades ne gardent aucun souvenir, ni de ce qui s'est passé, ni du langage qu'ils ont tenu pendant toute la durée de l'extase magnétique, il arrive bien souvent qu'ils refusent d'exécuter ce qu'ils se sont eux-mêmes prescrit pendant le somnambulisme, trouvant de pareils moyens fort extraordinaires et très-ridicules.

Une vive et profonde amitié attache les somnambules à leur magnétiseur. Cette affection, si elle n'est point pervertie, garde toujours le caractère d'une reconnaissance et d'une soumission filiales. Ils prévoient pour lui les inquiétudes, les chagrins, les maladies qui se préparent et lui donnent de sages conseils, inspirés par la plus affectueuse sollicitude. Ils voient la pensée intime du magnétiseur, lorsque celui-ci le leur permet, ou laisse, par l'intention, son ame ouverte à cette étonnante investigation. Ils savent au reste qu'ils sont sous la toute-puissance d'une volonté supérieure à la leur, et ils obéissent toutes les fois qu'on n'exige d'eux que ce qui est conforme aux lois de la morale. Mais si quelque mauvaise intention agite le magnétiseur ou s'il veut abuser de son autorité, devenir indiscret, ordonner un acte inconvenant ou condamnable, leur volonté grandit, se révolte, et quoique encore subordonnée à celle du maître, elle oppose une grande résistance. Des crises affreuses, avec horribles convulsions des membres, gémissemens lamentables et délire effrayant, se déploieraient infailliblement, si par une coupable insistance le magnétiseur sans

pitié les contraignait à fléchir sous sa despotique autorité.

Rien n'est plus beau qu'une jeune femme dormant du sommeil magnétique ; sa respiration est facile, douce, un peu rapide, à peine entendue. Les muscles en se relâchant ont imprimé à tout son corps un mol abandon, une souplesse remplie de grâce, son front est pur de toute contraction, ses paupières s'abaissent sans raideur, ses lèvres fermées semblent prêtes à s'entre-ouvrir, et sur tout son visage règne un calme profond, une angélique sérénité. Lorsqu'on l'engage à parler ou à chanter, sa voix est un doux murmure qu'on écoute comme un son lointain. Veut-on qu'elle marche, qu'elle se couche, qu'elle prenne des aliments, qu'elle boive, qu'elle magnétise quelque autre personne, elle obéit, et ses mouvements peu assurés trahissent une grande inertie musculaire. Pourtant elle ne se fatigue pas, et malgré cette apparente langueur elle peut faire long-temps des passes magnétiques, qu'elle exécute avec une rare habileté. On reconnaît aisément dans ses actions et dans ses paroles qu'une seule préoccupation la possède intérieurement, c'est celle qui est dictée par le sentiment des convenances et des principes sévères de la pudeur et de la chasteté.

Les somnambules des deux sexes, consciencieusement et judicieusement dirigés, deviennent bientôt lucides et voient leur mal au moyen du fluide magnétique qui les pénètre et semble les illuminer au dedans comme au dehors. Ils indiquent les altérations dès long-temps et récemment survenues aux différentes parties de leurs organes. Ils s'effraient des délàbrements intérieurs qu'ils aperçoivent, et recherchent avec soin les remèdes appropriés à de si grands maux. Et d'abord ils réclament instamment la continuation des séances magnétiques et leur régularité ; de plus, comme moyens concomitants, l'emploi de l'eau et des plaques magnétisées. Et ce qui est

infiniment remarquable, c'est que, soit qu'ils aient connaissance de l'homœopathie, soit qu'ils en ignorent jusqu'au nom, ils désignent toujours, quand on les livre à leur propre impulsion, des médicaments homœopathiques, c'est-à-dire, capables de soulever sur l'homme sain des maux analogues à ceux qu'ils doivent combattre, prévenant que de violentes surexcitations deviendront inévitables. Ils trouvent dans leurs souvenirs ou dans la mémoire du magnétiseur les éléments de leur thérapeutique particulière, et y fouillent avec la plus scrupuleuse attention pour découvrir le remède convenable qui est presque toujours simple, ou non composé de plusieurs substances actives.

Dès l'instant où on les engage à regarder l'homœopathie, ils abandonnent l'ancienne médecine et ne s'occupent qu'à explorer la *Matière médicale pure*, proclamant l'excellence et la supériorité de cette science sur les vagues données allopathiques qu'ils nomment de la routine et de l'empirisme. Si le magnétiseur est homœopathe, vainement voudrait-il cacher sa conviction et ramener l'attention des somnambules aux procédés anciens; ils continuent à ne voir que l'homœopathie et parlent avec un profond mépris du mélange des drogues pharmaceutiques. Sans autre secours que leur lumière magnétique, ils viennent à bout non-seulement de comprendre l'application de la loi des semblables, mais encore de désigner le médicament homœopathique par son nom latin et de signaler en même temps le degré de dilution auquel il convient de l'administrer.

Les somnambules dont la lucidité n'a pas été indiscretement troublée, prévoient avec une admirable précision combien d'heures ils dormiront du sommeil ordinaire, à quelle époque auront lieu des crises, des surexcitations, de malencontreux accidents ou des chagrins funestes à leur état de maladie. Ils

indiquent les précautions à prendre dans tous ces cas, aussi bien que les moyens de faire taire leurs inclinations habituelles, quand elles sont nuisibles au traitement qu'ils s'imposent. Le régime homœopathique est pour eux de rigueur; ils s'accusent des infractions qu'ils ont commises à son égard, ou désignent celles qu'ils seront tentés de commettre encore, donnant d'ailleurs le moyen de les en détourner. Enfin ils dictent leur propre traitement homœopathique sans aucune hésitation et avec la plus incroyable sagacité.

Selon le degré de bienveillance qui leur est naturelle et en raison de l'amitié qu'ils ont vouée à leur magnétiseur, ils sont plus ou moins portés, quand on les en prie, à regarder les maux d'un malade qu'on met en rapport avec eux. Ils disent alors ressentir les mêmes douleurs que la personne avec laquelle ils communiquent et recherchent les médicaments appropriés à ses maux. Un épileptique, par exemple, leur donne par son contact de légères crises, image affaiblie de celles dont il est réellement atteint. Mais ce sont là des expériences dangereuses et qui demandent la plus grande circonspection.

Lorsque vous mettez entre les mains d'un somnambule, ce qu'on ne doit faire qu'avec son assentiment, un objet quelconque appartenant à une personne absente, il voit immédiatement cette personne elle-même. S'il la connaît, il la nomme; autrement il la dépeint de manière à ne laisser aucun doute sur la clairvoyance dont il est doué. On peut ainsi établir à distance le rapport entre le somnambule et un malade qui a intérêt de le consulter, ou qui veut suivre le traitement qu'il lui prescrira. Cependant il faut remarquer que cette relation n'étant qu'indirecte, le somnambule, à moins qu'il ne prenne un vif intérêt au malade, est sujet à se tromper.

VIII. Il est certain que les somnambules, quoique lucides, se trompent quelquefois; il peut même arriver qu'ils tombent

dans de grossières erreurs. Et si vous examinez avec soin et sans prévention, vous trouverez aisément :

1° Qu'ils sont souvent paresseux et que si on ne leur commande pas de bien regarder et de chercher long-temps, en s'amusant à eux et les soutenant par l'intention, ils verront mal et ne tiendront pas compte de toutes les circonstances.

2° Que souvent, parce que de pareilles recherches les fatiguent beaucoup, ils ne voient que dans une seule direction, négligeant une foule de détails compliqués, à moins qu'ils ne soient particulièrement intéressés dans la question qui les occupe. Que d'ailleurs on est toujours trop empressé de les interroger, ne leur laissant point assez méditer leurs réponses.

3° Que très-souvent aussi ils sont enclins à la vanité, et que si ce défaut n'est pas, dès le principe, corrigé par le magnétiseur, pour faire preuve de supériorité, comme le voyageur qui vient de loin, ils éprouveront un secret plaisir, vous voyant tout émerveillé, à raconter ce qu'ils ont véritablement aperçu, mais en le combinant avec ce qu'ils imaginent.

4° Que souvent encore, si l'on ne sait pas vaincre leur paresse, au lieu d'aller chercher à grande peine les documents qu'on attend d'eux, ils se borneront à saisir dans l'esprit du magnétiseur sa pensée, ou son opinion, ou sa conviction sur le sujet à éclairer ; puis ils la lui traduiront à son insu, comme une glace qui réfléchit les objets placés près d'elle. Et ils procéderont ainsi d'abord parce qu'ils veulent s'éviter de la fatigue, ensuite parce qu'ils désirent plaire à leur maître, et que d'ailleurs ils ont une haute idée de son mérite intellectuel.

J'ai cru, lors de mes premières expériences, que les somnambules dont l'amé est en quelque sorte confondue avec celle du magnétiseur, devaient presque toujours n'émettre que des pensées ou des opinions prises dans l'entendement de celui dont l'existence semble s'identifier avec la leur et l'envahit

tout entière. Mais des faits nombreux m'ont prouvé plus tard qu'il n'en est ainsi que lorsque le maître n'est point en garde contre les défauts de son esclave, ou bien quand il a la faiblesse de désirer intérieurement que la parole du magnétisé vienne confirmer sa propre conviction. Hors ces cas bien prévus, les idées du magnétisé restent indépendantes; souvent même elles se montrent en opposition formelle avec celles du magnétiseur.

5° Enfin, vous reconnaîtrez que si un malade a le malheur de devenir somnambule sous l'influence magnétique d'un homme dont l'intelligence, bornée d'ailleurs, se porte de préférence et avec enthousiasme vers le merveilleux, perdant de vue la réalité, parce qu'on se plaît à le promener dans l'immensité des régions imaginaires, il sera livré à d'inconcevables aberrations intellectuelles. Et à la manière du poète qui parvient à s'exalter, il prêtera des formes aux conceptions les plus fantastiques, et donnera un corps, une existence matérielle aux rêves bizarres d'une imagination délirante. Véritable crisiaque, il parlera d'un ton prophétique et imposera d'absurdes croyances aux auditeurs ébahis. Cette funeste direction une fois imprimée, toute lucidité est pour lui perdue.

Le magnétiseur sage, calme et réservé, loin d'exciter cette dangereuse exaltation mentale qui pourrait devenir persistante et constituer une véritable aliénation, devra employer toute la puissance de sa volonté pour détruire une tendance de cette nature, si jamais elle avait été provoquée.

IX. Les causes d'erreur somnambulique, quoique nombreuses, sont faciles à éviter, dès qu'on est bien prévenu qu'elles tiennent uniquement à la mauvaise éducation donnée aux somnambules par le magnétiseur ignorant, indiscret, enthousiaste ou sans probité. On les évitera toujours si, bien pénétré de la dignité de son ministère, on se renferme soi-

gneusement dans le cercle des idées et des questions relatives aux maladies, à leur traitement et à la théorie du fluide magnétique.

Un malade somnambule ne se trompe point dans l'examen des faits passés, présents et futurs se rattachant à lui ou à ceux qui l'intéressent. Il devient sujet à la divagation et au délire, lorsque par un coupable abus de confiance on le convertit en oracle ou en pythonisse, et, pour satisfaire une vaine curiosité, on lui impose de vives douleurs, tâchant ainsi d'obtenir les prodiges de la divination sur des matières religieuses, politiques, littéraires ou artistiques qui lui sont indifférentes ou même quelquefois antipathiques.

X. Je n'ai pas eu la prétention de vous offrir ici un traité complet sur le *mesmérisme*, et je ne l'ai envisagé que comme un important auxiliaire de notre bonne médecine dans les cas graves de maladies chroniques; me bornant à développer succinctement la série des faits principaux et l'incomplète théorie qui les rattache. Il était nécessaire de prémunir en même temps contre tout danger les magnétiseurs novices, inexpérimentés ou imprudents.

J'ai dû laisser de côté un grand nombre de considérations relatives aux maladies aiguës qui sont rapidement guéries par le *mesmérisme*, telles que *panaris*, *phlegmons*, *furoncles*, *brûlures*, *contusions*, *foules*, etc., parce que l'homœopathie, supérieure au *magnétisme*, suffit pleinement à la guérison complète de pareils maux.

De même j'ai passé sous silence une multitude de phénomènes magnétiques qui ne sont que très-indirectement applicables à la curation des maladies. Ainsi, par exemple, les *voyages intellectuels* dans lesquels, sur l'ordre du magnétiseur, l'âme du somnambule se transporte à de grandes distances et voit en des lieux très-éloignés ce qui se passe et ce qu'on a plus ou

moins intérêt de connaître. La plus grande circonspection doit présider à ces sortes d'expériences, en admettant qu'on puisse quelquefois se les permettre.

Je n'ai pas non plus indiqué un fait inconcevable de pure et simple expérimentation que j'ai deux fois obtenu, sans l'attendre et sans le vouloir, sur des somnambules de frêle constitution : fait exorbitant et qui résulte de la force particulière qu'acquiert le magnétiseur pendant l'action des passes, pour attirer vers lui à distance, avec les mains étendues et en s'éloignant peu à peu, le corps tout entier du somnambule. Celui-ci est alors contraint de se porter en avant et de suivre le magnétiseur dans sa marche rétrograde. Cette attraction singulière, analogue à celle que possède le magnétisme des physiciens, lorsqu'il est accumulé sur le fer, l'acier, le cobalt et le nickel, ne se trouve mentionnée, que je sache, dans aucun auteur, et doit peut-être jeter plus tard une vive lumière sur l'étude analogue des fluides impondérables.

Car une époque viendra, bien éloignée de la nôtre sans doute, où les savants, moins exclusivement absorbés par l'examen des phénomènes physiques et chimiques, reconnaîtront que les véritables forces actives de la nature soit morte, soit vivante, résident non dans les fluides éthérés, incoërcibles qui ne sont eux-mêmes probablement que des modifications d'un seul agent universel, d'une ame générale à tout étendue, répandue partout et vivifiant à divers degrés les plus minimes particules matérielles. Avec du calorique s'interposant entre les mollécules de quelques gouttes d'eau, le génie de l'homme a créé la force énorme des machines à vapeur ; avec la simple juxtaposition de quelques plaques métalliques, il a déployé des courants galvaniques capables de fondre les métaux, de les isoler, de les transporter à des pôles différents ; par la trituration et la succussion, il a imprégné de fluide électrique quel-

ques invisibles atomes des substances médicamenteuses qui ont pu développer alors dans l'organisation malade une grande et admirable énergie curative; enfin l'homme s'inspirant de sa propre bienveillance et par la seule puissance de sa volonté, a ordonné au principe qui anime son être de se répandre au dehors pour prêter assistance à des malades que leurs infirmités entraînaient vers la tombe; et ce fluide vital obéissant à ses ordres, s'est dégagé de la substance humaine, a enveloppé, soutenu, protégé la vie chancelante des malheureux que tous les secours médicaux n'auraient jamais pu sauver.

Ainsi l'humanité dans sa marche indéfiniment progressive, doit s'élever graduellement des notions de la matière inerte à celle des agents éthérés et impondérables. L'intelligence humaine doit remonter en quelque sorte du matérialisme à la spiritualité. Mais elle procède bien lentement au gré des hommes avancés, qui sans cesse multiplient leurs efforts pour combattre l'opposition au progrès que développe, au milieu des plaisirs et des distractions, la masse trop compacte des esprits médiocres, attiédés ou corrompus. Ils savent, en effet, que les grands obstacles à un progrès rapide se rencontrent moins dans la prévention hargneuse des savants, que dans la force d'inertie qu'oppose la médiocrité partout dominante, partout incrédule, partout ironiquement ricieuse, de tout temps destinée à mourir sans avoir voulu confesser la vérité nouvelle, et salissant de son haleine les hautes conceptions, les innovations bienfaisantes que pourtant elle aurait honorées, s'il eût été possible de les lui imposer dès le bas-âge.

XI. Après cette longue dissertation, il faut bien que je puise dans mes notes quelques détails de séances somnambuliques et que je les fasse suivre d'observations qui leur donnent leur véritable valeur.

Mlle. B\*\*\*, âgée de 25 ans, blonde, lymphatique, est at-

teinte d'un anévrisme du cœur très-avancé, d'une névralgie faciale avec accès terribles qui l'obligent à pousser des cris, et de gastro-entérite très-intense avec vomissements fréquents et évacuatiou diarrhéiques mêlées de sang.

Elle est condamnée par plusieurs médecins allopathes qui, durant sept ans, l'ont abreuvée de toutes les drogues pharmaceutiques, les accompagnant, bien entendu, de saignées, sangsues, vésicatoires et bains. Ils ont principalement insisté sur l'administration du quinquina, de la jusquiame, de la stramoine, de la digitale, de l'opium et de toutes les espèces de laudanum.

Les plus faibles doses homœopathiques, telles qu'une cuillerée à café de six onces d'eau tenant en dissolution un globe de la 24<sup>e</sup> ou 30<sup>e</sup> dilution, exaspérèrent évidemment tous les symptômes, rendant intolérables les douleurs de la tête, et lui font repousser le traitement homœopathique. Elle a perdu toute confiance dans la médecine et se laisse aller à un désespoir concentré. Elle est triste, mélancolique, et désire que la mort vienne mettre un terme à ses douleurs.

J'entreprends de la magnétiser et je prévien sa famille; sa mère assiste aux séances.

#### *Première séance.*

A peine ai-je commencé les grandes passes que tous les symptômes sont violemment surexcités, et je me vois contraint de n'employer qu'une main et de magnétiser à la distance de trois ou quatre pas. Au bout d'une demi-heure les douleurs ont disparu; je continue en manœuvrant vers la tête et les yeux; la malade s'endort.

Je ne fais qu'un petit nombre de questions pour ne pas la fatiguer et je la laisse dormir en tenant la main appliquée sur le front pendant une heure et demie. Puis je la réveille.

Elle est tout étonnée; mais elle ignore qu'elle a parlé. Je recommande à sa mère de ne pas le lui dire (1).

*Deuxième séance.*

Même surexcitation de tous les symptômes habituels. Vingt minutes ont suffi pour provoquer le sommeil.

Moi. Dormez-vous ?

LA SOMNAMBULE, *faiblement* : Oui, Monsieur.

M. Est-ce du sommeil ordinaire ou du sommeil magnétique ?

S. Du sommeil magnétique.

M. Lequel de ces deux sommeils préférez-vous ?

S. Celui-ci est bien meilleur; il me répare et me fait grand bien. Que je suis heureuse ! Je dormirai cette nuit et j'en ai grand besoin.

M. Combien de temps dormirez-vous ? Voyez-le précisément.

S. (*Elle réfléchit.*) Je dormirai cinq heures de suite (2).

M. Voulez-vous que je vous laisse en somnambulisme long-temps ?

S. Tant qu'il vous plaira; plus je dormirai de ce bon sommeil, mieux je me trouverai.

(1) On pourrait laisser dormir sans s'occuper de sa malade; mais elle serait agitée et n'obtiendrait pas un si grand avantage de ce sommeil qui est essentiellement réparateur.

Il est important de peu questionner à la première séance. La somnambule a besoin de s'accoutumer graduellement à cette nouvelle vie.

Si vous racontez à un malade ce qu'il a dit pendant le somnambulisme, il en sera effrayé et refusera plus tard de se soumettre à l'action magnétique. Dans tous les cas il perdra sa lucidité parce qu'il confondra les idées de la veille et celles du sommeil.

(2) Elle a plus de trente fois indiqué combien d'heures elle dormirait et sa prévision s'est montrée toujours juste.

M. Mes questions vous fatiguent-elles ?

S. Non, Monsieur; laissez-moi dormir un moment bien tranquille.

M. Eh bien, dormez.

Elle repose dans un calme admirable. Au bout de dix minutes :

M. Pourquoi m'a-t-il fallu tant de temps pour vous endormir ?

S. Parce que je souffrais beaucoup et que le magnétisme augmente les douleurs avant de les calmer.

M. Quels sont les procédés qui conviennent le mieux pour enlever vos douleurs ?

S. Magnétiser à distance, ou bien appliquer la main sur le siège de la douleur sans faire de passes.

M. Voyez-vous votre mal ?

Elle s'agite, éprouve des frémissements dans les membres; la respiration devient haletante avec soupirs anxieux et répétés :

S. Oh! mon Dieu, que je suis malade!.... Je veux me réveiller.

M. Je vous réveillerai plus tard; regardez bien.

S. Je ne veux plus voir mon cœur, il est trop malade, je suis perdue; vous ne pourrez jamais le guérir (1).

M. Ne vous effrayez pas. Il y a moins de mal que vous ne croyez; regardez bien votre cœur et décrivez ce que vous voyez.

S. Il est plus gros qu'il ne doit être; il y a une grande cavité où le sang s'engouffre.

(1) Lorsqu'un somnambule grièvement atteint voit son mal pour la première fois, il en est épouvanté et prononce qu'il ne guérira pas. Il ne faut pas croire à cette prédiction, elle est dictée par la peur. Plus tard, en effet, il pourra apercevoir sa guérison dans l'avenir.

M. Mais le cœur offre naturellement quatre cavités qui reçoivent le sang et le poussent en dehors.

S. Je vois bien qu'il y a quatre cavités, deux en bas et deux en haut; c'est celle d'en bas à droite qui est trop grande; sa surface intérieure est rouge et très-enflammée dans un espace considérable (1).

M. Ce cœur guérira. Si vous ne voyez pas la guérison, c'est que votre prévision ne s'étend pas au loin dans l'avenir. Voyez votre tête.

S. Elle a bien du mal. C'est au cerveau qu'est l'affection; les membranes qui enveloppent le cerveau ont de très-petits boutons. (Je ne sais pas comment vous appelez cela.) Ils sont très-durs, bien rapprochés les uns des autres.

M. Des granulations?

S. Oui, des granulations. Il me semble en tâtant ma tête que je les sens sous mes doigts.

M. Ce mal guérira-t-il?

S. Je ne crois pas. Oh! c'est déjà bien ancien, mais moins cependant que la maladie du cœur. Il faut guérir cela, ou je deviendrai folle. Réveillée, je me persuade quelquefois que je deviendrai folle; je vois bien à présent que cela m'arrivera, si vous n'y apportez remède. Quand je serai réveillée, si je vous parle de ma crainte de tomber dans l'aliénation, il faudra bien vous moquer de moi, c'est le seul moyen de me détourner de cette idée qui m'obsède.

M. C'est entendu. Reposez-vous un moment, vous paraissez agitée.

(1) Les somnambules ne sauraient et ne pourraient guère décrire anatomiquement un organe. Ils n'emploient pas sans les connaître les expressions techniques; mais si vous les leur apprenez en les appliquant aux parties qu'ils désignent successivement, ils retiendront très-bien ces expressions et s'en serviront dans la suite toujours fort à propos.

S. Faites-moi quelques passes obliques sur le front et sur les yeux, — bien, — comme cela ; c'est bon. — Cette position, la tête renversée sur le dossier de la chaise, me fait mal au cou et me tient agitée.

M. Voulez-vous venir sur le canapé ; là vous vous coucherez et vous serez beaucoup mieux ?

Elle sourit et répond : Mais je suis clouée sur cette chaise ; d'ailleurs je n'aurai pas la force de marcher, mes membres sont comme paralysés.

M. Je vais vous *déclouer*, vous ordonner de marcher et faire des passes sur les jambes dans cette intention.

J'exécute les passes et je lui dis : Levez-vous et marchez. — Elle se lève, en riant, marche lentement d'un pas mal assuré, et me dit de la soutenir un peu. — Je la prends par la main, sans la diriger. Elle va vers le canapé et se couche, en employant les plus grandes précautions pour que sa robe ne soit point soulevée dans le moment où elle s'étend horizontalement.

M. Etes-vous bien maintenant ?

S. Très-bien ; mettez sous ma tête un coussin de plus pour la tenir élevée.

M. Cette marche vous a-t-elle un peu éveillée ?

S. Point du tout.

M. Me voyez-vous ?

S. Certainement je vous vois.

Cependant les paupières sont tout-à-fait closes.

M. Que fais-je en ce moment ?

Elle répond en riant : Vous vous grattez le nez. — (Ce qui était vrai.)

M. Voyez-vous quelle heure il est précisément ?

Elle tourne la tête du côté de la pendule, regarde longtemps les yeux fermés et dit : Quatre heures cinq minutes. — (Elle ne se trompe point.)

M. Voulez-vous voir à ma montre ? — Je la lui présente.

S. Ce métal me fatigue ; magnétisez-le un peu. — Je le fais. — Quatre heures moins six minutes. — (C'est parfaitement exact.)

M. Voyez-vous quelque chose au bout de mes doigts ?

S. Je vois une vapeur azurée.

Je me retourne vers sa mère et je lui dis doucement : Elle ne connaît pas le mot de fluide.

S. Mon Dieu si, je connais le mot de fluide.

M. Pourquoi dites-vous donc une vapeur ?

S. C'est la même chose.

M. Et quand je souffle à chaud de cette manière ?

S. Il sort une flamme azurée de votre bouche ; c'est du fluide magnétique ; tout votre corps en est entouré et vous m'enveloppez aussi de ce fluide.

M. Regardez bien si ce fluide vient de vous ou de moi ?

S. Il en sort beaucoup de votre corps, surtout de votre bouche et de la pointe de vos doigts. La couche qui m'enveloppe immédiatement est formée par mon fluide à moi que vous avez amené à la surface ; puis par-dessus se trouve une couche très-étendue de votre fluide à vous (1).

Je m'éloigne de la somnambule insensiblement et reculant toujours ; je la magnétise à grands courants. Elle s'écrie tout-à-coup :

Et puis, que faites-vous donc ? vous m'attirez, cela me fait mal ; finissez donc. — Je reviens rapidement, je mets la main

(1) On a dit que les somnambules voyaient un fluide magnétique lorsque leur magnétiseur croyait à l'existence de ce fluide ; que dans le cas contraire ils ne voyaient rien. Cependant j'affirme qu'à l'époque de ces expériences j'étais très-incertain de l'existence d'un pareil fluide, et que cette Demoiselle n'a pu voir en moi aucune conviction sous ce rapport.

sur la région du cœur, en lui demandant de m'expliquer ce qui s'est passé.

S. N'agissez plus ainsi, je vous en prie. Vous avez voulu faire une expérience, je ne le veux pas. Quand vous vous éloignez, l'atmosphère magnétique qui nous environne tous deux s'allonge, et comme vous en emportez en reculant la plus grande partie, vous attirez mon fluide et moi-même. C'est comme si on voulait séparer en les écartant l'une de l'autre deux gouttes d'eau qui seraient réunies.

M. Vous êtes fatiguée, reposez-vous.

Dix minutes s'écoulent pendant lesquelles la somnambule dort profondément.

M. Etes-vous bien ?

S. Très-bien ; je dormirais encore, mais je crains que vous ne soyez fatigué. Vous avez soif, buvez.

Je bois un verre d'eau sucrée et je lui dis : Pouvez-vous sans inconvénient boire et manger dans cet état de somnambulisme ?

S. Je le puis sans inconvénient.

M. Eh bien ! voilà de l'eau sucrée et des fruits ; vous allez vous servir. Je vous tiendrai compagnie et nous prendrons ensemble notre petit repas magnétique.

Elle sourit, accepte l'invitation, mange et boit avec plaisir.

M. Etes-vous bien à présent ?

S. Très-bien.

M. Reposez-vous.

Un quart d'heure après je la réveille. Elle dit se trouver très à son aise et bien mieux qu'avant son sommeil. En la questionnant indirectement on voit qu'elle ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant la séance.

*Troisième séance.*

Dix minutes de passes magnétiques suffisent pour abattre les douleurs. Mlle. B\*\*\* s'endort.

M. Dormez-vous ?

S. Oui, Monsieur.

M. Reposez-vous dix minutes. Après ce temps j'aurai plusieurs choses à vous demander.

Son sommeil est paisible, admirable.

M. Vous avez le pouvoir non-seulement de voir votre mal, mais encore de découvrir les remèdes qui doivent le soulager et le guérir. Examinez attentivement ; le magnétisme suffit-il pour déterminer votre guérison ?

S. Le magnétisme me convient beaucoup, mais il serait insuffisant ; il me faut aussi l'homœopathie. Je vois bien à présent qu'elle est indispensable à mon traitement.

M. Cependant vous avez pu connaître que cette médecine vous irrite, vous exaspère infiniment.

S. Sans doute ; mais le magnétisme rend plus supportable l'action de vos petites doses. Sans lui, je crois que je ne pourrais pas les supporter ; mais avec son secours, j'aurai plus de force et les doses surexciteront moins long-temps.

M. Chez tous les malades faut-il faire marcher concurremment ces deux médecines, l'homœopathie et le magnétisme ?

S. Oh ! mon Dieu non ! le magnétisme doit être combiné à l'homœopathie, seulement dans les cas très-graves et lorsque le sujet est épuisé par des maux invétérés ou par l'emploi d'un très-grand nombre de drogues.

M. Doit-on craindre en magnétisant de provoquer le somnambulisme ?

S. Au contraire, on ne tire tout le parti possible du ma-

gnétisme qu'en activant de plus en plus et poussant jusqu'au somnambulisme.

M. Pourtant Hahnemann pense que le grand développement du magnétisme peut être nuisible à certains malades.

S. Moi je ne vois pas cela du tout. Il me paraît que le magnétisme est toujours salutaire; qu'il est bien plus efficace lorsqu'il déploie le somnambulisme, parce qu'alors le malade voit les médicaments qui lui sont appropriés et les réclame. Malheureusement tous ne peuvent pas arriver à cet état; il faut pour cela des dispositions particulières.

M. Le magnétisme seul ne peut-il pas guérir un grand nombre de maux ?

S. Sans doute; mais dans les cas graves, il n'est pas suffisant; il faut de plus des remèdes convenables.

M. Laquelle des deux médecines, du magnétisme et de l'homœopathie, est la plus puissante ?

S. C'est sans aucun doute l'homœopathie.

M. Comment se fait-il que dans tout ce que vous me dites je retrouve mes pensées et mes convictions ? Il est probable que c'est en moi que vous lisez les réponses que vous me faites.

S. Je ne vous regarde pas; c'est en moi-même et non en vous que j'aperçois ce qu'il convient de dire.

M. Regardez attentivement l'homœopathie et jugez sans prévention la valeur de cette médecine.

Elle réfléchit long-temps, puis elle dit :

L'homœopathie est belle, grande et féconde; un brillant avenir lui est réservé. Elle seule se rend compte de ses opérations et agit au moyen de substances dont elle connaît les propriétés; ses doses quoique très-petites ont une action puissante sur le système nerveux.

M. Voyez la médecine ordinaire.

S. La médecine ordinaire n'est qu'une routine qui marche sans lois, sans principes, qui donne des doses dont la plupart du temps elle ignore les vertus et qu'elle a la sottise de mélanger sans savoir si elles s'annuleront les unes par les autres.

M. Mais c'est en moi que vous voyez cela.

S. Est-il curieux ce docteur ! Quand je vous dis que je ne vous regarde pas. Si cela était, je chercherais plus long-temps et j'éprouverais de la fatigue à démêler vos pensées, tandis que je répons de suite d'après ce que je vois en moi.

M. Cependant si je n'étais pas homœopathe et si je ne vous parlais que de la médecine allopathique, vous ne tiendriez pas ce langage.

S. Certainement, car je ne connaîtrais pas l'homœopathie ; mais vous me dites : voyez et jugez l'homœopathie ; je regarde, je compare et je prononce.

M. Maintenant, je vous en prie, laissons à part toute prévention ; supposez que je ne vous ai jamais parlé de la nouvelle médecine et que je vous demande de vous traiter par l'ancienne ou allopathie. Car enfin cette dernière est bien véritablement une médecine ; je l'ai pratiquée long-temps et je pourrais l'utiliser encore. Voyez selon cette direction et faites abnégation de toute autre connaissance.

S. Je vous déclare que je trouve cette ancienne médecine tout-à-fait absurde, et qu'en regardant ce qu'elle a produit sur moi je la hais comme la cause d'une grande partie de mes maux. Le quina et la stramoine m'ont fait un mal horrible et qui persistera long-temps sinon toujours.

M. C'est qu'elle a été mal appliquée et que ces médicaments ne convenaient pas. Employez les éléments de cette médecine avec la clairvoyance que vous avez ou que vous pourrez acquérir et vous reconnaîtrez sa puissance.

S. Je vous dis qu'il n'y a rien là qui aille à mon mal, ni les

saignées, ni les sangsues, ni les vésicatoires, ni les bains, ni les drogues; car si je veux des drogues j'aime bien mieux employer celles de l'homœopathie qui sont pures, bien connues, faciles à prendre et qui vont directement au système nerveux.

M. Cependant si je vous appliquais quelques sangsues vers la tempe ou derrière les oreilles, quand vous éprouvez de si horribles douleurs de tête, croyez-vous que vous ne seriez pas bientôt soulagée?

S. Oui, je le serais, mais pendant quelques jours tout au plus, et vous m'affaibliriez beaucoup en répétant souvent ce moyen. Pourquoi, avant vous, étais-je toujours alitée, c'est qu'on usait de ce pauvre procédé.

M. Et si je vous faisais prendre des bains de pieds chauds simples ou avec addition de substances irritantes?

S. Le premier effet serait d'amener le sang vers les parties inférieures, et le second effet de le reporter plus violemment vers la tête. Vous le savez bien; tenez, vous vous moquez de moi.

M. Je ne me moque pas du tout; j'examine, je cherche avec vous. — Et si je vous composais une potion calmante?

S. Vous voulez plaisanter. Vous savez mieux que moi que l'on ne peut pas savoir ce que l'on produit en mélangeant des drogues. Si je veux des médicaments, je les prendrai homœopathiques, je les choisirai bien appropriés et très-purs (1).

M. Eh bien voyons; travaillons avec l'homœopathie. La dernière dose que je vous ai donnée est *bellad.*; vous convenait-elle?

(1) Il ne faut pas croire que tout ce qu'elle dit ici soit un effet de réminiscence, car réveillée elle n'avait plus aucune de ces idées et refusait opiniâtrément l'homœopathie dont elle ne connaissait d'ailleurs ni le principe ni le mode d'action.

S. Oui, mais elle était trop forte ; elle a surexcité trop violemment tous les symptômes ; elle y agit encore. Vous laisserez écouler trois jours sans m'en donner ; après quoi, vous m'en ferez prendre une seule cuillerée à café d'un plein verre d'eau tenant en dissolution un seul globule.

M. A quelle dilution le globule ?

S. A la trentième, c'est assez.

M. Vous m'étonnez beaucoup ; car il m'arrive souvent d'administrer des gouttes entières, comme font les Allemands, ce qui est cinq ou six cents fois plus considérable que ce que vous prescrivez, et cependant je m'en trouve bien.

S. Il y a des malades qui peuvent les supporter, mais moi je ne le pourrai jamais.

M. Regardez bien quelle dose sera convenable après celle-ci.

S. Oh ! cela me fatigue trop.

M. Vous en avez le pouvoir ; voyez, et choisissez bien.

S. Cela me fatigue. Je regarde dans votre boîte ; mais les noms sont écrits très-fin et je ne vois pas bien, et puis ce sont de vilains noms barbares.

M. Mais j'ai ma boîte homœopathique bien fermée dans ma poche ?

S. Cela n'empêche pas que je la vois très-bien. Aidez-moi un peu, je vous prie, et citez-moi 12 ou 15 substances que vous trouvez appropriées.

Je lui en nomme 12, sans faire aucune observation ; elle regarde et réfléchit long-temps.

S. C'est *aurum* qui me convient le mieux.

M. Je ne crois pas (1).

(1) Je n'ai pas besoin de prévenir que je la trouvais au contraire fort convenable et couvrant parfaitement l'ensemble des symptômes.

S. Eh bien, moi j'en suis sûre; je la vois parfaitement et je sens son appropriation.

M. Touche-t-elle la tête et le cœur?

S. Certainement; elle me fera même beaucoup souffrir.

M. Mais prenez bien garde qu'une dose pour être bien choisie doit convenir aussi aux symptômes moraux; *aurum* ne couvre pas ces symptômes si prononcés chez vous du dégoût de la vie, du penchant au suicide, de la propension à la colère, avec mélancolie profonde?

S. Mon Dieu si, il les couvre parfaitement au contraire. Je veux cette dose; vous me la donnerez quand *bell.* aura terminé son action, dans 4 ou 5 jours (1).

M. Et si la surexcitation est très-violente, ne courez-vous pas le danger d'être poussée jusqu'au suicide?

S. Oh, non; je n'en suis pas encore là... A la vérité je me suis procuré du poison que j'ai soigneusement caché dans mon secrétaire, mais je ne m'en serais pas servie et je ne m'en servirai pas.

M. Comment avez-vous l'assurance que vous ne l'emploierez pas?

S. Parce que plusieurs choses m'en détourneront.

M. Quelles choses? serait-ce des projets formés, quelque affaire commencée dont vous voudriez voir la fin?

S. Non, non; je ne veux pas vous le dire, vous ne comprendriez pas.

M. Mais je veux le savoir.

S. Ce sont des principes religieux.

M. Allons, c'est entendu; je vous donnerai cette dose *aur.*

(1) Les homœopathes reconnaîtront facilement la justesse de prévision de cette somnambule. Ils savent en effet qu'il n'est aucune substance qui plus que *aurum* développe chez l'homme sain le dégoût de la vie.

Si vous souffrez beaucoup par l'effet de la surexcitation, faudra-t-il seulement vous magnétiser ?

S. Vous me magnétiserez et vous me préparerez de l'eau magnétique que je boirai.

M. Combien de temps faut-il la magnétiser ?

S. Un quart d'heure pour une pinte d'eau. Mais vous me recommanderez bien de ne laisser toucher le vase qui la contient par personne ; car, dans ce cas, la vertu magnétique serait enlevée à l'instant même (1).

M. Ces moyens suffiront-ils ?

S. Oui. Au surplus, vous pourrez me donner quelques cuillerées à café d'eau tenant en dissolution un globule de *napellus*.

M. C'est bien ; vous êtes fatiguée, reposez-vous dix minutes.

Pendant ce sommeil, elle est agitée et éprouve de violents soubresauts.

M. Vous paraissez souffrir ?

S. Des idées tristes m'assiègent et me donnent des rêves effroyables.

M. Des rêves ?..... Quelles idées ?

S. J'ai éprouvé il y a long-temps des chagrins violents ; ils reprennent souvent une grande vivacité ; dans ce moment je les ressens aussi cruels que s'ils étaient d'hier.

M. Que faut-il faire pour vous en détourner ?

(1) Rien n'est plus précieux dans un traitement que l'eau magnétisée. Deleuze a grandement raison de la préconiser. Mais ce qu'il ne dit nulle part et qui pourtant résulte de mes recherches, c'est que cette eau perd ses propriétés aussitôt qu'elle a été touchée par un étranger. Ainsi cette eau qui à Mlle. B\*\*\* paraissait délicieuse, d'une saveur sucrée, aromatique, ayant été touchée par sa jeune sœur, devint immédiatement détestable à boire et prit une odeur et une saveur d'eau corrompue et tout-à-fait putride.

S. Ordonnez-moi d'effacer toutes ces idées tristes et défendez-moi de m'y complaire.

M. Je vous ordonne d'écarter toutes ces pensées attristantes ; je ne veux pas absolument que réveillée ou endormie vous vous en occupiez un seul instant.

S. C'est bien. Quand je serai dans mon état ordinaire et livrée aux pensées de suicide, ayez la bonté de m'encourager à vivre en me parlant de ma pauvre mère et de ma pauvre petite sœur que j'aime de toute mon ame.

M. C'est entendu. Vous avez parlé de chagrins éprouvés ; quels sont ces chagrins ? je désire connaître leur nature pour y apporter remède (1).

S. Vous ne le saurez jamais.

M. Comment pouvez-vous parler ainsi ; vous ignorez donc que vous êtes sous la toute puissance de ma volonté et que je puis vous contraindre à me tout révéler ?

S. Je sais fort bien que je suis sous votre domination, mais je sais aussi que vous ne voudriez pas abuser de votre autorité pour surprendre mes secrètes pensées ; d'ailleurs, vous n'ignorez pas vous-même que vous n'en viendriez à bout, si c'était là votre intention, qu'en développant chez moi des crises affreuses au bout desquelles je m'éveillerais avec le souvenir de ce qui se serait passé. Mais je suis sûre que vous ne voulez pas me faire du mal (2).

(1) Je n'avais pas l'indiscrétion de chercher à obtenir de force une confiance quelconque ; je voulais seulement voir jusqu'à quel point elle défendrait son secret.

(2) Le roman du littérateur Soulier, *le Magnétiseur*, a été fort nuisible au mesmérisme dans l'esprit des gens du monde qui, fort superficiels, ne reçoivent guère de la science que les impressions développées en eux par des ouvrages légers et sans importance. Cet auteur, dans un drame assez mal conçu, met en scène, à travers beaucoup de faits magnétiques très-inexacts, un vil intrigant sans moralité qui profite de l'état de som-

M. C'est bien ; reposez-vous.

S. Frottez, je vous prie, mes paupières ; faites des passes sur elles en travers.

M. Pourquoi ?

S. Parce que je pleurais il n'y a qu'un instant, et mes yeux sont si exactement fermés que les larmes ne peuvent pas s'échapper et restent derrière les paupières (1).

Je fais des passes en appuyant le doigt et tâchant d'entre-ouvrir doucement les paupières. Quelques larmes s'écoulent ; elle me dit qu'elle est bien. Je la laisse dormir dix minutes, puis je la réveille.

nambulisme dans lequel il a jeté tout-à-coup une jeune personne pour la violer et l'abandonner ensuite. Celle-ci, fille d'un médecin magnétiseur, devient enceinte sans avoir gardé le moindre souvenir de ce qui s'est passé. Sûre de son innocence, elle accuse son père, etc. etc.

(1) Les yeux sont si hermétiquement clos dans cet état qu'on dirait qu'une couche de colle-forte réunit les paupières. Je fais souvent une expérience curieuse en réveillant un somnambule : je dirige mes passes transversales de telle sorte qu'elles ne correspondent pas aux yeux. Le malade revient à son état habituel. Il est bien réveillé et pourtant les yeux restent fermés ; il lui est impossible de les ouvrir ; malgré les plus grands efforts il ne peut en venir à bout, si je ne fais des passes dans l'intention de l'aider.

---

---

**Observations pratiques, par le D<sup>r</sup> PERRUSSEL,  
à Saint-Etienne.**

---

*Paralysie après apoplexie.*

M. M<sup>\*\*\*</sup>, employé à l'Hôtel-de-Ville, grand, sec et d'une constitution nerveuse, âgé de 48 ans, adonné aux boissons spiritueuses et surtout au café, est frappé le matin du 13 juillet 1838 d'une apoplexie qui le paralyse de tout le côté droit. Appelé au bout d'une heure, je remarque les symptômes suivants : face bleuâtre, convulsée ; bouche tordue et tirée à gauche ; insensibilité du côté droit, paralysie du mouvement, flaccidité des muscles ; pupille gauche dilatée et insensible à la lumière, paupières boursoufflées.

Le malade n'avait pas été saigné ; je préparai dans un peu d'eau *bell.* x ooo gl., que je fis prendre tout d'une fois, une cuillerée à peu près. Le soir, le pouls était régulier des deux côtés, la chaleur était revenue dans les membres paralysés, et le troisième jour tous les accidents cités avaient disparu ; restait seulement une espèce d'hébétude dans la face, de gêne de la parole et de constipation. Tous ces symptômes s'éclipserent lentement. *Nux* et *sulf.* terminèrent cette guérison qui est tout-à-fait complète aujourd'hui. Le vingtième jour le malade était à son bureau. Avis aux ennemis des petites doses. C'est toujours la 30<sup>e</sup>

dilution et le moins de globules possible que j'emploie.

### *Fièvre typhoïde.*

Voici deux années de suite que les mois d'octobre et de novembre nous donnent occasion de voir des fièvres typhoïdes graves.

Les saignées et les sangsues des allopathes n'ont jamais manqué le but d'anéantir l'érythème inflammatoire *et la vie*.... Quand elles ne suffisaient pas, le sulfate de quinine en finissait bien vite avec le malade et la maladie.

Comme l'année dernière, nous avons toujours réussi avec *bry.*, *rhus* et *ars.* surtout.

La saison à cette époque est dans notre pays pluvieuse, humide et passe tout-à-coup au sec et au froid par le vent du nord; en 36 heures nous avons souvent trois températures différentes.

### *Empoisonnement allopathique par l'Iode.*

Mlle. M<sup>\*\*\*</sup>, âgée de 15 ans, très-bien réglée et assez bien portante, voulut se faire guérir d'une petite grosseur qu'elle avait au-devant du cou; sa mère consulta à ce sujet le Dr Nigolot, le plus ancien et le plus expérimenté des allopathes du pays; un flacon assez grand, rempli de la teinture mère de l'iode, fut vendu à bon prix; car il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les homœopathes qui vendent leurs remèdes, ils ont seulement la maladresse de ne pas savoir les débiter aussi bien que leurs confrères; je connais à ce sujet

de curieuses et dégoûtantes histoires, mais on permet tout aux allopathes dont plusieurs sont maires, adjoints, membres de tous les conseils et maîtres absolus dans certaines localités.

La jeune malade devait prendre tous les jours à jeun plusieurs gouttes du remède et le continuer assez long-temps; le conseil du médecin avait coûté assez cher pour ne pas être suivi, et pendant trois mois consécutifs, la dose d'*iode* fut prise régulièrement chaque matin. Cependant à peu près à cette époque, des malaises se firent sentir, le dégoût des aliments arriva; la faiblesse et la maigreur étaient devenues si grandes, que la malade fut obligée de garder le lit; puis les souffrances augmentèrent chaque jour davantage, et quand je fus appelé je remarquai les symptômes suivants:

Tête : pesanteur, étourdissements, céphalalgie frontale, avec brûlure à la main, rougeur et sueur.

Yeux : pupilles extrêmement dilatées, regard hébété et sans éclat, vue obscurcie, faible.

Oreilles : dureté de l'ouïe et bourdonnement.

Face pâle avec des lignes bleuâtres, comme chez les sujets qui ont fait abus de l'onanisme.

Dents : douleurs très-fréquentes et très-aiguës, gencives gonflées et douloureuses, pâles.

Tremblement des lèvres (comme par le froid).

Gorge : douleur de cuisson, d'âcreté au gosier, chaleur, constriction, âpreté.

Renvois, nausées, expulsion d'un mucus blanc écumeux; rejet d'eau glaireuse quelquefois.

Estomac douloureux au toucher, brûlure et grande chaleur, soda.

Ventre douloureux, brûlure et chaleur, bruit de vents.

Selles rares difficiles.

Urines rares et claires.

Règles encore assez bien la dernière fois.

Symptômes généraux : maigreur extrême, grande faiblesse, tressaillements et soubresauts dans les bras, les mains, les doigts.

Insomnie continuelle depuis huit jours, avec agitation et délire.

Fièvre plus grande et redoublement de tous les symptômes la nuit.

Moral : caractère doux, scrupuleux, pusillanime, sensibilité endormie.

Espèce de catalepsie.

Après l'examen d'une pareille malade, il ne me fut pas très-difficile, le flacon d'*iode* à la main, de reconnaître les symptômes pathogénétiques de ce remède dont l'action était arrivée à son apogée ; il était donc bien démontré pour moi que j'avais affaire à un empoisonnement auquel il fallait de suite opposer un antidote.

Quel fut mon étonnement de ne pas le trouver dans la *Matière médicale pure*, ainsi que dans ORFILA. Ne pouvant perdre trop de temps et pressé d'agir, je fis flairer *camphora* et j'en administrai dans de l'eau le premier jour.

Le lendemain la malade était très-mal, avait de fré-

quentes syncopes, et sa position faisait craindre le plus grand danger.

J'écrivis à des confrères, et en attendant leurs réponses je fis flairer *hyosc.* 30 toute la matinée, à demi-heure d'intervalle; ce remède amena du calme, du sommeil, de la chaleur; le délire disparut, la nuit fut meilleure.

Le lendemain, 3<sup>e</sup> jour de traitement homœopathique, je continuai *hyosc.*; le mieux continua toujours; aussi pour combattre l'extrême faiblesse, je fis flairer *china* 12 intercallé avec *hyosc.*

L'amélioration augmentait chaque jour, le 10<sup>e</sup> tout danger avait disparu, et la guérison pouvait être assurée.

Le 15<sup>e</sup> jour j'ai donné *sulf.* x 000 dans une seule cuillerée d'eau (méthode de Jahr qui lui a toujours mieux réussi que les 24 cuillerées).

Aujourd'hui, 30<sup>e</sup> jour du traitement, la malade est levée et a repris ses habitudes.

Mes confrères, consultés par moi, m'avaient conseillé : le premier, *merc. sol.*; le second, *iode*; j'aurais employé ces moyens quand *hyosciamus* me vint à l'idée.

Je crois que si au lieu d'une jeune fille j'avais eu affaire à un homme vif et buveur, il m'aurait sans doute fallu un tout autre traitement.

Mais, je le demande encore, malgré ce succès inespéré, quel est l'antidote de l'*iode*?

(Il est probable qu'il n'en existe pas plus que contre l'*arsenic*. J'ai vu des personnes qui avaient été

accidentellement empoisonnées par cette dernière substance ; elles n'ont jamais recouvré leur santé. P.).

*Consultation qui vient d'être demandée à HAHNE-MANN par un de mes clients sur un asthme suffoquant.*

Les docteurs GROSS, STAPF, HARTMANN citent dans l'*Allgemeine Zeit.* des guérisons d'*asthme* qu'on peut regarder comme miraculeuses.

Le malade dont je viens d'envoyer le tableau à notre Maître, souffre depuis long-temps et a déjà suivi depuis six mois un traitement homœopathique ; il n'y a pas encore eu de succès.

Etat actuel de la maladie, qui a toujours offert les mêmes symptômes :

1. M. P., âgé de 31 ans, brun et fort, marié à 26 ans.

2. Malade surtout depuis 3 ans.

3. On attribue le départ de la maladie à la chute d'un char de foin sur le dos, mais il n'y a eu aucun accident maladif alors, ni crachement de sang, ni syncope, ni blessure, etc. ; le malade a plutôt eu peur du danger qu'il a couru ; ce n'est que *trois mois après* cet accident que la maladie a débuté, octobre 1836.

4. Le malade tousse depuis l'âge de 15 ans ; la toux est comme celle de la coqueluche, avec crachats glaireux, visqueux, difficiles.

5. Le malade a eu souvent les sangsues et a été saigné plus de vingt fois dans sa vie.

6. Les battements du cœur ne se sentent pas à la main et ne s'entendent presque pas à l'oreille.

7. Le stéthoscope ne fait rien découvrir dans la respiration qui paraît régulière.

8. Depuis le mois de mars 1838 il est soumis à un traitement homœopathique que lui a fait suivre jusqu'en automne notre confrère le Dr RAPOU, de Lyon. Pendant tout l'été, les crises qui arrivaient fréquemment autrefois ont diminué de fréquence et d'intensité.

9. Depuis le retour de l'automne et sous une atmosphère pluvieuse, humide et remplie de brouillards, les crises arrivent tous les 8 jours et vont presque jusqu'à la suffocation.

10. Rien ne peut arrêter la crise, qui dure plus de deux heures, pendant lesquelles l'angoisse du malade est extrême.

11. La crise commence par une toux, toujours le matin, et se répète dans la journée; la toux est par quintes longues, convulsives, terminées par l'expulsion d'un gros crachat blanc, écumeux et gluant, après quoi le malade suffoqué, hors d'haleine, respire largement, convulsivement; sa bouche s'ouvre comme une soupape.

11. La toux est provoquée par un *point* compriment, étouffant à l'épigastre, sous les côtes, de bas en haut.

13. Il va sans dire que pendant l'accès la face est rouge, vultueuse, contractée, couverte de sueur.

14. Les mains sont cyanosées, froides; les extrémités inférieures sont aussi couvertes d'une sueur qui se refroidit vite.

15. Le malade est assis sur le bord du lit, les jambes sur un tabouret, les deux bras appuyés sur deux chaises à l'aide desquelles il s'élève pour agrandir la capacité de sa poitrine.

L'accès terminé, il y a abattement calme, sommeil et bien-être pendant 8 jours, pendant lesquels toutes les fonctions du corps reprennent leur activité et se régularisent de nouveau; les nuits sont toujours bonnes.

17. Les allopathes ont renoncé à traiter cette affreuse maladie, et l'une des célébrités médicales lyonnaises a fini par dire que c'était une maladie *fort curieuse*.

18. Les remèdes employés jusqu'à ce jour en homœopathie sont : *aco.*, *nux*, *ipéc.*, *samb.*, *sulf.*, *ars.*, *sepia*.

19. Le 8 novembre 1838, en notre absence, le malade eut une crise si forte que la famille craignant une catastrophe, fit appeler un allopathe qui pratiqua une abondante saignée qui arrêta cependant l'accès.

Depuis ce jour, le malade est affaibli, le pouls qui était dans les jours de calme de 70 pulsations, n'en a que 60 au plus. Il n'avait pas été saigné depuis neuf mois, et il est à remarquer qu'il se trouve cette fois beaucoup mieux qu'il n'avait jamais été après chaque saignée, qui le mettait au lit pour un mois.

20. Nous croyons la maladie *incurable*, malgré les belles guérisons de semblables affections opérées par des homœopathes.

Nous venons de décider le malade, qui est assez

riche pour satisfaire ses goûts et ses caprices, de partir pour le Midi.

21. Existe-il un moyen homœopathique assez puissant pour arrêter l'*accès suffocant* dont nous avons parlé, et qui puisse remplacer dans ce cas la saignée, que nous croyons si nuisible dans ses suites?

22. Nous aurons une reconnaissance sans bornes pour les confrères qui voudront bien nous éclairer sur cette maladie si terrible et si fréquente dans notre localité.

*P. S.* Depuis que cette consultation a été écrite, le malade s'est mis entre les mains de Hahnemann, qui lui a fait prendre *sulf.* très-dilué et *nux* en olfaction; il y a eu bientôt un mieux sensible.

*Fièvre typhoïde, adynamique de Saint-Etienne (Loire).*

Chaque année la saison froide et humide de l'automne apporte à notre ville populeuse et encombrée, une fièvre adynamique qui se répand d'une manière épidémique infectieuse sans contagion, et qui fait par toutes les médecines un grand nombre de victimes.

Cette maladie désespérante attaque surtout les enfants, les adolescents et les femmes, c'est-à-dire les constitutions lymphatiques et nerveuses.

La constitution atmosphérique, si variable à cette époque, contribue puissamment à développer les germes de cette maladie; le froid et l'humidité prédominent toujours et changent plusieurs fois dans le même jour; les vents sont ceux de l'Ouest et du Midi.

Une petite rivière souvent à sec, qui traverse la ville dans un canal souterrain, laisse après elle des détritns marécageux qui dégagent une quantité immense de miasmes qui vicient l'atmosphère et donnent en tout temps aux maladies un caractère typhoïde grave.

J'ai remarqué constamment que tous les malades auprès desquels je suis appelé et comme toujours en désespoir de cause, ont après les sangsues et les saignées des symptômes adynamiques incurables ; plusieurs pneumonies surtout n'ont pu être sauvées par l'homœopathie, employée il est vrai après la méthode antiphlogistique des allopathes, et alors qu'il semblaît encore y avoir quelque espérance de réussite. Voici les symptômes de la fièvre typhoïde que je viens d'observer :

Lourdeur de la tête, engourdissement, douleurs frontales, bourdonnement d'oreilles, surdité.

Face rouge et brûlante, sur un fond jaunâtre, conjonctives jaunâtres, pupilles dilatées, regards hébétés.

Perte de l'appétit ; langue jaunâtre couverte d'un enduit épais jaune au milieu, ses bords rouges et le bout aussi ; plus tard elle devient sèche, racornie au fond de la bouche, brunâtre, écaillée ; le malade la présente pliée et entre ses dents.

Lèvres noires, gercees ; dents fuligineuses.

Envies de vomir, vomissements de bile.

Frissons et sueurs ; pouls 120 ; pas de soif.

Diarrhée jaunâtre ; urines rouges.

Faiblesse, décubitus sur le dos ; insomnie ; syncopes.

Plus tard, les symptômes existants redoublent d'intensité.

Epistaxis<sup>1</sup> abondant, d'un sang clair et chaud par une seule narine (la gauche souvent).

Coriza qui s'étend à toute la muqueuse de l'arrière-gorge et du palais.

Respiration buccale, bruyante et pénible; pouls 130, vermiculaire; insomnie; délire; perte de connaissance; soubresauts des tendons; météorisme, tympanite; suppression des selles et des urines; quelquefois coma profond; suspension des actes du système nerveux; mort.

Ces quatre symptômes ont été observés sur un jeune homme de 19 ans, blond, apathique, qui est mort au huitième jour, malgré tous les secours que j'ai pu lui porter; il a eu la veille de sa mort une hémorrhagie nazale abondante que je regardais comme une crise favorable, et qui devait être funeste!!

C'est le premier malade aigu que je perds depuis que je suis homœopathe. Je désire recevoir de mes collègues des directions sur le traitement de cette affection.

*Réponse.* Pour donner un conseil utile, il serait nécessaire de savoir quel a été le résultat des remèdes nominativement indiqués; si j'avais de pareils malades à traiter, je leur administrerais de larges doses *aconitum*, alternant suivant la variation des symptômes avec *bellad.*, *chamom.*, *ipecac.* et *arsen.* Je viens de traiter par ces moyens un typhus très-grave chez un enfant; la maladie a été longue; une faim canine et insatiable me paraît offrir le signe de la convalescence commençante. P.

---

---

**Extraits et Analyses.**

---

*Etudes médicales, ou Mémoire en réponse aux accusations portées contre la doctrine médicale homœopathique*; par le Docteur CHARGÉ. — Paris, chez Germe-Baillièrre. 1 vol. in-8° de 215 pages.

M. le Docteur CHARGÉ, de Marseille, est un honorable allopathe, que l'étude de la doctrine et le spectacle des faits pratiques a consciencieusement converti à l'homœopathie. Il a eu, à Marseille, plusieurs imitateurs; l'allopathie s'est vue menacée, elle s'est émue; d'abord elle a ri du bout des lèvres, puis elle a cherché à exciter le rire chez les autres, à force d'ironie, de men songes et de calomnies. Il a été fait justice de quelques-uns de ces moyens plus ou moins ténébreux et souterrains, et nullement scientifiques, dans les feuilles quotidiennes locales; et le public de Marseille a pu s'amuser ou s'indigner à la lecture de quelques-uns de ces plus ou moins piquants articles. Un peu plus tard, des médecins instruits, savants mêmes, peut-être amis de la vérité quoiqu'ils lui tournent le dos, ont pris la question dans un autre sens, et l'ont traitée avec un certain sérieux. Alors M. CHARGÉ, en homme de cœur, a senti que lui aussi devait prendre la chose au sérieux, et il a minuté la réponse à ces attaques que nous annonçons. En intitulant son opuscule *Etudes médicales*, il a donné à connaître qu'il n'y avait plus à plaisanter dorénavant sur le fait de l'HOMŒOPATHIE, mais que, soit que l'on voulût s'en occuper, soit qu'on jetât sur cette doctrine un coup-d'œil critique, il fallait le faire sérieusement, il fallait étudier son sujet. Cette étude est bonne à faire, le livre de M. CHARGÉ à la main, soit pour les personnes convaincues qui ser-

rent dans leur mémoire des faits probants, soit pour celles qui cherchent des raisons pour ou contre, et veulent peser, apprécier les unes et les autres; M. CHARGÉ ne diminue rien à la valeur des arguments de ses adversaires, il les présente à nu et sans déguisement. On va juger, par la courte analyse suivante, du mérite réel de l'ouvrage.

M. CHARGÉ établit d'abord un parallèle entre les attaques dont sont maintenant l'objet Hahnemann, sa doctrine et les ouvrages qui la renferment, — et celles qui ont été il y a 40 et 45 ans dirigées contre Broussais; les écrivains qui n'affectaient que le mépris envers Broussais sont restés dans le plus complet oubli; ce dernier a vécu glorieusement, a fait école, a été placé par la clameur publique au sein de l'Ecole de Paris, et aurait encore fait progresser la science, si la mort n'eût brusquement interrompu ses travaux. Autant en est-il de Hahnemann, à la mort près, dont la verte santé du vieillard le préservera long-temps encore, s'il plaît à Dieu.

L'auteur offre ensuite une statistique courte et rapide de l'homœopathie, et, en particulier, du chemin qu'elle a fait dans les Ecoles de France; naguère encore on niait l'existence de cette doctrine en France; maintenant cette existence est un fait, non-seulement pratique, mais-scientifique; force est bien à nos adversaires de l'accepter comme un *fait*.

L'auteur pose treize propositions qu'il nomme *dogmes fondamentaux de l'homœopathie*, il en discute la valeur, et en démontre la vérité.

Il dirige un léger trait contre la tendance anatomico-pathologique qu'ont prise depuis environ un demi-siècle les travaux des médecins savants en France, sans résultat évidemment favorable à l'art de guérir. « M. Louis, dit-il, et je dis M. Louis, parce qu'il résume à lui seul la science actuelle, connaît avec une admirable précision les désordres produits par les tubercules; demandez-lui comment il peut les guérir. Voyez plutôt ses *Recherches sur la phthisie*; il a besoin de 553 pages pour terminer leur description; neuf pages lui suffisent pour indiquer leur traite-

ment ; et quel traitement encore ! nous l'avons tous apprécié au lit du malade. MM. les professeurs Andral, Cruveilhier, Bouillaud, etc., ouvrent tous les ans plusieurs centaines de cadavres ; cherchez donc le spécifique que ces savantes et laborieuses recherches les ont amenés à découvrir ! » A ces travaux l'auteur oppose avec talent la marche hahnemanienne qui consiste dans l'étude consciencieuse du symptôme et du remède qui y correspond ; et il voit dans celle-ci un progrès tout à la fois scientifique et utile à l'humanité.

L'école actuelle trouve presque absurde l'expérimentation des médicaments sur l'homme sain, bien que recommandée par le grand Haller ; l'auteur fait observer que MM. Trousseau et Pidoux ont eu pourtant recours, dans ces derniers temps, à cette expérimentation, qu'ils dédaignent alors que d'autres qu'eux en offrent les résultats ; et qu'ils se font presque un titre de gloire d'avoir avalé un demi-litre de café et un demi-gros de valériane en poudre, etc., p. 549.

« M. Dalmas, agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, dit qu'il n'y a ni similitude, ni contrariété dans la manière d'agir des médicaments ; comment donc agissent-ils ? » L'auteur discute disertement les points de similitude et de contrariété.

Maintenant il aborde les *opinions* des médecins de Marseille contre l'homœopathie, lesquelles ils ont ou professées publiquement ou livrées à l'impression, et il commence par M. Sue, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, dont il discute longuement, dédaigneusement et disertement les paroles ironiques. A l'occasion des doses infinitésimales, après avoir rapporté les expériences concluantes de M. Lafargue sur le *laudannum* que nous avons citées, *Bibl. hom., nouv. série*, I, 227, il ajoute :

« M. Soubeiran, chef de la pharmacie centrale de Paris, dans son rapport à l'Académie Royale de Médecine sur la nouvelle préparation ferrugineuse de Vallet, pharmacien, donne pour preuve convaincante de la supériorité de cette préparation, le fait suivant qu'il a mis hors de doute : que le fer, en raison de la modification essentielle et inconnue jusqu'à ce jour qu'il a subie,

y jouit de propriétés bien plus actives à des doses bien moins élevées que dans aucune autre préparation ferrugineuse. — Il est curieux de voir cette même Académie, qui a repoussé tout d'abord la pratique homœopathique à cause de l'exiguité des doses, publier aujourd'hui l'action d'une dose infinitésimale, et qu'il est possible d'augmenter la vertu d'un médicament en diminuant sa masse. »

Le D<sup>r</sup> CHARGÉ ne se montre pas seulement écrivain penseur, il établit par des faits son talent pratique, en tirant de son Journal quelques observations, 1<sup>o</sup> *diarrhée* de trois semaines chez un enfant de 5 ans, guérie par deux globules *cham.*; — 2<sup>o</sup> *pleurodynie* opiniâtre et rebelle qui cède à trois globules *bryon.* II; — 3<sup>o</sup> *crampes cholériques* cruelles dissipées, avec guérison absolue, par deux doses de 5 globules *cuprum*; 4<sup>o</sup> *diarrhée cholérique* aqueuse guérie sur plus de 50 cholériques par globules infectés d'*ac. phosph.* 50; — 5<sup>o</sup> *dartre* rebelle au pudendum d'une fillette de 7 ans, guérie après six semaines de l'alternation de *dulcam.* 24 et *sulf.* 50.

L'auteur s'attaque ensuite à l'*Opinion du D<sup>r</sup> Rivière* posée dans une feuille quotidienne de Marseille; cette opinion, s'il faut lui faire l'honneur de lui donner ce nom, ne nous paraît pas mériter celui d'en faire mention. En passant, M. CHARGÉ fait envisager comme suit la thérapeutique allopathique actuelle.

« L'anarchie la plus profonde règne actuellement dans la pratique. Si nous consultons les maîtres même de l'art, nous les trouvons divisés d'opinion sur le traitement de la même maladie. Dans la phthisie, MM. Louis, Andral, etc., prescrivent des saignées, des boissons pectorales, un régime doux, le lait, les féculs, etc. M. Roche remplace les féculs et le lait par des viandes grillées ou rôties, du bouillon gras et du vin; les saignées et les lochs gommeux par le quinquina, le lichen d'Islande et le suc d'autres substances amères. Je n'hésite pas, dit-il, à déclarer que le traitement par les débilitants et les antiphlogistiques, pris dans son ensemble, est plus propre à favoriser la tuberculisation qu'à la suspendre. Les purgatifs et les émétiques ont été vantés par

quelques médecins ; mais voici le contrepois, c'est le professeur Arnal qui nous le donne. « Nous croyons qu'il faut en être excessivement avare ; dans les cas où l'on a dit que ces moyens avaient réussi, il est probable qu'il y a eu erreur de diagnostic. »

« Parlerai-je enfin du chlore, de la digitale, de l'iode, etc. ? Mais tous ces moyens ont été employés sans produire aucun heureux résultat : le jugement de presque tous ceux qui les ont essayés en fait foi. »

« Très-certainement une thérapeutique qui autorise une pareille confusion réclame impérieusement de nouvelles lumières. Hahnemann a tenté une réforme ; il a senti nos besoins... »

L'auteur pèse ensuite la valeur de l'expression de *contraires* donnée par les allopathes à leurs médications, et il fait remarquer qu'à un petit nombre d'exceptions près, il n'existe pas de *contraires*. « Oseriez-vous me dire que dans le rhumatisme, la goutte, les scrophules, la variole, le scorbut, l'érysipèle, la leucorrhée, etc., vous employez les *contraires*, quand vous êtes aussi embarrassés que nous sur l'idée à se former du contraire du rhumatisme, de l'érysipèle, du scorbut, etc. ? »

« Dans les cas même peu nombreux où ils sont applicables, les remèdes *contraires* n'ont pas une action essentiellement curative. » Et il cite cette phrase : « Lorsqu'on cesse l'administration des sels de *morphine* après un emploi de quelques jours, l'insomnie la plus rebelle fatigue le malade, et pendant plusieurs semaines il peut se trouver dans l'impossibilité de dormir (*Traité de thérapeutique*, par Trousseau et Pidoux, I, 144). »

Puis celle-ci : « De toutes les modifications organiques par lesquelles s'est révélée chez nous l'action du *café*, une des moins douteuses et des plus prononcées que nous avons déjà pu constater dans d'autres circonstances, c'est celle qu'il exerce sur le sens génital pour en affaiblir le stimulus. Nous ne connaissons pas d'aphrodisiaque capable de nous réduire à une impuissance plus entière (Trousseau et Pidoux, p. 351). »

Après avoir épuisé la matière des *contraires*, l'auteur passe à

l'examen des *semblables* ; il fait reconnaître l'autorité et l'authenticité de cette doctrine d'après les opinions d'hommes plus ou moins célèbres qui ont précédé et suivi Hahnemann, quoique étrangers à ses idées.

L'auteur, toujours en réduisant à néant les objections de M. Rivière, par une discussion qui n'a sans doute été pour lui que l'occasion de développer directement son sujet, passe à l'examen des prétendues *expériences homœopathiques* de M. Andral ; comme elles ont formé la matière d'une portion de travail connu de nos lecteurs, nous ne faisons que citer ce chapitre, ainsi que celui qui concerne les expériences faites dans les salles de M. Bally, celui où sont rapportées les expériences faites à Naples, et celui qui traite de celles de M. Geyrard.

L'ouvrage se termine par l'examen d'une brochure de M. Ducros jeune, intitulée : *Quelques mots contre l'homœopathie*, à l'occasion de laquelle M. CHARGÉ dit : « Il s'est diverti, rien de plus, aux dépens de Hahnemann et de l'homœopathie. »

Les *Etudes médicales*, écrites par un homme de cœur, un médecin consciencieux, qui a réellement étudié le sujet dont il s'occupe et les sujets y afférents, lui font incontestablement honneur et lui méritent place dans la bibliothèque et même dans la tête de tout homœopathe désireux de connaître, et les objections qu'on adresse à l'homœopathie, et les réponses par lesquelles on les combat.

P.

---

Nous réparons une omission déjà ancienne en communiquant à nos lecteurs ce qui suit.

A l'occasion des soins qu'a donnés avec dévouement aux cholériques de Marseille notre honorable confrère, le D<sup>r</sup> DUPLAT, il lui a été remis un diplôme en parchemin de la teneur suivante :

### RÉCOMPENSE CIVIQUE.

« Le Conseil Municipal de la ville de Marseille,  
 » par délibération du 19 septembre 1836, a décerné  
 » une  *médaille*  en bronze et un diplôme pour per-  
 » pétuer le souvenir du dévouement des citoyens qui  
 » ont bien mérité de la  *Cité*  pendant la durée du  
 » choléra-morbus en 1835,  
 » A M. Duplat (J.-M.), docteur en médecine,  
 » pour les services par lui rendus pendant le choléra  
 » de 1835,

### MARSEILLE RECONNAISSANTE.

» Donnée à Marseille, en l'Hôtel-de-Ville, le 23  
 » mai 1838.

» Le maire de Marseille,

» Max. CONSOLAT. »

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMOEOPATHIQUE.**

---

---

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. II, p. 328.)

---

**AURUM METALLICUM.**

« *Fidèle comme l'or,* » tel est le titre d'un thème sur le plus noble des métaux, contenu dans la *Gazette univ. de Méd. de PIERER*, 1837, cahier 3; et il est incontestable que la nature a mis d'aussi grandes vertus curatives dans le plus précieux des biens de la terre, que dans les pierreries et les perles employées si fréquemment en Orient, sous la forme d'essences destinées à conserver et à prolonger la vie. L'activité pure et essentielle de l'or se trouve dans le métal à l'état de régule; chaque opération chimique change aussi essentiellement la forme physique que l'importance dynamique de la substance, surtout puisqu'il

faut de si forts moyens pour allier l'or à une matière quelconque.

*Aurum* est un curatif admirable dans l'hypochondrie immatérielle, mais reste inefficace contre toute autre. L'anxiété hystérique et le dégoût de la vie cèdent beaucoup moins à ce métal ; ici l'*or* et le *platine* se trouvent dans le même rapport d'opposition, relativement aux deux sexes. Un comte de la Pologne russe m'a raconté qu'un homme de son pays souffrait, il y a quelques années, depuis long-temps et après maint excès de jeunesse, de violentes douleurs ostéocopes, contre lesquelles les secours des médecins les plus éclairés des alentours et de l'étranger avaient été employés en vain, et qu'après l'usage infructueux des remèdes les plus divers sur le patient, que le désespoir portait à s'ôter la vie, un empirique l'avait délivré de ses douleurs de la manière suivante. Il mit trois ducats les uns sur les autres, et, après avoir récité diverses formules magiques, frotta la jambe malade pendant près d'une heure, jusqu'à ce que le patient assura sentir ses douleurs perdre leur intensité. Ce procédé fut répété plusieurs jours, en récitant les mêmes sentences cabalistiques, et le patient doit, d'après l'assurance de cet homme digne de foi, jouir d'un bien-être que rien n'a troublé. Or, c'est là l'effet antidotique de l'*or* contre l'abus du *mercure*. — D'après mes expériences, cet effet de l'*or* se manifesterait plutôt sur la maladie mercurielle des os de la mâchoire, du palais et du crâne, que contre l'abus du mercure sur les autres os du corps.

Dans les affections organiques mentionnées, l'*or* agit d'une manière étonnante et plus promptement que si les affections de ces parties se formaient proto-pathiquement.

L'*or* est encore un remède admirable contre les formes goutteuses provenant en grande partie *ex abusu veneris et mercurii*, et surtout contre les métastases de la goutte sur les vaisseaux voisins du cœur. Si des palpitations de cœur, le danger de suffoquer et l'oppression en étaient le résultat, l'*or* serait un prompt curatif. Dans bien des cas j'ai obtenu l'effet désiré d'*aurum* x ; mais depuis les derniers temps, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> dynamisation m'ont paru beaucoup plus efficaces.

L'*or* et surtout le *muriate d'or* sont un remède inestimable dans les formes opiniâtres de l'ascite, accompagnée d'hydropisie universelle et de dérangement dans les fonctions des organes importants de l'abdomen. Celui qui aura appris à connaître au lit des malades l'opiniâtreté de ces formes d'hydropisie, sera sans doute reconnaissant envers un remède qui procure un soulagement important au patient dans les cas les plus désespérés. J'emploie dans ce but 2-3 gr de la première dynamisation de *aurum oximuriaticum* dans plusieurs onces d'eau, et en répète une cuillerée par jour. *Aurum* changeant essentiellement la sphère reproductive de l'organisme humain, il en résulte de même une efficacité essentielle contre les formes les plus marquées des scrophules. Les ophthalmies scrophuleuses, le développement du nez, l'ozène d'enfants scrofuleux,

et surtout le *tabes masarica*, trouvent souvent dans l'or un curatif admirable, quoique ce remède doive dans le tabes mentionné céder le pas à *calcar. carb.*, à *arsen.* et à *iod.* Chez une fille de 7 ans, affectée d'une ophthalmie scrofuleuse et d'une grande photophobie, je suis promptement parvenu à mon but par l'usage interne de 3 gr. j d'or, et l'emploi externe d'un collyre de gr. iij d'or i dans de l'eau.

#### *Addition du Rédacteur.*

J'ai déjà eu l'occasion, et elle se présentera souvent encore, de faire remarquer que les remèdes les plus précieux dans les maladies graves, se rencontrent dans les substances les moins assimilables, savoir les métaux; c'est là un des mille et un mystères que nous offre l'organisme fonctionnant. Au premier coup-d'œil, à la première pensée, on devrait croire que pour qu'une substance pût agir sur l'économie, il serait nécessaire que la digestion pût s'en emparer et la modifier, comme elle le fait de toutes les substances alibiles et condimenteuses; l'action vive, énergique des métaux, sans exception, prouve que cette assimilation n'est nullement nécessaire à la modification; il est difficile, en effet, de croire que le fer, le cuivre, l'or, deviennent ou du chyle ou du sang; il est même assez difficile de comprendre comment ils s'immiscent à ces liquides; toutefois le fait pathogénétique doit être accepté, pour en faire thérapeutiquement le plus grand profit: les métaux sont les

plus actifs modificateurs de l'économie, surtout dans son état pathologique.

Ainsi *aurum* est le remède le plus précieux dans ces dérangements chroniques des voies digestives auxquels on est convenu de donner le nom collectif d'*hypochondrie*; quel moyen de concevoir l'action précieuse de ce métal dans cette singulière et fatigante affection? STAFF en a donné (*Archiv.* I, II, 130) une observation d'autant plus intéressante qu'elle a pour sujet un savant encore jeune, 32 ans. Depuis plusieurs années, une douleur d'estomac l'empêchait de digérer les aliments les plus légers; les moindres repas étaient suivis de crampes, de gonflement du ventre, accompagnés de mauvaise humeur et d'abattement d'esprit. Il éprouvait aussi vertiges à chanceler, céphalalgie sus-orbitaire, avec incapacité de travail; goût douceâtre et putride avec haleine fétide; anorexie et répugnance; éructation, hoquets après l'alimentation; plénitude d'estomac, tension du ventre, selles rares, urine claire; insomnie, tressaillements de frayeur vers le matin; rêves effrayants; mémoire affaiblie, distraction, impossibilité de suivre une idée; agitation, inquiétude, désespoir, envie de pleurer, pleurs abondants; — face pâle enflée.

Le traitement fut commencé par *nux* qui dissipa les symptômes d'apepsie, mais laissa l'indisposition de l'esprit. *Aurum* alors enleva la douleur précordiale, l'agitation, l'angoisse et l'envie de pleurer; l'esprit redevint tranquille et gai, l'intellect regagna sa liberté et sa force; le malade reprit confiance en

lui-même. Comme l'agitation nocturne n'avait pas disparu, STAPF donna *ars.* 30 une goutte. Au bout de quelques jours le malade dormit bien et se sentit comme ressuscité.

Je joins ici le poids de ma propre expérience ; à diverses fois j'ai donné *aurum* à des personnes chez lesquelles le dérangement gastro-entérique produisait celui des affections de l'ame ; toujours, en très-peu de temps, j'ai rétabli l'équilibre de celles-ci, et ai changé en physionomies gaies les visages les plus tristes, les yeux les plus disposés à verser des pleurs.

Dans aucune maladie autant que dans l'ictère devenu chronique, *aurum* ne montre son efficacité contre les affections gastro-hépatiques. HARTMANN raconte qu'après avoir inutilement traité par divers remèdes un ictère chez une femme, il se rappela que les paysans cherchent à se soulager dans cette maladie en suspendant à leur cou un ducat d'or qui repose sur le creux de l'estomac ; il donna alors à sa malade, matin et soir, une demi-goutte *aurum* 3. Le résultat, dit-il, surpassa son attente ; en très-peu de jours l'urine devint claire, et la peau reprit sa teinte naturelle.

Je viens moi-même d'obtenir le même beau résultat sur M. S., dont j'ai déjà parlé (*Bibl. hom.* II, 174) ; après avoir efficacement combattu avec *acon.* la dyspepsie complète et la gastralgie, comme il restait douleur à la région du lobe de Spigel et enflure évidente de l'abdomen, j'ai administré *aurum* 3, et ai très-promptement obtenu la disparition de la dou-

leur, l'affaïssement du cœur, la limpidité des urines, et un peu plus de gaïté.

Le premier succès de HARTMANN lui a servi d'instruction solide et durable ; et contre plusieurs ictères plus ou moins rebelles, il a de nouveau appliqué *aurum*, avec un succès toujours aussi prompt et aussi heureux.

*Aurum* est un remède des plus précieux dans les affections les plus chroniques, par exemple les scrophules ; je l'ai déjà employé avec succès dans plusieurs cas, mais point encore aussi souvent que je l'aurais dû ; je me propose de revenir à la charge ; les occasions certes ne me manqueront pas.

KOPP s'en loue fort dans les cas où cette maladie se montre par le gonflement du nez avec croûtes ; non-seulement il l'a donné à l'intérieur, alterné avec *bellad.* ; mais il en a composé une pommade (*aur. fol. gr. iij, ax. porc. ℥ ij, M.*) dont il a enduit la partie malade.

MÜLLER a guéri en peu de jours, avec *aur. mur.*, des ulcères scrophuleux au nez et à la lèvre supérieure, chez un enfant de 4 ans.

KNORRE a administré avec succès *aurum* 3, à doses répétées, dans deux cas d'*ozène*, où depuis long-temps le malade mouchait une matière épaisse, d'un jaune verdâtre, tantôt molle, tantôt desséchée, avec odeur fétide s'exhalant du nez, perte de l'odorat et obstruction continuelle des narines.

Le mot *ozène* ne me paraît exprimer aucune maladie spéciale, et même aucune diathèse morbide ;

en sorte que la citation que je fais ici est plutôt relative à l'organe malade qu'au genre de son affection ; en effet, l'*or* paraît avoir une affinité (qu'on me passe ce mot) avec le nez ; mieux qu'aucune autre substance il en guérit les maladies ; en vertu de cette affinité, je traite en ce moment, et j'ose croire avec succès, une affection du nez fort rebelle, qui a résisté à divers traitements allopathiques et même homœopathiques ; le malade, âgé de 60 ans, assez bien portant d'ailleurs, est évidemment psorique, à en juger par de très-anciennes affections de la peau ; la muqueuse de la cloison rougit, une croûte peu épaisse, adhérente, se forme dans le milieu ; elle a eu le diamètre d'un centime ; elle est maintenant réduite au-dessous de celui d'une petite lentille, indolente.

La fétidité du nez que l'on considère comme l'un des caractères spéciaux de l'*ozène* ne doit pas toujours être prise comme une marque de corruption, de carie du cartilage, ou du vomer, ou de l'un des cornets. Il suffit que les anfractuosités du nez soient rapprochées, par le gonflement de la muqueuse, de manière à empêcher la libre sortie des mucosités, pour que celles-ci contractent une fétidité insupportable ; cela devient sensible chez les personnes qu'on qualifie de *punaïses*, et qui n'offrent d'autre défaut réel qu'un nez écaché, vicié dans sa forme intérieure ; à celles-là aucun remède n'est nécessaire, parce que tous seraient inutiles ; la forte inspiration d'un liquide mucilagineux suffit. — Ce ne sera qu'en séparant avec soin tous les cas qualifiés d'*ozène*, et les

décrivait, qu'on parviendra à avoir une idée tant soit peu juste de cette affection, et à en régulariser la thérapeutique. R.

Une fillette de 4 ans, scrophuleuse, exhalait du nez une mauvaise odeur depuis qu'elle avait eu la grippe; des croûtes se formèrent aux bords des narines, et le nez, bleuâtre, distillait, quoique indolent; de violentes douleurs se faisaient parfois sentir dans les oreilles. GRIESSELICH lui donna *aur.* 9 gtt. j tous les jours d'abord, puis tous les trois ou quatre jours. En quelques semaines le nez fut parfaitement guéri; il n'y a pas eu de récidive.

GROSS a appliqué avec quelque succès *aur.* au cancer rongeur du nez, chez deux jeunes filles.

Une femme de 77 ans, entra à l'Institut clinique de Leipsick pour des croûtes dartreuses au nez, dont les plus anciennes dataient de cinq ans, s'étaient guéries en apparence, et s'étaient montrées de nouveau; elles causaient prurit et enflure momentanée. Après une première dose *aurum*, le nez enfla, l'excrétion de mucosité augmenta. Quinze jours après, on répéta la dose; l'amélioration devint sensible, les douleurs furent moins fortes, les croûtes diminuèrent. Vingt jours après, troisième dose. Au bout de quinze jours, la guérison parut s'arrêter; une dose *sulphur* l'acheva en six semaines.

Cet exemple, qu'il sera sans doute facile de multiplier, me paraît une preuve de la qualité antipsorique d'*aurum*, laquelle n'a pas été signalée par HAHNEMANN dans ses premières éditions des *Maladies*

*chroniques*, faite sans doute d'avoir été suffisamment vérifiée par des expériences sur l'homme sain ou sur le malade. Ce remède mérite sous ce point de vue une attention spéciale; il est éminemment héroïque et peut devenir d'une utilité aussi grande que son efficacité.

RAU dit qu'*aur.* est salutaire dans la desquamation dartreuse de l'épiderme après l'érysipèle; il est vrai qu'il a accompagné ce remède par d'autres.

SCHUBERT dit en avoir obtenu de bons effets dans l'arthrite (*goutte*) avec nodosités; c'est un fait à répéter.

*Aurum* se montre particulièrement précieux contre l'une des infirmités les plus incommodes au sexe féminin, le *prolapsus uteri*. Tous les praticiens célèbres ont eu l'occasion de l'appliquer avec succès; je n'ai pas encore eu le bonheur que l'occasion se soit offerte à moi de remporter cette belle et facile victoire. — GROSS, appelé pour une ischurie pénible, reconnut un *prolapsus* de l'utérus, et après avoir combattu efficacement l'affection urinaire au moyen de *nux*, il donna dans l'espace de six semaines deux seules doses *aurum*, qui rétablirent d'une manière durable l'utérus dans sa place et ses dimensions normales.

*Aurum*, sous ce dernier point de vue, semblerait doué de je ne sais quelle propriété styptique, constrictive; de la même façon qu'il facilite le remplacement et le maintien de l'utérus par une sorte de resserrement ou de contraction des ligaments péritoniens, de la

même manière, apparemment, il contribue à la guérison radicale des *hernies*.

KAMMERER dit avoir ainsi guéri deux enfants de quatre et six mois, porteurs de hernies inguinales.

SCHUBERT a ajouté avec succès *aurum* au traitement par *nux* et *cocculus* de deux hernies que portait une femme de 53 ans.

FIELITZ se loue de l'application d'*aurum* répété dans un cas grave de gonflement avec induration du testicule ; cette guérison ne viendrait-elle pas à l'appui de mon opinion sur la stypticité de cette substance ?

*Aurum* s'est montré précieux à divers praticiens contre les palpitations de cœur ; KNORRE l'a employé avec succès dans un cas où les palpitations revenaient plusieurs fois par jour, sous forme de paroxismes, comme s'il se manifestait une congestion de sang dans la poitrine et le cœur, sans qu'on pût apprécier aucune autre cause. Les mouvements du cœur étaient violents mais non constants, accompagnés d'angoisse et de serrement de poitrine ; cette affection durait depuis plusieurs mois.

KURTZ signale l'efficacité d'*aurum* contre des palpitations violentes, tumultueuses, avec grande constriction de poitrine, commençant après une fièvre rhumatismale générale. Il y eut du soulagement après la première cuillerée à café du mélange d'un grain d'*or* dans une once d'eau ; mais il fallut répéter cette dose toutes les deux heures.

SEIDEL en a éprouvé les bons effets dans un cas de mélancolie religieuse qui s'était manifestée par des

remords de conscience, et dont les symptômes étaient angoisses du cœur, anxiété, besoin de pleurer, de prier, rêves effrayants et inquiétants, sensation de lassitude, émaciation, sueurs nocturnes, menstruation difficile.

Après avoir attiré l'attention des praticiens sur un médicament aussi précieux et efficace qu'*aurum*, j'ose espérer qu'ils voudront bien l'appliquer au plus grand nombre de cas qu'il leur sera possible, et qu'ils me mettront à même de publier leurs observations.

Au moment où je pose la plume, je reçois de mon ami DUNSFORD, de Londres, l'observation suivante qui termine glorieusement cet article. P.

---

**Observation par le Docteur Harris DUNSFORD,  
de Londres.**

---

Il m'a toujours semblé que pour convaincre les médecins de la puissance de l'homœopathie, on doit choisir les cas où il est impossible d'attribuer la guérison aux seuls efforts de la nature. Le cas que je vais décrire sera, j'ose l'espérer, de quelque utilité pour l'avancement et la propagation de notre art; parce qu'il a été traité sans succès par un grand nombre de médecins de cette capitale, et que le plus célèbre accoucheur de l'Angleterre, après avoir vainement essayé de guérir la malade, lui a conseillé de ne plus rien tenter, de retourner chez elle à la campagne

et de supporter ses souffrances, sa maladie étant incurable.

Miss \*\*\*, âgée de 50 ans, m'a consulté pour la première fois au mois de décembre 1836. Depuis longtemps elle avait cessé de prendre autre médicament que les pilules laxatives, ayant perdu toute confiance dans les ressources de la médecine ancienne.

Miss \*\*\* jouit d'une bonne santé jusqu'à l'âge de 10 ans; s'étant alors fort fatiguée par une longue promenade, elle devint sujette aux maux de tête violents, aux congestions sanguines à la tête, aux mouches volantes et aux douleurs névralgiques par tout le corps, mais surtout du côté droit.

Pendant l'âge de 30 à 40 ans, Miss \*\*\* a été plusieurs fois atteinte de péritonite et d'affections dysentériques; durant ces attaques, de petites tumeurs supposées être les glandes mésentériques furent aperçues, puis disparurent à mesure que les attaques cessèrent. Il y a quatorze ans que Miss \*\*\* a fait une chute et est tombée sur le coin ferré d'une grande malle qui l'a atteinte à la partie droite inférieure de l'abdomen. Cet accident lui a causé les douleurs les plus aiguës, qui l'ont obligée à garder le lit et la chambre pendant plusieurs mois. Bientôt après la chute, on a découvert, en comprimant le ventre au-dessus de l'os du pubis, une tumeur pyriforme avec deux appendices latéraux, jugée par presque tous ceux qui ont soigné cette dame être l'utérus et ses ligaments.

Cette tumeur s'est peu à peu augmentée, et à l'é-

poque où Miss \*\*\* m'a consulté, elle occupait toute la partie inférieure de l'abdomen jusqu'un peu au-dessus du nombril, touchant à la crête de l'ilium du côté droit, mais ne s'étendant pas aussi loin du côté gauche. La tumeur est noueuse et d'une dureté presque de pierre.

Depuis que la malade porte cette tumeur, elle a souffert des douleurs excessives, tirailantes, dans tout le côté droit du corps, et un peu avant l'époque où je l'ai traitée, légèrement aussi du côté gauche; ces douleurs revenaient par accès. Dans la tumeur même elle éprouvait constamment une douleur sourde qui après le plus léger effort, même celui de marcher tant soit peu, augmentait à un point insupportable; en sorte qu'elle se voyait forcée à passer pour ainsi dire sa vie sur son sofa.

Les autres symptômes que Miss \*\*\* éprouvait avant de commencer le traitement étaient les suivants, qui ont maintenant presque tous disparu. Douleur de constriction à l'occiput qui s'étend dans toute la partie droite du corps; bourdonnement continu comme d'abeilles dans le côté gauche de la tête; visions de toutes couleurs et points noirs qui flottent devant les yeux; inflammation et douleur d'écorchure dans les narines; léger gonflement et pulsation à la gorge; langue enduite d'un mucus jaunâtre; joues souvent froides, avec maux de dents; teint jaunâtre; fréquemment une douleur sourde à l'omoplate droite et à la région du foie; mauvaise digestion; douleur lancinante à la région épigastrique, quatre ou cinq heures

après les repas; palpitations de cœur légères; constipation obstinée; douleurs fugitives de crampes au ventre; souvent un sédiment blanc dans l'urine. Elle a toujours été bien réglée, mais les règles ont cessé en 1835. Les pieds et les mains alternativement chauds et froids.

J'ai commencé le traitement par *sepia* x/0000 dissous dans vingt cuillerées d'eau et une d'eau-de-vie, dont la malade a pris une tous les matins à jeun; et déjà quand elle avait fini de prendre cette quantité, il y a eu quelque petite amélioration; les douleurs névralgiques occupant le côté droit ont changé un peu de caractère, et les selles sont devenues moins constipées. J'ai répété *sepia* x/000000 dissous de la même manière. Après avoir pris cette seconde potion, la malade s'est trouvée décidément mieux. Quoiqu'elle souffrît encore des douleurs névralgiques et des maux de dents, sa tumeur était beaucoup moins douloureuse qu'auparavant; la malade a pu aller en visite chez sa sœur dans le voisinage sans en souffrir; les selles sont devenues plus régulières.

J'ai répété *sepia*; mais comme il paraissait faire peu d'effet sur la tumeur, qui quoique beaucoup moins douloureuse ne diminuait pas, j'ai donné *aurum* x/0000 dissous de la même manière que *sepia* l'avait été. Miss \*\*\* a continué à prendre *aurum* en diverses dilutions pendant plusieurs mois avec le plus heureux effet; l'amendement a été rapide et constant, et toute douleur a cessé dans la tumeur; les douleurs névralgiques ne la tourmentent plus, elle digère bien,

les selles se font régulièrement (sauf un écart de régime qui a occasionné dernièrement un peu de constipation qui sans doute cédera sous peu de temps) ; enfin la malade, condamnée à souffrir pour toute la vie, jouit d'une bonne santé ; et quoiqu'elle ne puisse pas faire de l'exercice comme les autres personnes, elle en fait tous les jours ou à cheval ou en voiture et un peu à pied. La tumeur a diminué *de plus de la moitié*, et le célèbre accoucheur qui lui avait dit que sa maladie était au-dessus des ressources de l'art, a eu la bonne foi de lui conseiller de suivre un traitement qui lui avait évidemment fait tant de bien. Pendant le cours du traitement j'ai eu occasion de donner *pulsatilla*, *belladonna* et *cocculus*, mais seulement par petites cuillerées, jusqu'à ce que les symptômes accidentels qui avaient indiqué ces remèdes eussent cessé.

J'ai en traitement deux autres cas de tumeurs abdominales ; dans l'un un grand progrès s'est montré avec *sepia* ; l'autre vient d'être mis en traitement, en sorte que je n'en puis encore rien dire.

---

---

**BIBLIOTHÈQUE****HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Des guérisons naturelles spontanées, par le Docteur GASTIER, de Thoissey.**

---

Observer, imiter ; tel est le but de toutes les sciences physiques.

La nature, voilà le fonds commun de ces deux opérations.

Il n'est pas d'observation dont les corps ou les phénomènes des corps ne soient l'objet ; pas d'imitation dont la nature n'offre le type : l'astronome qui, ayant observé les astres, est parvenu à en calculer l'étendue et les mouvements, à en fixer les rapports, et, par des suppositions en harmonie avec les faits observés, à déduire de ses observations le mécanisme, le moyen, la loi d'où procèdent ces faits, a atteint le but qu'il se proposait et parcouru le champ de sa science. Il en est de même du physicien proprement dit, relativement aux corps et aux phénomènes des corps qui sont l'objet spécial de ses recherches ; de même aussi pour

le chimiste qui, dans l'étude de la composition intime des corps, puise la science de ses procédés de décomposition et de recombinaison, et utilise à cet effet les propriétés que lui a révélées l'observation des divers éléments des corps, c'est-à-dire des corps tenus pour simples qui entrent dans leur composition. Ainsi, pour arriver à la connaissance des véritables principes de l'art de guérir, le médecin doit-il puiser dans l'observation des procédés de la nature la connaissance des divers modes curatifs, et, dans l'étude spéciale de chacun de ces modes ou du mécanisme par lequel ils opèrent, les motifs de préférer le meilleur, c'est-à-dire d'imiter celui qu'il juge le plus propre à atteindre le but qu'il se propose.

Jetons donc un coup-d'œil attentif sur les divers modes de guérison spontanée ; il ne saurait y avoir de moyen plus sûr et plus vrai pour l'art d'arriver à la connaissance de la meilleure méthode curative et de procéder avec certitude, soit au choix et au perfectionnement de cette méthode, soit à l'appréciation juste du degré d'importance à accorder à quelques autres parmi celles que l'esprit de secte, toujours trop absolu et trop exclusif, enveloppe dans une prescription commune.

Une opinion vulgaire que tendrait à fortifier celle de la plupart des médecins qui jusqu'ici ont interprété, expliqué, caractérisé l'action curative homœopathique, consiste à voir dans chaque remède à nos maux, c'est-à-dire dans tout agent capable de ramener à l'état normal nos divers organes, dans les innombrables

nuances de l'état morbide qui peuvent constituer une déviation quelconque de l'état de santé, autant d'agents doués d'une force plastique destinée à porter virtuellement dans nos organes la réparation des désordres dont ils sont actuellement le siège. Dans cette hypothèse, il ne paraîtrait pas moins difficile d'expliquer l'incurabilité et la mort malgré les remèdes, que la guérison sans remèdes proprement dits; or, la sollicitude de la nature ne s'est point bornée à l'homme; et si elle a départi à ce chef-d'œuvre de la création l'intelligence et les facultés qui le rendent capable de trouver un remède à chacun de ses maux et de se l'appliquer, elle n'a pas livré sans défense aux diverses causes de destruction qui peuvent les atteindre, les autres êtres dont la conservation, sans doute, entre également dans le plan de la création. Nous voyons, en effet, que les animaux et les plantes mêmes guérissent fort bien des maux qui les atteignent, sans l'administration d'aucun des remèdes spéciaux dont ces maux chez nous auraient déterminé l'emploi. Et parmi nous, un malade abandonné à la nature est-il un malade véritablement abandonné? et ne voyons-nous pas bien souvent, au contraire, que des malades absolument privés de tout secours de l'art, que quelques-uns même, auxquels l'art impuissant a retiré ses soins inutiles, guérissent toutefois fort bien par le seul bénéfice de cette puissance qui préside également à la conservation de tout être créé et jouissant de la vie à un titre ou à un degré quelconque? Où donc est, dans ces cas de guérison naturelle ou spontanée, l'a-

gent spécial virtuellement curatif? Nous voilà toujours ramenés à ces considérations que nous avons développées ailleurs : tous les êtres organisés ont été créés avec les éléments ou moyens de conservation et de destruction pour l'accomplissement de leur destinée. Si chaque être, nécessaire à l'existence des autres, est toutefois et finalement l'agent actif de la destruction de celui-là même à l'existence duquel il semblait le plus indispensable, chacun aussi possède en soi la condition de sa propre conservation. Sans cela, quelle eût été l'existence des corps organisés qui, dès la première atteinte reçue de la part des autres corps, eussent dû nécessairement succomber ou cesser absolument d'être à leur état normal, s'ils n'eussent été pourvus d'une force de résistance ou de conservation capable, en espace de temps variable, d'annuler ou d'atténuer les effets de cette atteinte et de les replacer dans leur premier état?

Qu'une faculté particulière préside à l'existence de chaque espèce d'être ; ou qu'un principe général universel, modifié seulement dans chacun, selon sa nature et sa condition particulière et actuelle, soit chez tous le mobile de tous leurs actes ; ce principe que l'on peut confondre avec l'excitation spéciale qui l'éveille, avec les facultés que lui-même met en jeu, prend quelquefois le nom d'instinct, et constitue dans chaque être sa condition d'existence, son moyen de conservation.

Le moteur de tout ce mécanisme est toute cause susceptible de porter atteinte à la conservation des êtres pour le maintien de laquelle il est institué, c'est-

à dire tout ce qui peut menacer l'organisme dans son existence, lui ravir d'une manière quelconque sa vie, la force ou puissance vitale inhérente aux éléments dont il se compose.

L'effet de l'action de ces causes ou leur action secondaire sur l'organisme, est ce qu'on nomme *réaction*; effet dont l'intelligence serait plus nette s'il était traduit par le mot *résistance* qu'il exprime réellement ici. Cette réaction ou résistance organique se manifeste par un accroissement de mouvement et d'activité plus ou moins sensible, une exaltation vitale et une concentration d'action plus ou moins manifeste sur le point menacé dans son existence.

Ainsi, d'une part, l'observation aussi bien que la méditation des faits nous autorise à admettre que le contact de tout agent capable de porter à la conservation d'un être une atteinte réelle, détermine nécessairement en lui un déploiement d'action dont le but est réparateur ou curatif; et d'autre part, il serait aussi difficile de concevoir le repos ou l'inaction d'un organe en présence d'un agent nocif, que le déploiement chez lui d'un appareil de réaction ou de résistance non justifiée par un tel agent; et sous ce nom il faut entendre d'une manière générale un besoin à satisfaire, un danger à éviter, une impression pénible à combattre, etc. etc., toute cause enfin capable de porter atteinte à cet organe.

Cette manière d'envisager le rapport des corps à laquelle j'ai vainement cherché à opposer une objection solide ou quelque exception réelle, me semble si

vraie et si fortement établie en fait, et du reste si conforme à la notion générale que nous avons des choses, que toute opinion contraire serait à mon avis une erreur ou illusion de nos sens qu'une investigation plus attentive devrait infailliblement dissiper. Toute réaction suppose une action nocive, comme aussi toute action nocive appelle la réaction. Cet enchaînement, cette corrélation d'effets procède de la loi de conservation, qui évidemment ne peut s'exercer que sous l'influence d'une action nocive ou pathogénétique. Or, s'il était nécessaire pour l'accomplissement de cette loi, que toute action nocive réveillât la réaction organique, on ne voit pas quelle autre cause pourrait déterminer cette réaction, qui est tout à la fois une conséquence forcée, une nécessité de toute action nocive.

Pour résumer : point de guérison sans réaction ; point de réaction sans action nocive. Agent nocif, malfaisant, pathogénétique, c'est tout un ; or, un agent homœopathique n'est que l'agent pathogénétique appliqué à un cas morbide, c'est un agent nocif direct, spécial, et par conséquent le plus sûr pour provoquer *dans ce cas* une réaction curative.

Quand je dis point de guérison sans réaction (1),

(1) On peut opérer un soulagement réel sans action homœopathique lorsque, par exemple, on éloigne ou qu'on tempère l'action d'une cause susceptible d'empêcher ou d'enrayer la réaction spontanée de l'organe ; par suite même, la guérison peut survenir sans aucun autre secours, si, par cet éloignement de la cause morbide, l'organe s'est trouvé en position de réagir effi-

je n'entends point, par ce dernier mot, un appareil de résistance se manifestant nécessairement par une aggravation sensible des phénomènes de la maladie, bien que cet effet soit le plus ordinaire; j'entends un *état curatif* de l'organe dans son retour à l'état normal, par opposition à ce que d'autres entendent par *vertu curative* d'un médicament; vertu plastique opérant par elle-même, indépendamment de toute participation de l'organe au résultat; absurdité devant laquelle ne semblent point reculer certains homœopathes dans leur interprétation de l'action curative homœopathique.

A ce sujet, il faut que je rappelle encore, avant de passer à l'examen des guérisons spontanées, la distinction que j'ai faite relativement à l'action homœopathique, distinction de la plus grande importance pour l'intelligence de l'action curative dans les cas surtout où cette action n'est point le résultat d'une substance dont l'action pathogénétique connue a pu guider le praticien dans le choix qu'il a fait d'elle : c'est que la similitude dont on fait la condition de succès de l'emploi d'une telle substance dans une maladie aux symptômes de laquelle les siens répon-

cacement alors; mais provoqué ou spontanée, il faut toujours le concours de la réaction pour que la guérison ait lieu. Ainsi un homme chargé d'un faix pesant, après un long exercice en cet état, aurait beau jeter son fardeau et se coucher, il ne serait point guéri pour cela : un exercice léger, une dose modérée de vin ou d'eau-de-vie, une goutte de *cannabis*, de *rhus* ou d'*arnica* pourront seuls opérer en lui un prompt et complet délassement.

dent, ne git point, ne consiste point dans une ressemblance comme image, c'est-à-dire dans cette circonstance que l'agent homœopathique est en quelque sorte le mal lui-même personnifié, matérialisé dans cette substance qui a le pouvoir d'en produire les symptômes, tellement que la guérison ne saurait être que l'effet de ce rapport harmonique; mais bien dans une analogie entre l'action pathogénétique du remède et celle de la cause actuelle des symptômes morbides *en ce qui constitue essentiellement cette commune action, c'est-à-dire l'atteinte semblable* qui peut en revenir aux mêmes organes. Considérée ainsi sous son véritable point de vue, l'efficacité d'un agent homœopathique est bien toujours la conséquence de son homœopativité dans l'espèce, parce qu'en effet aucune atteinte plus spéciale, plus directe et plus sûre, ne peut être portée à un organe dans un état morbide donné, que par l'agent capable de faire naître lui-même tous les désordres constituant cet état; et l'homœopathie, toujours aussi, par conséquent, le type de perfection de toutes les méthodes thérapeutiques. Mais nonobstant ces vérités que nul n'est moins que moi disposé à contester, ne serait-ce point se placer en dehors de la raison et des faits, que d'en inférer qu'il n'y a et ne saurait y avoir d'autres méthodes curatives possibles? Qu'elle soit, comme nous le disions, la plus parfaite; que toute méthode thérapeutique autre ou différente, quelle qu'elle soit et en quoi que consistent ses procédés, ne puisse être curative qu'en se rapprochant et rentrant au fond dans ce qui fait le prin-

cipe réel de la doctrine homœopathique ; tout cela est conséquent et doit être admis ; mais toute assertion, toute exigence au-delà de ce terme, ne peuvent être que le résultat d'une préoccupation ou d'une prévention aveugle, comme nous espérons le montrer par l'examen et l'appréciation des divers procédés curatifs de la nature.

Qu'une épine pénètre dans l'un de nos organes (1), qu'un corps en excite vivement la surface, qu'un choc y détermine une commotion, que par une cause quelconque un de ses tissus, distendu outre mesure ou divisé, cesse un moment d'être dans ses rapports naturels de composition ; qu'un venin, que quelques miasmes ou influences délétères attaquent dans sa vitalité un point de notre organisme, ou, enfin, que seulement l'excitant habituel d'un de nos organes stimule celui-ci plus vivement que de coutume ; dès lors l'équilibre d'action entre ses divers éléments constituants est rompu, l'harmonie de leurs fonctions y est troublée ; la composition matérielle de l'organe, de même que sa vitalité, subit une altération plus ou moins profonde selon la nature et la gravité de l'atteinte dont il vient d'être frappé. La partie lésée devient le siège d'un travail plus actif. En même temps, dans un rayon plus ou moins étendu, les parties s'affectent consécutivement, et, successivement, transmettent à leur tour l'impression communiquée qu'elles

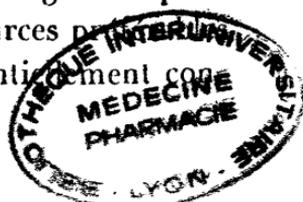
(1) Ces idées sont reproduites de l'avant-propos de mon *Essai sur l'action des médicaments*, page XIII à XVIII.

viennent de ressentir ; c'est ainsi que les choses ont lieu le plus communément. Dans quelques cas, tout se passe pour ainsi dire sur le point primitivement atteint, et l'affection légère ou profonde, mais le plus ordinairement légère dans ce cas, s'y dissipe promptement ou avec lenteur sans avoir, d'une manière sensible, éveillé la sympathie des autres parties de l'organisme. Sans nous occuper ici à pénétrer ni à interpréter le travail intime de l'organisme dans cette circonstance, et nous bornant à observer et noter les faits ou phénomènes apparents, nous voyons alors survenir l'une de ces deux choses : ou un prompt retour de l'organe à son état normal, ou une progression pendant un temps variable, de l'irritation dont il est devenu le siège, et sa terminaison ensuite de l'une des manières que nous allons indiquer. Le fait du retour prompt de l'organe à son état normal a lieu sans phénomènes apparents bien remarquables. Tout se passe en quelque sorte dans la partie irritée sans que son affection se propage à d'autres organes éloignés ; c'est proprement ce qu'on entend par résolution spontanée. Le peu de phénomènes dont cette opération s'accompagne est la raison sans doute pour laquelle on y a fait peu d'attention, et qu'on s'est borné à la constater comme un fait. Pour nous, ce fait d'une résolution spontanée, prompte et facile, est celui qui nous offrira le plus d'intérêt et qui fixera plus particulièrement notre attention. Si l'irritation n'arrive pas à cette résolution prompte, la guérison qui survient au bout d'un temps variable, est précédée

et accompagnée de diverses circonstances qui ont plus généralement fixé l'attention, et dont la considération comme cause efficiente de la guérison qui survient au milieu de leur concours, a fourni, à diverses époques, le type de guérison spontanée naturelle dont l'art s'est proposé l'imitation dans ses procédés thérapeutiques. L'irritation non résolue dans le tissu même où elle a été développée d'abord, se répète et se propage par la voie ordinaire des *consensus* dans divers autres tissus dont la participation à l'état morbide se manifeste par divers phénomènes plus ou moins sensibles et remarquables : tantôt cette participation s'accompagne d'une augmentation de produits de la fonction des organes secondairement atteints ; d'où sueurs, dévoiements, sécrétions diverses, hémorragies ; tantôt ce n'est qu'une surexcitation plus ou moins apparente qui a lieu dans ces organes sans aucun produit matériel de sécrétion.

La première condition, comme plus remarquable, a d'abord fixé l'attention et est devenue l'origine ou fondement de la doctrine des crises ou évacuations critiques, dont l'étude a fait découvrir certaines lois, ou certain ordre régulier dans leur développement et leur manifestation.

Dans cette doctrine, où la nature est considérée assez intéressée à la conservation de son ouvrage pour n'avoir pas besoin d'autre stimulant que le danger dont la menace le mal lui-même, assez intelligente et puissante pour trouver en elle des ressources



jectural, dont la perfection d'ailleurs ne peut exister que dans la pénétration des instincts de la nature et dans l'imitation de ses tendances et de ses propres moyens; dans cette doctrine, dis-je, le médecin attentif à ne point troubler le travail de la nature, se bornait à l'observation des phénomènes morbides et à rechercher dans la constance et la régularité de certains d'entre eux, les lois par lesquelles s'effectuait le travail curatif. Ce fut la doctrine d'Hippocrate auquel elle remonte, ou, plus généralement, la méthode naturelle, la méthode expectante ou d'observation.

Plus tard, on conçut l'espérance de suppléer la nature en l'imitant, et de hâter son travail par la provocation de l'une ou l'autre des diverses sécrétions auxquelles on avait cru pouvoir rapporter les guérisons survenues après chacune d'elles. D'où ces pratiques incohérentes où, faisant complètement abstraction des propriétés vitales, des sympathies qui lient entre elles les diverses pièces de l'organisme, de ce qui dans les médications pouvait être rapporté à ces propriétés modifiées dans leur vitalité, ou dans l'ensemble harmonique qui de toutes les parties qu'elles animent semble ne faire qu'une seule partie, de ce que ce même organisme irritable et sensible pouvait recevoir de dommages de ces médications qu'on semblait adresser à des organes d'argile, de fer ou d'airain; où, sans tenir compte enfin d'autre phénomène que de celui dont on était préoccupé, on travaillait à procurer des sueurs, des urines, des crachats, des déjections *sursum* et *infra*, etc. etc., selon les inspi-

rations mobiles de la mode, ou l'opinion particulière du médecin, ou d'après l'observation tenue comme plus ou moins exacte et sûre que tel genre d'évacuation était, dans l'espèce, plus conforme aux tendances de la nature dont on se proposait l'imitation.

Je ne veux point entrer dans l'examen du mode d'action de ces diverses pratiques, *comme évacuantes*; à ce titre, elles ne me paraissent dignes d'aucune considération; l'action dont elles sont le phénomène matériel apparent, trouvera naturellement sa place dans l'appréciation de la méthode curative dans laquelle, plus tard, ces pratiques ont été confondues ou comprises à un titre différent et dans des vues particulières. Toutefois je ferai remarquer que le vice radical de ces méthodes n'était point dans l'illusion qui montrait à ses partisans, la *matière morbifique elle-même* dans la matière des sécrétions provoquées par les agents spéciaux qu'ils employaient à cet effet; une telle opinion semblait naturelle et, à coup sûr, était moins dénuée de vraisemblance que celle que plus tard ont soutenue les contempteurs de cette doctrine humorale, lorsque, prenant aussi l'effet pour la cause, ils ont cru voir celle des maladies dans certaines altérations rencontrées quelquefois sur les organes après la mort. Le vice radical des doctrines humorales était d'abord de ne point tenir compte, dans la production des sécrétions qu'elles sollicitaient, de l'état d'irritation ou de susceptibilité acquise des organes, et surtout de faire totalement abstraction des circonstances les plus remarquables et des conditions les plus im-

portantes à considérer, dans lesquelles se manifestaient ces évacuations critiques qu'ils se proposaient d'imiter de la nature. En tenant compte de l'état de vitalité des organes, ils se fussent montrés plus ménagers des excitations auxquelles ils les soumettaient; et, en observant mieux la nature dans ses procédés, ils eussent vu que la matière des évacuations critiques n'était point cause, mais effet plutôt des maladies au terme desquelles elles se montraient; qu'ainsi ces évacuations, résultat d'une élaboration morbide attestée par leur composition et leur proportion tout-à-fait anormales, n'étaient point curatives par elles-mêmes, comme évacuation, mais signes de guérison par la coïncidence ordinaire de la solution ou de l'amendement progressif des symptômes morbides, avec leur apparition. Ils auraient vu dès lors dans un tel fait un *sujet d'observation*, comme les premiers médecins, et, comme eux, auraient compris qu'il n'y avait là rien à imiter de la nature, mais tout à attendre et à espérer de sa sollicitude et de ses efforts conservateurs; et l'humanité n'eût pas eu à gémir de ces longs siècles d'erreur, où le médecin, semblable à l'alchimiste qui, jusqu'au terme de ses opérations, ignorait ce que ses creusets allaient lui rendre en échange des amalgames divers qu'il leur confiait, cherchait dans des épreuves tout aussi vaines mais autrement graves par leurs conséquences, ce qu'il espérait obtenir aussi de ses amalgames d'un autre genre, composés en vue de provoquer l'élaboration des diverses humeurs dont l'évacuation le préoccupait.

En toutes choses, pour l'ordinaire, c'est ce qui frappe nos sens qui absorbe toute notre attention. Une évacuation critique signale le terme d'une maladie ! et vite on voit la cause de la maladie, la matière morbifique, dans la matière de cette évacuation. Plus tard, on ouvre les cadavres ; l'autopsie permet de constater sur quelques-uns un état anormal vers les régions souffrantes pendant la vie, ou sur un point plus ou moins rapproché de ces régions ; et cet état anormal, constant ou non dans tous les cas qui ont eu une même fin, est proclamé aussitôt la cause du mal ; et puis le principe pathologique posé, suivent les conséquences thérapeutiques. Pauvre humanité ! Est-ce que la plus simple réflexion ne devait point montrer des effets, non des causes, dans ces résultats de l'observation clinique et autopsique ? En effet, de même que les diverses lésions perceptibles sur le cadavre ne peuvent être que le fait ou résultat final d'une action morbide parvenue à son terme, de même les diverses excrétions par lesquelles se manifestent les crises, ne sont que la terminaison d'un travail organique dès long-temps commencé, que l'aboutissant d'un mouvement vital sur un point quelconque de l'organisme, et pour l'ordinaire sur l'un des tissus soumis dans l'état normal, à une excitation plus irrégulière qui semble l'appeler sur ce point plus particulièrement. En considérant le fait des crises dans ce qu'il est réellement, on eût vu qu'il n'était susceptible d'aucune imitation thérapeutique ; et l'on n'eût point dès lors espéré trouver dans la provoca-

tion intempestive de suppurations, d'éruptions diverses, de sécrétions, d'excrétions de différentes natures, sur divers points de l'organisme, etc. etc., autant de moyens de guérison, puisque ces mouvements critiques, signes d'une heureuse terminaison quand c'est la nature qui les produit en leur temps, ne sont jamais eux-mêmes ni cause ni moyen de guérison, mais bien seulement le terme ou l'aboutissant d'un travail dont la guérison est le résultat ordinairement annoncé par ces manifestations extérieures. Les déceptions constantes éprouvées lorsqu'on a cherché, sur ces fausses données, à *provoquer des crises* en temps et lieux inopportuns, auraient bien dû déceler l'erreur où l'on était, et ramener à une pratique plus conséquente. Car on a remarqué que, même en dépit de tous les éléments perturbateurs jetés plus ou moins au hasard sur divers points de l'organisme, dans le but de combattre le principe d'un mal, de diriger ou d'enrayer sa marche, si, par la rencontre fortuite d'un agent homœopathique dans les substances employées, vous n'avez pas provoqué une réaction curative, le travail morbide continue sa marche régulière, et sur un point tout autre et par un mode tout différent que celui que vous vous proposiez, la solution a lieu précédée d'un surcroît d'action organique plus ou moins manifeste qui l'annonce, et cela précisément au jour où une expérience à peu près constante a prouvé, depuis environ 3000 ans, que ce phénomène critique avait lieu aussi.

Que fait donc en réalité le médecin qui excite des

suppurations, des purgations, des sueurs, etc. etc., par les divers moyens susceptibles de le seconder dans ces vues, et comment s'opère la guérison obtenue sous l'influence ou pendant l'emploi de ces médications? L'*action* des organes où s'opèrent les sécrétions et excrétiens critiques, *le travail de la crise* proprement dit, me semble ici la chose importante et véritablement essentielle; et, sans pouvoir absolument nier, non plus que fixer la part quelconque peut avoir au résultat curatif l'évacuation de la matière des sécrétions, on peut dire que c'est là un phénomène tout-à-fait secondaire. C'est l'action vitale qui est essentiellement à considérer dans ce fait, non le produit matériel de cette action; car la crise s'opère fort souvent sans ce produit matériel; et, dans le très-grand nombre de cas où il est à peine possible de constater sa réalité, la maladie est tout aussi sûrement jugée que dans ceux où l'évacuation critique est des plus abondantes. Si donc il n'est pas plus permis de voir dans la matière évacuée quelquefois à l'époque des crises la cause de la guérison, que dans cette matière la cause de la maladie, et que l'action vitale éveillée, excitée sur le point où le mouvement critique a lieu, soit tout ce qu'il importe de considérer pour expliquer l'effet curatif qui résulte de ce mouvement, ce genre de crises rentre dans le cas des crises sans évacuations; et ce que nous allons dire de celles-ci et du mode d'action des médications imitées d'elles, est, au fond, applicable à celles-là.

La deuxième condition où ont été observées les solutions critiques a montré la possibilité des guérisons sans aucune de ces évacuations dont la considération et l'imitation grossière avaient, par déviation et corruption des idées primitives, donné, comme nous venons de le] montrer, naissance à la médecine humorale.

L'étude des propriétés vitales ayant conduit à ne voir dans toute irritation qu'une exaltation anormale de ces propriétés, il était conséquent de ne voir dans les phénomènes qui précèdent et accompagnent la guérison, sans aucune évacuation, qu'autant d'actions naturelles sympathiquement éveillées sur divers points de l'organisme où s'opère ainsi une heureuse diversion des *forces vitales en excès* sur la partie primitivement irritée; et de là est née la doctrine de la révulsion qui ne considère plus les évacuations qui avaient fixé l'attention des médecins observateurs de tous les âges, que comme *l'effet pur et simple et tout naturel du retour des organes à l'état normal* (1). Cette doctrine, si faussement nommée *physiologique*, est incontestablement la plus éloignée de la vérité; principes, conséquences, déductions, tout y est empreint du sceau de l'erreur; et si

(1) Il existe un mémoire publié par M. Olinet sous ce titre il y a environ 46 ans; mémoire dans lequel les prétentions de la doctrine dont il est l'expression sont patentes, et dont la vogue au temps de sa publication, tout-à-fait hors de proportion avec le mérite de l'ouvrage, était évidemment l'effet d'un zèle calculé au profit de cette doctrine.

elle n'a pas été la plus funeste dans ses conséquences pratiques, c'est qu'infidèle à son origine, elle a procédé dans ses applications d'après des principes véritablement autres que ceux qu'elle avoue et proclame comme siens: d'abord, comment a-t-on pu, sans difficulté, écarter la circonstance des évacuations dans l'appréciation des guérisons spontanées où ce phénomène s'observe? Comment cette matière, si intéressante dans l'esprit de la doctrine des crises, a-t-elle pu tout-à-coup et complètement perdre l'importance que jusque-là on lui avait accordée? Comment voir le retour pur et simple des organes à leurs fonctions normales dans ces produits tout-à-fait anormaux, dont la qualité, la quantité et les diverses conditions sous lesquelles ils se présentent *alors*, offrent, sinon la preuve d'un mouvement décrétoire, comme l'entendaient les médecins attachés à cette doctrine, celle du moins *d'un état morbide encore subsistant à un degré quelconque* dans les organes d'où ils proviennent? Ensuite, n'est-ce pas le fait d'une véritable irréflexion que d'admettre en principe que nos maux puissent résulter simplement de l'accumulation sur un organe de cette force ou propriété vitale destinée à protéger son existence, à assurer sa conservation? Et n'est-ce pas pour avoir confondu avec la puissance de réaction de nos organes, l'action nocive des agents extérieurs sous laquelle cette réaction se développe, que Barthès et quelques autres physiologistes ont été conduits à la reconnaissance de cette loi étrange par laquelle l'es-

*prit de vie soutient et détruit le corps organisé qu'il anime?* (*Eléments de la sc. de l'homme*, page 330.) Véritable aberration de notre entendement que cette conception bizarre qui nous présente les mêmes puissances tantôt comme les agents précieux de notre conservation, tantôt comme les instruments redoutables de notre destruction, s'armant soit pour nous défendre contre les atteintes des corps extérieurs, soit pour imiter ceux-ci et nous détruire à leur exemple.

Ce contre-sens dans l'interprétation de l'état morbide, étayé du fameux aphorisme : *duobus doloribus simul obortis, vehementior obscurat alterum*, offre la conséquence la plus erronée du fait le plus réel; et, comme mon opinion à cet égard pourrait paraître erronée elle-même, ou au moins paradoxale, je dois, avant de poursuivre, l'établir sur quelques observations nées de l'appréciation du fait dont cet aphorisme est l'expression.

De deux douleurs se faisant sentir en même temps, la plus forte empêche de sentir l'autre aussi vivement. Quel rapport réel peut-il y avoir entre le mode d'action des médicaments et cette observation? Il n'y en a point. Pour en voir un, il faudrait confondre le mal avec la douleur née du mal, la lésion avec le sentiment de cette lésion; il faudrait, en un mot, prenant une opération régulière de l'encéphale relative à une affection quelconque, pour cette affection elle-même, que le fait réel, c'est-à-dire que les désordres physiques locaux disparus-

sent devant la perception de ces désordres. Il semble qu'on ait tout exprès établi que l'*irritation*, mot par lequel on désigne toutes les lésions de nos tissus, n'est qu'une *exaltation vicieuse de la sensibilité*, qu'une exagération du sentiment dans la partie malade, afin de pouvoir, avec une apparence de raison, transformer l'aphorisme *duobus doloribus*, etc. en un principe de thérapeutique, et en déduire que, lorsque, sous l'influence d'une médication stimulante, on est parvenu à faire cesser l'affection contre laquelle on la dirigeait, on a opéré une révulsion, ou, pour parler le langage adopté, on a, opposant irritation à irritation, fait taire celle-ci par celle-là. Ainsi de même que les vérités, les erreurs se lient et s'engendrent mutuellement; ainsi, partant ici de l'interprétation erronée d'un fait réel de physiologie, nous voyons une erreur de thérapeutique fortifier et conserver en quelque sorte une erreur de pathologie dont elle était elle-même la conséquence. De deux douleurs nées en même temps, la plus forte affaiblit le sentiment de l'autre. Qu'est-ce à dire? que le cerveau ne pouvant avoir en même temps la perception distincte de deux douleurs, la plus forte est celle dont la perception domine. Il en est de même au moral; deux idées ne sauraient être en même temps suivies, quelque rapport qu'il y ait entre elles. Cette unité d'action dans toutes les parties d'un organe, s'observe même dans l'organisme en général, où deux actions un peu fortes ne sauraient avoir lieu en même temps dans deux organes distincts

et séparés sans que l'une, la plus forte, *ne nuise* à l'autre. Ainsi l'estomac digère mal lorsque le cerveau est fortement occupé, et *vice versâ*; ainsi une digestion pénible suspend ou trouble le travail curatif d'une plaie; ainsi, pourrais-je ajouter, loin que l'irritation d'un organe pût jamais être favorable à la guérison d'un autre organe, comme on l'entend, elle ne pourrait qu'aggraver l'état de celui-ci et en augmenter le trouble, s'il n'y avait dans ce fait qu'attraction de *vitalité* de la part du stimulant curatif et que ce fût *de cette manière* qu'il fallût interpréter son action. Sans doute, comme je le ferai observer bientôt, cette réelle attraction de vitalité vers un point plus ou moins éloigné de l'organe malade, cette soustraction à celui-ci d'une portion de sa force conservatrice, *cette atteinte* enfin d'un genre particulier portée à la conservation de l'organe malade, peut, dans l'esprit de la méthode homœopathique telle que je la conçois, n'être point absolument étrangère au succès des médications dites révulsives qui tient essentiellement à une autre cause; mais certainement ce n'est pas ainsi que l'entendent les médecins dits *physiologistes*. Nous y reviendrons. Il n'y avait donc pas plus de raison de fonder sur l'aphorisme ci-dessus la doctrine de la révulsion, que de n'attacher aucune importance à l'état particulier et *fort remarquable* des sécrétions, dans la considération des phénomènes vitaux dont elles sont le produit et qui coïncident avec la solution des maladies dans quelques guérisons spontanées. Dans le

premier cas, on a rejeté comme illusoire un fait réel; dans le second, on a reconnu comme fait réel une supposition tout-à-fait illusoire, et de cette double erreur devait naître un système de thérapeutique faux dans son principe et funeste dans ses conséquences (1). En un mot, dédaignant de chercher le procédé curatif de la nature dans l'observation de phénomènes qui pouvaient y conduire, on a vu le mal où il n'est pas, et le remède où il ne saurait être. Mais quelque vicieuses que soient les doctrines médicales allopathiques, il n'est pas plus douteux que l'on obtient des guérisons par les médications familières à ces doctrines, qu'il ne l'est que des masses de projectiles, je suppose, lancés dans l'obscurité,

(1) Faire de l'aphorisme cité un principe de thérapeutique, c'est proclamer comme conséquence de ce principe, entre autres erreurs pratiques, ces deux-ci : 1<sup>o</sup> que dans l'instant où une partie de l'organisme est en proie à une vive irritation, on tend efficacement à le soulager en l'accablant sur un autre point par une irritation plus forte encore ; 2<sup>o</sup> que lorsque par un moyen quelconque on est parvenu à annuler chez un malade le sentiment de son mal, on a effectivement guéri celui-ci. Or, quelques mois d'une pratique malheureuse ne manqueront pas de dissuader de la première erreur le jeune médecin de bonne foi que les fautes de ses devanciers et le vague d'un principe aussi général ne préserveraient pas d'en faire la règle de sa conduite. A cet égard, je rappellerai que Bichat, conformément à ce principe qu'on a déduit de ses propres écrits, ayant couvert d'un vaste vésicatoire la peau du ventre d'une personne atteinte de péritonite, fut réduit peu de temps après ce fatal essai, à chercher dans la pensée que sa malade serait certainement morte

sur des arbres chargés de fruits, ne puissent en atteindre et en faire choir un certain nombre. Or, si la révulsion que la nouvelle école physiologique prétend exercer sur les forces en excès, selon elle, dans toute maladie (comme les médecins des anciennes écoles pensaient l'exercer sur les humeurs), en opposition avec les faits et le sens commun, n'est l'imitation d'aucun procédé curatif de la nature susceptible de donner l'intelligence du mode d'agir de cette médication, cherchons donc ailleurs que dans les enseignements de cette doctrine le mode d'opérer de ses agents, et voyons comment il convient d'envisager le mode d'agir de ses moyens pour apercevoir le rapport de leur action curative avec le travail ou procédé curatif de la nature.

sans son emplâtre, quelque consolation au regret de le lui avoir appliqué. Quant à la seconde erreur, qu'une illusion à la fois bien douce et bien naturelle rend aussi chère au malade que favorable au médecin, et dont les effets immédiats feront long-temps passer sur les conséquences éloignées, la moindre réflexion ne suffirait-elle pas pour démontrer au malade aussi bien qu'au médecin, qu'une puissance quelconque agissant sur le cerveau d'une manière spéciale, peut, sans rien changer à l'état pathologique d'un organe souffrant, atténuer toutefois et suspendre même pour un temps sa douleur? Est-ce qu'un grain d'opium avalé pour calmer la violence d'une névralgie dentaire pour laquelle il est sans spécialité, a jamais guéri un pareil mal, bien qu'il en ait quelquefois suspendu le sentiment? Non, pas plus que la vue du dentiste prêt à opérer l'avulsion d'une dent douloureuse n'a guéri un pareil mal, dont sa présence toutefois, comme l'opium, et au même titre, a bien souvent aussi suspendu la douleur qu'il causait.

Il est inutile de dire que nous ne nous proposons ici de rechercher que *l'action dynamique* des agents thérapeutiques à l'usage de la doctrine dite physiologique, et non d'apprécier le mode d'action de *ses diverses médications*. Les unes, dans les cas les plus simples, n'ont d'autre objet que de rétablir l'organe irrité dans ses rapports naturels au moyen d'une sage diète. D'autres ont pour but d'éloigner du siège de l'irritation les causes qui l'ont produite ou qui peuvent l'entretenir, et de faciliter ainsi le retour de l'organe à son état normal. Ces cas sont ceux d'irritation légère, où la lésion locale ou primitive est peu profonde, et où les phénomènes sympathiques sont encore nuls ou peu sensibles. Dans ces cas, en effet, le surcroît d'activité, modéré toutefois, que l'organe a reçu de l'excitant insuffisant pour produire en lui une irritation plus profonde, suffit pour le mettre à même de réparer la lésion peu grave qu'il a soufferte, et de rentrer, sans autre secours, dans l'ordre accoutumé de ses fonctions. D'autres enfin consistent à opposer des moyens mécaniques à des lésions physiques pour rétablir, entre les organes, des rapports dont la cessation constituait la maladie. Or, je le répète, la manière d'agir des moyens propres à remplir ces diverses médications ne saurait être ici l'objet de nos recherches, spécialement dirigées sur le mode d'action des agents propres à modifier *dans sa vitalité* et à seconder dans ses efforts conservateurs tout organe actuellement atteint *d'une lésion vitale*.

Peut être, pour faire nettement comprendre le

mode d'action des causes ou circonstances sous l'influence desquelles une irritation peut disparaître, serait-il utile que je fisse précéder cette démonstration de considérations propres à mettre en évidence le caractère de l'irritation et ce qui constitue essentiellement cette lésion vitale, principe elle-même de toutes les maladies. Obligé de retrancher ici, à cause de leur étendue, ces considérations, qui ne peuvent être ni scindées ni abrégées, j'espère toutefois être compris ; et je renvoie, au besoin, pour la plus grande intelligence de ce que nous allons exposer, aux écrits de Lamarck dont l'opinion sur l'irritabilité peut à bien des égards servir d'introduction à celle que nous professons sur l'irritation.

Toute cause, susceptible par sa nature ou par la durée de son action, de troubler dans un organe l'harmonie de son action normale, et de porter ainsi atteinte à sa conservation, ne saurait être comprise dans la production d'un tel effet que par la supposition du développement par son action, dans l'organe qu'elle a atteint, *d'un principe* qui devient à son tour l'agent de tout ce qu'offre d'anormal l'état de cet organe, et auquel il faut ainsi rapporter tous les phénomènes de *l'irritation* qu'il peut présenter.

Cette lésion vitale consisterait donc dans l'accumulation sur l'un de nos tissus d'un principe que nous savons se développer en eux par le contact des corps, mais qui, tout évident et appréciable qu'il est par ses effets, échappe toutefois à nos sens et à nos moyens d'investigation, comme le calorique, la lumière, l'é-

lectricité, dont les effets sont étudiés avec plus ou moins de succès par les physiciens, qui cependant ne peuvent assigner à ces corps, envisagés dans leur essence, que des caractères spéciaux négatifs, tels que ceux d'être invisibles, impalpables, impondérables, etc. L'irritation consistant dans l'excès de ce principe, également inconnu dans son essence, dont l'accumulation sur un point de l'organisme y accroît, y accélère les mouvements ordinaires de la vie, et rompt sur ce point l'harmonie et l'équilibre d'action dont on a fait la condition de la santé, on ne saurait attribuer aux agents curatifs d'autre effet que celui de délivrer l'organe irrité de l'excédant de ce principe.

Il est des cas, et ces cas fixeront bientôt notre attention, où l'irritation, sans secours spéciaux, est promptement détruite, absorbée par la réaction qu'elle éveille et les *consensus* qu'elle fait naître : ce sont ceux où la cause excitatrice dont elle est le produit est faible ou peu nocive, ou bien lente et graduelle dans son action. Dans tous les autres cas, comment s'opère la guérison ?

L'état actuel de la médecine et celui de la physique elle-même, ne nous permettant point encore d'appliquer à la solution de ce problème les données précieuses qu'en grand nombre cependant semble nous offrir cette dernière science, nous nous bornerons aujourd'hui aux preuves déduites d'observations physiologiques spécialement.

Un fait constant, général et digne de toute notre attention, c'est la succession indéfinie d'actions dans

les diverses pièces de l'organisme; c'est ce cercle, cet enchaînement des fonctions entre elles, c'est ce rapport synergique qui établit entre les organes une mutuelle dépendance. Si l'on rapproche de ce fait le *consensus* observé entre les diverses parties à l'occasion d'une atteinte ressentie d'abord par l'une d'elles, et qu'on réfléchisse au but final ou seulement au résultat immédiat de cet ordre de choses, on verra qu'il a pour effet nécessaire de transmettre de l'organe qui entre en fonction à ceux qui vont y entrer, une légère excitation utile pour accroître leur activité et les préparer ainsi à l'espèce de lutte qu'ils auront bientôt à soutenir, et de diminuer en même temps l'action trop forte dont l'organe spécialement et directement excité, c'est-à-dire actuellement en fonction, eût été le siège, si l'excitation concentrée tout entière en lui (1) n'eût

(1) Lorsqu'une irritation, au lieu de s'étendre, de se répartir, de se dissiper en partie en se propageant de l'organe qu'elle a d'abord atteint à quelques autres, au moyen des *tissus conducteurs* que le principe irritant a dans l'organisme, se concentre et demeure fixée sur le tissu qu'elle a d'abord atteint, l'affection locale y est plus forte et plus tenace. Telle est la condition des maladies où l'on est privé de la ressource des mouvements critiques; telle est aussi la condition naturelle de l'irritation fixée sur un organe éloigné des tissus au moyen desquels se fait et s'établit cette répartition, ou qui sont eux-mêmes mauvais conducteurs du principe irritant, tels que les os et les tissus blancs en général, les tissus cornés, épidermiques, pileux, qui semblent destinés par la nature à protéger et *isoler* les corps qu'ils recouvrent, et sont en conséquence d'autant moins constitués pour leur transmettre une excitation, dont ils ont peut-être mission de les garantir.

perdu de son intensité en s'étendant à d'autres organes. Ainsi, et en vertu de lois respectivement différentes, le calorique et l'électricité tendent à l'équilibre dans les corps ; de même l'irritation tend à l'équilibre dans nos organes, et la propagation d'une excitation des uns aux autres n'est qu'un effet de cette tendance.

Nous voyons donc dans l'ordre naturel des fonctions en santé, l'excitation d'un ou de plusieurs organes se répandre, se répartir avec plus ou moins de promptitude aux autres organes dans des proportions diverses, selon l'intimité des rapports qui les unissent ; et, bien qu'il soit difficile d'exprimer avec précision jusqu'à quel point cette diversion, cette diffusion allège l'organe d'où part l'excitation, l'analogie et les preuves directes déduites d'une foule de faits pathologiques suffisent pour constater la réalité de cet allègement.

En faisant servir l'observation des phénomènes de l'état sain à l'intelligence des phénomènes morbides, on considérera les sympathies qui se développent à l'occasion d'une irritation, comme un effet de cette loi par laquelle le principe irritant tend à l'équilibre dans les corps animés, et l'on verra, soit dans la force absolue ou relative de son action immédiate, soit dans l'absence de conducteurs suffisants ou convenables, la raison de la localisation du principe irritant dont la diffusion sera désormais le but curatif des efforts de l'art comme de ceux de la nature. J'ai exprimé ailleurs comme un fait aussi réel au fond qu'il pourra

sembler extraordinaire, c'est la gravité plus grande localement des affections exemptes ou privées de phénomènes sympathiques; ce que je dis ici des sympathies, de leur cause et de leurs effets, est conforme à cette observation qui en est une conséquence. Combien ai-je été frappé au lit des malades, de la terminaison heureuse et quelquefois très-prompte de maladies, où se manifestait un ensemble de symptômes qui pouvaient faire craindre une issue tout autre! Combien surtout avons-nous été déconcerté de la terminaison rapidement funeste d'affections isolées et *privées* de tous phénomènes sympathiques, et dans lesquelles les malades, soit qu'ils se montrassent indifférents ou inquiets sur leur état, n'accusaient toutefois jusqu'à la fin que de simples malaises dont bien souvent ils avaient peine à préciser le siège! N'observons-nous pas tous les jours la consommation de certains organes s'opérer rapidement au milieu du calme de tous les autres? Voyez l'irritation sous le nom de scrofules, fixée sur des tissus évidemment mauvais conducteurs de l'irritation et peu propres, par conséquent, à s'en décharger en la propageant, détruire successivement toutes les parties de ces tissus, souvent sans la moindre émotion de ces portions non encore atteintes, et ne suspendre ou ralentir ses affreux ravages que lorsque, suppléant à l'impuissance inhérente à la nature de cette espèce de tissu, on est parvenu par l'art à diviser et affaiblir l'irritation qui en consume une portion, en l'étendant aux autres portions saines du même organe, au moyen de diverses

applications locales, ou en déterminant sur des points plus ou moins éloignés des sécrétions naturelles ou non qui, de même que la saignée naturelle ou provoquée dans l'inflammation, diminuent d'autant le travail des parties où l'irritation, auparavant concentrée, laissait accumuler ou faisait affluer exclusivement la matière de ces sécrétions. Voyez la gangrène frapper un organe, détacher un membre et dévorer de grandes masses au milieu du silence de toute sympathie. Voyez l'action rapide d'un projectile frapper de mort la partie qu'elle atteint, à l'insu bien souvent de celui qui a reçu le coup. Et, pour juger les deux effets opposés dans une seule et même observation, remarquez combien une ustion modérée cause plus de douleurs, fait naître plus de sympathies que l'action forte et subite d'un fer rougi à blanc. Considérez ces faits et une multitude d'autres analogues, et cherchez s'il se peut à les rapporter à quelque principe autre que celui où je crois en voir la source et l'explication. Je voudrais, si la nature des détails où il me faudrait entrer et leur longueur me le permettaient ici, ajouter à ces remarques des faits qui en confirmassent la vérité et l'importance ; je voudrais offrir dans leur entier l'histoire de quelques maladies dont le cours, depuis leur origine jusqu'à leur terminaison, nous présenterait dans l'absence ou la présence des phénomènes sympathiques, des chances relatives de durée ou de gravité ; dans l'absence de ces phénomènes aux époques ordinairement critiques, la cause d'une terminaison actuellement funeste, ou retardée jus-

qu'au moment où ce développement plus complet devient critique alors, c'est-à-dire établit dans les diverses actions organiques, une sorte d'équilibre par la répartition convenable de l'irritation jusque-là trop exclusivement concentrée sur un point de l'organisme. Sans me flatter de montrer ce mouvement de répartition toujours conforme à sa fin, toujours régulier, toujours renfermé dans les justes bornes où sa violence et sa direction plus ou moins irrégulières, dans les cas surtout de médications intempestives, ne compliquent et n'aggravent jamais l'état morbide au milieu duquel il apparaît, je trouverais dans l'analyse et l'interprétation de chacun des phénomènes dont se composeraient ces histoires, l'occasion de faire remarquer que ces phénomènes sont toujours dus à une répartition régulière ou non, trop lente ou trop prompte, égale ou inégale, brusque ou graduée, intempestive ou opportune, facile ou difficile, entière ou incomplète de l'irritation ; et, dans les cas mêmes de terminaison le plus complètement favorables des maladies par cette voie naturelle, je trouverais dans la considération de l'organisme en général et de l'état des divers organes en particulier, alors même que la guérison est consommée par une crise heureusement accomplie, la preuve irrécusable et confirmative que c'est à la répartition de l'irritation, c'est-à-dire de l'élément morbide, qu'est dû ce retour à l'équilibre de la santé. Il serait difficile, en effet, de ne point reconnaître l'effet d'une telle cause dans cet état d'irritabilité et de faiblesse générale que présente alors l'or-

ganisme, et dans ce *cachet morbide*, dont sont empreintes encore les sécrétions diverses qui, par leur quantité, leur qualité, leur aspect à peine normal, décèlent évidemment un reste de trouble dans l'action des organes dont elles sont le produit. Et puis la nécessité, dans cet état nommé convalescence, d'user des plus grands ménagements et de ne ramener le malade que par degrés à ses habitudes de santé, dans la crainte de dépasser la mesure d'action dont ses organes sont susceptibles alors, d'exciter une irritation sur l'un d'eux, et de rompre ainsi l'harmonie d'action et l'égalité de répartition de l'irritation récemment éteinte, auxquelles tient le calme dont jouit le convalescent ; cette nécessité, dis-je, de tant de précautions pour ne point exposer celui-ci à la reproduction facile et prompte alors des phénomènes morbides, serait notre complément de preuves. Du reste, ce que nous rappellerions des phénomènes critiques n'aurait rien de nouveau et serait en tout conforme aux enseignements de nos écoles. Cette doctrine sur les crises se rapporte à l'opinion la plus ancienne, la plus générale, la mieux accréditée en médecine. Personne n'a jamais contesté le but toujours critique de ces phénomènes ou manifestations sympathiques constituant les symptômes dont s'entoure et se compose une affection locale quelconque. Quelques médecins ont été accusés d'exagérer peut-être, dans leur opinion particulière, le rôle et l'importance de ces efforts ou mouvements conservateurs de la nature, mais aucun ne l'a nié hors dans des vues tout-à fait systématiques ; et cette doctrine,

qui remonte à l'origine de l'art, à laquelle se sont ralliés et qu'ont reconnue plus ou moins exclusivement tous les vrais législateurs en médecine, décèle par l'universalité de son adoption la réalité incontestable du fait sur lequel elle repose. A la vérité, chacun a compris ce fait à sa manière, chacun y a puisé les enseignements en rapport avec sa manière de l'envisager et de l'interpréter. Les uns se sont bornés à l'observer, craignant par une médication active de troubler sans utilité le travail de la nature; d'autres se sont proposé de l'imiter, de l'aider; d'autres de la suppléer même; et c'est vers ce but commun au fond, mais diversement poursuivi, qu'ont été dirigées ces médications insurrectionnelles, perturbatrices des différentes doctrines médicales confondues sous le nom de médecine agissante, par opposition à celles qui, attentives à tous les mouvements de la nature, et attendant avec confiance, dans une action plus ou moins absolue, le résultat de ses efforts conservateurs, ont été appelées doctrine expectante.

Si je m'étais proposé de caractériser les diverses doctrines qui ont à différentes époques régné dans la science, je dirais que celle-là était incomparablement la plus naturelle, la plus vraie, la plus sûre, qui, dans l'absence de toute médication spéciale, abandonnait à la nature la conservation de son ouvrage et jugeait n'avoir rien de mieux à faire qu'à observer la succession des phénomènes morbides, écartant seulement au besoin, pour assurer et faciliter la marche de la nature, tout ce qui pouvait faire obstacle à son cours,

ou contrarier le développement de ses efforts salutaires ; et bornant dès lors ses soins à régler par une sage diète, le régime de ses malades et à les soustraire, autant que possible, aux causes ou influences susceptibles de perpétuer le mal ou de l'aggraver. Mais il était dans les destinées d'une telle doctrine d'être incomplètement suivie, ou de ne l'être que de loin en loin par quelques hommes privilégiés, organisés pour en sentir les avantages. Le talent de l'observation n'est pas chose si commune ; et pour quelques hommes rares capables d'apprécier une telle doctrine et d'en faire la base de leur pratique, mille, dix mille autres devaient mieux trouver leur compte dans les hasards d'un empirisme aveugle ou routinier. La plus parfaite de ces doctrines est loin toutefois de la perfection. Si l'on peut reprocher à l'une l'imprudente assurance de sa marche dans des sentiers obscurs et scabreux ; la confiance exagérée de l'autre dans les seules ressources de la nature et son extrême réserve dans la voie où la nature semble l'inviter à la suivre, ne sont pas non plus exemptes de reproches. Mais ce qu'il nous importe de considérer et de constater ici, c'est le motif de l'activité de l'une et de la sécurité de l'autre ; c'est la réalité des mouvements conservateurs que les médecins de l'une et de l'autre doctrine ont reconnue plus ou moins explicitement ; or, c'est par là que tous les systèmes se rapprochent, se touchent, se confondent plus ou moins. En effet, ces symptômes nés d'une affection d'abord simple, isolée, locale ; les phénomènes sympathiques dont cette affection s'ac

compagne ; ces crises naturelles, hâtées ou provoquées par l'art, quel que soit l'aspect sous lequel elles se présentent , le mode par lequel elles s'accomplissent , qu'elles soient dépletives , excitatives , ou l'un et l'autre ensemble ; leur but final, leur procédé curatif ou le mécanisme par lequel elles opèrent, sont généralement et constamment un : ce but, c'est de dégager l'organe primitivement atteint, et de faciliter ainsi sa réaction ; ce procédé, d'affaiblir en la divisant, la répandant, la répartissant sur un plus grand nombre d'organes, l'irritation d'abord fixée sur un seul ; et tout cela c'est la révulsion ; la révulsion vers laquelle tendent, je le répète, les communs efforts de l'art et de la nature , qui n'exclut pas toutefois l'action conservatrice ou réparatrice locale rendue seulement plus facile et plus efficace au moyen de cette diversion salutaire de l'irritation qu'on opère par la révulsion.

Cette manière de considérer la révulsion pure du reproche d'absurdité à bon droit adressé à celle dans laquelle on la suppose s'exercer sur les propriétés vitales ou forces conservatrices de la vie, sauve en outre le praticien des conséquences funestes du principe *vehementior obscurat alterum* déjà si bien signalé à leur défiance par les déceptions constantes auxquelles il conduit dans ses applications rigoureuses. La prééminence, la dominance ou supériorité de l'action révulsive cesse d'être, en principe comme en fait, la condition de succès d'une telle médication ; et la convenance ou l'appropriation de cette action

à la diversité des cas qui la réclament, devient un principe bien plus vrai en même temps qu'un garant bien plus sûr de son efficacité. Mais quel sera le guide du praticien dans cette voie précieuse de la spécialité? La véritable réforme médicale est tout entière dans la réponse à cette question. Dans l'état actuel de la science, *en dehors de l'homœopathie*, existe-t-il entre tel agent révulsif dirigé sur tel organe, et tel état d'irritation qu'on pense amender ou faire cesser par son moyen, une condition de rapports qui puisse servir de règle dans l'emploi de cette méthode? En d'autres termes: y a-t-il entre le principe irritant, dans les divers états où on l'observe, selon le siège qu'il occupe, la cause qui l'a produit et celle qui l'entretient, et son degré d'intensité; dans les conditions diverses, en un mot, sous lesquelles il s'offre à nous dans tous les cas morbides, et les révulsifs divers spéciaux ou appropriés à ces états divers, des rapports dont la connaissance puisse éclairer dans leur application? . . . . Dans une science pratique comme la médecine, l'importance et l'utilité d'un principe consistent entièrement dans la facilité et la sûreté de son application. Il est nul ce principe, ou de nul intérêt, tant qu'il demeure dans le vague de l'abstraction et des généralités. Or, où sont les observations pratiques qui aient déterminé avec assez de précision les rapports des divers états morbides avec les médications spéciales correspondantes pour permettre d'établir en loi la raison connue de ces rapports? Que possédons-nous à cet égard si ce

n'est des notions générales fondées sur les traditions de l'empirisme modifiées dans leur application à la pratique d'après des *théories diverses* plus ou moins *restreintes* ou *incomplètes*? Sans parler même de la presque absolue nullité de nos connaissances à cet égard, de l'action des médications internes proprement dites, ne sommes-nous pas réduits à avouer, en conscience, l'incertitude désespérante des connaissances que nous croyons les plus positives sur l'emploi, *comme spéciaux*, des divers agents rubéfiants ou vésicants que, sans mesure comme sans discernement précis, nous voyons prodiguer par les médecins de toutes les écoles.

Si le principe irritant étant un, conservait cette unité de caractère dans les diverses conditions où il se trouve soumis; que la différence des tissus de l'organisme qu'il peut affecter, ne changeât pas essentiellement sa manière d'être, comme elle change la manifestation extérieure ou sensible par laquelle il se révèle à nous dans ces conditions diverses; et qu'enfin l'irritation comparée, je suppose, à l'électricité, pût être envisagée simplement comme le développement de ce principe sur un point quelconque de l'organisme; si l'idée de ce rapprochement, fortifiée par les circonstances susceptibles de lui donner quelque vraisemblance ou d'en justifier au moins la supposition, permettait de considérer la manifestation du développement de ce principe *devenu sensible sur ce point, comme l'effet de la cessation de l'équilibre de ce principe dans notre économie*; et que les agents

médicamenteux par lesquels on fait cesser cet état de choses, n'eussent d'autre objet et d'autre effet que de rétablir dans l'organisme l'équilibre *hors duquel seul se manifeste l'état morbide* : alors le mot *excitation*, prenant en thérapeutique le même sens qu'il a en physique où il exprime l'état d'un corps où se manifestent les phénomènes électriques, on pourrait voir un rapport entre les conditions spéciales nécessaires dans les corps pour que l'électricité s'y développe ou puisse y être développée, et les conditions de spécificité des agents thérapeutiques : on verrait quelque probabilité à ce que l'état d'*excitation* où se trouve le tissu sur lequel on a dirigé l'action du médicament, devînt la condition du rapport qui existe alors entre lui et celui qu'on veut influencer, et à ce que l'action médicatrice, ou l'effet curatif résultant de ce rapport, consistât soit dans la transmission par le moyen des nerfs ou de tout autre intermédiaire approprié, du principe ou excès sur le point irrité, au tissu convenablement *excité* pour que cette transmission ait lieu; soit (lorsque surtout la médication a produit une action plus ou moins générale) dans la division, la dispersion, la répartition de ce principe en excès sur un point aux diverses parties de l'organisme *mises en état de s'en charger*; soit, si l'on voulait rattacher davantage encore ces explications aux lois connues qui président aux phénomènes électriques, dans la combinaison des deux principes mutuellement altérés, et dans *leur neutralisation par la production du fluide naturel*; soit

dans la réunion de plusieurs de ces modes à la fois ; soit enfin dans quelque autre mode d'action soumis à des lois plus particulières à l'organisme animal. Si toutes ces suppositions, qui du reste n'excluent point la condition de spécialité entre le principe irritant et ses modificateurs, mais qui pourraient étayer jusqu'à ce point une doctrine thérapeutique fondée sur l'état d'unité du principe morbide, avaient ce caractère positif qui leur manque pour pouvoir absolument compter sur les déductions qu'on voudrait en tirer, on concevrait la prétention de pratiquer la médecine avec quelque confiance au milieu de cette espèce de cahos où toute excitation thérapeutique semble confondue, en ce sens qu'elle n'est distinguée par aucun caractère précis qui permette d'en régler l'emploi ou l'application, et que le choix qu'on peut faire des agents qui la provoquent, comme le tissu où il convient de diriger leur action semble indifférent ou de peu d'importance, tant sont vagues et mobiles les notions empiriques qui dirigent diversement chaque médecin sur toutes ces choses ; on concevrait encore la prétention de ne voir dans un vésicatoire, dans un cautère, dans un *exutoire* (mot qui caractérise admirablement le vague des doctrines où il exprime généralement un dépouillement ulcéreux provoqué par l'art *sur un point ou sur un autre* et entretenu *par un agent quelconque*), qu'un moyen toujours identique d'attirer sur le point de son application les effluences d'un principe en excès sur quelque autre partie de l'écono-

mie; de voir celle-ci se décharger sur ce point, aussi facilement, aussi utilement, aussi bien, dans les conditions quelconques du choix de l'agent et du lieu de son application, et cet ulcère artificiel devenir, dans tous les cas, un moyen également commode et efficace de rétablir et de maintenir l'équilibre du principe irritant chez les personnes où cet équilibre a cessé, et chez celles qu'un état de débilité et d'irritabilité général dispose par la moindre cause, à la concentration morbide de ce principe sur quelque partie de leur organisme. Mais en attendant que ce côté de la thérapeutique ait été l'objet d'une attention spéciale et d'observations capables de donner quelque importance à cette manière de considérer les choses, de quelle précision pouvons-nous nous flatter, à l'égard même de ce genre de médication; celui de tous qui semble le moins mal se prêter aux abstractions des doctrines régnantes? Est-il un seul cas, parmi le grand nombre de ceux auxquels nous l'appliquons, où nous puissions pronostiquer son succès fondé par la connaissance des conditions relatives de l'agent employé, avec celles où se trouve l'organe malade dont il doit modifier l'état actuel? Qu'a acquis la science médicale sous ce rapport, depuis que Bichat, bornant notre savoir en thérapeutique à la connaissance des effets matériels des médicaments, a affirmé, sans jamais avoir été démenti depuis, que nous ne *savions rien* sinon que les purgatifs purgent, les vomitifs font vomir, etc.? Hélas! pas grand'chose; rien peut-être.

Le dénuement, les fausses richesses et l'incohérence qu'il reprochait à la science peuvent motiver encore aujourd'hui de semblables reproches. On peut dire pourtant que depuis son origine la science est en possession des éléments ou données propres à la solution du grand et important problème de la thérapeutique. Le premier coup-d'œil attentif jeté sur le mécanisme des fonctions en santé, sur les phénomènes de l'état morbide, sur la marche et l'issue des maladies abandonnées à la nature, sur le travail de la force vitale ou puissance organique dans ses rapports généraux avec les corps extérieurs, et dans les conditions diverses où les corps qu'elle anime et soutient peuvent être placés, a, de toute ancienneté, révélé en nous l'existence d'une force protectrice de la vie sans cesse en lutte pour notre conservation. Depuis non moins de temps, l'observation des efforts critiques dans les maladies a fait surtout considérer ce travail comme le résultat de l'action de cette force protectrice et conservatrice de la vie. Mais c'est là, c'est au moment où, quittant le champ de l'observation, on s'est mis à raisonner pour déduire des faits, la raison de ces faits, la loi qui les régit et les règles de leur application à la pratique médicale, qu'est survenue la confusion, et cette suite interminable de discussions pitoyables, scandaleuses dont le tableau formerait sans contredit une des pages les plus curieuses et les plus instructives de l'histoire de l'homme et de ses misères. Mais dans ces débats, quelles que soient les erreurs qu'ils aient successivement

consacrées, l'opinion la plus considérable, celle que n'ont jamais repoussée les médecins mêmes qui n'en faisaient pas la base de leurs systèmes, a été toujours celle qui, procédant de l'idée que la nature intelligente et active autant qu'intéressée dans la conservation de son œuvre, était au fond de toutes nos médications, la véritable puissance curatrice; que le médecin en conséquence ne pouvait jamais être que le ministre de cette puissance supérieure, *medicus naturæ minister*; que son office principal, en cette qualité, devait être d'observer, d'étudier sa marche, de la suivre, de l'appuyer et de l'aider dans la direction où elle tend. Mais ici encore quelle immense place occupent dans l'histoire des arts, les meilleurs moyens d'administrer selon le vœu de cette puissance supérieure, de la seconder dans ses propres tendances?..... Quoi qu'il en soit toutefois des opinions diverses plus ou moins erronnées ou vraies sur cette matière, il n'est pas moins constant que la pensée commune, générale, universelle des médecins de toutes les époques, depuis l'origine de l'art jusqu'à nous, est que s'il existait un moyen connu d'aider la nature dans ses efforts conservateurs, et de placer l'organe malade dans la condition la plus favorable à l'efficacité de ses réactions, on pourrait regarder comme résolue la grande question si souvent agitée en thérapeutique; on aurait comblé ce vide décourageant qu'ont signalé et cherché à remplir tant de médecins célèbres.

Jusqu'ici, ce nous semble, nous avons marché

dans la même voie que les médecins de toutes les doctrines, en ce sens que nous avons reconnu les trois grands faits-principes qui ont fixé l'attention aux diverses époques de la science, et qui, de nos jours même, ont rallié l'opinion du plus grand nombre de médecins de notre époque comme des médecins les plus illustres de l'antiquité. En effet, quelles opinions remarquables n'embrassent point dans leur généralité les doctrines des crises de la réaction, de la révulsion ? Seulement la manière de considérer et de comprendre les mêmes faits diffère et donne à nos convictions, semblables au fond, un motif différent.

Sans répudier le plus petit héritage que la science doit à nos devanciers, et même en nous aidant de leurs travaux pour aller plus avant, arrivés ensemble vers ce point de notre carrière commune où l'absence d'appui et de lumières arrête notre marche, l'un de nous nous appelle dans la voie nouvelle que ses recherches plus heureuses lui ont permis de découvrir ; et nous dédaignerions l'appui qu'il nous offre ! et nous refuserions, au flambeau qu'il nous présente, de sortir de ce labyrinthe où la science erre, tourne et s'agite sans résultat depuis les longs siècles de son existence ! C'est cela pourtant, rien que cela qu'a fait l'allopathie jusqu'à ce jour, à l'égard de l'homœopathie. Qu'opposer cependant à ce résumé d'observations portant sur les faits les plus évidents, les mieux constatés, et les plus généralement reconnus, et au raisonnement si simple qui en est la consé-

quence? Nos organes, au moyen des forces que la nature leur a départies et de l'excitation que ces forces trouvent dans la cause même des désordres qu'ils nous présentent dans l'état morbide, peuvent, au bout d'un certain temps nécessaire au succès de leurs efforts, rentrer spontanément dans l'ordre régulier de leurs fonctions. Ce temps nécessaire, proportionné à l'intensité des désordres, *n'est que de quelques instants si l'excitation qui les a produits est faible*; et, dans le cas contraire, se compose de périodes plus ou moins longues, selon une multitude de circonstances qui peuvent influencer sur cette durée, périodes pendant lesquelles les efforts conservateurs ou curatifs de la nature, autrement dit *ses voies et moyens nous sont révélés par les symptômes*. En cas d'insuffisance ou d'inertie de ses efforts, comment l'art peut-il donc utilement *la seconder en l'imitant*? Conformément à ce que l'observation nous révèle sur la cause des guérisons spontanées et des circonstances ou conditions les plus favorables à celles-ci, deux choses sont à faire pour cela; deux choses ni plus ni moins: stimuler par une excitation aussi faible que possible l'organe dont la lésion primitive est l'origine des désordres observés; développer suffisamment les symptômes par lesquels la répartition de l'irritation tend à s'effectuer; et, pour remplir cette double indication, faire choix d'un agent *spécial*, c'est-à-dire susceptible par ses effets connus de reproduire certainement tous les symptômes (1) dont l'ensemble

(1) L'effet curatif de cette reproduction des symptômes peut

compose le tableau de la maladie, et ainsi, de suivre les traces de la nature et de soutenir ses efforts en l'imitant dans ses voies et moyens ; et enfin, cet agent étant trouvé, porter ses éléments constitutifs à leur plus grand état de division, afin de l'administrer à la plus faible dose possible. Or, telle est l'homœopathie dans son principe, dans ses déductions, dans ses moyens ; telle est cette science, présent inestimable offert à l'humanité par l'immortel auteur de la *Pathogénésie*.

Ainsi nous voyons tout ce que renferment de vrai, de positif, de consacré par l'expérience, les doctrines médicales allopathiques dans lesquelles nous avons été élevés, se concilier avec l'homœopathie, et rallier à celle-ci toutes ces doctrines. Ainsi nous voyons

être conçu dans tous les modes d'interprétation de l'action curative homœopathique : l'un de ses modes d'opérer, semblable à celui auquel est dû le tableau présent de la maladie, pourra résulter de l'aggravation de l'irritation dans son siège primitif d'où, par la même voie qu'elle a suivie d'abord, elle se propagera aux divers organes secondairement ou sympathiquement atteints. L'autre mode pourrait être le fait d'un agent susceptible de produire les symptômes, non par voie de génération comme dans le premier, mais directement en affectant par des vertus spéciales les organes mêmes, siège des symptômes ; comme aussi, mais sans que cela soit absolument nécessaire, l'organe siège primitif de l'irritation. Cette interprétation de l'action curative homœopathique *par la révulsion* donne l'intelligence d'un fait réel et difficile à concevoir autrement. C'est la guérison possible d'une maladie au moyen d'un agent sans action spécial sur l'organe primitivement et principalement atteint, sur le siège du mal en un mot.

l'homœopathie qui répond à tout en thérapeutique, répandre sa lumière sur tout ce qui se rattache à cette partie la plus importante de l'art de guérir, et se recommander à notre adoption autant par sa partie spéculative dont l'étrangeté apparente a soulevé contre elle tant de *répugnances*, que par ces faits évidents, certains, sur lesquels cette étrangeté des principes n'a pas peu contribué sans doute à déverser le ridicule dont elle était l'objet. Ainsi *l'action curative*, considérée par le côté qui semble de tout temps avoir le plus généralement fixé l'attention, et le plus communément servi d'objet ou de but à l'imitation des pratiques médicales, est la même pour le médecin naturiste qui *attend* la solution de la maladie qu'il observe, la même pour le médecin polypharmaque de quelque nom que soit parée la doctrine à laquelle il appartient, qui, pour hâter cette solution, toujours actif auprès de ses malades, leur prodigue ses drogues et ses moyens divers. Du point de vue où nous nous sommes placés pour juger et apprécier *l'action curative*, nous voyons nettement dans cette action l'unité au fond des moyens comme du but que se proposent les diverses doctrines thérapeutiques; nous concevons les guérisons qu'elles obtiennent et le mécanisme d'action semblable de leurs moyens divers. Mais ce que nous voyons aussi, c'est que, marchant au flambeau des principes homœopathiques et de la pathogénésie, on arrive au même résultat plus sûrement, plus vite et mieux; et ce que nous ne pouvons concevoir, c'est qu'on s'obstine à fermer les

yeux à ces résultats évidents et certains ; c'est qu'oubliant les chances différentes mais toujours fâcheuses auxquelles est exposé un malade qu'on livre au hasard de médications actives et variées, ou qu'on abandonne aux déviations possibles et trop fréquentes de la nature pendant les longues périodes dont elle a souvent besoin pour arriver sans secours à la solution qu'on attend d'elle seule, on ne comprend pas tout ce qu'il y a à gagner de satisfaction pour le médecin et de garantie pour le malade, dans l'emploi de la méthode de traitement par les agents spéciaux de l'homœopathie.

Jamais système a-t-il paru plus complet dans son ensemble, plus tranché dans ses différences avec les systèmes qu'il devait renverser, plus radical dans la réforme qu'il était appelé à opérer, que l'homœopathie par rapport à la science médicale ? Et bien, pour notre propre compte du moins, loin de voir dans ces caractères qui distinguent et élèvent l'homœopathie au-dessus de toutes les autres doctrines médicales, un motif absolu d'exclusion et d'interdiction pour celles-ci, nous sommes heureux de pouvoir signaler en elles avec l'homœopathie, des rapports réels qui justifient jusqu'à ce point la pratique des unes et des autres, et qui expliquent également leurs succès. Ce n'est point toutefois, comme on pourrait le croire, dans un but de pur prosélytisme et *pour tendre la main aux amours-propres* qui se noient, que nous recherchons les points de contact de l'homœopathie avec les autres doctrines médicales ; mais parce qu'en effet telle est

notre conviction personnelle, et que dans notre pensée, loin de rapetisser les proportions et le mérite de la doctrine nouvelle qui a notre foi, c'est la grandir aux yeux de tous comme aux nôtres que de montrer ses rapports avec tout ce qui dans les doctrines qui l'ont précédée porte le caractère irrécusable de la vérité ; c'est donner à sa nouveauté la sanction des temps, l'autorité d'une opinion universelle ; c'est, si je puis ainsi dire, intéresser à notre doctrine les siècles écoulés, et ajouter à la solidité des bases sur lesquelles elle repose, la force qu'elle pourrait trouver encore dans la tradition.

Il n'y a pas jusqu'aux susceptibilités de l'école physiologique que l'homœopathie, elle aussi physiologique par excellence, fidèle et docile aux enseignements des faits, ne soit disposée à partager avec cette école. Ainsi, après de longues observations et méditations dirigées dans des vues tout-à-fait opposées, je me sens aujourd'hui tout prêt à abjurer l'erreur qu'il peut y avoir à ne considérer la guérison que comme le fait exclusif de *l'action directe* de l'agent médicamenteux sur l'organe primitivement irrité, source première des symptômes constituant l'état morbide actuel, et à prendre fait et cause, au besoin, pour *l'action réulsive* comme je l'entends, contre l'homœopathie qui la nierait. Il nous semble en effet voir quelque chose de direct dans l'effet opéré sur l'organe siège principal et primitif de l'irritation, par la répartition de celle-ci sur d'autres organes ; il nous semble que le dégagement, que l'allègement que l'organe primitive-

ment irrité en reçoit, et au moyen duquel la somme d'irritation qui l'accablait se trouve aussi réduite à la mesure *d'irritation faible ou légère* compatible avec l'efficacité de ses réactions, pourrait suffire, dans bien des cas, pour expliquer ce qu'il y a de direct; ce qu'il peut ou doit y avoir de direct dans l'action révulsive, sans être obligé pour comprendre l'effet curatif de cette action de le chercher toujours dans une action locale autre que celle-là. Cette manière d'envisager les choses ne déclinant aucune des circonstances ou conditions dont il est nécessaire de tenir compte pour l'intelligence de l'action curative homœopathique en général, me paraît exacte à ce titre, et précieuse en outre en ce que : 1° elle explique les guérisons possibles par l'atteinte des symptômes seuls, c'est-à-dire par des médicaments qui, sans rapport dans leurs effets pathogénétiques, avec la lésion primitive ou principale, ne représenteraient que les symptômes ou effets sympathiques nés de cette lésion; 2° qu'elle aide à comprendre un grand nombre de guérisons ayant lieu avec calme et sans réaction apparente et bien sensible vers l'organe où siège le mal; 3° qu'elle donne l'intelligence de ce fait pratique qu'il n'est pas possible de ne point reconnaître lorsqu'on a observé et noté avec soin les résultats divers obtenus par le traitement homœopathique des maladies aiguës, savoir l'efficacité souvent prompte et immédiate des agents employés au début d'une affection composée alors d'un très-petit nombre de symptômes qui avortent à l'instant, ou bien de ceux administrés

dans le temps de l'apparition des symptômes ou phénomènes critiques qu'ils hâtent, développent et complètent heureusement; le peu de succès, hors ce temps, des agents qui, dans l'absence des signes ou symptômes spéciaux par lesquels se manifeste le *quò natura vergit*, voient la condition de leur efficacité réduite et subordonnée, en quelque sorte, à l'éventualité de la rencontre de cette voie nullement ou imparfaitement dessinée alors, par laquelle la nature tend à la guérison; résultats divers qui confirment eux-mêmes le principe dont ils sont la conséquence; 4° qu'elle éclaire et justifie, comme provocation opportune de mouvements critiques avec évacuation d'une sécrétion quelconque, ces guérisons réelles bien que rares cependant (mais considérées dès lors comme possibles par nos agents homœopathiques), résultant d'une excrétion, *effet matériel* primitif ou secondaire du médicament administré. J'ajouterai que de quelque manière qu'on considère et qu'on interprète le mode d'action curative des phénomènes révulsifs, cela ne change rien à l'interprétation du mode d'action des agents homœopathiques qui ont l'effet de les exciter ou de les produire. A tous ces titres, je propose en conséquence cette interprétation de l'action révulsive qui se recommande à notre examen comme répondant à toutes les circonstances ou conditions curatives, sans exclure l'action directe, l'action curative spéciale, celle qu'on entend ordinairement par *action homœopathique*, et dont nous allons maintenant rechercher le mécanisme ou mode d'opérer, dans

l'imitation de ce que nous offre de plus positif la nature à son égard.

Il est un mode de guérison spontanée, le plus prompt, le plus immédiat de tous, lequel, de même que les cas morbides où on l'observe, ne s'accompagne d'aucun phénomène saillant, et, pour cette raison sans doute, a peu fixé l'attention, et n'a offert à la thérapeutique rien qui fût digne d'être imité par elle. On n'y a vu qu'un fait sans intérêt; à tel point qu'on n'a décoré d'aucun nom les maladies susceptibles d'une résolution aussi prompte et si complète, et qu'on ne leur a pas même fait l'honneur d'une place dans ces grands cadres physiologiques où l'on a placé tant de choses! C'est la résolution de l'irritation à son plus faible degré.... Soit que la disparition rapide du mal dans ce cas n'ait pas permis de croire à sa réalité et de l'observer, soit que par sa faiblesse il ait paru sans importance et peu digne d'attention, son mode de guérison ou de résolution spontanée n'a été l'objet d'aucune étude. Pour nous homœopathes, ce mode de guérison est celui qui nous semble le plus important à considérer, comme le plus simple, le plus prompt, le plus immédiat, et, à ces titres, le plus capable de nous éclairer sur les autres. A nous du moins il nous a paru celui qui explique le mieux l'homœopathie, celui qui rend le mieux raison des conditions diverses de cette médication, le véritable *mode principe*, le type de simplicité et de perfection que l'art doit se proposer pour modèle.

Ces cas de guérison véritablement spontanée, re-

marquables par la résolution prompte, actuelle, immédiate et cependant complète de l'irritation, sont ceux où l'irritation est peu intense. Il n'est pas possible d'indiquer même approximativement le degré où une irritation peut se résoudre ainsi d'elle-même sans passer à l'état inflammatoire; la diversité des constitutions plus ou moins favorables à ces sortes de résolutions rendrait de tels calculs tout-à-fait impossibles ou inexacts : ainsi chez certains sujets où l'assimilation et l'hématose sont languissantes; dans cette cachexie principalement que Bordeu appelait aqueuse, une surface irritée devient infailliblement et presque immédiatement un centre de fluxion humorale, un ulcère; tandis que pour ceux chez qui l'assimilation est active, l'hématose abondante et riche, le tissu cellulaire développé, ferme, rénitent, une résolution prompte efface bientôt jusqu'aux traces de l'irritation. C'est pour cette raison que certains excès, source d'irritations diverses pour les premiers, se résolvent chez les autres dont la constitution est riche et puissante, soit par la réaction à laquelle peut aisément fournir un tel sujet, soit par la répartition au tissu cellulaire ambiant qui s'érige et se gonfle agréablement sous cette influence, et à la peau dont le coloris en reçoit un nouvel éclat.

Nous disions que pour qu'une résolution spontanée ait lieu, il faut que la lésion soit peu grave, peu profonde, ou que la cause qui l'a produite ait été lente et insensiblement progressive dans son action, circonstances fort remarquables, toutes simples et naturelles.

qu'elles puissent paraître, et que nous apprécierons bientôt. Mais enfin, quelque faible, quelque légère qu'on suppose l'irritation, dès lors qu'elle constitue une perversion de l'état normal, on ne peut concevoir le retour de l'organe irrité à cet état sans une réaction de sa part, réaction que nous devons supposer être un accroissement proportionné de l'action normale ou de la puissance vitale qui suffit à l'état de santé. Or, cette réaction curative dont les effets, ici, sont à la fois si prompts, si faciles et si sûrs, quel est l'agent qui l'a provoquée? C'est un agent essentiellement nocif, toujours, puisqu'il a un instant par son action rompu l'équilibre de la santé dans la partie sur laquelle il a agi, et qu'il a constitué cette partie dans un état morbide. Je dis que c'est sous l'influence de l'agent pathogénétique que la réaction curative a eu lieu, parce qu'il n'est là aucune autre circonstance à laquelle on puisse rapporter le phénomène de la guérison qui arrive alors spontanément. C'est donc bien incontestablement sous l'influence d'une cause ou puissance nocive que les forces conservatrices s'élèvent au-dessus de leur type habituel, puisque dans ce cas de guérison spontanée, la lésion elle-même, ou l'agent pathogénétique dont elle est l'effet, est le seul modificateur de l'action vitale auquel il soit possible d'attribuer la guérison. Or, si vous aviez à qualifier l'agent curatif dans ce cas de guérison spontanée, l'appelleriez-vous *homœopathique*? Quelle signification aurait alors ce mot? Voit-on quelque rapport *homœopathique* entre un *agent nocif* quelconque et le *tissu organique sain*

dont il va pervertir l'action normale? ou plutôt, ne voit-on pas bien clairement à cette heure que la prétendue *loi homœopathique* n'a véritablement rien de ce qui caractérise une loi comme on l'entend, rien d'absolu, de primordial, d'universel; que c'est un fait tout relatif à l'état morbide et tout particulier à la thérapeutique; que la constance de ce fait dans les conditions où il peut se reproduire, justifiant si l'on veut son érection en *loi*, n'oblige pas moins à rechercher plus haut un fait ou une loi supérieure plus générale dont il relève, pour s'élever ou arriver à l'intelligence de son mode de production. Si, dans ce cas, il n'est pas permis de voir dans la lésion susceptible d'une guérison spontanée très-prompte, autre chose qu'un agent nocif pur et simple, qu'un agent nocif dont l'action est à la fois légère, directe et spéciale; c'est-à-dire qui réunit toutes les conditions de la puissance curative par excellence; pourquoi n'en serait-il pas de même du principe d'action de tout *agent curatif*? Pourquoi, par la plus simple comme par la plus naturelle induction, ne reconnaîtrait-on pas que c'est cette action nocive qui fait le fonds de toute action curative, et que c'est d'elle en conséquence que procède, comme de son principe, l'action curative homœopathique qui, dans son action directe, n'est qu'une action nocive, spéciale, opérant comme je l'ai exprimé plus haut? Il n'y a en effet ici que l'action nocive toute nue, et dégagée de la circonstance *d'analogie d'action*, qui, à l'égard des vertus de l'agent homœopathique proprement dit, peut,

jusqu'à un certain point, justifier ou expliquer l'illusion qui nous fascie dans l'interprétation de son mode d'opérer.

Si, loin qu'il soit possible de reconnaître et d'admettre ici *l'entité homœopathique*, nous devons voir dans le fait des guérisons spontanées, la preuve confirmative de l'erreur où sont ceux qui croient à cet entité comme puissance curative; peut-être, dans l'appréciation de ce fait, ne verra-t-on pas sans intérêt, le rapport existant entre les circonstances au milieu desquelles il est produit et qui peuvent en être considérées comme la condition, et les conditions auxquelles l'homœopathie a été conduite à réduire ses agents dans la préparation qu'elle leur fait subir, pour être efficacement applicable à sa pratique; je veux dire le rapport de la faiblesse et de la progression lente de l'action nocive qui permet la réaction prompte et efficace dans les guérisons spontanées avec l'atténuation obligée de l'agent homœopathique pour pouvoir compter sur cet effet curatif. Je dis que peut-être il faut prendre en considération cette analogie: et ce qui semble donner une nouvelle importance à cette considération, c'est cet autre rapport également remarquable entre les effets résultant de l'action d'une cause nocive trop énergique ou trop rapide pour que la guérison spontanée puisse avoir lieu immédiatement, et les effets *également non curatifs* d'un agent bien homœopathique *trop fortement dosé*. Il semble en effet qu'il y ait une condition à laquelle soit subordonnée toute réaction organique

pour être efficace ; c'est que l'action nocive qui la sollicite soit assez faible pour ne point empêcher, paralyser dans ses développements la puissance qui doit fournir à cette réaction. On dirait même que l'observation de ce fait est susceptible d'être généralisée et que, de même qu'une multitude d'autres faits analogues, dont il est permis du moins de le rapprocher, il est soumis à une loi constante, générale, qui les régit tous également. Ainsi, une pièce de bois, qui eût rompu sous une charge déterminée, pourra supporter un poids bien supérieur si l'on observe une gradation dans l'augmentation successive des diverses fractions dont en définitive doit se composer le poids total ; ainsi une plaque d'aimant, qui d'abord avait peine à retenir le poids d'un gros, finira par soutenir celui d'une once, si, par une augmentation graduelle du poids primitif, on permet à sa puissance attractive de surmonter les résistances auxquelles d'abord elle cédaient ; ainsi un corps élastique soumis à l'épreuve lente et graduelle d'une puissance qui tend à donner un grand développement à sa force propre, oppose une résistance efficace à cette action progressive dont la somme l'eût accablé si elle eût eu lieu en masse et subitement ; comme on voit la puissance musculaire s'élever, par un exercice dont la progression est lente et insensible, à des résultats qu'elle n'eût jamais pu atteindre sans cette progression. C'est sans doute aussi à cette facilité avec laquelle s'établit l'équilibre entre la réaction de nos organes et l'action des modificateurs avec lesquels ils se trouvent en rapport qu'est

due, lorsque l'action de ces derniers est faible ou graduelle dans sa progression, ce phénomène remarquable, ordinairement rapporté à l'habitude, lequel consiste dans l'annulation, au bout de quelques moments d'une impression d'abord plus ou moins vivement sentie. En effet, l'équilibre une fois rétabli, l'organe est dès-lors comme dans son état normal; l'impression ressentie au début de sa réaction s'efface. C'est le cas absolument de la résolution spontanée d'une irritation par cause légère; c'est celui de toute guérison par un agent homœopathique dont le procédé curatif n'est qu'une imitation de ce mode naturel de guérison. Seulement, il pourrait encore sembler obscur que quel que soit le point de départ de la réaction, c'est-à-dire, quel que soit l'état, malade ou non, de l'organe soumis à une excitation légère, mais toujours spéciale ou appropriée, son retour à l'état normal par le fait de la réaction que cette *excitation légère* éveille en lui, soit le résultat de cette excitation. Mais que l'on ne perde point de vue que la santé est un état tout-à-fait relatif dont la condition essentielle gît dans l'équilibre entre l'action des excitants de nos organes et la réaction de ceux-ci; que l'agent homœopathique qui, eu égard à sa ténuité, élève, sans presque ajouter à l'oppression de l'organe malade, la réaction de celui-ci au point de rétablir l'équilibre entre elle et la puissance morbide sous laquelle, jusque-là, elle avait été accablée, remplit exactement cette condition; et qu'ainsi la modification opérée dans l'état de cet organe malade est, à la différence près du titre ou de-

gré, un véritable état de santé (puisqu'on a rendu à cet organe l'équilibre qui constitue cet état) tout aussi bien que celui qui finit la résolution prompte et facile d'une irritation légère développée dans un organe sain momentanément enlevé par elle à son état normal. On peut voir par là comment une excitation assez forte pour constituer l'organe qu'elle a frappé dans un état d'irritation plus ou moins grave, tout impropre qu'elle soit à réveiller en lui une réaction curative, peut cependant trouver cette puissance curative qui lui manque dans une aggravation légère mais réelle des conditions où elle a placé l'organe; comment, par exemple, une excitation dont nous pourrions exprimer par le chiffre 9 le degré de force qui a paralysé dans l'organe qu'elle a atteint la réaction curative qui eût été certainement le résultat spontané d'une excitation de sept à huit degrés plus faible, peut cependant devenir curative par l'addition d'un degré de force à l'influence nocive dont elle est le produit.

Ce fait qui nous signale l'aggravation légère de l'état morbide comme le secret de la puissance curative homœopathique, dans tous les cas qui ressortissent ou qu'on peut rapporter à la réaction, est susceptible d'être offert sous un aspect sensible et en quelque sorte matériel. En effet, qu'on se représente la force vitale d'un organe sous la forme d'une échelle dynamique divisée en autant de degrés qu'on voudra, dont le plus bas indique la plus faible excitation au-dessus de l'état normal, et le plus élevé, le

dernier terme d'excitation auquel puisse répondre la réaction organique. Eh bien, toute l'échelle pourra être parcourue sans qu'il en résulte pour l'organe soumis à cette succession croissante d'excitations, une lésion morbide proprement dite, si la progression de cette excitation est peu sensible et permet ainsi à l'organe de la suivre sans interruption, dans le développement graduel de la force de réaction. De cette manière on pourra constater l'immensité réelle et d'une excitation faible ou modérée, et d'une excitation poussée bien au-delà des bornes, qu'elle ne pourrait même atteindre *tout d'un coup* sans qu'il en résultât une grave lésion pour l'organe qui la supporterait. Or, c'est ce dont chacun peut s'assurer comme je l'ai fait en 1834, dans une expérience où je suis parvenu à pouvoir tenir, non sans une cuisson des plus vives, l'index de la main droite entièrement plongé pendant dix secondes dans une eau dont la chaleur s'élevait à 68 degrés ther. de Réaum. ; tandis que dans le même liquide *refroidi de cinq degrés*, le même doigt de la main gauche plongé *tout d'un coup*, n'a pu y être maintenu que cinq à six secondes, et a offert peu d'instant après en avoir été retiré, tous les symptômes de la brûlure par l'eau, avec phlyctènes au-dessus de l'ongle (1).

(1) Pour ceux qui seraient disposés à répéter cette expérience, je dirai qu'en l'espace de deux heures j'ai fait avec non moins de douceur que de promptitude, disparaître toute espèce de trace de la brûlure au moyen de compresses imbibées d'eau légèrement tiède dans deux onces de laquelle j'avais fait tomber quelques gouttes d'*aconit* 5<sup>e</sup> dilution.

De cette épreuve qui met dans la plus grande évidence le fait exprimé plus haut, ne doit-on pas inférer qu'en partant du 63<sup>e</sup> qui a suffi pour développer les symptômes de la brûlure, tous les degrés au-dessus de celui-là dont j'ai, sans dommage, supporté l'action *graduellement croissante*, sont, toutefois, autant d'excitations morbides; et n'est-il pas vrai que si chacun de ces degrés croissant renferme une action morbide, il faut voir dans la progression insensible qui en annule l'effet, *une succession d'actions curatives homœopathiques*, sans doute; mais aussi dans cette annulation d'effets, une guérison fruit de la réaction organique provoquée par une excitation légère, quel que soit le point de départ de la réaction par rapport à l'état de l'organe en qui on l'excite? Car à quelque degré qu'ait été graduellement élevée la réaction de l'organe, l'excitation inoffensive ou spontanément résolue qui précède immédiatement la dernière doit toujours être considérée comme un état équilibré, harmonique et en quelque sorte normal, devenu le point de départ de celle qui la suit.

Nous venons, sur le plan de la nature, d'indiquer le but commun de toutes les doctrines thérapeutiques, et l'analogie d'action des divers procédés curatifs propres à chacune d'elles.

Nous croyons avoir présenté sous un jour favorable à la pratique, le principe sur lequel repose véritablement la doctrine homœopathique; facilité l'intelligence de ce principe de toute thérapeutique vraie, et travaillé ainsi utilement à dissiper les préven-

tions funestes dont cette doctrine est encore l'objet.

L'examen, *dans leur application*, du mode d'action de quelques-unes des méthodes de traitement les plus familières à l'allopathie, l'appréciation, sous ce rapport, de celles même de leurs pratiques qui semblent le moins se prêter à l'interprétation homœopathique, et qui, pourtant, y rentrent de la manière la plus rigoureuse, rendra, nous l'espérons, ces vérités de plus en plus saillantes et irrécusables. C'est ce que nous ferons dans quelques-uns des prochains numéros de ce journal. Ainsi, retrouvant et montrant, dans les guérisons par les procédés divers de l'allopathie, le principe curatif de l'homœopathie, comme nous avons rencontré et signalé dans l'interprétation du fait curatif homœopathique, le principe de toute guérison, universellement reconnu par toutes les doctrines médicales antérieures, nous aurons, selon notre pensée, complètement atteint le but que nous nous sommes proposé.

---

---

### **Bibliographie homœopathique.**

Il s'en faut de beaucoup que nous soyons aussi riches que nos confrères d'Allemagne en livres homœopathiques propres à nous guider dans la réforme médicale que nous avons embrassée. Quelques publications importantes sont venues au secours de notre inexpérience, mais il faut convenir qu'elles laissent beaucoup à désirer; il nous manque un ouvrage véritablement pratique

portatif et auquel on puisse recourir dans les cas nombreux de consultation instantanée, principalement dans les maladies aiguës qui, à cause de la funeste rapidité de leur marche, ne laissent pas le temps de se livrer à de longues et minutieuses recherches. Le *Manuel* du Dr Jahr, que tous les praticiens français ont sans cesse à la main, ne satisfait pas complètement ; son défaut capital est de n'avoir point distingué dans la *Matière médicale* les symptômes *primitifs* des symptômes *consécutifs*, de n'avoir pas assez marqué le *génie curatif* de chaque substance médicamenteuse, de n'avoir pas *précisé* les indications positives qui doivent déterminer le choix d'un de ces agents préférablement à tout autre. Je parle seulement de la première édition du *Manuel* de M. Jahr ; la seconde est, dit-on, supérieure sous beaucoup de rapports ; mais elle n'a pas été traduite, et l'auteur, toujours occupé d'améliorer ses œuvres, en projette déjà une troisième, revue et corrigée.

Le *Mémorial de Haas* est d'une concision désespérante ; il est insuffisant.

Les *Fondements d'une thérapeutique à venir*, par Ruckert, la *Clinique homœopathique*, par Beauvais, sont, il est vrai, essentiellement pratiques ; mais le premier de ces répertoires rapporte en abrégé, le second tout au long, mais tous les deux séparément, les différents cas de maladies guéries dont jamais aucun ne se présente sous la même forme pour servir de modèle au médecin. Ce dont nous sentons le besoin, c'est un traité de thérapeutique homœopathique des affections aiguës et chroniques, dans lequel l'auteur, au lieu d'une copie et d'une énumération pour ainsi dire mécanique de toutes les observations rapportées, nous donne, dans la forme la plus serrée, en style presque aphoristique, pour chaque maladie, les remèdes les plus sûrs, en déterminant, *par indication des symptômes principaux*, la période morbide à laquelle ils conviennent le mieux, et le mode affectif pour lequel ils peuvent être vraiment spécifiques. Il ne suffit pas de donner des idées générales et vagues, il faut des indications fixes et précises, car c'est là ce qui constitue l'habile praticien. Ainsi, par

exemple, ne me dites pas que tel médicament convient aux affections gastriques, dénomination beaucoup trop indéterminée ; dites qu'il répond à telle ou telle forme particulière du mode ou *inflammatoire*, ou *catarrhal*, ou *nerveux*, ou *lymphatique*, ou *biliaux*, etc., et citez les symptômes caractéristiques qui déterminent le choix du remède spécifique.

J'exprimais ces opinions au D<sup>r</sup> Jahr, à qui j'ai donné mes soins pour une fièvre typhoïde qui l'a retenu cinq semaines à Toulouse ; il m'a répondu que mon sentiment ne faisait que confirmer et encourager le sien, vu qu'il s'occupait activement de la composition d'un ouvrage conçu d'après ce plan et qui sera intitulé le *Praticien homœopathe* ou *Manuel de thérapeutique homœopathique* ; il m'a fait lire quelques pages de son manuscrit, et s'il continue comme il a commencé, je ne doute pas que les homœopathes français ne lui sachent gré d'avoir si bien compris leurs désirs. Pour mon compte, je me félicite d'avoir contribué à rendre au D<sup>r</sup> Jahr une santé devenue plus précieuse encore par l'emploi qu'il se propose d'en faire. Ce praticien distingué, dont l'activité scientifique est infatigable, riche de son expérience personnelle et des observations de tous ceux qui ont publié des ouvrages homœopathiques, ne peut que satisfaire pleinement les besoins du nouvel art de guérir. Aussi j'attends avec une vive impatience et son *Praticien homœopathe* et la *troisième édition de son Manuel*, que cette fois il publiera lui-même en français. Ces deux ouvrages inséparables renfermeront tout ce que peuvent désirer et le nouvel adepte et l'habile praticien : l'un pour apprendre, l'autre pour se ressouvenir.

G. ASTRIÉ, D.-M.

Toulouse, 4<sup>er</sup> décembre 1838.

